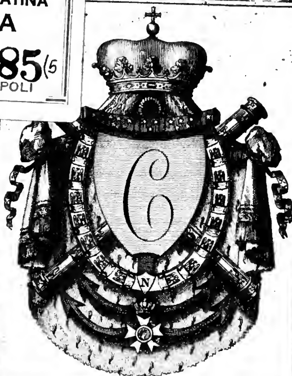



C
N



HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Piéces, & des Notes Historiques
& Critiques.

TOME CINQUIÉME.




A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. D C C X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

LE favorable accueil que l'on a fait aux quatre premiers Volumes de l'Hiſtoire du Théatre François, aſſure un ſuccès marqué pour ce cinquiéme, qui renferme des faits extrêmement curieux, & beaucoup plus connus que ceux qui les ont précédés.

On a vû ſur la fin du quatriéme Volume de cette Hiſtoire, le célébre Pierre Corneille, donner de grandes eſpérances de ſon talent, par ſes deux premieres Pieces. Cette ſorte de réputation augmenta, lorſqu'on vit paroître ſucceſſivement la

Veuve, la Suivante, la Place Royale, Comédies, & sa Tragédie de Médée, qui, toute médiocre qu'elle est (*a*), laissa

---

(*a*) Nous croyons pouvoir placer ici le jugement que feu M. l'Abbé Pellegrin porta de la Tragédie de Médée de Pierre Corneille, en donnant l'analise de la Médée de M. de Longepierre. « Je ne dirai qu'un mot de la » Médée de Corneille ; la vénération que » j'ai pour ce grand homme, m'empêche de » le montrer si petit dans ses commence- » mens. Il faut pourtant convenir que dans » les Scenes qu'il a traduits de Sénéque, il » n'est pas au-dessous, & qu'il est même » quelquefois au-dessus de son original. » Comme il n'étoit pas si charmé que la plûpart des adorateurs des anciens, de cette » simplicité, qui regne dans les Tragédies, » de Sophocle & d'Euripide, il prit avec plaisir dans la Médée d'Euripide, le person- » nage épisodique d'Egée : & pour le rendre » moins étranger à son sujet, il lui donna » un peu plus de part à l'action principale ; » mais cet épisode ne servit qu'à jetter du » froid dans sa Piece ; de sorte qu'on peut » dire de son Egée, ce qu'il lui fait dire de » lui-même :

Mercure de France, Janvier 1729. pag. 160. & suivantes.

Un Vieillard amoureux, mérite qu'on en rie.

bien loin derriere elle, les Tragédies les plus accréditées de

---

» D'ailleurs, comme ce personnage épiso-
» dique n'est introduit dans sa Piece, que
» pour offrir à Médée un azile, dont elle n'a
» pas besoin : on peut dire qu'il est en pure
» perte. Le caractere qu'il donne d'abord à
» Jason, est tout-à-fait indigne d'un des Hé-
» ros qui sont allez à la conquête de la toi-
» son d'or; il parle à *Pollux*, de son infidé-
» lité, comme feroit un petit-Maître : voici
» comment il s'explique :

Et que fit hypsipile ?
Que pousser des éclats d'un courroux inutile ?
Elle jetta des cris, elle versa des pleurs ;
Elle me souhaita mille & mille malheurs ;
Dit, que j'étois sans foi, sans cœur, sans conscience ;
Et, lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur, en pourra faire autant.

» A juger de Corneille par ce coup d'essai,
» auroit-on pû prévoir qu'il feroit un jour
» ces coups de maître qui l'ont rendu le So-
» phocle de la France ? Il est vrai que dans
» la même Piece, il donne lieu d'augurer
» ce qu'il pourra devenir un jour ; en voici

ſon tems. Ce n'eſt pas que dans l'eſpace des années que parurent ces Pieces, Mairet, Rotrou, Scudery, Boiſrobert, du Ryer, n'euſſent mis au jour des Poëmes Tragiques, avec quelques ſuccès, mais celui de Médée emporta le prix. La réuſſite de M. Corneille dans le Tragique, ne détermina point alors ſon génie pour ce genre, il revint à la Comédie ; il donna l'Illuſion Comique, qui toute follement conſtruite qu'elle eſt, lui

» un petit échantillon : c'eſt Médée qui parle » à ſa confidente.

Oui, tu vois en moi ſeule & le fer & la flamme,
Et la terre & la mer, & l'enfer & les Cieux,
Et le Sceptre des Rois, & la foudre des Dieux.

» Ne voit-on pas par ces trois vers le germe de tout ce qu'on a admiré depuis dans » le Cid, les Horaces, Polyeucte, Heraclius, » Cinna, &c. »

procura de nouveaux partisans.

Enfin la même année qui vit naître la Tragédie de Marianne, de Tristan, Piece qui donna tant de réputation à son Auteur, & à l'Acteur * qui en représenta le principal personnage (*a*) cette même année, fut celle où parut *le Cid*. Il est au-dessus de l'expression de peindre l'effet que cette Tragédie de M. Corneille, fit dans le Public, par l'admiration qu'elle causa. Les Poëtes Dramatiques parurent anéantis par cet Ouvrage; le Cardinal de Richelieu après l'avoir traité de chef-d'œuvre, en conçut de la jalousie. Tout le monde connoît le Cid, il se trouve un

* Mondory.

(*a*) La Tragédie de Marianne, quoique fort inférieure à celle du Cid, a conservé sa réputation pendant tout le siécle passé. Elle fut mise au nombre des Pieces que les Comédiens jouoient pendant le cours de l'année. On la trouve sur leurs registres jusques & compris 1704.

nombre presque égal de personnes qui sçavent superficiellement le succès de cette Tragédie, la persécution qu'elle essuya de la part du Cardinal de Richelieu, & enfin *les sentimens* que l'Académie Françoise porta de ce Poëme.

Moins de personnes ont connoissance du Catalogue de différentes Brochures, pour & contre la Tragédie du Cid, dont Monsieur Jolly a fait part au Public, dans l'édition des Œuvres Dramatiques de Messieurs Corneille, revûes par ses soins en 1738. mais ce Catalogue, indépendamment de ce qu'il n'est pas complet, ne présente que des Titres, & par-là, il devient presque inutile : ajoûtez que ces Brochures sont devenues extrêmement rares.

Ainsi, à l'exception de deux ou trois personnes, qui posse-

dent tout ce qui regarde le Théatre, & qui joignent à cette ample & rare collection, une grande lecture & beaucoup de goût (*a*); nous pouvons dire que la Tragédie du Cid, si connue, & dont on parle encore tous les jours, paroîtra dans cette Histoire un Ouvrage tout nouveau par les vraies recherches qui l'accompagnent, nous ne nous écarterons cependant point de l'Histoire de l'Académie Françoise de M. Pellisson, qui sert de fondement à tout l'article, & qui mettra en pays de connoissance ceux qui ne sçavent l'Histoire de la Tragédie du Cid, que par le récit de cet Académicien.

(*a*) Ces mêmes personnes qui connoissent si bien le Théatre François, nous aurons une sorte d'obligation, de leur présenter sous un même article, des faits qu'ils sont obligés de chercher dans plus de soixante Volumes, ou Brochures.

La gloire que M. Corneille remporta par cette Tragédie, excita l'envie du plus grand nombre des Poëtes Dramatiques, mais elle ne fit point naître des Ouvrages de leur part, dignes de marcher sur les traces de cette Piéce. A peine en peut-on compter trois ou quatre passables. Panthée de Tristan, l'Amour Tirannique de Scudery, Antigone de Rotrou,& le Comte d'Essex de la Calprenede; voilà l'élite des Piéces qui parurent jusqu'à la fin de l'année 1638, & qu'on peut rappeller de l'oubli où elles étoient restées depuis long-temps, en usant de beaucoup d'indulgence pour la fable, la conduite, & la versification de ces Piéces.

Qu'on ne soit point étonné du peu de progrès que le Dramatique faisoit alors, malgré le goût du Public pour ce genre

d'Ouvrage, & le nombre des Poëtes qui s'y appliquoient : ces Poëtes n'avoient que de l'esprit, & l'esprit n'est que la plus petite partie nécessaire, pour la composition d'un Poëme Dramatique. Il ne sert, tout au plus, qu'à corriger ou embellir de certains détails, à peindre avec élégance des portraits, des vices ou des vertus, &c. Mais enfanter un plan tel que celui de Rodogune, le conduire avec cet art, cette force de génie, & cette mâle versification que l'on trouve rassemblés dans cette Piéce, c'est le talent, & le talent le plus supérieur, qui dirige un tel Ouvrage.

Voilà la raison la plus simple & la plus vraie du peu de mérite des Tragédies qui parurent avant & depuis le Cid : les Auteurs qui en composoient, manquoient de ce talent, ou bien s'il

étoit en eux, la nature ne l'avoit pas assez dévelopé. La plûpart, bien loin de le consulter, travailloient avec négligence. Les Préfaces de ces Auteurs sont pleines des preuves de ce que nous avançons. Le détail en feroit inutile ici, & nous renvoyons le Lecteur aux Extraits de ces mêmes Préfaces, qu'il trouvera dans ce Volume.

Tandis que la Tragédie marchoit si lentement, la Comédie ne faisoit pas une route plus rapide ; il faut cependant en excepter quelques-unes qui approcherent un peu de la vraie Comédie. Telles que les Visionnaires de Desmarests, les Captifs de Rotrou, & Dom Quixotte de Guerin de Bouscal.

En rendant compte des Piéces, nous n'avons pas négligé

leurs Auteurs, ni les Acteurs qui les ont repréſentées. Les faits que l'on trouvera raſſemblés ici, feront connoître les ſoins & l'attention que nous apportons pour rendre cette Hiſtoire auſſi interreſſante, & auſſi complette, qu'il eſt poſſible de le faire.

A propos de faits, nous avons rapporté à la page 49. de ce Volume, l'établiſſement d'une nouvelle Troupe à Paris, Rue Michel-le-Comte, en 1632. & qui fut ſupprimée par un Arrêt du Parlement, qu'on trouvera en note. Cette Troupe de Comédiens n'eſt point marquée dans la Carte des Troupes de Paris, Tome premier, page 195. in-8°. *des Recherches ſur les Théatres de France*. Cependant elle méritoit auſſi-bien une place, que celle de l'Hôtel de Clugny, & le Théatre des Bamboches.

Nous renouvellons nos inſtances, auprès des Perſonnes, qui ſont en état de nous donner des éclairciſſemens ſur les Auteurs, les Acteurs, les Piéces de Théatre, & généralement ſur tout ce qui regarde l'Ouvrage que nous avons entrepris : Nous leur en marquerons notre reconnoiſſance publique, s'ils jugent à-propos de ſe nommer. Ils s'adreſſeront, s'il leur plaît, à M. Le Mercier, Imprimeur-Libraire, Rue Saint Jacques au Livre d'Or. Ports affranchis.



HISTOIRE
DU
THEATRE FRANCOIS
DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent.

LES AMOURS INFORTUNE'ES DE LÉANDRE ET D'HÉRON, 1633.

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR DE LA SELVE, Avocat de Nismes.



Uoique l'Auteur fut sédentaire dans sa Province, il y a apparence que sa Piéce a été représentée. Les louanges dont les Poëtes Dramatiques

1633. du tems l'ont presque étouffé, semblent le certifier. Il seroit superflu de donner un Extrait de l'Ouvrage : le sujet en est assez connu, & l'Auteur a suivi le Poëme épique de Musée. Nous nous contentons, pour le faire connoître, du côté de la Poësie, de choisir quelques couplets de l'adieu de Léandre & d'Héron, qui terminent le quatriéme Acte.

ACTE IV. SCENE V.

HE'RON.

Doncques le Ciel inexorable
Nous contraint de nous séparer.
Nous ne sçaurions plus différer,
Le coup en est inévitable.
Etrange & dure cruauté
Que le soleil, dont la clarté
Semble réjouir tout le monde,
Soit si contraire à nos désirs,
Que dès le point qu'il sort de l'onde,
Il cause tous nos déplaisirs.

LE'ANDRE.

Le jour n'est donc que pour me nuire ?
Ah ! pourquoi cet astre jaloux
N'est-il si reculé de nous
Qu'il ne vint jamais nous reluire.
Mais son char qui s'avance fort
Me presse de quitter ce bord.

Adieu donc, ma chere Déesse; 1633.
Le seul bien qui reste à ma foi,
C'est qu'encore que je te laisse,
Mon cœur demeure avecque toy.

HE'RON.

Et le mien suivra ta fortune,
Je te le donne en ce baiser;
Souviens-toy de ne mépriser
L'infidélité de Neptune.
Prens garde de n'être déçû,
Conserve ce gage reçû,
Car ton retour me le doit rendre.
Adieu, ma vie, adieu, mes yeux,
Et pour tout dire, adieu, Léandre,
C'est le nom que j'aime le mieux.

Léandre nâge.

Ah! Dieux! que mon ame est craintive,
Regardant ce fier élément!
Que je voudrois bien, cher Amant,
Te voir déja sur l'autre rive:
Vous tous, qui guidez à bon port,
Dieu des Vents, Amour, & le fort,
De tout mon cœur je vous reclame:
Sauvez ce dépôt précieux,
Et pour mieux contenter mon ame,
Rendez-le bientôt à mes yeux.

Il est nécessaire de remarquer que la Piéce qui fait le sujet de cet article

1633. est en vers Alexandrins, à l'exception des Scenes d'Héron & de Léandre, que l'Auteur a jugé à propos de mettre en vers de huit syllabes.

LA FIDELLE TROMPERIE,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR GOUGENOT, Dijonnois. (a)

CE n'est ici qu'une mauvaise imitation du sujet d'Agésilan de Colchos, que Rotrou traita depuis. Mêmes fonds, semblables plan, & conduite, à l'exception des noms. Ici Clorisée, Reine de Chypre, mere d'Alderine, joue le personnage de Sidonie, Reine de Guindaye, mere de Diane. Filamire, Roy d'Arménie, est le même que Florisel de Niquée. Armidore, Prince de Phrygie son neveu, prend le nom & l'habit de Lucide, de même

(a) Gougenot a aussi composé la Comédie des Comédiens, dont nous parlerons ci-dessous.

qu'Agésilan celui de Daraïde. Clorisée imitant Sidonie, met à prix la tête de Filamire. La Piécé est pareillement terminée par son mariage avec ce Prince, & celui d'Alderine avec Armidore. Les Rois que Gougenot ajoute de son invention, & qui veulent conquérir le cœur de Clorisée, en formant des siéges, & donnant des batailles sur le Théatre, peuvent contribuer au spectacle, mais ils ne servent à la lecture, qu'à jetter beaucoup de confusion & de ridicule dans le Poëme. La versification y répond parfaitement. 1633.

LA SŒUR VALEUREUSE

OU

L'AVEUGLE AMANTE,

TRAGI-COME'DIE

DU SIEUR MARÉCHAL.

CEtte piéce compose un Roman des plus embrouillé. La *Sœur Valeureuse* est une folle qui cherche son frere, & qui se bat cinq ou six fois; à chaque combat elle est blessée, & ne s'en porte que mieux. Les autres per-

1633. ſonnages ne ſont pas plus raiſonnables. Enfin tout ſe termine par pluſieurs mariages. Cette Tragi-Comédie eſt cependant célébrée par les vers de Meſſieurs Mayret, de Scudery, Rotrou, & Pierre Corneille.

Cette Sœur Valeureuſe accablée de laſſitude, quitte ſes armes, & s'endort. A ſon réveil, elle s'apperçoit que ſes armes lui ont été dérobées, & elle s'en prend aux Dieux.

Dieux imprimez en nous l'eſpoir de vos miracles,
Vous êtes auſſi faux que le ſont vos oracles.
De peur on vous adore, & non de volonté:
Vous n'avez de ſouci, non plus que de bonté.
Vos faveurs ſont du vent, vos promeſſes un ſonge;
Nous achetons nos maux, vous vendez le menſonge.
Les douleurs de la mort ſont fruits de votre amour:
Et vous nous puniſſez en nous donnant le jour.

1633.

LA CÉLIMENE,

COMEDIE

DE M. ROTROU.

L'Intention de l'Auteur, en dressant le plan de cette Piéce, étoit d'en composer une Pastorale, qu'il se proposoit de donner au Théatre sous le nom d'AMARILLIS; mais faisant réflexion que ce genre Dramatique n'étoit plus du tems, pour ne pas perdre cet Ouvrage, il s'avisa de l'habiller en Comédie, & la fit paroître sous le titre de la *Célimene.* Après la mort de l'Auteur, un de ses amis ayant recouvré le premier crayon de sa Pastorale imparfaite, crut qu'un homme d'esprit, en suivant le premier dessein de Rotrou, pourroit faire un Ouvrage capable d'attirer les suffrages du public. Ceci ne fut exécuté qu'en 1653. Nous en rendrons compte sous cette année. En attendant, voici le sujet de la Comédie.

Il auroit été plus juste de l'intituler *Florante* que Célimene, d'autant que

1633. cette premiere, forme toute l'intrigue de la piéce. Piquée contre son Amant, qui l'abandonne pour Célimene, elle se travestit en homme, se fait aimer de sa Rivale, & même de sa sœur. Cette ruse lui réüssit, & sert à rappeller son Amant. Le tout se termine par un mariage. Ce Poëme est des plus foible.

PYRANDRE ET LISIMENE, OU L'HEUREUSE TROMPERIE, *TRAGI-COME'DIE*

PAR M. DE BOISROBERT.

PYrandre, simple Gentilhomme, aime & est aimé de Lisimene, fille du Roy de Thrace. Orante, fille du Roy d'Albanie, devient aussi amoureuse de Pyrandre, & par un billet, lui donne un rendez-vous pour la nuit suivante dans sa chambre. Pyrandre

qui n'aime point cette Princesse, communique sa lettre à Pyroxene, fils du Roy de Thrace, qui est éperduement amoureux d'Orante, & qui prie Pyrandre de répondre à la lettre d'Orante, afin que sous son nom il puisse s'introduire dans la chambre de cette Princesse. Pyrandre fait ce que Pyroxene lui ordonne. Orante montre à Lisimene la réponse de Pyrandre. Cette derniere, pour se venger de la prétendue infidélité de son amant, avertit Araxe, fils du Roy d'Albanie, de l'amour d'Orante & de Pyrandre. Araxe fait investir la maison d'Orante, lorsque Pyroxene est entré dans la chambre d'Orante. Ensuite, à la tête de ses gardes, il fait enfoncer la porte de l'appartement de la Princesse d'Albanie. Pyroxene se sauve; mais comme on croit que c'est Pyrandre, on court chez ce dernier, & il est arrêté chez lui. Pyroxene qui apprend le danger que Pyrandre court pour lui, avoue au Roy d'Albanie la tromperie qu'il a faite à sa fille. Ce secret découvert désabuse Lisimene de son erreur, & prouve l'innocence de son Amant. Tout se termine par la reconnoissance de Pyrandre pour le véritable fils du Roy d'Alba-

1633.

1633. nie, & Araxe pour celui d'un Juge criminel. Pyrandre épouse Lisimene, & Pyroxene Orante. Sujet d'invention, plein de jeux de mots, de vers empoullés, & enfin une très-foible Piéce.

BOISROBERT. FRANÇOIS LE MÉTEL DE BOISROBERT, nâquit à Caën vers l'an 1592. (*a*) dans la Paroisse de Notre-Dame de Froiderue, d'un Procureur de la Cour des Aydes de Rouen, qui vraisemblablement étoit originaire de cette premiere Ville, où il y a encore aujourd'hui des familles de ce nom. Les agrémens de son esprit & de son humeur, sa conversation, & le talent qu'il avoit de railler agréablement, lui mériterent la faveur du Cardinal de Richelieu, qui le combla de bienfaits.

Il obtint l'Abbaye de Châtillon sur Seine, le Prieuré de la Ferté-sur-Aube, & quelques autres Bénéfices, avec les titres d'Aumonier du Roy, & de Conseiller d'Etat. Il fut gratifié, outre cela, de lettres d'Annoblissement pour lui & ses freres.

(*a*) Cette date n'est appuyée que sur une conjecture prise d'une lettre de Guy Patin à Spon: elle est datée du 8. Juin 1655. En parlant de l'Abbé de Boisrobert, il ajoute qu'il avoit alors soixante & trois ans.

Son plus grand ſoin étoit de délaſſer l'eſprit du Cardinal après ſes grandes occupations, tantôt par ſes agréables contes qu'il faiſoit mieux que perſonne : tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la Cour & de la Ville : & cet amuſement étoit devenu ſi néceſſaire à ce Miniſtre, que M. Citois, ſon premier Médecin, avoit coutume de lui dire, Monſeigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre ſanté, mais toutes nos drogues ſont inutiles, ſi vous n'y mêlez un peu de Boiſrobert. 1633.

Il fut celui qui contribua le plus à l'établiſſement de l'Académie Françoiſe. Car ayant fait au Cardinal de Richelieu un récit avantageux des occupations de la petite aſſemblée, qui y donna occaſion, & dans laquelle il avoit été admis, ce Cardinal fit propoſer en 1634. par ſon moyen à ceux qui la compoſoient, de former un corps. Cette propoſition fut acceptée, & l'Abbé de Boiſrobert ſe donna des ſoins pour cette affaire, juſqu'à ſa conſommation. Ajoutez que même, pendant quelque tems, l'Académie tint ſes ſéances chez lui.

Sa faveur auprès du Cardinal fut in-

1633. terrompue par une disgrace, dont on rapporte différemment le sujet. Les uns l'attribuent à une indiscrétion de sa part, relevée avec toute la malignité possible par la Duchesse d'Aiguillon, dont il étoit haï. (*a*) D'autres prétendent qu'ayant été soupçonné de débauche infame, ses ennemis profiterent de cette occasion pour le faire chasser d'auprès du Cardinal. Quoi qu'il en soit, ce penchant déréglé lui a été reproché souvent, & par des traits piquans. (*b*) Ceux que Ménage inséra dans sa Requête des Dictionnaires, les brouillerent ensemble : mais ils se raccommoderent depuis.

(*a*) Voici comme la chose est racontée dans les Lettres manuscrites de Chapelain. « Quand » la Tragédie de *Mirame* » fut jouée pour la premiere fois, le Cardinal fit défenses d'y » laisser entrer qui que » ce fut, hors les personnes qu'il auroit » nommés lui-même. » Broisrobert cependant » ne laissa pas d'y faire » entrer secrétement » deux femmes d'une » réputation équivoque. » La Duchesse d'Aiguillon qui ne l'aimoit » point, comme ordinairement les parens » des Grands n'aime » point leurs favoris, » profita de cette occasion pour le perdre, » en remontrant au » Cardinal que Boisrobert étoit le seul qui » eut osé mépriser ses » ordres, & qu'à la vûë » de la Reine, & de » toute la Cour, il avoit » été le profanateur de » son Palais. »

(*b*) Nous avons occasion d'en remarquer quelques-uns à l'article de l'*Ecolier de Salamanque* de Scarron.

L'Académie Françoise crut qu'en cette occasion il étoit de son honneur, & pour marquer sa reconnoissance, de faire une députation vers le Cardinal, pour lui demander sa grace, après quelques mois d'exil. Cette Eminence reçut fort bien les députés, & après leur avoir dit qu'ils méritoient d'avoir un Confrere moins étourdi que Boisrobert, il ajouta que l'heure du pardon n'étoit pas encore venue, mais qu'elle pourroit venir. En effet, quelque tems après, Boisrobert rentra dans ses bonnes graces, *(a)* mais pour 1633.

(a) Il avoit employé pour cela M. de Bautru qui avoit beaucoup de crédit auprès de ce Ministre, & n'avoit rien oublié pour se justifier dans son esprit. Si vous aviez vû, lui dit-il, la personne au sujet de qui l'on m'accuse, vous en seriez surpris. Il ne faut que la voir, pour connoître mon innocence. Bon, lui répliqua M. de Bautru, sa laideur vous excuse-t'elle? Vous n'en êtes que plus coupable. Allez, allez, je ferai votre paix.

M. de Bautru ne réussit pas entierement à le réconcilier avec le Cardinal. Il falut que M. Citois s'en mêlat, & profitât d'une indisposition de ce Ministre. Car connoissant que cette indisposition ne venoit que de quelque chagrin qu'il avoit eu, il lui donna pour toute ordonnance, *Recipe Boisrobert.* Pour lui faire comprendre que rien ne pouvoit contribuer d'avantage au rétablissement de sa santé, que les contes plaisans de cet Abbé. Ordonnance qui eut l'effet qu'il souhaitoit.

1633. en jouir bien peu, car le Cardinal mourut la même année 1642.

Une lettre de Guy Patin à Spon, datée du 8. Juin 1655. nous apprend une seconde disgrace de Boisrobert. Après avoir dit que le Roy étoit parti avec toute sa Cour pour Compiegne le 18. de Mai, il continue ainsi : « Avant que de partir, il a fait com- » mandement à l'Abbé de Boisrobert, » âgé de soixante-trois ans, de sortir » de Paris, pour divers juremens qu'il » avoit proféré du nom de Dieu, après » avoir perdu son argent contre les » Niécès de son Eminence (le Cardi- » nal Mazarin). On dit que le Pere » Annat, Jésuite, & Confesseur du » Roy, duquel il s'étoit moqué en le » contrefaisant, a bien aidé à lui pro- » curer cet exil, qu'il a bien mérité » d'ailleurs. C'est un Prêtre qui vit en » goinfre, fort déréglé, & fort dissolu. » Cet exil finit au mois de Février 1658. comme nous l'assure la Muse historique de Loret.

Loret, Gazette du 23. Février 1658.

Monsieur l'Abbé de Boisrobert,
Auteur bien parlant, & disert,
Lequel depuis mainte semaine
N'étoit vû de Roy ni de Reine,

1633.

D'autant que près leurs Majeſtés,
On lui prêtoit des charités :
Enfin Lundy, ſon Eminence,
Préſuppoſant ſon innocence,
Obtint vers Elles ſon retour,
Au gré des plus Grands de la Cour,
Où l'on chérit cet homme rare,
Qui fait des vers comme un Pindare,
Et qu'on aime de tous côtés
Pour ſes aimables qualités.

Boiſrobert aimoit le jeu avec paſſion. Le Menagiana nous a conſervé une avanture remarquable qui lui arriva à ce ſujet. « Il perdit une fois dix » mille écus contre M. le Duc de Ro» quelaure. Ce Duc qui aimoit l'ar» gent, voulut être payé, & ce fut » M. de Bautru qui fit l'accommode» ment. L'Abbé de Boiſrobert vendit » ce qu'il avoit, dont il fit quatorze » mille francs. M. de Baudru dit à M. » le Duc de Roquelaure, en lui don» nant cette ſomme, qu'il falloit qu'il » remit le ſurplus, & que l'Abbé de » Boiſrobert, en reconnoiſſance, feroit » une ode à ſa louange, mais la plus » méchante qu'il pourroit. Quand on » ſçaura dans le monde, ajouta-t'il, » que M. le Duc de Roquelaure aura

1633. » fait présent de seize mille francs pour » une si méchante Piéce, que ne présu- » meroit-on pas qu'il eut fait pour une » bonne ? »

La Comédie étoit encore une de ses passions dominantes. » On le trouvoit » plus souvent à l'Hôtel de Bourgogne » que par-tout ailleurs, particuliere- » ment lorsque Mondory y jouoit. Un » jour qu'il étoit aux Minimes de la » Place Royale où il entendoit la Mes- » se à genoux sur un Prie-Dieu fort » propre, se faisant autant remarquer » par sa bonne mine, que par un Bré- » viaire en grand volume, qui étoit » ouvert devant lui, quelqu'un deman- » da à M. de Coupeauville, Abbé » de la Victoire, qui étoit cet Abbé ? » M. de Coupeauville répondit, c'est » l'Abbé Mondory, qui doit prêcher » cet après-midi à l'Hôtel de Bourgo- » gne. Quelques jours après, M. de » Coupeauville rencontra M. l'Abbé » de Boisrobert, qui s'en revenoit de » la Comédie à pied. Il lui demanda » où étoit son carrosse ? On me l'a saisi, » & enlevé, dit-il, pendant que j'étois » à la Comédie. Quoi ! lui dit, M. de » Coupeauville tout étonné, quoi ! » Monsieur, à la porte de votre Ca-

» thédrale ? Ah ! continua-t-il, l'affront » n'est pas supportable. » 1633.

« Le nom d'Abbé Mondory ne » manqua pas d'être répété par les » rieurs. Boisrobert bien loin de s'en » offenser, étoit le premier à se le » donner dans les meilleures compa- » gnies. Mais comme tout dépend de » la maniere de dire, ou de faire les » choses ; & que tel mot, d'innocent » qu'il est dans l'entretien familier, » devient injurieux dans un écrit, il » arriva que Costar dans la suite de » la défense de voiture, ayant à justi- » fier son ami, que Girac avoit traité » de Comédien, s'avisa de faire, *pa-* « *ges* 195. & 196. de son Livre, un pa- » rallele de Voiture avec Boisrobert, à » qui, disoit-il, on avoit donné le nom » d'Abbé Mondory. Boisrobert sentant » que cela tiroit à conséquence pour sa » réputation, n'entendit pas alors rail- » lerie ; & piqué contre Costar, lui écri- » vit une lettre sanglante, à laquelle » celui-ci, qui reconnoissoit peut-être » son tort, fit une réponse fort modes- » te, où il s'excusa le mieux qu'il » pût (*a*). C'est la 325[e]. du I[r]. Volume.

(*a*) A ce passage du Menagiana, qui se trouve à la page 79. du Tome III. joignons-en

1633. Boisrobert aimoit les grandes compagnies, & principalement celles où on ne parloit que de joie & de divertissement. Lorsqu'on lui avoit proposé quelque partie de plaisir, & qu'il voyoit qu'il n'y avoit pas assez de monde, il faisoit monter les Laquais, pour la rendre plus nombreuse. Le plaisir de la table avoit aussi pour lui de puissans

un autre du Tome premier, page 23. « Boisrobert avoit de très-beaux talens pour la déclamation. Le ton de sa voix étoit agréable, il avoit le geste beau, beaucoup de feu, & il entroit si bien dans la passion, qu'il vouloit représenter, qu'on en étoit charmé. Mondory étoit un des plus habiles Comédiens de son tems, & la réputation qu'il s'étoit acquise jusqu'alors s'augmentoit si fort à l'occasion d'une Tragédie que l'on représentoit à l'Hôtel de Bourgogne, (c'étoit la Mariamne) que le Cardinal de Richelieu voulut l'entendre. En effet, il le fit venir pour être témoins lui-même, de tout le bien qu'on lui en avoit dit. Mondory joua son rôle devant ce Ministre, où il se surpassa de telle sorte, que le Cardinal ne pût s'empêcher de verser des larmes dans les endroits les plus touchans. Boisrobert qui étoit présent, dit à M. le Cardinal, qu'il feroit encore mieux, & même en présence de Mondory. Le jour fut pris, Mondory s'étant trouvé chez M. le Cardinal, l'Abbé de Boisrobert déclama avec tant de force, & entra si bien dans la passion qu'il représentoit, que Mondory lui-même, tout bon Comédien qu'il étoit, ne put lui refuser des larmes, en entendant déclamer le même rôle devant lui. »

attraits. Il penſoit volontiers aux bons repas. Un jour occupé apparemment de penſées ſemblables, il paſſoit dans la rue Saint Anaſtaſe près d'un homme bleſſé à mort, que quelques perſonnes entouroient; lorſqu'il s'entendit appeller pour le confeſſer. Il s'approcha, pour toute exhortation lui dit; mon Camarade, penſez à Dieu, dites votre *Benedicite*, & puis s'en alla. 1633.

A ces défauts près, l'Abbé de Boiſrobert étoit un aſſez galant homme, d'un caractere bienfaiſant, cherchant à rendre ſervice aux perſonnes de mérite, ſur-tout à ceux qui faiſoient profeſſion de Belles-Lettres. Il mourut le 30. Mars 1662. dans de grands ſentimens de repentir, de n'avoir pas réglé ſa vie aſſez exactement, & ſuivant les devoirs de ſon état. Il devoit alors être âgé de ſoixante & dix ans, ſuivant le calcul de Guy-Patin.

Boiſrobert étoit trop connu, & s'étoit acquis aſſez de réputation pour que l'évenement de ſa mort ne fut pas oublié. Loret en parle ainſi dans ſa Gazette du 8. Avril ſuivant.

Boiſrobert homme aſſez notable,
Aſſez libre, aſſez accoſtable,

Gazette de Loret, du 8 Avril 1662.

1633. Ecrivain aſſez ingénu,
Sur le Parnaſſe aſſez connu,
N'eſt plus que pouſſiere & que cendre,
La Parque l'ayant fait deſcendre
Depuis dix jours dans le cercueil,
Dont Apollon en a grand deüil.
Il joua divers perſonnages,
Il fit de différens Ouvrages,
Il étoit tantôt inventeur,
Il étoit tantôt traducteur,
Il étoit de Cour & d'Egliſe,
Et pour parler avec franchiſſe
De ce Poëte ſignalé,
C'étoit un vrai marchand mêlé.
Comment pauvre Hiſtoriographe
Ferai-je donc ſon Epitaphe?
Fut-elle d'un homme important.
Mais voici la ſienne pourtant.

ÉPITAPHE.

Cy git un Monſieur de Chapitre,
Cy git un Abbé portant mitre,
Cy git un Courtiſan expert,
Cy git le fameux Boiſrobert.
Cy git un homme Académique,
Cy git un Poëte Comique,
Et toutefois ce monument
N'enferme qu'un corps ſeulement.

Cet article, suivant notre usage, doit être terminé par le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques. Nous n'y comprenons point ceux où il avoit part comme l'un des cinq Auteurs choisis par le Cardinal de Richelieu. 1633.

PYRANDRE & LISIMENE, *ou* L'HEUREUSE TROMPERIE, Tragi-Comédie, 1633.

LES RIVAUX AMIS, Tragi-Comédie, 1638.

LES DEUX ALCANDRES, Tragi-Comédie, 1640.

PALENE, Tragi-Comédie, 1640.

LE COURONNEMENT DE DARIE, Tragi-Comédie, 1641.

LA VRAYE DIDON, *ou* DIDON LA CHASTE, Tragédie, 1642.

LA JALOUSE D'ELLE-MESME, Comédie, 1649.

LA FOLLE GAGÛRE, *ou* LES DIVERTISSEMENS DE LA COMTESSE DE PIMBROCK, Comédie, 1653.

LES TROIS ORONTES, *ou* LES TROIS SEMBLABLES, Comédie, 1653.

CASSANDRE, COMTESSE DE BARCELONNE, Tragi-Comédie, 1654.

LA BELLE PLAIDEUSE, Comédie, 1654.

1633. LES GÉNÉREUX ENNEMIS, Comédie, 1654.

L'INCONNUE, Comédie, 1655.

L'AMANT RIDICULE, Comédie, 1655.

LES COUPS D'AMOUR ET DE FORTUNE, *ou* L'HEUREUX INFORTUNÉ, Tragi-Comédie, 1656.

LES APPARENCES TROMPEUSES, Comédie, 1656.

LA BELLE INVISIBLE, *ou* LA CONSTANCE ÉPROUVÉE, Tragi-Comédie, 1656.

THÉODORE, REINE DE HONGRIE, Tragi-Comédie, 1657.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS,

TRAGI-COME'DIE

DE M. GOUGENOT.

LEs deux premiers Actes de cette Tragi-Comédie sont en prose, & se passent entre les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui se sont assemblés pour recevoir de nouveaux Acteurs. *Beauchasteau* se présente, & est

accepté pour les rôles d'amoureux. 1633.
Guillaume & Turlupin, le premier Valet de Gaultier, & le second du Docteur Boniface, viennent demander leur congé, & en même-tems une place d'Acteur, pour les rôles comiques. On s'y oppose quelque tems, mais enfin la pluralité des voix l'emporte : & ils sont aggrégés dans la Troupe. On joue ensuite une Tragi-Comédie en vers & en trois Actes, qui termine le Spectacle. Rien de plus mauvais que cette Piece, pleine de reconnoissances, de suppositions, de combats, &c. Ce qu'on trouve de plus curieux dans cet Ouvrage, est la liste suivante des Comédiens qui composoient la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, dont Bellerose étoit le Chef.

BELLEROSE.
CAPITAINE,
GAULTIER, Avocat.
BONIFACE, Marchand.
GUILLAUME, Valet de Gaultier.
TURLUPIN, Valet de Boniface.
Madame VALLIOT.
Madame BEAUPRÉ.

Medemoiselle BEAUCHASTEAU.
1633. BEAUCHASTEAU.
Madame GAULTIER.
Madame LA FLEUR.
Madame BELLEROSE.

Comme nous avons déja parlé de *Gaultier-Garguille*, de *Gros Guillaume*, de *Turlupin*, & du *Docteur Boniface*, & que nous renvoyons à la suite de cette Ouvrage les articles de la Demoiselle *Beauchasteau*, & du *Capitan Matamore*, il ne reste plus qu'à rapporter ici ce que nous avons pu rassembler sur les autres Acteurs.

PIERRE LE MESSIER, *dit* BELLEROSE, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, & ensuite Chef de sa Troupe, (*a*) étoit un des premiers, & des plus excellens Acteurs qui ait paru dans le genre Tragique, sous le regne de Louis XIII. *L'Auteur d'une Lettre sur la vie & les Ouvrages de Moliere, & les*

Mercure de France, May 1740. p. 847.

(*a*) Nous avons rapporté page 273. du troisiéme Volume l'Arrêt du 7. Novembre 1629. qui fait voir que Bellerose étoit depuis longtems Comédien de l'Hôtel de Bourgone, dont alors il étoit un des principaux associés. Un événement qui arriva à la fin de l'année 1634. & dont nous rendrons compte, prouvera qu'il étoit le chef de cette Troupe, de même que Mondory, de celle du Marais.

Comédiens

Comédiens de son tems, dit, en parlant de celui-ci, « Que l'on croit que c'est » lui qui a joué d'original le rôle de » *Cinna*. Il étoit, » ajoute-t-on, « en » grande réputation, sous le Cardi- » nal de Richelieu. On n'avoit point » encore vû de si parfait Comédien » dans la Troupe Royale, dont il étoit » l'Orateur. Il annonçoit de bonne » grace, parloit facilement, & ses pe- » tits discours faisoient toujours plaisir » à entendre, par les traits nouveaux » dont il prenoit soin chaque jour de » les orner. Floridor luy succéda dans » cet emploi. Il a joué le rôle du *Men-* » *teur* d'original. Le Cardinal de Ri- » chelieu luy avoit fait présent d'un » habit magnifique pour le jouer, ce » qui piqua si fort l'Acteur qui jouoit » le Rôle d'*Alcippe*, qui étoit fort in- » férieur au Rôle du Menteur, qu'il » fit valoir Alcippe autant & plus qu'il » ne valoit ». 1633.

Les talens supérieurs de Bellerose n'empêcherent pas de remarquer ses défauts; Scarron, dans son Roman Comique fait dire à la rancune que ce Comédien étoit trop affecté, & nous lisons dans les Mémoires du Cardinal de Retz; que Madame de Montbazon

1633. ne pouvoit se résoudre à aimer M. de la Rochefoucault, parce qu'il ressembloit à ce même Acteur, qui avoit, disoit-elle, l'air trop fade.

On ignore en quel tems Bellerose quitta le Théatre. On peut croire que ce fut depuis l'entrée de Floridor, qui débuta en 1643. ce qui est de certain, c'est qu'après avoir passé une vieillesse très-réguliere, & très-rangée, il mourut fort âgé & plein de sentimens de piété vers le milieu Janvier 1670. Bellerose avoit une sœur qui épousa du Croisy, Comédien de la Troupe Royale, dont elle eut deux filles: l'une est Angélique Gassaud du Croisy aujourd'huy vivante, veuve de Paul Poisson, & mere du Comédien de ce nom, qui remplit si bien les Rôles de son Pere sur la Scene Françoise: & l'autre N. Gassaud du Croisy décéda subitement peu de jours après Bellerose. Robinet, Auteur d'une Gazette en Vers dédiée à Madame,* & connue vulgairement sous le nom de Gazette de Du Lorens, renferme la mort & l'éloge de l'Oncle & de la Niece, sous un même article, dans celle du 25 Janvier 1670:

* Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, frere unique de Louis XIV.

> Mais, hélas! à propos de rose,
> Le célebre de *Bellerose*

1633.

Qui jadis au fameux Hôtel
Fut un si raviſſant mortel,
Dedans ſes Rôles de tendreſſe,
Où chacun l'admiroit ſans ceſſe,
A ſuccombé deſſous les traits
De cette Reine des Squelets.
Mais par d'heureuſes deſtinées
Chargé tout ainſi que d'années,
De tant de mérites Chrétiens,
Que (ce ſont les ſentimens miens)
L'on pourroit pieuſement croire
Qu'il a de Saint Geneſt la gloire,
Qui fut de ſa profeſſion,
Et de qui l'on fait mention
Parmi les Saints, dans la Légende.
Mais ſans qu'icy plus je m'étende,
Sur les fredaines de la mort,
J'ajoute, non ſans peſter fort,
Contre la félone tigreſſe
Qu'elle a même enlevé la niece
Dudit deffunt traiteuſement,
En vingt-quatre heures ſeulement,
Quoiqu'elle fut & jeune & belle,
Et faite d'aimable modele.
Mon Héroïne (*) maintefois
A ſa toilette à haute voix.
La meſmement préconiſée,
Louée, eſtimée, & priſée,

* Madame.

1633. Et certes elle avoit des appas,
Qui valoient bien qu'on en fit cas.

La Note marginale enseigne que cette Niéce étoit la fille de M. & de Mademoiselle du Croisy.

Me Bellerose, femme de l'Acteur dont nous venons de parler, & Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, n'est connue que par son mary. Nous ignorons quels Rôles elle remplissoit. Elle est comprise au nombre des Actrices qui resterent dans cette Troupe lors de la réforme qu'on fit au mois de Décembre 1634. En 1674 elle étoit retirée avec pension depuis quelques années.

Nous avons encore moins de renseignemens sur Madame Boniface, épouse de l'Acteur qui représentoit sous ce nom.

Mademoiselle Valliot, Actrice du même Théatre, étoit mere de la Demoiselle Chanvallon, bonne Actrice Comique retirée du Théatre le 22 Mars 1722. & morte le 21 Juillet 1742. La Demoiselle Valliot étoit décédée avant 1673.

Lettre sur Moliere, &c. citée ci-devant à l'article de Bellerose.

Mademoiselle Beaupré, «Tante de » la Demoiselle *Marotte Beaupré*, épouse de Verneuil. Elle étoit Actrice de » la Troupe du Marais, & avoit quitté

» la Comédie avant la démolition de ce » Théatre. C'est une des premieres Ac- 1633. » trices qui ayent jouée en femme sur » le Théatre, car auparavant il n'y » avoit que des hommes. C'est en quoy » consistoit son plus grand mérite ». Ce passage n'est pas exact. En premier lieu, Mademoiselle *Beaupré* étoit Actrice de l'Hôtel de Bourgogne. La liste que nous venons de rapporter, & celle qui est insérée dans la Gazette de France du 15 Décembre 1634. en donnent la preuve. D'ailleurs, nous avons parlé à la fin de notre troisiéme tome de *Marie Vernier*, femme de *la Porte*, Comédienne beaucoup plus ancienne que celle-ci. Mlle Beaupré avoit plus de talent,& de mérite,que l'Auteur de la Lettre ne lui en attribue. C'étoit,suivant le témoignage de M. de Ségrais,une excellente Comédienne dans son tems, qui a joué aussi dans les commencemens de la grande réputation de M. Corneille. « Elle disoit, » ajoute-t-il, en parlant de cet illustre Poëte, « M. Corneille » nous a fait un grand tort : Nous avions » ci-devant des Pieces de Théatre pour » trois écus, que l'on nous faisoit en » une nuit, on y étoit accoutumé, & » nous gagnions beaucoup; présente-

1633. » ment les Pieces de M. Corneille nous » coutent bien de l'argent, & nous ga- » gnons peu de chose. Il est vray que » ces vieilles Pieces étoient misérables, » mais les Comédiens étoient excellens, » & ils les faisoient valoir par la repré- » sentation ».

Madame GAULTIER, femme d'Hugues Guéru, dit Fléchelle, ou Gaultier-Garguille. Nous avons remarqué dans la vie de cet Acteur, qu'elle étoit fille de Tabarin. Elle quitta le Théatre après la mort de son mari, & se retira avec quelque bien en Normandie, où elle se maria avec un Gentilhomme.

Madame LA FLEUR, femme de Robert Guérin, dit la Fleur, ou Gros-Guillaume, étoit comme la liste de Gougenot nous l'apprend, Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Elle eut de son mari une fille qui suivit la profession de ses pere & mere, & épousa *La Thuillerie*, Acteur de la même Troupe.



1633.

LE THYESTE,

TRAGÉDIE

DE M. DE MONLÉON.

LA maniere dont l'Auteur annonce cette Tragédie, & plus encore ce que M. Corneille en dit (*a*), nous engage à donner un détail de cette Piece qui est peu connue, & sur lequel le Lecteur pourra s'en former une idée juste & exacte.

ACTE I.

Atrée ouvre la Scene par un Monologue où il déclare le dessein qu'il a de faire périr Thyeste & la Reine. Les remontrances de Criton ne servent à

(*a*) L'Auteur assure bien sérieusement dans sa Préface, qu'il n'a pas suivi *Carcinome*, ni *Seneque*. Que ce sujet lui a paru trop nu, qu'il a voulu l'habiller à la Françoise & le rendre plus plein. Il ajoute que c'est avec beaucoup de peine & de sueur qu'il a achevé cette entreprise, où plusieurs se sont lassés. Il y a apparence que le succès n'a pas répondu à l'attente de l'Auteur, qui n'a dû s'en prendre qu'à lui seul. M. Corneille dans son discours du Poëme Dramatique, semble en rejetter la cause sur le fonds de la Piece, qui est des plus tristes. « Notre Théatre » dit-il, « souffre difficilement de pareils sujets, le Thyeste de Seneque n'y a pas été fort heureux ».

1633. rien. Atrée ferme dans sa résolution, exhale toute sa fureur dans un second Monologue. Il employe ensuite les caresses les plus flateuses, sans oublier l'offre de sa main & de son trône, pour engager Mélinthe, Confidente de la Reine, à empoisonner cette Princesse, & les deux fils qu'elle a eu de Thyeste. Ah! Ciel, s'écrie Mélinthe.

Que cette cruauté me semble déteſtable.

ATRÉE.

Je voudrois qu'elle fut encor plus effroyable
Elle me plairoit plus, & mon cœur en effet
Se trouveroit vengé, mais non pas satisfait.

Après son départ, Mélinthe fait des réflexions sérieuses sur l'action où elle s'est engagée. Criton vient lui apporter les fruits préparés pour l'exécuter; & l'exhorte à ne pas trahir l'attente du Roy. Ce confident reste sur la Scene, pour étaler de grands discours. Il est interrompu au milieu de ses pensées, par Lycostene, confident de Thyeste, qui annonce le prochain retour de son Maître.

ACTE II. Criton qui vient de seconder son Roy pour tromper le triste Emissaire de Thyeste, lui demande ensuite s'il est sûr de la fidélité de Mélinthe. Ne crains rien, répond Atrée.

Son esprit résolu presqu'autant que le mien 1633.
Sçait que delà dépend ou son mal, ou son bien.
Et l'espoir de mon lit a chatouillé son ame.

Atrée témoigne une amitié sincere à la Reine Mérope, & à Oronthe à qui il fait des questions assez puériles touchant les deux jeunes Princes.

ATRÉE.

De quel âge, & quel port ?

ORONTE.

Le plus vieil de sept ans.

ATRÉE.

Beaux ?

ORONTE.

Comme le Soleil, quand on voudroit encore
Ajouter à ses traits les beautés de l'Aurore.

Théandre & Lysis, ce sont les deux Princes, paroissent avec Théombre leur Gouverneur. Atrée sort pour les laisser avec la Reine, qui se trouvant en liberté s'abandonne à l'excès de sa tendresse; au lieu d'y répondre, ces petits innocens courent à Mélinthe pour lui demander des pommes, qu'elle tient dans une corbeille. Mérope prend la corbeille, pour avoir la satisfaction

1633. d'en diſtribuer le fruit elle-même. A peine les Princes en ont goûté, que l'effet du poiſon les fait tomber évanouis.

MÉLINTHE *tenant Théandre évanoui.*

Madame, icy, Madame.

MÉROPE.

O lamentable tour !

Déteſtables faveurs.

THÉOMBRE *tenant Lyſis évanoui.*

Courrez icy, Madame.

. . . .

MÉLINTHE.

Madame, ces tranſports ne ſont pas de ſaiſon.

Avecques vos enfans, vous perdez la raiſon.

Mérope ſort en déteſtant cette perfidie, & Mélinthe feignant de ne la point entendre, dit qu'elle va chercher

Acte III. un Médecin. Cette derniere & Criton viennent au troiſieme Acte annoncer gayement à Atrée la mort des deux Princes.

ATRÉE.

C'eſt aſſez : à tout cecy, Théombre ?

CRITON.

Preſque tout immobile, & plus pâle qu'une ombre,

Il a recours à moy, je flatte ſon ennuy,
Et dedans cette tour je m'aſſure de luy.

ATRÉE.

Vertueuſe conduite !

Il ajoute, en s'adreſſant à Mélinthe, qu'il a encore deux victimes à immoler avant de pouvoir lui tenir ſa parole, Seigneur, répond-elle.

Où dois-je donc aller ?

ATRÉE.

Dans des lieux préparés
Aux doux contentemens qui nous ſont aſ-
ſurés :
Où nous devons jouir d'une gloire parfaite.

Criton ſe trouvant ſeul avec Atrée, lui conſeille de tenir ſa promeſſe à la pauvre Mélinthe, qui agit de trop bonne foi, pour mériter d'être trompée. C'eſt ici que le Roy ceſſant de feindre, dit que bien loin de vouloir la récompenſer, il a réſolu de punir par un ſeul coup ſes nouveaux forfaits, & l'intelligence criminelle pratiquée autrefois par ſes ſoins entre Thyeſte & la Reine. La Scene ſuivante ſe paſſe entre cette Princeſſe & Atrée, qui ſe déclare ſon plus mortel ennemi. Encore un Monologue plaintif de Mérope. Oronte ſurvient, qui lui préſente un

1633. poignard, & une coupe pleine de poison. La Reine choisit la coupe, & expire aussi pénétrée d'amour pour Thyeste, que de haine contre Atrée.

Acte IV. Thyeste, suivi de Lycosthene, ouvre le quatrieme Acte. Lorsqu'il est seul, il s'amuse à examiner les tableaux de la Salle, un d'entr'eux représente la premiere entrevûe de deux freres, dont l'un perce le sein de l'autre en l'embrassant, cette vue le frape. Atrée qui survient lui ôte le tems de faire des réflexions, & pour marque d'une parfaite réconciliation, le prie d'un festin, qui doit combler sa vengeance. Criton dit à Oronte que le Roy doit feindre une foiblesse, pour se dispenser de s'y trouver; cependant, ajoute-t-il, en parlant de Thyeste,

Nous conduirons à table
Ce Prince infortuné.

ORONTE.

Prudence inimitable!

Acte V. Atrée content de voir des piéges aussi grossiers réussir si favorablement, en témoigne sa satisfaction. Criton vient lui raconter de quelle façon il a trompé Thyeste, & si parfaitement, que ce Prince *s'est enivré de joye*. Effecti-

vement dans la Scene suivante, Thyeste paroît couché sur un lit de Salle, le 1633.
front couronné de fleurs.

THYESTE *à Criton qui entre.*

Approche, cher Criton, & pour m'obliger mieux
Parle avecque ta bouche ainsi qu'avec tes yeux.

CRITON.

. . . . Le Roy va venir en ces lieux
Verser avecques vous ce que l'on doit aux Dieux,
Boire le dernier coup.

Atrée fait présenter à son frere une coupe pleine du sang de ses enfans, & en prend une autre remplie de vin. Thyeste reconnoît aux prodiges qui paroissent en ce moment, la trahison du Roy, il se répand en injures, Atrée n'y répond, qu'en levant un rideau, qui laisse voir d'un côté les misérables restes des fils de Mérope, & de l'autre le corps de cette infortunée Princesse. La Tragédie finit par les fureurs de Thyeste, à qui Atrée refuse la mort, comme une grace qui rendroit sa vengeance imparfaite.



1633.

LA BOURGEOISE
OU
LA PROMENADE
DE S. CLOUD,
TRAGI-COMEDIE

Par LE SIEUR DE RAYSSIGUIER.

CEtte Bourgeoise est une Coquette extrêmement ambitieuse, qui tâche à brouiller deux de ses Amies avec leurs Amans, dans l'espérance que l'un d'eux deviendra le sien. Ses fourberies se découvrent, & cette orgueilleuse Bourgeoise, est trop heureuse à la fin, d'épouser le Sécretaire de l'un des deux Amans qu'elle croyoit soumettre à ses charmes. Cette Piece est très-embrouillée par des suppositions de noms, & des reconnoissances. On seroit tenté de croire qu'elle n'a jamais été représentée, si la Préface ne certifioit le contraire.

1633.

L'HEUREUX NAUFRAGE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. ROTROU.

LE sujet de cette Piece est un Roman des plus mal construit qu'on ait présenté au Théatre. Cléandre, Prince d'Epire, épris d'amour pour Floronde, fille de Thaumasis son Souverain, a eu recours à un enlevement. Son Vaisseau brisé par une tempête, est jetté sur les côtes de la Dalmatie. Salmacis, Reine de ce Pays, y trouvant le Prince évanoui, le fait porter à son Palais, & ordonne à son Médecin d'en prendre soin. Cleandre ouvre la Scene, & paroît étonné en se réveillant, de se trouver dans une chambre très-ornée. La Reine accompagnée de Céphalie sa sœur, & du Médecin, vient lui faire une courte visite. Céphalie qui reste avec le Prince, lui apprend dans quel Pays il est, & à qui il doit la vie. En sortant, elle charge la Nourrice de faire connoître à l'aimable inconnu, toute la passion qu'elle sent pour lui. La Nourrice lui répond qu'elle ne peut la

1633. servir, attendu que la Reine l'a chargée d'une pareille commission. Céphalie se retire très-interdite. Cependant l'amoureuse Reine méprisant les menaces du Roy d'Epire, refuse de lui livrer Cléandre. Ce n'est pas assez pour elle de se conserver la personne de son Amant, il faut quelle gagne son cœur, & cette conquête n'est pas aisée: Floronde le possede depuis long-tems. Pour effacer cette idée, Salmacis imagine un moyen, qui est de faire paroître un certain Lysanor, compagnon de voyage du Prince, qui vient l'assurer que Floronde a péri dans les flots. Ce Lysanor n'est autre que Floronde même travestie en Cavalier. Ces Amans charmés de se revoir, feignent en présence de la Reine, qui en les quittant, charge le dernier de veiller à ses intérêts.

Céphalie de son côté lui fait la même priere. Dorismond, amant de cette Princesse, devient jaloux de Cléandre, & l'appelle en duel. Lysanor l'interrompt dans ses pensées.

LYSANOR.

N'y songes plus rêveur.

CLÉANDRE.

A ce coup je dois prendre
Le baiser que j'attens, tu ne t'en peux defendre;

Et nous trouvans si seuls, je croy qu'en sû-
reté 1633.
Je me puis dispenser à cette privauté.

LYSANOR.

Importun, fais donc tôt.

L'Acte suivant ne commence pas si gayement Cléanthes, Roy d'Epire, & fils de Thaumasis, entre en long habit de dueil, suivi de ses Généraux, & déplore la mort de son pere, qui vient de perdre la vie au siege de Jara, Capitale de la Dalmatie. Cléandre de son côté se trouve au lieu marqué pour son duel, & y est attaqué par trois scélérats appostés par Dorismond. Il a le bonheur de tuer ces assassins, & son adversaire, qui vient ensuite exprès, voir s'ils ont exécuté leur coup. Le discours que ce traître tient en mourant, font connoître ses soupçons. Cléandre qui jusqu'alors les avoit ignoré, vient se justifier auprès de la Reine, & lui fait un fidéle récit de son avanture. Cette Princesse croyant entrevoir une intrigue formée entre lui & Céphalie, s'abandonne à ses transports jaloux, & se sert du prétexte de la rigueur des Loix, pour faire périr son infidéle. Le Capitaine des Gardes accompagné de

l'Exécuteur & d'une bande d'archers,
1633. conduit ce malheureux Prince au supplice. Céphalie employe de vains efforts pour le sauver. Salmacis lui offre inutilement sa grace; lorsque le Bourreau est prêt d'exécuter son arrêt, Lysanor survient & se fait connoître pour Floronde. Son action émeut la générosité de la Reine, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Un évenement encore plus imprévu, amene Cléanthes, Roy d'Epire, aux portes de son Palais. Ce jeune Monarque, sur le portrait que lui en a fait Lysanor, vient protester à Salmacis, qu'il meurt d'amour pour elle. On ne le fait pas languir, & la Piece finit par son mariage avec Salmacis, & par celui de Cléandre & de sa belle Floronde.



1633.

LA VEUVE

OU

LE TRAITRE PUNI (*a*),

COME'DIE

DE M. CORNEILLE.

CEtte Piece eſt encore dans le goût des deux premieres du même Auteur, il convient lui-même qu'elle n'eſt pas plus réguliere que Mélite, en ce qui regarde l'unité de lieu, & qu'elle a le même défaut au cinquiéme Acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour épiſodique, avec cette différence que le mariage de Célidan avec Doris, dans la *Veuve*, a plus de juſteſſe que celui d'Eraſte, & de Cloris dans *Mélite*. En général la durée du tems n'eſt pas ſi vague, & les intervalles ſont proportionnés par cinq jours conſécutifs. C'étoit un tempérament que M. Corneille avoue qu'il

(*a*) C'eſt ſous ce double titre que cette Comédie parut dans ſa nouveauté.

1633. croyoit alors fort raisonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures, & cette étendue libertine qui n'avoit aucunes bornes. « J'ay cru, dit-il, rendre assez de respect à l'antiquité de luy partager mes Ouvrages, & de six Pieces de Théatre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ay point fait de conscience d'allonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres (a).... Le Style », ajoute M. Corneille dans son examen, « n'est pas plus relevé ici que dans *Mélite*, mais il est plus net & plus déga-

Dans l'avis de cette Comédie.

(a) « Ces paroles jointes à ce que cette Comédie n'a eu que le troisieme rang dans les Recueils, présentent d'abord une difficulté; mais elle est aisée à lever. Il suffit pour cela de considérer que dès l'année 1634. M. Corneille avoit encore composé *la Galerie du Palais*, *la Suivante* & *la Place Royalle*, & que ces trois Pieces furent représentées après les autres du même Auteur. La datte du Privilege pour ces trois Comédies est du 21 Janvier 1637. & doit justifier cette observation. Ainsi en joignant *Mélite*, *Clitandre* & *la Veuve*, on trouve les six Pieces dont il est parlé dans l'avis au Lecteur de *la Veuve*, & dans l'Epitre de *la Galerie du Palais*. M. Corneille a ensuite rangé les unes & les autres suivant la datte de leur composition, & de leur représentation ». Nous ne faisons que copier ici la remarque de M. Joli nouvel Editeur des Oeuvres de MM. Corneille.

» gé des pointes dont l'autre est semée, » qui ne sont, à bien parler, que de » fausses lumieres, dont le brillant mar- » que bien quelque vivacité d'esprit, » mais sans aucune solidité de raison- » nement. L'intrigue y est aussi beau- » coup plus raisonnable que dans l'au- » tre, & Alcidon a lieu d'espérer un » bien plus heureux succès de sa Four- » be, qu'Eraste de la sienne ».

1633.

Cette Comédie, quoique foible, & fort au-dessous de la réputation que M. Corneille s'est acquise depuis, eut cependant un très-grand succès ; On n'en sera point etonné, si on la compare avec celles du même tems, ausquelles elle étoit supérieure. « Dès *la Veuve*, » qui n'est que la troisieme Piece de » M. Corneille, il paroît qu'il avoit » déja pris le dessus de tous ses Rivaux. » Ils parlent tous de *la Veuve*, comme » d'une merveille (*a*) dans des Vers de

Oeuvres de M. de Fontenelle, Tome III. Vie de P. Corneille.

(*a*) Mayret entr'autres lui adresse les Vers suivans.

A M. Corneille, Poëte Comique, sur sa Veuve.

Rare Ecrivain de notre France
Qui le premier des beaux esprits
A fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute & de Térence,
Sans rien dérober des douceurs
De Mélite, ni de ses Sœurs,

» leur façon, imprimés au-devant de
1633. » cette Piece, sur-tout ce qu'en dit
» Rotrou est remarquable.

Pour te rendre justice, autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, & ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre rival.
Pour un même sujet, même desir nous presse,
Nous poursuivons tous deux une même Maîtresse,
Mon espoir toutefois est décrû chaque jour
Depuis que je t'ay vu prétendre à son amour.

. . . .

Que tes inventions ont de charmes étranges!
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.

O Dieux! que ta Clarice est belle!
Et que de Veuves à Paris
Souhaiteroient d'être comme elle,
Pour ne pas manquer de maris.

Les louanges que Mayret donne ici à M. Corneille lui coutoient d'autant moins, qu'elles ne tombent que sur le genre Comique, & semblent ne porter aucun préjudice à la gloire que lui (Mayret) croyoit avoir mérité par ses Tragédies.

1633.

Depuis ma muse tremble, & n'est plus si
hardie,
Une jalouse peur l'a longtems réfroidie,
Et depuis, cher Rival, je serois rebuté
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
Si ce grand Cardinal . . . .
La gloire où je prétens est l'honneur de luy
plaire;
Et luy seul réveillant mon génie endormi,
est cause qu'il te reste un si foible ennemi,
Mais la gloire n'est pas de ces chastes maî-
tresses
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs
caresses.
Cet objet de nos vœux nous peut obliger
tous,
Et faire mille amans, sans en faire un ja-
loux.
. . . .
Tel on me voit par-tout adorer ta Clarice,
Aussi rien n'est égal à ses moindres at-
traits,
Tout ce que j'ay produit cede à ses moin-
dres traits.



1633.

LA MÉLIZE
OU
LES PRINCES RECONNUS,
PASTORALE COMIQUE
Par R. M. DU ROCHER.

MÉlize, Bergere aimée de Florigene, qu'elle aime pareillement, est reconnue pour la fille du Roy d'Elide, & son Amant pour le fils de Rozandre, Roy d'Arcadie. L'amour de Mélize & de Florigene est traversé par la jalousie d'une Bergere appellée Delphire, qui aime Clarigene. A la fin de la Piéce, cette même Delphire se trouve être la sœur de Clarigene, & elle épouse le Roy d'Elide, qui s'étoit déguisé en Berger pour parler de son amour à cette prétendue Bergere.

Cette Pastorale est précédée d'un Prologue comique sur *le Rien*, qui se trouve dans les Oeuvres de Bruscambille (des Lauriers), & qui est vraisemblablement de la composition de

de la compoſition de cet Acteur. Voilà tout le comique de ce Poëme, qui eſt des plus médiocre. 1633.

Le nombre des Poëtes qui parurent en très-peu de tems, & qui, à l'envi, cherchoient à amuſer le public par des Ouvrages plus réguliers, avoit tellement augmenté le goût pour les Spectacles, que quelques particuliers crurent que Paris pourroit facilement entretenir un troiſiéme Théatre, qu'ils éleverent vers la fin de l'année 1632. rue Michel-le-Comte, dans le Jeu de Paume de la Fontaine, avec permiſſion du Lieutenant-Civil, pour deux ans : ils s'accommoderent pour cela avec Jacques Avenet, Locataire de ce Jeu de Paume, où ils commencerent à repréſenter leurs Comédies. Les habitans des rues Michel-le-Comte & Grenier Saint Lazare, préſenterent Requête au Parlement, pour ſe plaindre de l'incommodité que leur apportoit cette Comédie. Ils expoſerent que la ruë Michel-le-Comte étroite, quoique paſſante, étoit compoſée de vingt-quatre maiſons à portes cocheres, habitées par des perſonnes de qualité & Officiers des Cours Supérieures, qui devoient le ſervice de leurs charges, &

Hiſtoire de la Ville de Paris, Tome II. p. 727.

n'avoient pas la liberté d'aller & venir,
1633. à cause de l'embarras des carrosses, & des chevaux qu'attiroit dans cette rue, & les environs, la Comédie établie au Jeu de Paume de la Fontaine. Embarras si grand, que les gens de pié même avoient bien de la peine à s'en tirer : & que les habitans étoient souvent obligés d'attendre jusqu'à la nuit pour pouvoir entrer dans leurs maisons ; au hazard d'être dépouillés par les Laquais & les Filoux. Le Parlement par son Arrêt du 22. Mars 1633. (*a*) reçût ces habitans appellans de

(*a*) Voici la preuve autentique du fait que nous avançons.

ARREST *au sujet des Comédiens établis au Jeu de Paume de la Fontaine, ruë Michel-le-Comte.*

« Du Mardy XXII. » Mars. Vûë par la Cour » la Requête présentée » par les habitans des » ruës Michel le Comte, » Grenier Saint Lazare, » & autres circonvoisi- » nes, contenant que » depuis quelque tems » en çà, un nommé Jac- » ques Avenet, Loca- » taire du Jeu de Pau- » me de la Fontaine, » auroit introduit des » Comédiens en icelui, » encore que ledit lieu » soit des plus incom- » modes de la Ville, » pour être la ruë fort » étroite, & la plus » passagere des carros- » ses, étant ladite ruë » Michel-le-Comte, com- » posée de maisons à » portes cocheres, ap- » partenantes & habitées » par plusieurs person- » nes de qualité, & » Officiers des Cours » Souveraines, qui doi- » vent le service de leurs » charges, lesquels souf- » frans de grandes in- » commodités tous les » jours, à cause que les-

l'Ordonnance ou permission du Lieutenant-Civil ; & par provision, fit défenses aux Comédiens du Jeu de 1633.

» dits Comédiens exercent & jouent leurs » Comédies & Farces, » même en ce saint tems » de Carême, & par le » moyen des embarras » des carrosses & chevaux qui se rencontrent dans ladite ruë à » toutes les avenuës, » tels que les gens de » pied n'y peuvent trouver passage, & sont » tous les Supplians, » leurs familles & Domestiques empêchez de » sortir, non pas même » d'une maison à l'autre, » contrains, le plus souvent d'attendre la nuit » bien tard pour rentrer » dans leurs maisons, au » grand danger de leurs » personnes, par l'insolence des* Laquais & » des Filoux coutumiers » à chercher tels prétextes & occasions pour » exercer plus inpunément leurs voleries, qui » y sont à présent fort » fréquentes à ladite ruë, » & plusieurs personnes » batuës & excédées, » avec pertes de leurs » manteaux & chapeaux. » Etans les Supplians, » tous les jours de Comédie, en péril de voir » voler, & piller leurs » maisons ; dont s'étant » plaints par plusieurs » fois audit Avenet, & » fait dire ausdits Comédiens de se retirer, » & pourvoir en lieu » moins incommode, & » parlant ; ils se seroient » vantés de avoir permission du Lieutenant-« Civil de jouer, & exercer lesdites Comédies, & faire deux ans » entiers dans ledit Jeu » de Paume, & au » moyen de ladite permission du Lieutenant-Civil, en avoir » passé bail pour ledit » tems. Requéroient les » Supplians les recevoir » appellans de ladite permission dudit Lieutenant Civil, si aucune » y a, d'exercer & jouer » Comédies audit Jeu de » Paume de la Fontaine, en ladite rue Michel-le-Comte, comme rendue sans avoir » oüi les Supplians, tenus pour bien relevés : » Cependant défenses » audit Avenet de plus » permettre ledit exercice audit Jeu de

Paume de la Fontaine, de représenter
1633. aucune Piece, jusqu'à ce qu'autrement en fut ordonné.

Le Sieur Renaudot dans sa Gazette du 6. Janvier 1635. (a) nous apprend qu'une autre Troupe avoit en ce tems-

---

» Paume, & ausdits » Comédiens d'y faire » aucun exercice, & » qu'ils vuideront dudit » lieu, à peine de prison, & de quatre mille » livres d'amende applicables à œuvres pies; » & commission pour » informer des insolences & voies de fait, » & vols commis à l'occasion de l'exercice » desdits Comédiens, » pour être contre l'introducteur tous dépens, dommages, & » intérêts répetés. Conclusion du Procureur » Général du Roy, & » tout considéré : LADITE COUR, ayant » égard à ladite Requête, a reçû les Supplians appellans, & » en conséquence, ordonne que sur ledit » appel, les Parties auront audience au premier jour d'après *Quasimodo*; cependant a » fait inhibitions & défenses ausdits Comédiens de faire aucun » exercice de Comédiens » audit Jeu de Paume de » la Fontaine, jusqu'à » ce que autrement en » soit ordonné. »

(a) « Le soin des plus » grandes choses n'empêchant pas aussi Sa Majesté de penser aux » moindres, & sçachant » que la Comédie, depuis » qu'on a banni des » Théatres tout ce qui » pouvoit souiller les » oreilles plus délicates, » est l'un des plus innocens divertissemens, & » le plus agréable à sa » bonne Ville de Paris : » Sa bonté est telle, qu'il » veut entretenir trois » bandes de Comédiens : » la premiere à l'Hôtel » de Bourgogne, la seconde au Marais du » Temple, de laquelle » Mondory ouvrit le » Théatre Dimanche dernier, & la troisiéme au » Fauxbourg Saint Germain. » *Gazette du 6. Janvier 1635.*

là tenté un établiſſement au Fauxbourg Saint Germain. Nous n'en ſçavons aucun détail, mais il eſt certain que ce fut avec auſſi peu de ſuccès, puiſqu'il ne reſte aucun veſtige de ces deux Troupes. On a plus lieu de s'étonner que la derniere ait échoué, puiſqu'il paroît qu'elle étoit appuyée de l'autorité Royale. 1633.

LA CELIANE, 1634.

TRAGI-COMEDIE

DE M. ROTROU.

IL eſt inutile de donner un Extrait de cette Piéce, dont l'intrigue eſt ſi découſue, & tient à ſi peu de choſe, qu'on a de la peine à l'appercevoir. On n'y trouve ni caracteres, ni conduite. Les perſonnages ſe brouillent, & ſe raccommodent ſans beaucoup de raiſon, & agiſſent au ſurplus avec une naïveté, que l'on qualifieroit aujourd'hui d'un autre terme. On en peut juger par ce fragment de la ſeconde Scene du ſecond Acte. Niſe eſt couchée dans un lit : Pamphile ſon Amant eſt auprès d'elle ſur un ſiége.

1634.

NISE.

Puisque les doux liens d'un heureux mariage
Vont joindre à ton destin ma fortune & mon âge,
Que puis-je refuser pour gage de ma foy,
Si par la loy d'amour, je ne suis plus à moy.

PAMPHILE.

Que dois-je donc choisir, puissant maître des Dieux,
De la bouche, du sein, de la joue, ou des yeux?
Que dois-je préférer de tant de belles choses?
Si j'aime les œillets, & les lys, & les roses,
Ma lévre est suspendue en cette égalité,
Et l'abondance ici cause ma pauvreté, &c.

Il se tient la bouche sur son sein.

M. de Fontenelle voulant justifier M. Corneille sur une Scene de la Tragédie de *Clitandre*, dont la situation a beaucoup de rapport avec celle-ci, & prouver qu'il n'avoit que suivi le goût du Théatre de ce tems, qui étoit encore assez licencieux, ajoute que « Rotrou en dédiant au Roy *La Bague* » *de l'oubly*, sa seconde Piéce, se vante » d'avoir rendu sa Muse si modeste, » que si elle n'est belle, au moins elle

Vie de P. Corneille, de M. de Fontenelle.

» eſt ſage, & que d'une profane, il 1654.
» en a fait une religieuſe. Et dans ſa
» *Céliane*, on voit une Niſe dans le
» lit, dont l'Amant la vient trouver,
» & n'eſt embarraſſé que dans le choix
» des faveurs qui lui ſont permiſes,
» car il y en a quelques-unes réſer-
» vées pour le tems du mariage. A la
» fin l'Amant ſe détermine, & comme
» il a délibéré longtems, il jouit long-
» tems auſſi de ce qu'il a préféré. Niſe
» a le loiſir de dire vingt vers, au bout
» deſquels ſeulement (car cela eſt mar-
» qué en proſe à la marge) Pamphile
» tourne le viſage du côté des Specta-
» teurs. Il ſemble que cette Muſe qui
» s'étoit faite religieuſe, ſe diſpenſoit
» un peu de ſes vœux; ou pour mieux
» dire, on ne trouvoit pas alors que
» cela y fut contraire. Peut-être Ro-
» trou croyoit-il avoir tout raccom-
» modé par la ſageſſe de vingt vers que
» dit Niſe dans le tems qu'elle n'eſt pas
» trop ſage. Rien de plus ordinaire
» dans les Piéces de ce tems-là que de
» pareilles libertés. Les ſujets les plus
» ſérieux ne s'en ſauvent pas. Dans la
» célébre *Sophonisbe* de Mayret, lorſ-
» que Maſſiniſſe & Sophoniſbe arrê-
» tent leur mariage, ils ne manquent

1634. » pas de se donner des arrhes. Syphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe l'adultere & l'impudicité ; grosses paroles, qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

« Pendant que le Théatre étoit sur ce pié-là, *Lucréce* n'étoit pas un sujet à rebuter. Aussi du Ryer l'a-t-il traité sans scrupule. Rotrou a fait une *Crisante* qui est une autre héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle est prisonniere. Aujourd'hui ces sujets-là ne seroient pas soufferts. Est-ce que nos mœurs sont plus pures ? Il bien sûr que non. C'est seulement que nous avons l'esprit plus rafiné ; l'esprit seul suffit pour nous donner le goût des bienséances ; mais le goût de la vertu, c'est autre chose. »



1634.

L'IMPUISSANCE,

TRAGI-COMEDIE-PASTORALE

Par le Sieur Veronneau Blaisois.

SI cette Piéce a été représentée, elle peut servir à prouver la liberté scandaleuse qui regnoit encore au Théatre. A tous égards, elle est audessous de celles de Hardy. Un Empereur d'Ethiopie, dont on ignore le nom, & qui soûtient jusqu'à la fin le caractere d'un extravagant, ouvre ainsi la Scene.

On dit que les grands Dieux, auteur de la Nature,
Ont formé l'Univers, en poids, nombre, & mesure.
Je les surpasse donc, car mes guerriers exploits
Sont sans nombre certain, sans mesure, & sans poids.

Philinte, fille de cet empereur, amoureuse de Léon, Prince d'Arménie, refuse de souscrire aux volontés de son pere, qui veut la marier avec Anaxarque, Prince de Tartarie. Léon

peu satisfait de ne posséder que le cœur
1634. de sa Maîtresse, quitte brusquement la Cour d'Ethiopie ; le dépit lui fait choisir une retraite dans la maison du Berger Silvain. Et pour se desennuyer, il veut cajoller sa femme Charixene. Cette derniere, dans une longue Scene, reproche à son mari, avec des termes très-grossiers, son défaut naturel, qui sert à donner le titre à la Piéce. Léon déguisé en Magicien, s'offre à le guérir, & fait entrer les deux époux dans une caverne, à la porte de laquelle il leur fait quitter leurs habits. Sur ces entrefraites la Princesse d'Ethiopie s'enfuit accompagnée d'un écuyer nommé Lycaste, pour éviter l'hymen d'Anaxarque : & passe auprès de la caverne. Elle & l'Ecuyer se revêtent des habits de Silvain & de Charixene, & laissent les leurs. Les Gardes de l'Empereur, qui sont à la quête de la Princesse, séduits par l'habillement, se saisissent de la Bergere & de son mari, qu'ils trouvent endormis, & les aménent en cet état à leur Prince : qui ordonne aussitôt qu'on aille chercher un Magicien, afin de tirer ces deux personnes de leur assoupissement. Léon, sous le nom d'Ismen, se présente pour exécuter

les ordres de l'Empereur. Ce dernier reconnoissant son erreur, tombe en frénésie. 1634.

L'EMPEREUR.

Je veux aller aux Cieux, pour faire une querelle,
Et demander raison à la troupe immortelle.
Et puisqu'on voit les Dieux, étant mort seulement,
Je me veux dépêcher de mourir vîtement:
Aussi-bien je ne vois que des objets funébres,
Mes yeux enveloppés peu à peu de ténébres,
Ne voyent clairement que l'horreur de la nuit.
La parole me faut.

DAMIS, *Confident de l'Empereur.*

Portons-le dans le lit,
La couleur de la mort tapisse son visage.

La Princesse d'Ethiopie & Léon, apprennent avec joie ce triste accident, & vont gayement prendre possession de l'Empire. A l'égard du Prince de Tartarie, il se rend Hermite.



1634.

LA GALERIE DU PALAIS OU L'AMIE RIVALE, COME'DIE.

DE M. CORNEILLE.

* Vie de P. Corneille, par M. de Fontenelle.

« LA plûpart des gens trouvent les » six ou sept premieres Piéces de M. » Corneille si indignes de lui, (*a*) qu'ils » les voudroient retrancher de son re- » cueil, & les faire oublier à jamais. » Il est certain qu'elles ne sont pas » belles, mais outre qu'elles servent à » l'Histoire du Théatre, elles servent » beaucoup aussi à la gloire de M. Cor- » neille. »

C'est donc principalement par rapport au Théatre, & aux effets qu'elles

(*a*) Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son siécle. Les premieres Piéces de M. Corneille, comme nous l'avons déja dit, ne sont pas belles ; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eut pas faites.

y ont dû produire, que nous devons examiner ces premieres Piéces. 1634.

On a pu remarquer aisément, que nos premiers Poëtes Dramatiques ne se piquoient pas d'une grande exactitude sur les titres qu'ils donnoient à leurs Pieces. M. Corneille convient que celui-ci n'est pas tout-à-fait régulier, puisqu'il n'est fondé que sur le Spectacle du premier Acte. Mais il s'autorise de l'exemple des anciens, » Qui, ajoute-t-il, étoient sans doute » bien plus licencieux quand ils ne don- » noient à leurs Tragédies que le nom » des Chœurs, qui n'étoient que té- » moins de l'action, comme les Tra- » chiniennes, & les Phœniciennes. » L'Ajax même de Sophocle, ne porte » pas pour titre *la Mort d'Ajax*, qui » est sa principale action, mais *Ajax* » *Porte-foüet*, qui n'est que l'action du » premier Acte. Je ne parle point, » continue-t-il, des Nuës, des Guef- » pes, & des Grenouilles d'Aristopha- » ne; ceci doit suffire pour montrer » que les Grecs, nos premiers maîtres, » ne s'attachoient point à la principale » action, pour en faire porter le nom » à leurs Ouvrages : & qu'ils ne gar- » doient aucune régle sur cet article. »

1634. M. Corneille auroit pu dire en cette occasion, comme il l'a fait autre part, que ce n'est pas en ceci qu'il faut imiter les anciens: & en ce cas: il faudra s'en tenir à la seconde raison qu'il en donne. « J'ai pris donc, dit-il, ce titre de » *la Galerie du Palais*, parce que la » promesse de ce Spectacle extraordi- » naire, & agréable par sa nouveauté, » devoit exciter vraisemblablement la » curiosité des Auditeurs : & ç'à été » pour leur plaire plus d'une fois, que » j'ai fait paroître ce même Spectacle » à la fin du quatriéme Acte..... Sans » cet agrément, la piéce auroit été » très-réguliere pour l'unité du lieu, » & la liaison des Scenes, qui n'est in- » terrompue que par-là., » (*a*)

Corneille, examen de la Galerie du Palais.

(*a*) « Quant à la durée » de cette Piéce, elle est » dans le même ordre » que *la Veuve*, c'est-à- » dire, dans cinq jours » consécutifs. Le style en » est plus fort, & plus » dégagé des pointes qui » s'y trouveront assez » rares.... Le caractere » des deux Amantes a » quelque chose de cho- » quant, en ce qu'elles » sont toutes deux a- » moureuses d'hommes » qui ne le font point » d'elles : & Célidée par- » ticulierement s'em- » porte jusqu'à s'offrir » elle-même. On la pour- » roit excuser sur le vio- » lent dépit qu'elle a de » s'être vûe méprisée » par son Amant, qui » en sa présence même » a conté des fleurettes » à une autre ; & j'au- » rois de plus à dire, » que nous ne mettons » pas sur la Scene des

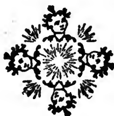
Il passe ensuite à la défense de l'unité de lieu de cette Piece. « C'est un accommodement de Théatre qu'il faut » souffrir, pour trouver cette rigou- » reuse unité de lieu qu'exigent les » grands réguliers. Il sort un peu de » l'exacte vraisemblance, mais il est » presqu'impossible d'en user autre- » ment, & les Spectateurs y sont si » accoutumés, qu'ils ne trouvent rien « qui les blesse. Les anciens, sur les » exemples desquels on a formé les » régles, se donnoient cette liberté. Ils » choisissoient pour le lieu de leurs Co- » médies, & même de leurs Tragé- » dies, une place publique. Mais je » m'assure qu'à les bien examiner, il y » a plus de la moitié de ce qu'ils font » dire, qui seroit mieux dit dans la » maison. « Et dans l'examen de la Comédie de *la Suivante*, le même ajoute. 1634.

» personnages si par- » faits, qu'ils ne soient » sujets à des défauts, & » aux foiblesses qu'im- » priment les passions. » Mais je veux bien a- » vouer que cela va » trop avant, & passe » trop la bienséance, & » la modestie du sexe, » bien qu'absolument il » ne soit pas condamna- » ble. En récompense » le cinquiéme Acte est » moins traînant que » celui des précédentes, » & conclud deux ma- » riages, sans laisser » aucun mécontent : ce » qui n'arrive pas dans » celles-là. » *Corneille, examen de la Galerie du Palais.*

1634. » J'ay déja dit que je tiens impossible » de choisir une place publique pour » le lieu de la Scene, que cet inconvé- » nient n'arrive. » Il s'en est expliqué encore plus au long dans son discours qu'il a composé exprès sur l'unité de lieu.

Un des principaux avantages que le Théatre a retiré de cette piece, est la réforme du personnage de Nourrice, qui étoit de la vieille Comédie, & que le manque d'Actrices sur nos Théatres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter (a) sous le masque, & qui dans cette piece se trouve métamorphosé en suivante, qu'une femme représente sous masque.

(a) Nous en parlerons ci-dessous, en finissant l'année 1634.



1634.

LA BELLE ALPHREDE, COME'DIE

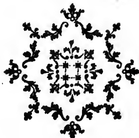
DE M. ROTROU.

ALphrede, fille d'Amintas, Seigneur Efpagnol, s'étant rendue avec trop de facilité aux empreffemens d'un Cavalier nommé Rodolphe, confent à quitter la maifon paternelle pour l'accompagner. Cet enlévement eft fuivi de la naiffance d'un fils : ce n'eft pas tout, l'inconftant Rodolphe l'abandonne pour porter fes vœux à une jeune Angloife nommée Ifabelle. Alphrede apprenant fon malheur, s'eft traveftie en homme, & vient chercher fon infidéle, dans le deffein de lui arracher la vie. Le hazard le lui fait rencontrer pourfuivi par des Pirates. Elle le fauve de ce danger, fe fait connoître enfuite,& veut l'obliger à fe battre contr'elle. Une nouvelle troupe de Pirates fe faifit de ces deux perfonnes. Heureufement leur chef fe trouve être cet Amintas, pere d'Alphrede, avec Acafte

son fils. Ce tendre pere ressent une joye
1634. extrême en voyant sa fille. Acaste n'en est pas moins charmé. Alphrede persuadée de la tendresse de son pere & de son frere, leur conte son avanture, sans rien déguiser, & sans cacher l'amour qu'elle conserve encore pour son ingrat. Le pere sçachant que Rodolphe est son prisonnier, dit à sa fille d'avoir bon courage, & qu'elle peut employer tout son pouvoir. Elle s'en sert aussitôt pour faire croire à son Amant qu'elle a été sacrifiée par le Chef des Pirates. La nouvelle de cette feinte mort jette Rodolphe dans un mortel déséspoir, & réveille en un moment dans son cœur, l'amour qu'il a ressenti pour la Belle Alphrede, sans éteindre entierement celui dont Isabelle l'a blessé. Amintas le fait venir & lui rend généreusement la liberté. Au lieu de l'en remercier, le fier Rodolphe ne lui répond que comme à celui qu'il prend pour le meurtrier de sa maîtresse. Pour rompre entiérement ses engagemens avec l'Angloise, Acaste entreprend la conquête du cœur de cette derniere, le tout par amitié pour sa sœur, afin de la délivrer de cette rivale, à qui Alphrede fait annoncer la mort de Rodolphe. Cette ruse produit

tout l'effet possible sur une fille aussi crédule, & coquette que l'est Isabelle. 1634.
Acaste n'a pas grande peine à essuyer les pleurs, que cette nouvelle lui fait répandre. Le dénouement se devine aisément. Acaste épouse Isabelle & Rodolphe touché d'un sincere repentir, prie Alphrede de lui accorder le même bonheur, & d'oublier son infidélité. Tout le monde sort satisfait, à la réserve d'Orante, qui, plus coquette que sa sœur Isabelle, croit être aimée de tous les Cavaliers qui la voyent. Elle devient éprise d'Alphrede, qu'elle prend pour un beau garçon. L'événement lui fait voir qu'elle s'est trompée. Au reste cette piéce est des plus Romanesque, fort embrouillée, pleine de combats, de travestissemens, de reconnoissances; on pourroit supprimer une partie des personnages qui sont inutiles. L'Héroïne, sur qui roule toute la piéce, est une Amante insensée qui ne mérite pas d'avoir un pere & un frere si complaisans. Voici un échantillon de la peinture qu'elle fait de la passion dont elle ressent la violence, & sur lequel l'Auteur a sans doute compté recevoir de grands applaudissemens du Public.

1634. Il faut que tout se rende à sa force in-
domptable,
Il n'est tigre plus fort, Lyon plus redouta-
ble,
Il n'épargne tourmens, gênes, flâmes, ni
fers;
Il passe en cruauté la mort & les enfers;
Il presse, oppresse, brule, étouffe, déses-
pere,
Fait naître pleurs, soupirs, sanglots, plain-
tes, colere,
Fait souhaiter la mort, & mépriser le jour;
Et tout amour qu'il est, il n'a rien moins
qu'amour.



ALCIMÉDON, 1634.

TRAGI-COMEDIE,

DE M. DU RYER.

CE sujet est chargé de peu d'invention. Alcimédon & Phénise qui se sont aimés à Candie, & que plusieurs avantures avoient séparés, se retrouvent, & se jurent un amour éternel. Dans le cours de la piéce, Alcimédon se nomme Scamandre, & Phénise Daphné. Ce sujet semble finir au premier Acte; mais une Dame chez qui la prétendue Daphné est logée, la charge de parler à Scamandre de l'amour qu'il lui a inspiré. Cette Dame découvre qu'elle s'est confiée à sa Rivale, & le dépit de s'être ainsi trompée, lui fait prendre la résolution de faire périr l'Amant & la Maîtresse. Le pere de Phénise, & celui d'Alcimédon arrivent, & la Piece finit par le mariage de leurs enfans.



1634.

LA PÉLERINE AMOUREUSE,

TRAGI-COME'DIE DE M. ROTROU.

LE personnage qui donne le titre à cette piéce, est une fille de Lyon nommée Angélique, que Lucidor a aimée, & que, trompé par le faut bruit de sa mort, il a tâché d'oublier, en s'attachant à une fille très-riche, appellée Célie. Lucidor n'en est pas plus heureux d'avoir la protection du pere de Célie, attendu que cette fille a donné son cœur à Léandre, jeune Peintre, dont elle est éprise entierement. Au dernier Acte cette foible intrigue se développe. Célie quitte le caractere d'insensée qu'elle n'avoit feint que pour éviter de s'unir avec Lucidor, que son pere lui destinoit pour époux, & se marie avec son cher Léandre : A l'égard de Lucidor, il reconnoît dans la personne de la Pélerine, cette Angélique qu'il croyoit n'être plus en vie,

& lui jure une fidélité éternelle. Cette piéce est très-froide. 1634.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS,

POËME

DE NOUVELLE INVENTION,

PAR M. DE SCUDERY.

IL y a grande apparence que la Piece qui fait le sujet de cet article, parut au plûtard au commencement de Novembre 1634. puisqu'elle fut représentée à l'Arcenal le 28. du même mois aux noces du Duc de la Valette, du Sieur de Puylaurens, & du Comte de Guiche; c'est ce que nous apprenons par la Gazette du 30. Novembre 1634. p. 527. où l'on trouve le détail de cette représentation dans les termes suivans.

« La Reine ne fut pas plûtôt assise, » sous le haut dais qui lui étoit préparé, à dix pas du Théatre (dont la lumiere artificielle éclairoit, & faisoit » voir à nud toute la Cour sans être » elle-même vuë) que la Troupe des

1634. » Comédiens de Mondory (*a*), qui fut » choisie en cette occurrence, pour » donner du plaisir à Sa Majesté, » commença par trois entrées, qu'ils » ne voulurent nommer que bouffon- » neries, encore qu'elles méritassent le » nom de Ballet.

» La premiere fut de quatre Ser- » vantes des mieux vêtues, qui vinrent » balier la place, en dansant de bonne » grace, pour la préparer à la premiere » Comédie, qui étoit en prose.

» La seconde entre le premier & le » second Acte de cette Comédie, étoit » de six personnes ridicules; deux des- » quelles représentoient le Maître de la » maison, & sa femme grosse, que » son ventre n'empêchoit point de » danser à la perfection: bien qu'elle » fût si avant sur son terme, qu'elle » accoucha derriere le Théatre.

» La troisiéme entre la fin de la Co- » médie en prose, & le commencement » de l'autre en vers, étoit de dix per- » sonnes: entre lesquelles une Nour- » rice portoit cet enfant nouveau né, » & lui donnoit de la bouillie en dan-

(*a*) C'étoit la Troupe du Marais, dont Mondory étoit le chef: nous en parlerons ci-dessous.

sant:

» ſant : puis tout-à-coup l'enfant ſort du maillot, ſemblant tout nud, tant étoit délicate & bien appliquée ſur ſon corps la peau de couleur de chair, dont il étoit revêtu : lequel fit des merveilles en toutes ſortes de danſes, à l'étonnement d'un chacun. 1634.

» Le ſujet de la Comédie en proſe, fut la Comédie même, où l'argument & le Prologue demeurerent d'accord qu'il n'en falloit plus, ſinon aux mauvaiſes piéces, & les conditions des bons Acteurs furent examinées.

» Celle qui fut repréſentée en vers, fut la MÉLITE de M. Corneille, où vingt violons jouerent aux intermédes.

» Entre la Comédie & la Farce, il y eut un concert miraculeux par écho, de ſeize luts. Cette Farce fut excellente, & commença par une gentille Sarabande à l'Eſpagnole, & une nouvelle ſalve de boete, & de canons, qui avertirent plûtôt que la faim, qu'il étoit tems d'aller ſouper.

Quoique l'Auteur donne à ſa piéce le titre de Poëme de nouvelle invention, on peut cependant aſſurer que celui de *Gougenot*, qui porte un ſem-

blable nom, & qui parût en 1633. a
1634. fourni l'idée de celle-ci. Dans l'un & dans l'autre, les deux premiers Actes sont en prose, & remplis par les Comédiens qui représentent une piéce en trois Actes, & en vers. Nous avons rendu compte de la Comédie de Gougenot; voyons présentement celle de Scudery (*a*). Elle commence par le Prologue suivant.

« Non, je n'en ferai rien; tenez, » reprenez vos habits; je ne veux pas » être fol par compagnie, & je ne sçau» rois me résoudre à tromper tant » d'honnêtes gens, comme je vois qu'il » y en a ici. Je ne sçais, (Messieurs) » quelle extravagance est aujourd'hui » celle de mes compagnons, mais elle » est bientôt si grande, que je suis for» cé de croire que quelque charme leur » dérobe la raison : & le pire que j'y » vois, c'est qu'ils tâchent de me le » faire perdre, & à vous aussi. Ils veu» lent me persuader que je ne suis » point sur un Théatre; ils disent que » c'est ici la Ville de Lyon, que voilà » une Hôtellerie, & que voici un Jeu

(*a*) » M. de Scudery » dans la Préface de cette » piece, dit : « Que si » l'impression la fait aus» si bien réussir que le » Théatre, il ne plain» dra pas quinze jours » que lui a couté sa pro» duction. »

1634.

„ de Paume, où des Comédiens, qui „ ne sont point nous, & lesquels nous „ sommes pourtant, représentent une „ Pastorale. Ces insensés ont tous pris „ des noms de guerre, & pensent vous „ être inconnus, en s'appellant *Belle-„ Ombre, Beau-Soleil, Beau-Séjour,* „ & d'autres encore tous semblables. „ Ils veulent que vous croyiez être au „ bord du Rhône, & non pas à celui „ de la Seine, & sans partir de Paris, „ ils prétendent vous faire passer pour „ des habitans de Lyon. A moi-même, „ ces Messieurs des Petites-Maisons, „ me veulent persuader que la Mé-„ tempsycose est vraie, & par consé-„ quent, que Pythagore étoit un Evan-„ gélifte. Car ils disent que je suis un „ certain Monsieur de Blandimare (*a*), „ bien que je m'appelle *Mondory*. Et „ voyez s'ils ont le sens bien égaré : ils „ doivent faire passer ici un Tambour &

(*a*) Blandimare & Gandolin étoient, suivant l'Auteur d'une Lettre sur les Comédiens, deux personnages comiques de l'ancien Théatre. Cet Auteur ignoroit, sans doute, la piece dont nous rapportons le Prologue, puisque ce passage fait voir que Blandimare n'étoit autre chose qu'un nom de Théatre adopté par le célèbre *Mondory*. Il y a lieu de croire que Gandolin étoit celui d'un Acteur, qui représentoit ce personnage, dont l'extérieur est fort approchant

Elle est dans le Mercure de France, May 1738. p. 827.

1634. » un Arlequin, comme le pratiquent » les petites Troupes dedans les petites » Villes: n'eſt-ce pas ſe faire tort, & vous » offenſer auſſi ? Mais ce n'eſt point » encore tout, leur folie va bien plus » avant : car la piéce qu'ils repréſen- » tent ne ſçauroit durer qu'une heure » & demie, mais ces inſenſés aſſurent » qu'elle en dure vingt-quatre (*a*). Et » ces eſprits déréglés appellent cela » ſuivre les régles. Mais s'ils étoient » véritables, vous devriez envoyer » querir à dîner, & à ſouper, & des » lits. Jugez ſi vous ne ſeriez pas cou- » chés bien chaudement, de dormir

de celui d'Arlequin, ſi l'on en juge par ſon portrait en eſtampe, au bas duquel on lit les vers ſuivans.

Gandolin par ſa réthorique
Nous fait la rate épanouir.
Et pour n'avoir plus la colique,
Il faut tant ſeulement l'ouir.
Quelques fables qu'il nous raconte,
Elles ont un ſi bel effet,
Que chacun y trouve ſon compte,
Et s'en retourne ſatisfait.

On peut préſumer même que ce Comédien de la Troupe du Marais, dont nous ignorons le vrai nom, rempliſſoit le rôle d'Arlequin qui paroît dans cette Comédie.

(*a*) On voit par ce paſſage que les régles du Théatre commençoient alors à s'y introduire. Scudery s'y aſſujétit dans ſa Paſtorale, mais il ſe garda bien d'y revenir dans ſes autres pieces.

» dans un Jeu de Paume ? Enfin, leur 1634.
» manie m'oblige à faire un voyage à
» saint Mathurin, pour eux, où je
» m'en vais. Cependant, Messieurs,
» ne les croyez pas, quoi qu'ils puissent
» dire : car, je meure, s'il y aura rien
» de véritable. Mais il est bien tard
» pour partir, & le Soleil s'abaisse fort,
» de sorte que puisque je suis contraint
» de remettre mon voyage à demain,
» il faut nécessairement que je m'ac-
» commode pour aujourd'hui à l'hu-
» meur de ces passerelles, car elles se
» peuvent vaincre par la douceur, &
» s'irriter par la résistance : & de peur
» de les mettre en mauvaise, ne dites
» mot, je vous supplie, parce qu'étant
» mélancholiques, ils sont amateurs
» du silence. »

La Piece ouvre par le Tambour & Arlequin, qui viennent rendre compte aux Comédiens des soins qu'ils se sont donnés pour annoncer la nouvelle Piece, ils sortent tous, excepté *Bel-Ombre*, Portier de cette Troupe, qui est abordé par un particulier qui le reconnoît pour son neveu. Ce dernier qui se nomme Blandimare, quoiqu'amateur de la Comédie, fait d'aigres reproches à *Bel-Ombre* sur l'emploi qu'il remplit, &

1634. sans ménager les termes, il ajoute. « En un mot, le titre de Voleur est » une qualité annexée à celle de Por- » tier de Comédie : & un homme fidéle » de cette profession, est comme la » Pierre philosophale, le mouvement » perpétuel, ou la quadrature du cer- » cle ; c'est-à-dire une chose possible, » & non trouvée. » Une partie de la Troupe arrive ; Blandimare entre en conversation avec les Acteurs, & après quelques discours, il leur demande quelles Piéces ils sont en état de représenter.

BELLEFLEUR.

« Toutes celles de feu Hardy.

M. DE BLANDIMARE.

« Il faut donner cet aveu, à la mé- » moire de cet Auteur, qu'il avoit un » puissant génie, & une veine prodi- » gieusement abondante, (comme » huit cens Poëmes de sa façon en » font foi) & certes, à lui seul appar- » tient la gloire d'avoir le premier re- » levé le Théatre François, tombé de- » puis tant d'années. Il est plein de fa- » cilité & de doctrine, & quoi qu'en » veuille dire ses envieux, il est certain » que c'étoit un grand homme. Et s'il » eut aussi bien travaillé par divertisse-

» ment, que par néceſſité, ſes Ouvra- 1634.
» ges auroient ſans doute été inimi-
» tables : mais il avoit trop de part à
» la pauvreté de ceux de ſa profeſſion,
» & c'eſt ce que produit l'ignorance de
» notre ſiécle, & le mépris de la vertu.

BEAUSOLEIL.

« Nous avons encore le Pyrame de » Théophyle, Poëme qui n'eſt mau- » vais, qu'en ce qu'il a été trop bon : » car, excepté ceux qui n'ont point de » mémoire, il ne ſe trouve perſonne » qui ne le ſçache par cœur ; de ſorte » que ſes raretés empêchent qu'il ne » ſoit rare. Nous avons auſſi la Silvie, » la Chriſéïde & la Silvanire, les Fo- » lies de Cardenio, l'Infidelle Confi- » dente, & la Philis de Scire, les Ber- » geries de M. de Racan, le Ligdamon, » le Trompeur puni, Mélite, Clitan- » dre, la Veuve, la Bague de l'Oubli, » & tout ce qu'ont mis en lumiere les » plus beaux eſprits de ce tems. (a) »

(a) Cet endroit eſt curieux, & fait voir l'état préſent du Théatre, & quelles piéces en formoient le fonds. Toutes foibles qu'elles nous paroiſſent, on n'avoit encore rien vû de meilleur, ajoutez à cela, qu'elles étoient exécutées par d'excellens Comédiens, dont le jeu étoit à la vérité pouſſé un peu trop loin, & moins naturel que celui des Acteurs qui leur ont ſuccédé. Mais malgré ces défauts, ils poſſedoient des talens

1634. La conversation tombe sur les talens nécessaires à une personne qui se destine au Théatre ; Blandimare, après après avoir défini le mérite d'un bon Comédien, demande à entrer dans la Troupe, & est reçu sur le champ. On parle d'une Tragi-Comédie-Pastorale en trois Actes, intitulée *l'Amour caché par l'Amour*, qui n'a jamais été représentée sur aucun Théatre. Blandimare dit qu'il la connoît, & qu'il la sçait même presque par cœur : & que si la Troupe veut la représenter, il y jouera un rôle pour son coup d'essai. La proposition est acceptée : c'est ce qui finit le second Acte.

Le troisiéme, qui est le premier de la Pastorale, ouvre par le Prologue, & l'Argument personnifiez, qui veulent paroitre. Ils se disputent l'honneur

supérieurs, & surtout celui de faire valoir un Ouvrage beaucoup au-delà de son mérite. De-là vient le succès incroyable de tant de mauvaises piéces. Ce qu'on vient de dire ici est commun aux deux Troupes de l'Hôtel de Bourgogne & du Marais ; quoiqu'en général cette derniere, plus nouvelle, ait eu l'avantage d'avoir produit les meilleurs sujets. On peut faire ici une réflexion, c'est que sur notre Théatre les bons Comédiens ont précédé les bons Poëtes, & peut-être ont servi à exciter leur émulation.

d'annoncer la Piéce, & enfin ils se prouvent mutuellement leur inutilité. 1634.

L'ARGUMENT.

« Puisque tu semble avoir acquiescé » à ma Sentence, je n'appellerai point » de la tienne : & puisque tu te con- » fesse inutile, je me reconnois su- » perflu : & si tu m'en crois, nous ne » ferons ni Argument, ni Prologue.

LE PROLOGUE.

« Ta proposition est trop juste » pour ne la recevoir pas. Retirons- » nous, puisqu'il t'agrée : aussi-bien » j'entens l'impatience de nos Compa- » gnons qui demandent que la prose » céde la place à la rime.

L'ARGUMENT.

« Bonsoir, Monsieur le Prologue.

LE PROLOGUE.

« Adieu, Monsieur l'Argument. »

L'AMOUR CACHÉ PAR L'AMOUR,

Tragi-Comédie-Pastorale,

En trois Actes & en vers.

FLorintor & Pirandre, Bergers, aiment & sont aimés, le premier

d'Isomene, & le second de Mélisée, les plus belles Bergeres du Forêts. Mais par une finesse qui n'est pas des mieux développée, Florintor cache sa passion pour Isomene, & rend des soins à Mélisée. Pirandre affecte de l'amour pour Isomene, quoiqu'il soit véritablement épris de Mélisée. Les peres de ces Bergers, séduits par l'apparence, croyent faire le bonheur de leurs enfans, en unissans Florintor avec Mélisée, & Pirandre avec Isomene. Ces amans avertis de ce dessein, en ressentent un désespoir si violent, qu'ils prennent la résolution de se noyer dans les eaux du Lignon. Heureusement que les Peres de ces Bergers, & la tante des Bergeres entendent les plaintes de ces infortunés, & découvrent leur secret. Après quelques tendres reproches d'avoir ainsi dissimulé leur véritable inclination, on unit les quatre Amans, & la Pastorale est terminée par les vers suivans, que prononce Taraminte, pere de Florintor.

1634.

TARAMINTE.

Des travaux endurés, n'accusez que vous-même,
On ne doit point céler quel est l'objet qu'on aime.

Votre erreur fut la nôtre, & l'amour outragé,
Vous a puni lui seul, & s'est assez vengé.
Allez, vivez heureux, & faites que la joie
Trouve pour votre cœur une secrette voye,
Qu'elle paroisse au front, & dessus un Autel,
Où ces mots dompteront un vengeur éternel.

1634.

« C'est ici le lieu des merveilles,
» Mille avantures non-pareilles
» Sur les bords du Lignon se font paroître
au jour.
» Icy l'Amour rend ses oracles :
» Mais le plus grand de ses miracles
» Fut l'Amour caché par l'Amour. »

Nous ne ferons aucune réflexion sur la Piece dont nous venons de rendre compte, mais nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ce que M. de Scudery en a dit dans sa Préface d'*Arminius*. « Comme le Poëte doit être » un Protée, capable de toutes for- » mes, & que les tons les plus bas de » la Musique ne sont pas moins har- » monieux que les plus hauts : du Poë- » me grave, je passe au Poëme Comi- » que de la Lyre à la musette, de la » majesté des vers, à la simplicité de » la prose : & pour parler en termes » de l'art, du Cothurne à la Soque. Ce » fut en la *Comédie des Comédiens*,

1634. » que l'on me vit faire ce changement.
» Neanmoins, pour avoir changé de » destin, cette Piece (qu'on peut appeller un agréable caprice) ne déplut » point en sa nouveauté : & le grand » monde qui la suivit, en fut une preu» ve infaillible ».

LA SUIVANTE,

COMEDIE

DE M. CORNEILLE.

« JE ne me suis jamais imaginé », dit M. Corneille dans son Epître Dédicatoire, « avoir rien mis au jour » de parfait ; je n'espere pas même y » pouvoir jamais arriver ; je fais néan» moins mon possible pour en appro» cher, & les plus beaux succès des au» tres, ne produisent en moy qu'une » vertueuse émulation, qui me fait re» doubler mes efforts, afin d'en obte» nir de pareils.

Je vois d'un œil égal, croître le nom d'autruy,
Et tâche à m'élever aussi haut comme luy,

Sans hazarder ma peine à le faire deſcendre. 1634.
La g'oire a des tréſors qu'on ne peut épuiſer,
Et plus elle en prodigue à nous favoriſer,
Plus elle en garde encore où chacun peut
prétendre.

Ce n'eſt pas ſeulement par cette Epître, que M. Corneille a fait paroître la grande prévention qu'il avoit pour cette Piece, l'examen qu'il en fait, la montre encore mieux. Nous ne comprenons point quel eſt le motif de cette préférence. L'Auteur convient que le ſtyle en eſt plus foible que celui des autres. Il y regne d'ailleurs un deffaut eſſentiel en ce que la Suivante qui eſt le principal perſonnage, à qui s'adreſſent tous les complimens, & ſur qui roule toute l'intrigue, eſt une ſimple ſoubrette, qui n'a aucune qualité qui la faſſe ſortir de ſon état, & mériter cette diſtinction : & qu'en cela, elle choque plus que la Liſe de l'*Illuſion Comique*, qui, à la ſixiéme Scene du III[e] Acte de cette Comédie, « ſemble » s'élever un peu trop au-deſſus du caractere de Servante ». Il eſt vrai qu'à la réſerve de celui du Vieillard Géraſte, qu'on trouva trop libéral pour ſon âge, M. Corneille paroît n'avoir voulu exa-

miner sa Piece que par rapport aux ré-
1634. gles du Théatre. « Je ne dirai pas
» grand mal » dit-il « de cette Piece,
» que je tiens assez réguliere, bien
» qu'elle ne soit pas sans tache » ... Un des deffauts qu'il y remarqua, est dans l'entretien de Daphnis & de Clorimand au troisieme Acte, ces deux personnes, par une affectation assez singuliere, ne disent chacun qu'un vers à la fois. « Cela sort tout-à-fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne » peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de » Séneque pourroient autoriser cette » affectation, qu'ils pratiquent si sou- » vent, & même par discours géné- » raux, qu'il semble que leurs Acteurs » ne viennent quelquefois sur la Scene, » que pour s'y battre à coup de Sen- » tences : mais c'est une beauté qu'il ne » leur faut pas envier. Elle est trop » fardée pour donner un amour raison- » nable à ceux qui ont de bons yeux, » & ne prend pas assez de soin de ca- » cher l'artifice de ses parures, comme » l'ordonne Aristote (*a*) ».

(*a*) M. Corneille explique ici un précepte du Poëme Dramatique, dont il a fait usage « J'ay dit que la liaison » des Scenes est ici per-

Sur la fin de cette année, il se fit un changement considérable dans les deux Troupes de Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne & du Marais : six de cette derniere se joignans, par ordre du Roy, 1634.

» pétuelle, & j'y en ai » mis de deux sortes, » de présence, & de vue. » Quelques-uns ne veu- » lent pas que quand un » Acteur sort du Théa- » tre, pour n'être point » vû de celui qui y » vient, cela fasse une » liaison : mais je ne puis » être de leur avis sur ce » point, & tiens que » c'en est une suffisante, » quand l'Acteur qui en- » tre sur le Théatre voit » celui qui en sort, ou » que celui qui sort, voit » celui qui entre, soit » qu'il le cherche, soit » qu'il le fuye, soit qu'il » le voye simplement » sans avoir intérêt à le » chercher, ni à le fuir. » Aussi j'appelle en géné- » ral une liaison de vue, » ce qu'ils nomment une » liaison de recherche. » J'avoue que cette liai- » son est beaucoup plus » imparfaite que celle de » présence & de discours, » qui se fait lorsqu'un » Acteur ne sort point » du Théatre sans y lais- » ser un autre à qui il ait » parlé. Et dans mes „ derniers Ouvrages, je „ me suis arrêté à celle- „ ci, sans me servir de „ l'autre. Mais enfin je „ crois qu'on s'en peut „ contenter, & je la „ préfererois de beau- „ coup à celle qu'on ap- „ pelle liaison de bruit, „ qui ne semble pas sup- „ portable, s'il n'y a de „ très justes, & de très- „ importantes occasions „ qui obligent un Acteur „ à sortir du Théatre, „ quand il en entend. „ Car d'y venir simple- „ ment par curiosité, „ pour sçavoir ce que „ veut dire ce bruit, „ » c'est une si foible „ liaison que je ne con- „ seillerois jamais à per- » sonne de s'en servir ».

L'examen de la Suivante, est terminé par cette observation particuliere. « Je n'ose dire » que je m'y suis asservi » à faire les Actes si » égaux, qu'aucun n'a » pas un vers plus que » l'autre ; c'est une affec- » tation qui ne fait au- » cune beauté. Il faut à » la vérité les rendre

1634. à celle de Bellerose : Voici de quelle façon cet évenement est rapporté dans la Gazette du 15. Décembre de la même année, page 564.

« N'en déplaise aux rabatz-joye, » l'étendue de mes récits n'etant pas » limitée dans le détroit d'une gravité » toujours sérieuse ; comme l'une de » leurs utilités est de servir au divertis- » sement, ils ne doivent pas bannir les » choses qui y servent : & par ainsi, ne » vous dois-je pas taire le soin que Sa » Majesté a voulu prendre de joindre » à la Troupe de Bellerose les six Ac- » teurs que vous avez en lettre itali- » que, pour les distinguer des autres » en leur liste que voici.

Les Hommes.

BELLEROSE.
BELLEVILLE.
L'ESPY.
LE NOIR.
GUILLOT-GORJU.
SAINT-MARTIN.

» les plus égaux qu'il se » peut, mais il n'est pas » besoin de cette exacti- » tude. Il suffit qu'il n'y » ait point d'inégalité » notable qui fatigue » l'attention de l'Audi- » teur en quelques uns, » & ne la remplisse pas » dans les autres ».

JODELET.

LA FRANCE ou JAQUEMIN. 1634.

JADOT.

ALIZON.

Les Femmes.

LA BELLEROSE.

LA BEAUPRÉ.

LA VAILLOT.

LA LE NOIR.

« Cette vieille Troupe renforcée de » sa nouvelle recrue » continue l'Auteur de la Gazette « fit le 10 du courant trouver l'Hôtel de Bourgogne » trop petit à l'affluence du Peuple, » devant lequel elle représenta le » *Trompeur Puni* du sieur de Scudery : » tandis que Mondory (ne désespérant point pour cela du salut de sa » petite République) tâche à réparer » son débris, & ne fait pas moins espérer que par le passé de son industrie ».

Cette liste de Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne est très-différente de celle que Gougenot en donna l'année précédente, dans sa *Comédie des Comédiens*. Celle-ci n'est pas exacte, soit négligence, soit qu'il en fut mal informé, le sieur Renaudot a oublié une partie

1634. des anciens Acteurs, qui, selon lui, étoient réduits à Bellerose, Belleville, Guillot-Gorju, S. Martin, Alizon, & les Demoiselles Bellerose, Beaupré, & Vaillot. On peut supposer que Boniface, Gaultier-Garguille & Gros-Guillaume, étoient morts dans le courant de cette année, & que les femmes de ces deux derniers qui n'avoient été reçues qu'en considération de leurs maris, s'étoient retirées : mais que sont devenus le Capitan Matamore, Beauchasteau ? ils étoient alors Comédiens dans cette Troupe ; & des plus distingués, & on ne peut pas les confondre avec Guillot-Gorju, S. Martin, Alizon ; dont la liste de Gougenot ne fait aucune mention. En attendant un plus grand éclaircissement sur ce fait ; nous croyons que la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, à la fin de l'année 1634. devoit être composée de

BELLEROSE.
BELLEVILLE (*).
LE CAPITAINE.
BEAUCHASTEAU.
GUILLOT-GORJU.
SAINT MARTIN.
ALIZON.

(*) C'est Henry le Grand, dit Belleville, ou Turlupin, dont nous avons déja parlé.

1634.

L'ESPY.
LE NOIR.
JODELET.
LA FRANCE OU JACQUEMIN.
JADOT.
Mlle. BELLEROSE.
Mlle. BEAUPRÉ.
Mlle. VAILLOT.
Mlle. BEAUCHASTEAU.
Mlle. LE NOIR.

Cet endroit de la Gazette ſert donc à nous faire conjecturer que la perte des cinq Acteurs dont nous venons de parler, qui avoit laiſſé un vuide conſidérable dans la Troupe de Belleroſe, fut un motif ſuffiſant pour engager le Roy, qui vouloit ſoutenir cet ancien Théatre à détacher de la Troupe de Mondory les ſix Acteurs en queſtion, dont nous allons rapporter ce que nous ſçavons, après que nous nous ſerons acquittés du même devoir à l'égard de Guillot-Gorju, S. Martin & Alizon.

GUILLOT-GORJU.

BERTRAND HARDUIN DE SAINT-JACQUES étoit d'une bonne famille de Paris. Après avoir fait ſes humanités, ſes parens l'obligerent à étudier en Médecine. Saint-Jacques qui n'avoit point de gout pour cet art, quitta ſecrette-

1634. ment Paris & courut les Provinces avec des Opérateurs. Son génie naturellement porté à la gayeté, lui fit prendre l'employ de l'Acteur qui annonce les drogues, & qui par ses bons mots, & sa facilité à répondre à toutes les questions qu'on lui fait, force, pour ainsi dire, le Public à lui acheter les remedes qu'il lui présente. Saint-Jacques surpassa ceux qui l'avoient précédé dans ce genre. Au bout de quelques années, il revint à Paris, & entra à l'Hôtel de Bourgogne, pour remplacer Gaultier-Garguille, qui étoit mort depuis quelque tems. Il débuta avec tout le succès possible sous le nom de GUILLOT-GORJU, nom qu'il porta toujours dans les Farces, & sous lequel il est le plus connu. « Son personnage ordinaire sur » le Théatre » dit Sauval, « étoit de » représenter un Médecin ridicule ». Ainsi Moliere n'est pas le premier ennemi que la faculté de Médecine ait eu au Théatre. Guillot-Gorju avoit la mémoire si excellente, que tantôt il nommoit une infinité de simples, tantôt les drogues des Apotiquaires, & tantôt les ferremens des Chirurgiens, avec une volubilité surprenante, quoique très-distinctement. Après avoir été Farceur

pendant huit ans, il quitta la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, piqué de quelques désagrémens que lui avoient donné ses camarades. « Quand il des- » cendit du Théatre, la Farce en des- » cendit aussi avec lui », dit Sauval, Saint-Jacques se retira à Melun, où il professa la Médecine; mais s'ennuyant d'une vie qui n'avoit aucun rapport au goût décidé qu'il avoit pour le Théatre, il tomba dans une mélancolie si forte, qu'il fut obligé de revenir à Paris, pour trouver du soulagement à son mal. Il prit un logement dans la rue Montorgueil, proche l'Hôtel de Bourgogne, espérant sans doute que ce voisinage contribueroit à sa guérison : mais il mourut peu de tems après son retour en 1648. âgé de quelques cinquante ans. C'étoit un grand homme, noir, fort laid, les yeux enfoncés, le nez fort long. Il jouoit toujours sous le masque; on a son portrait gravé par Rousselet.

1634.

Chappuzeau, page 207. de son Histoire du Théatre François, met ce Comédien au nombre des plus illustres, mais qui n'étoient plus de son tems; & l'appelle *Saint-Jacques*, ou *Saint-Ardouin*, autrement *Guillot-Gorju.*

1634. SAINT-MARTIN Comédien de la même Troupe, ne nous est connu que par ce passage de la Gazette : à moins que ce ne soit ici le nom de la famille d'un Acteur qui en auroit pris un diférent pour le Théatre, comme par exemple, le Capitan Matamore, Beauchasteau, & presque tous les Comédiens du tems, qui avoient coutume d'adopter un nom pour le Théatre.

S. MARTIN.

ALIZON. ALIZON étoit celui de l'Acteur, qui sous ce personnage remplissoit tous les Rôles de Servantes, dans le Comique, & de Nourrice lorsqu'on jouoit une Tragédie, ou une Tragi-Comédie. Ce Comédien, dont on ignore le véritable nom, représentoit sous un masque. Le manque d'Actrices sur nos Théatres, & les discours libres qu'on mettoit dans la bouche des Soubrettes des Comédies, avoient obligé d'introduire ce personnage. Ces raisons cesserent, lorsque le Théatre commença à prendre une forme plus réguliere : on trouva des Actrices qui voulurent se charger de ces emplois. L'époque de ce changement fut la premiere représentation de la *Galerie du Palais* de M. Corneille, comme nous l'avons remarqué en parlant de cette Comédie : &

l'Acteur, qui jusqu'alors les avoit rempli, continuant son même travestissement s'en tint à certains Rôles de vieilles & de ridicules. Cet usage de faire paroître des hommes sous des habits de femmes s'est conservé à cet égard encore très-longtems. Le Sieur *Hubert*, qui avoit joué d'original aux Pieces de Moliere, représenta dans sa nouveauté le Rôle de *la Devinereſſe*, avec tout le succès imaginable. Depuis sa retraite (*), ces personnages, ont été remplis par des femmes. 1634.

(*) Il quitt. le T. Av

Nous parlerons après l'article du Menteur de M. Corneille, de Julien Geoffrin, dit JODELET, qui aprés avoir représenté pendant vingt-cinq ans sur le Théatre du Marais, passa, au moyen de l'ordre du Roy, dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, où il continua jusqu'à sa mort.

L'EPY Comédien & camarade de Jodelet, dans la Troupe de Mondory, ainsi que dans celle de Bellerose; il est nommé par Chappuzeau, avec les Acteurs qui étoient morts avant 1674. On ignore sa vie, & ses emplois.

L'Epy.

Disons la même chose de LE NOIR & de sa femme, qui de la Troupe du Marais, passerent en 1634. à l'Hôtel de Bourgogne; & qu'il faut bien prendre

Le Noir, & la Demoiselle Le Noir.

garde de confondre avec le célébre *le*
1634. *Noir de la Thorilliere*, Comédien de ce dernier Théatre, & Ayeul de l'Acteur du même nom qui réprésente aujourd'hui.

La France ou Jacquemin, & Jadot, sont encore plus inconnus. Chappuzeau n'ayant pas daigné rapporter leurs noms, qui ne sont parvenus jusqu'à nous que par ce passage de la Gazette.

Voilà ce que nous avons pu découvrir sur les Acteurs qui ont paru jusqu'icy au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. « Cette vieille Troupe » ajoute l'Auteur de la Gazette, en parlant de celle-cy, « renforcé de sa nouvelle re-
» crue, fit le 10 Décembre 1634. trou-
» ver l'Hôtel de Bourgogne trop petit
» à l'affluence du Peuple, devant le-
» quel elle représenta le *Trompeur*
» *puny* du Sieur Scudery ».

Tâchons présentement, pour terminer cet article, de donner un état de l'ancienne Troupe du Marais, telle qu'elle étoit sous Mondory, qui en étoit le chef.

Mondory. Mondory étoit d'Orléans. C'étoit un très-excellent Comédien, beau parleur, aussi étoit-il chargé de l'emploi d'Orateur du Corps, c'est-à-dire, de faire

Lettre sur les comédiens François. Mercu-

faire les annonces, & les petits discours dont on les accompagnoit dans ce tems-là. Dorgemont son camarade lui succéda dans cet office. Mondory étoit d'une moyenne taille, mais bien prise; la mine haute, le visage agréable, & expressif. Il avoit de petits cheveux coupés avec lesquels il jouoit tous les Rôles de Héros, sans avoir jamais voulu mettre de perruque. Cet habile Acteur mourut par le trop d'ardeur qu'il avoit dans la représentation des personnages qu'il remplissoit. M. de S. Evremond rapporte qu'il fit de si grands efforts en jouant le Rôle d'Hérode dans la Tragédie de Mariamne (*) que cela lui causa la mort. Ce qu'il faut entendre par là, c'est que Mondory tomba en apoplexie en jouant ce Rôle; il resta paralytique d'une partie de son corps, & sa langue se trouva embarrassée. Il se retira dans une maison qu'il avoit auprès d'Orléans, pour y finir ses jours. Cependant le Cardinal de Richelieu le fit revenir à Paris, & l'engagea à jouer le principal Rôle dans la Comédie de l'*Aveugle de Smyrne* (**); mais il n'en pût jouer que deux Actes, & s'en retourna dans sa retraite, avec une pension de deux mille

1634.

re de France. May 1738. p. 828. & suivantes.

(*) Nous en parlerons cy-dessous, à l'Article de cette Piece.

(**) 22. Février 1637.

1634. livres que le Cardinal lui assura. Les Seigneurs de ce tems-là se signalerent aussi en libéralités : car soit pour faire leur Cour au premier Ministre, soit pout récompenser le mérite de ce fameux Comédien, ils lui donnerent presque tous des pensions, ce qui fit à Mondory environ huit à dix mille livres de rentes, dont il jouit jusqu'à sa mort, & dans un âge assez avancé. Il jouoit les grands Rôles. Scarron dans son Roman Comique, en parlant des Acteurs en réputation de son tems, fait dire à la Rancune, que *Bellerose* étoit trop affecté, *Mondory* trop rude, & *Floridor* trop froid.

Le Prince de Guémené disoit de ce fameux Comédien, *Homo non periit, sed periit Artifex*. On a employé depuis la même pensée, en parlant de l'ancien Scaramouche de l'Hôtel de Bourgogne.

Mondory fut très-regretté; le Public s'en souvint longtems, & tous ceux qui l'avoient vu dans son éclat, eurent beaucoup de peine à l'oublier, (*a*) « m'é-

(*a*) Tristan dans la Préface de Panthée, après avoir déploré le peu de succès de sa piece, ajoute qu'elle n'étoit pas née sous une assez bonne constellation pour répondre à son espérance.

» tant abstenu » dit l'Abbé de Marolles, en parlant des Auteurs Dramatiques de son tems « de voir toutes ces choses, 1634.

« Elle s'est sentie, continue-t'il, du funeste » coup dont le Théatre » du Marais seigne encore, & prit part en » la disgrace d'un personnage, dont elle attendoit un merveilleux otnement. Il est » aisé de deviner, que » c'est de l'accident du » célébre *Mondory*, » qu'elle a reçu du préjudice. Sans mentir on » peut dire que ce n'est » pas un homme vulgaire : & sans offenser » beaucoup d'excellens » Comédiens qui sont » maintenant en réputation, je puis lui » donner de grandes » louanges. Cet illustre » Acteur ne tient point » une gloire du hazard » ou de l'aveuglement » des hommes ; c'est par » de merveilleuses qualités qu'il a forcé toute » la France de rendre » justice à son mérite ; » & qui auroit obtenu » de l'antiquité des couronnes & des statues. » Jamais homme ne parut avec plus d'honneur sur la Scene ; il » s'y fait voir tout plein » de la grandeur des passions qu'il représente : » & comme il est préoccupé lui-même, il imprime fortement dans » les esprits, tous les » sentimens qu'il exprime. Les changemens » de son visage semblent » venir des mouvemens » de son cœur : & les justes muances de sa parole, & les bienséances de ses actions, forment un concert admirable qui ravit tous ses » spectateurs. C'est de ce » miraculeux imitateur, » que j'attendois le coloris de cette peinture. » C'est celui qui lui devoit donner tout ensemble de la grace & de » la vigueur. *Sans cette » espéce d'apopléxie, dont » il n'est pas encore guéri » parfaitement* *, il auroit fait valoir Araspe, aussi bien qu'Hérode, & donné de favorables impressions » de cet Ouvrage, » avant qu'il parut sur » le papier, &c.

M. de Scudery ** voulant prouver que son

* Tristan parloit ainsi en 1637.

** Scudery, Apologie du Théatre, 1639. in 4°. page 89.

1634. » depuis que Mondory finit ses actions, » qui charmerent tout le monde. Cet » excellent homme, ajoute-t-il, a ré- » cité sur la Scene deux discours que » je lui avois donné, ou plutôt, qu'il » me pria de lui donner, bien que de » lui-même il en eut pû faire de meil- » leurs ».

Mondory joignoit au talent de la parole, celui de faire des Vers: on jugera de son mérite par ceux-ci qu'il a composés sur la Tragi-Comédie du Trompeur puni de Scudery.

---

siécle a produit des Acteurs qu'on peut comparer aux plus célébres de l'antiquité, ajoute: « Je dois ce témoignage » à la vérité, qu'il y a » dans l'un & dans l'autre de nos Théatres, » des Acteurs & des Actrices qui ne sont pas » loin de la perfection » des anciens; mais » comme en les nommant, je nommerois » tacitement aussi ceux » qui n'en approchent » point, je ne publierai » pas clairement la gloire des uns, de peur de » publier la honte des » autres. Toutefois, » comme on peut parler » plus librement des choses passées, que des » présentes, je dirai que » le fameux *Mondory*, a » certainement eu peu » d'égaux, dans les siécles passés, ni dans le » nôtre; & qu'il méritoit que la face du » Théatre fut toujours » tendue de noir, s'il ne » nous restoit quelque » espérance de le revoir » sur la Scene. »

AU TROMPEUR PUNY 1634.

Epigramme.

Tu trompes, ô ſubtil Cléonte
Avecque des traits ſi charmans
Que le plus ſage des Amans
Pourroit ainſi tromper ſans honte.
Continue, il n'eſt point de tour
Qui ne ſoit permis en amour
Pour tromper d'un Rival la fâcheuſe entrepriſe :
Et jamais parmi nous on n'a rien vu de tel :
Toujours par la vertu l'homme s'immortaliſe,
Et le vice aujourd'hui te va rendre immortel.

AUTRE

A M. de Scudery.

Toy, que toute la France eſtime,
Et qu'elle prend pour le Démon
Qui montre à bien polir la rime,
Et pour tout dire enfin Pere de Ligdamon :
Quoique ce Héros dans ſa vie
Donne aux plus ſages de l'envie,
Ne le fais plus paſſer pour rien :
Et regarde où le ſort le range,
Puiſqu'on donne plus de louange
Au trompeur qu'à l'homme de bien.

1634. D'ORGEMONT. Chappuzeau, Histoire du Théatre pag. 277.

D'ORGEMONT Comédien de la Troupe du Marais & camarade de Mondory, étoit fort bien fait de sa personne, & très-capable dans sa profession. Il parloit bien, & de fort bonne grace, ce qui lui fit déférer l'emploi qu'on appelloit en ce tems-là, de Harangueur de la Troupe, & que Mondory avoit rempli jusqu'à la fin de l'année 1636. En 1643. Floridor en fut chargé; nous ignorons si ce fut par la mort de d'Orgemont, ou si ce dernier se débarrassa volontairement de ce soin: ce qui est de sûr, c'est que Chappuzeau parle de cet Acteur en 1674. comme d'une personne décédée depuis plusieurs années.

A l'exception des deux Comédiens dont nous venons de parler, & des six qui passerent en 1634. dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, il est assez difficile de trouver des renseignemens sur ceux qui resterent au Marais avec Mondory, & qui composoient son ancienne Troupe; on peut préjuger, que quoi qu'il en fut le chef, & le principal appuy, son Théatre ne fut pas tout-à-fait dénué de sujet, puisque l'Auteur de la Gazette ajoute que Mondory, ne désespérant point pour la perte qu'il venoit de faire, du salut de sa petite République, tâcha

à réparer son débris, & ne fit pas moins espérer que par le passé de son industrie. 1634.

LISTE DES COMÉDIENS
de la Troupe du Marais.

MONDORY.
D'ORGEMONT.
GANDOLIN.
BELLE-OMBRE.
BEAU-SOLEIL.
BEAU-SÉJOUR.
BELLE-FLEUR.

Nous avons parlé de *Gandolin* note (*a*) de l'Extrait de la Comédie des Comédiens de Scudery: les noms des quatre Acteurs suivans, sont tirés du même Ouvrage: mais comme dit l'Auteur, ce sont des noms de guerre, & il n'est pas possible d'en sçavoir d'avantage.

L'EPY.
LE NOIR.
JODELET.
LA FRANCE OU JACQUEMIN.
JADOT.
Mlle LE NOIR.

Ces six personnes passerent, comme on l'a déja dit, au Théatre de l'Hôtel de

1634. Bourgogne. Les ſuivans ne nous ſont connus que par la Liſte que Chappuzeau donne des Acteurs & Actrices les plus illuſtres qui ont paru de ſon tems ſur les Théatres de Paris, & qui n'étoient plus lorſqu'il mit ſon Ouvrage au jour. Cet Auteur n'a pas pris le ſoin de diſtinguer ſur quel Théatre ils avoient repréſentés.

BEAULIEU.
BELLEMORE.
GAUCHER.
MÉDOR.

Les Demoiſelles.

LA CADETTE.
DU CLOS.
DE LA ROCHE.



1635.

HIPPOLYTE,

TRAGE'DIE

DU SIEUR DE LA PINELIERE.

LE Sieur de Hautgalion, dans ſa Préface, loue avec excès la Tragédie de la Pineliere, qui n'eſt cependant qu'une inſipide traduction de celle de Seneque, & qui ne mérite aucun Extrait. Hautgalion releve fort les Vers ſuivans, pris de la premiere Scene du Quatrieme Acte; où Théſée rappellant ce qu'il a vu aux Enfers, ajoute :

Mille fantômes vains & ſans vie, & ſans corps
Volent confuſément dans ce cachot des morts.
Ainſi quand un Milan part, & quittant la terre
S'éleve à cette plaine où gronde le tonnerre,
De ſon aîle étendue arrêtant un rayon,
Il fait toujours ſous luy de ſoy-même un crayon :
Cette ombre dont ſa courſe en tous lieux eſt ſuivie,
Eſt un oiſeau viſible & ſans corps, & ſans vie;

1635. Tels à l'entour de nous on voyoit approcher
Ces fantômes qu'en vain on eut voulu toucher.

Cette comparaison, qui n'est point empruntée de Séneque : & dont le Lecteur peut juger de la justesse, explique, dit l'Apologiste de la Piece, » l'idée que les anciens Payens avoient » des Mânes. L'on ne sçauroit trop s'é» tonner, ajoute-t-il, comment les An» ciens, qui avoient la vûe si bonne, » n'ont point apperçû une chose qui » étoit si remarquable, dans une ma» tiere dont ils parlent ordinairement ». Le Sieur de Hautgalion a raison de se servir du mot de *Mânes*, car s'il avoit employé celui d'*Ombres*, cela auroit fait tomber la richesse de sa comparaison.



1635.

ORANTE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE SCUDERY.

Lucinde, Dame Napolitaine, obligée par un différend qu'elle a eu avec Poliante, Gouverneur de Naples, de quitter cette Ville, s'est retirée à Pise avec sa fille Orante: dont la beauté attire les vœux de plusieurs soupirans. Isimandre, fils de Poliante est cependant celui qu'elle préfere, malgré les intérêts de famille. De son côté, la mere la promet à un vieux Seigneur des plus riches, appellé Florange, & persuadée de la soumission de sa fille, elle assure cet Amant décrépit que son âge ne l'empêchera pas d'en être aimé.

FLORANGE.

Ce discours me ravit. N'en parlons plus, Madame,
L'excès de ce plaisir me desroberoit l'ame;
Je mourrois à vos yeux, & mon cœur a dessein
De prendre pour tombeau l'albatre de son sein.

1635. Couronné des lauriers d'une victoire insigne ;
Puisqu'il me faut mourir, je veux mourir en cygne,
Et chanter les beautés, & vanter les appas,
Que je trouve en ses yeux, que je goûte au trépas.

Ce n'est pas tout, le Gouverneur de Pise, quoique marié, croit que son crédit doit l'emporter, & se présente sur les rangs. Les trois premiers Actes de cette Piece se passent à Pise. Au quatrieme Isimandre enleve Orante. Leurs familles se rassemblent à Naples au dernier, se réconcilient & Isimandre épouse Orante.

Voilà qui suffit pour donner une juste idée de cette Tragi-Comédie, & très-différente de celle que l'Auteur voudroit nous en insinuer, lorsqu'il assure avec une hardiesse extrême qu'elle a eu un succès marqué. C'est dans la Préface de son *Arminius*, où après avoir parlé de sa Comédie des Comédiens, il ajoute, « mais comme je » sçais qu'il est de ces inventions parti» culieres (*) comme de la Cromati» que, de laquelle il ne faut gueres » user si l'on veut qu'elle semble bon» ne, je repris le ton ordinaire dans

(*) Ceci regarde le Plan & le sujet de la Comédie des Comédiens.

» mon *Orante*, & par elle je tirai 1635.
» cent & cent fois des larmes, non-
» seulement des yeux du Peuple, mais
» des plus beaux yeux du monde ».

LA PLACE ROYALE, *OU* L'AMOUREUX EXTRAVAGANT, *COMÉDIE* DE M. CORNEILLE.

IL s'en faut beaucoup que M. Corneille ait été aussi favorablement prévenu pour cette Comédie, que pour celle de *la Suivante*. « Je ne puis dire » autant de bien de cette Piece que de » la précédente. Les Vers en sont plus » forts, mais il y a manifestement une » duplicité d'action..... Les deux des- » seins formés l'un après l'autre (par » Alidor qui est l'Amoureux extrava- » gant) sont deux actions, & donnent » deux ames au Poeme, qui d'ailleurs » finit assez mal, par un mariage de

1635. » deux perſonnes épiſodiques, qui ne » tiennent que le ſecond rang dans la » Piece. Les premiers Acteurs y achevent bizarrement, & tout ce qui les » regarde fait languir le cinquieme » Acte..... Alidor eſt ſans doute trop » bon amy, pour être ſi mauvais » Amant..... Le caractere d'Angélique » ſort de la bienſéance, en ce qu'elle » eſt trop amoureuſe, & ſe réſout trop-» tôt à ſe faire enlever par un homme » qui lui doit être ſuſpect. Cet enlevement lui réuſſit mal, & il a été bon » de lui donner un mauvais ſuccès, » bien qu'il ne ſoit pas beſoin que les » grands crimes ſoyent punis dans la » Tragédie, par ce que leur peinture » imprime aſſez d'horreur pour en dé-« tourner les Spectateurs, il n'en eſt » pas de même des fautes de cette na-» ture, & elles pourroient engager un » eſprit jeune & amoureux à les imiter, » ſi l'on voyoit que ceux qui les com-» mettent, vinſſent à bout, par ce mau-» vais moyen, de ce qu'ils deſirent ».

Malgré cette critique, on peut croire ſans peine que la Comédie de la *Place Royale*, eut aſſez de ſuccès; pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner avec la même rigueur les

Pieces de Scudery, qui parurent dans le même tems, & qui, si l'on en croit l'Auteur, eurent une pleine réussite (*a*). 1635.

AGARITE,

TRAGI-COMEDIE

De J. G. DURVAL.

CEtte Piece est annoncée dans l'Epître Dédicatoire à Madame la Duchesse de Némours, pour avoir beaucoup réussi : cependant elle ne le méritoit gueres. Agarite, fille d'un Seigneur attaché à la Cour d'un Roy, est élevée dans une terre de son pere. Elle y fait connoissance d'un jeune homme appellé Policaste, dont elle devient

(*a*) Voici la pitoyable Critique que Claveret en fit, lorsque le succès du *Cid* le rendit ennemi de M. Corneille, » J'entends parler, dit- » il, de votre *Place* » *Royale*, que vous eus- » siez aussi-bien appellé » la Place Dauphine, ou » autrement, si vous » eussiez pu perdre l'en- » vie de me choquer. » Piece que vous réso- » lutes de faire, dès que » vous sçutes que j'y » travaillois, ou pour » satisfaire votre passion » jalouse, ou pour con- » tenter celle des Comé- » diens que vous ser- » viez ».

Nous parlerons de la *Place Royale* de Claveret.

amoureuse. Un Seigneur du même
1635. Pays nommé Lisene, demande Agarite en mariage à son pere, & l'obtient. Pendant qu'on célebre sa noce, le Favory du Roy qui s'y trouve sous prétexte d'y complimenter les nouveaux mariés, mais en effet pour y enlever Agarite par l'ordre du Roy, qui en est devenu amoureux: le Favory, dis-je, fait assassiner Lisene. Policaste profite du désordre que cause la mort de cet infortuné, pour enlever Agarite. Ces Amans passent pour avoir été tués dans la querelle qui s'est élevée à la nôce, & le Roy se guérit de sa passion. Agarite & Policaste reviennent travestis à la Cour, & engagent le Roy à choisir une nouvelle Maîtresse; ensuite ils se découvrent à ce Prince, qui non-seulement consent à leur mariage, mais-même il oblige le Pere d'Agarite d'y souscrire. Je le répete, mauvaise Piece, & plus mauvaise versification.

J'ai oublié de parler de la Préface qui précede cette Tragi-Comédie, l'Auteur ennemi déclaré des regles du Théatre, qu'on commençoit d'appercevoir, s'en moque comme d'une absurdité des plus ridicules: sur-tout celle

des vingt-quatre heures lui paroît digne de mépris. Il en badine de tout son cœur, & si le faux pouvoit avoir quelque mérite, Durval en auroit jetté dans sa Critique. 1635.

LE FILS SUPPOSÉ,

COME'DIE

PAR M. DE SCUDERY.

LE sujet de cette Piece pourroit former un Roman complet. Une fille travestie en homme, s'introduit dans la maison du Pere de son Amant, & se fait d'autant plus aisément passer pour son fils, que le Pere l'avoit fait élever en Bretagne, & ne l'a point vû depuis son enfance. La fille instruite de certains secrets de famille par son Amant, joue son Rôle auprès du bon homme, & parvient enfin à le faire consentir à son mariage, qui termine la Piece. Au reste la versification en est assez dure; la conduite est passable pour le tems, mais nulle unité de lieu, ni de tems. Tantôt la Scene est à Paris, & le même Acte la présente en Breta-

1635. gne. A l'égard de la durée de l'action ; deux mois pourroient à peine suffire pour en comprendre tous les évenemens. Ces défauts n'empêcherent pas cette Piece d'être applaudie : & ses fréquentes représentations, dit Scudery, firent voir qu'elle avoit part à la gloire, aussi-bien que les Poëmes qui l'avoient devancé.

LE FILANDRE, *COME'DIE* DE M. ROTROU.

Filandre & Célidor aiment éperduement Théane & Nérée, mais avec un sucès bien différent : Nérée répond aux vœux de Célidor, au lieu que les soupirs & les empressemens de Filandre ne font que fatiguer Nérée dont le cœur est prévenu en faveur de Thimante. Toute la Piece ne roule que sur les ruses communes, & usées que ces Amans employent pour arriver à leurs fins, & qui ne servent cependant qu'à allonger l'intrigue du Poëme. La catastrophe est le mariage

de Célidor & de Nérée, & celui de Théane & de Thimante. On ne sçait pourquoi l'Auteur s'est attaché au nom de *Filandre* pour en faire le Héros de sa Piece, car ce Rôle n'a rien de plus remarquable que les autres, si ce n'est qu'il est le plus ennuyeux. 1635.

LA COME'DIE DES THUILLERIES,

Par les cinq Auteurs,

SÇAVOIR

PIERRE CORNEILLE,
ROTROU,
DE L'ESTOILE,
BOISROBERT,
ET COLLETET,

Représentée au Palais Cardinal le 16 Avril 1635. devant Monsieur Gaston de France, Duc d'Orléans.

JEan Baudouin de l'Académie Françoise est l'Editeur de cette Piece, & de celle de l'*Aveugle de Smyrne*, & de plus il étoit chargé de la composition de la Préface. Voici ce qu'il dit du

1635. Poëme qui faisoit le sujet de cet Article. « Cette Piece a été représentée » avec beaucoup de manificence à la » Cour, & tous ceux qui l'ont vue, en » ont admire la conduite, & les déco- » rations du Théatre ». Je souscris aux éloges donnés aux décorations : le Théatre étoit alors en un pitoyable état de ce côté. Nous voyons dans plusieurs Pieces que l'on tiroit une Tapisserie lorsqu'on vouloit marquer le changement de quelque Scene. A l'égard de la Comédie des Thuilleries, nous osons dire qu'elle est des plus foible : & nous nous attachons plûtôt à la Critique de cette Piece, qu'à beaucoup d'autres du même tems, par la raison, que cinq personnes d'esprit travailloient de concert, pour satisfaire un grand Ministre, qui avoit un goût décidée pour ces sortes d'Ouvrages. Voici le plan de cette Piece.

Aglante est promis en mariage à Cléonice, & il vient à Paris pour terminer cette affaire : en y arrivant il entre dans une église où il apperçoit une belle personne dont il devient tout d'un coup amoureux. Il ordonne à quelqu'un de s'informer du nom de cette Demoiselle. La personne chargée

de cette commission, lui dit qu'elle se nomme Mégate. La même curiosité prend à la Demoiselle inconnue, & Aglante déguisant son nom, fait dire qu'il s'appelle Philene. Toute l'intrigue de la Piéce roule sur cette supposition de nom : puisque la prétendue Mégate est la même Cléonice que lui Aglante vient pour épouser. C'est ce qui fait qu'Aglante souhaite Cléonice sous le nom de Mégate, & l'abhorre sous celui de Cléonice : & cette derniere en fait autant, trompée par la différence des noms. Cette erreur fait prendre à ces Amans des partis assez peu vraisemblables. Cléonice travestie en paysan abandonne la maison paternelle. Et Aglante par désespoir se jette dans la fosse des Lyons, qui cependant ne lui font aucun mal. Enfin tout se découvre, & ces Amans, après beaucoup de, *Quoi c'est vous !* Se reconnoissent & s'épousent. J'ai oublié de marquer que la Piéce est précédée d'un Monologue intitulé les Thuilleries, qui contient une description de ce Jardin. * En donnant l'Extrait de l'*Aveugle de Smyrne*, nous ajouterons notre sentiment sur le choix, la conduite, & la versification des Piéces travaillées par les *Cinq-Auteurs.*

1635.

* Voyez la vie de Colletet.

1635.

LE ROLAND FURIEUX,

TRAGI-COME'DIE

DU SIEUR MAYRET.

CE ſujet eſt tiré de l'Arioſte, & mis en œuvre ſans goût, & ſans art. La Scene ouvre par Roland, qui attend Angélique, & s'amuſe à lire quelques écrits gravés ſur l'écorce des arbres. Les noms d'Angélique & de Médor unis enſemble, lui font naître des ſoupçons, qui ne ſont que trop confirmés par l'arrivée des Bergers, qui lui apprennent que la Reine du Cathay s'eſt embarquée avec Médor. Cette nouvelle jette Roland dans une fureur extrême, & lui fait perdre la raiſon. Comme ce ſujet a parû trop maigre à l'Auteur, il a joint pour épiſode, l'Hiſtoire de Zerbin & d'Iſabelle, priſe dans la même ſource; le combat de ce premier avec Rodomont, la mort de la conſtante Iſabelle, le tout ſuivant que l'Arioſte la décrit. Roland reparoît au

cinquiéme Acte. Astolphe monté sur l'Hippogriphe arrive dans le bois, où ce Prince s'est endormi, après avoir fait toutes ses extravagances. Il lui rend la raison, & tous les deux portés par l'Hippogriphe, reprennent le chemin de la Cour de Charlemagne. Cette Piece est des plus foible de Mayret, qui depuis sa *Sophronisbe*, n'a rien donné de passable. 1635.

LES VENDANGES DE SURESNE,

COME'DIE

DE M. DU RYER.

POlidor est amoureux de Dorimene, fille d'un Bourgeois de Paris nommé Crisere. L'amour de Polidor est traversé par la rivalité d'un de ses amis, & l'avarice de Crisere, qui ne lui trouve pas assez de bien pour en faire son gendre. Ce dernier obstacle est levé par la mort d'un oncle de Polidor, qui laisse à ce dernier une ample succession; Crisere accorde Dorimene à Polidor, & le Rival se désiste

1635. de ſa pourſuite. L'Auteur qui a voulu jetter du comique dans ſa piéce, y introduit un Vigneron nommé Guillaume; mais tout ce qu'il dit eſt déplacé, & peu comique. Le tout enſemble de cette Comédie ne vaut rien.

Acte III. Scene II. La converſation tombe ſur le nombre des mauvais Poëtes.

POLIDOR.

Le nombre eſt aſſez grand de ces mélancholiques
Qui cherchent par leurs vers des louanges publiques.

PHILÉMON.

Il eſt vrai qu'en ce tems, où tout va de travers,
On voit plus de rimeurs qu'on ne voit de bons vers.
Tel ſe croit honnête homme en cet art qu'il embraſſe,
Qui tient plus du cheval, que du Dieu du Parnaſſe.



LE

1635.

LE JALOUX SANS SUJET,

TRAGI-COME'DIE DE M. BEYS.

ALindor, Amant de Clarice, prie Erace, Amant d'Artémise, de faire l'amoureux de sa Maîtresse : Erace, par complaisance rend des soins à Clarice; Alindor en devient jaloux, & sans sujet, attendu qu'Erace ne trahit point sa confiance. Voilà toute l'intrigue de cette piéce, qui est terminée par trois mariages.

CHARLES BEYS, Poëte François, florissoit du tems de Scarron, Colletet, &c. On ignore & sa naissance, & les actions de sa vie. Ce qu'on dit de Beys dans le nouveau Supplément de Moréri, est si peu instructif, qu'on auroit mieux fait de supprimer son article. Heureusément que nous avons consulté un Auteur contemporain, qui en rend un meilleur compte. Voici ce qu'il dit de ce Poëte. BEYS.

1635. *Muse historique de Loret, du 4. Octobre 1659.*

A propos de rimeurs, Beys
Qu'on estimoit par tout pays,
Non pas pour son instinct bachique,
Mais pour son talent Poëtique,
Depuis huit jours est décédé, *
Dont Apollon a bien grondé
Car il aimoit ce galant homme
Plus qu'un Normand n'aime la pomme,
D'autant qu'en son art studieux,
Il Apollonisoit des mieux ;
Ayant écrit plusieurs Ouvrages
Capables de plaire aux gens sages,
Ouvrages beaux & bien sensés
Qu'il a comme en dépôt laissés
A Monsieur Muret son intime,
Qui sçait composer prose & rime :
Et qui par un heureux destin,
Est auteur François & Latin.
Ce Beys donc qui faisoit gloire
De bien rimer, & de bien boire
Etant après tant de beaux vers,
Présentement rongé de vers,
Je vais, comme à notre Confrere,
Un mot d'Epitaphe lui faire.

Beys qui n'eût jamais vaillant un Jacobus,
Courtisa Bacchus & Phœbus ;
Et leurs loix voulut toujours suivre.

* Ainsi Beys est mort le 26. Septembre 1659.

Bacchus en usa mal, Phœbus en usa bien :
Mais en ce divers sort Beys ne perdit rien, 1635.
Si l'un l'a fait mourir, l'autre l'a fait revivre.

Outre différentes Poësies, Beys a composé pour le Théatre les Pieces suivantes.

LE JALOUX SANS SUJET, Tragi-Comédie, 1635.

L'HOSPITAL DES FOUX, Tragi-Comédie, 1635.

CÉLINE, *ou* LES FRERES RIVAUX, Tragi-Comédie, 1636.

LES ILLUSTRES FOUX, Comédie, 1652.

On prétend qu'il a part à l'AMANT LIBÉRAL, Comédie donnée en 1637. par Guérin de Bouscal.

AGÉSILAN DE COLCHOS,

TRAGI-COME'DIE

DE M. ROTROU.

LE sujet de cette piece est tiré du Roman d'Amadis de Gaule. Sidonie, Reine de Guindaye, offre la main

1635. de Diane sa fille au Cavalier lui qui apportera la tête de Florisel de Niquée, qui a ravi l'honneur de cette Reine. Ce Prince essuye plusieurs combats à cette occasion, & en sort toujours victorieux. Agésilan de Colchos, devenu amoureux de Diane, s'introduit chez la Reine sous les habits de fille, & le nom de Daraïde : & sans quitter ce travestissement promet de la satisfaire. En effet, Daraïde lui livre Florisel endormi. La Reine n'ose exécuter sa vengeance, & encore moins refuser le pardon que cet Amant lui demande ; & la piece finit par le double mariage de Sidonie avec Florisel, & de la Princesse avec la prétendue Daraïde, qui se fait connoître pour le Prince de Colchos. Nous sommes entrés dans ce petit détail, pour faire voir que cette piece conduite Théatralement, mais sans art ni finesse, n'est recommandable par aucun trait de l'invention de l'Auteur ; qu'elle est très-irréguliere, & ne présente tout au plus dans la Poësie, que quelques pensées fausses. On s'étonnera sans doute, par quelle raison l'Auteur des Recherches sur les Théatres, assure que cette piéce est divertissante. Il faut qu'il ne l'ait examiné que très-impar-

faitement. Entendroit-il parler du personnage de Rosaran ? Ce fanfaron ne paroît que dans deux Scenes très-courtes, & y soutient fort mal son caractere. 1635.

LES THUILLERIES,

TRAGI-COME'DIE

Par LE SIEUR DE RAYSSIGUIER.

CEtte piece n'a aucune ressemblance avec la Comédie des *Thuilleries* des cinq Acteurs. Ici la Scene s'ouvre par un duel entre deux Rivaux. Ce combat est suivi de divers évenemens très-embrouillés ; tout se termine par des mariages. La versification de ce Poëme est assez coulante pour le tems, mais on n'y rencontre rien d'assez marqué, pour mériter d'en faire part aux Lecteurs.



1635.

LE PRINCE DÉGUISÉ,

TRAGI-COME'DIE DE M. DE SCUDERY.

Au Lecteur.

« IL est certain tableau, dont le coloris » est si vif & si riant, qu'il surprend » agréablement la vûe de tous ceux » qui le regardent ; trompe la con- » noissance des plus Sçavans en por- » traitures, & fait passer d'abord pour » fort beau, ce qui ne l'est point du » tout : mais lorsque cette douce illu- » sion est dissipée, qu'on s'apperçoit » de la tromperie qu'elle fait aux sens, » & qu'enfin le jugement recouvre la » liberté de ses fonctions, on ne voit » plus ce qu'on croyoit voir, on » se moque de cet Ouvrage & de soi- » même, & cette estime si mal fon- » dée se change en un juste mépris. Je » ne sçais, Lecteur, si cette peinture » parlante que je t'offre, n'aura point » le même destin ; & je doute que si » cette approbation universelle qu'elle

» a reçue, est un effet de ses beautés, ou
» de son bonheur. Le superbe appareil 1635.
» de la Scene, la face du Théatre qui
» change cinq ou six fois entierement à
» la représentation de ce Poëme : la ma-
» gnificence des habits, l'excellence des
» Comédiens, de qui l'action farde les
» paroles, & la voix, qui n'est qu'un
» son qui meurt en naissant. Tout cela,
» dis-je, étant joint ensemble, est ca-
» pable de donner des graces à qui n'en
» a point; d'éblouir par cet éclat les yeux
» les plus clairvoyans, & de décevoir
» l'oreille la plus juste, & la plus sensi-
» ble au discernement des bonnes, ou
» des mauvaises choses. Mais comme
» Alexandre dit autrefois à quelqu'un
» qui lui conseilloit d'attaquer ses en-
» nemis la nuit, qu'il ne vouloit point
» dérober la victoire ; je t'assure de
» même, que je ne veux point dérober
» la réputation d'esprit, ni la devoir à
» ce qui n'est pas de moi. C'est ce qui
» m'oblige à t'exposer cet Ouvrage tout
» dépouillé de tous autres ornemens,
» que de ceux qui lui sont naturels,
» afin que ta raison ne soit point sur-
» prise, & qu'elle ne lui donne que ce
» qu'elle mérite d'avoir. Sçache donc
» qu'en te le montrant, je me suis ca-

1635. » ché, le pinceau dans la main, der-
» riere les rideaux, comme Appelle ;
» résolu de corriger mes défauts par ta
» connoissance, & de me défaire de
» cet amour propre, qui nous fait
» croire beau tout ce que nous faisons,
» & qui bien souvent ne l'est pas. Mais
» de grace, sois juge équitable, fais
» que ta censure soit fille de la Chari-
» té, & non pas de l'envie ; & sur-tout,
» examine toi, pour m'examiner : juge-
» toi, pour me juger : connois tes for-
» ces, pour voir ma foiblesse, & ne
» te mêles que de ce que tu sçais bien.
» Autrement, je me montrerai comme
» ce fameux Peintre, pour te dire,

Ne sutor ultrà crepidam.

» Si tu es de la Cour, pardonne-moi ce
» mot de latin, que je n'ai pû retenir.
» C'est une faute que je n'ai jamais
» commise en écrivant, & que je ne
» commettrai peut-être jamais ; le peu
» que j'en sçais, ne me permettant
» pas d'en être prodigue, ni d'en faire
» profusion. Adieu. »

A la lecture de cette singuliere Préface, on est presque forcé de croire que la piece qui y donne lieu est remplie de grandes beautés. Il faut mettre le

Lecteur en état de juger par lui-même du prix de ce Poëme, en lui en exposant le sujet & la conduite. 1635.

Cléarque, fils d'Altomire, Roi de Naples, devient amoureux d'Argélie unique héritiere du Royaume de Sicile : il la demande en mariage ; le Roi de Sicile la lui refuse. Le pere de Cléarque piqué de cet affront, porte la guerre dans les états du pere d'Argélie, qui perd dans une bataille une partie de son pays, & la liberté. Ce dernier malheur le touche si sensiblement, qu'il en meurt peu de jours après : & le bruit se répand qu'il a été empoisonné par les ordres du Roi de Naples. La Veuve du Roi de Sicile, pénétrée de la plus vive douleur, pour venger la mort de son époux, jure de donner Argélie, à quiconque lui apportera la tête de Cléarque. Voilà où commence la piece. Cléarque qui ne peut vaincre son amour, vient *incognito* en Sicile, déguisé sous des habits communs, & se met au service du Jardinier de la Reine. Argélie cause avec lui, & en devient éprise : alors le Prince lui déclare sa naissance, & sa passion. Ce commencement heureux est troublé par la femme du Jardinier,

qui aime son prétendu garçon, & qui
1635. en ayant été rebutée, épie ses actions,
& découvre son intelligence avec Argélie, & tout de suite elle en avertit la Reine qui fait arrêter sa fille & le Prince, & les condamne à la mort, au cas qu'il ne se trouve personne qui veuille combattre pour leur défense. Argélie & Cléarque trouvent le secret de sortir de leur prison, & ayant recouvré des armes, ils combattent l'un contre l'autre sans se connoître. Cléarque reste le vainqueur, & trouve dans son prétendu ennemi, sa tendre amante. Il se fait connoître pour le Prince de Naples, & épouse du consentement de la Reine, & des Grands assemblés, la Princesse Argélie.

Cette piece n'a ni unité de jour ni de lieu, pas un vers à remarquer, & point de conduite : enfin l'Auteur méritant non-seulement de demeurer derriere son tableau, mais de s'y cacher avec soin, comme un insigne barbouilleur. Ce jugement ne s'accorde guéres avec celui du public, lorsque cette piece parut, si nous en voulons croire M. de Scuderi : car voici comment il s'exprime au sujet du *Prince déguisé*, dans sa Préface d'*Arminius*.

« Insensiblement nous voici arrivez 1635.
» à ce bienheureux *Prince déguisé*,
» qui fut si longtems la passion & les
» délices de toute la Cour ; jamais
» Ouvrage de cette sorte n'eût plus
» de bruit, & jamais chose violente
» n'eût plus de durée. Tous les hommes
» suivoient cette piéce par-tout où elle
» se représentoit. Toutes les Dames en
» sçavoient les stances par cœur ; & il
» se trouve même encore aujourd'hui
» mille honnêtes gens qui soutiennent
» que je n'ai jamais rien fait de plus
» beau, tant ce faux enchanteur char-
» ma véritablement le monde. » *

Le fond, & une partie de l'intrigue du *Prince déguisé* a paru sur le Théatre de l'Opera Comique le 26. Février 1729. sous le titre d'*Argélie*, Piéce en trois Actes, avec des divertissemens. Un Auteur de ce genre de Spectacle, nommé M. Marignier, présenta cet Ouvrage au Sieur Pontau, alors Entrepreneur de l'Opera Comique, qui aidé des conseils & de la Muse du Sieur Panard, mis la piéce du Sieur Marignier en l'état où on la vû sur ce Théatre ; qui cependant n'y a pas fait fortune, puisqu'elle ne fut jouée que peu de tems.

1635.

LA CLÉOPATRE,

TRAGEDIE

DU SIEUR DE BENSERADE.

IL n'est pas douteux que cette piece a paru dans le courant de l'année 1635. La preuve est, que Mayret dans son Epître dédicatoire de la Comédie des Galanteries du Duc d'Ossonne, datée du 4. Janvier 1636. parle avec éloge de cette Tragédie, ainsi que de celle de *Mithridate* de la Calprenede : & traite ces deux coups d'essais de demi chef-d'œuvre, qui donne, dit-il, de merveilleuses espérances des belles choses qu'ils pourront faire à l'avenir. La lecture de cet Ouvrage peut servir d'exemple, combien il faut peu se fier aux louanges des Auteurs de ce tems. La piece est mal construite, les personnages mal soutenus, & dans le bas ; Antoine meurt dès le troisiéme Acte : le caractere d'Auguste est assez ignoble, & Cléopatre est une amante furieuse, qui ne sçait pas garder les bienséances. La versification n'a de brillant que des pensées fausses, & ri-

dicules. On en jugea par ces deux vers. Antoine croyant Cléopatre morte, se perce le sein : prêt d'expirer, on vient lui apprendre que cette Reine est vivante. 1635.

ANTOINE.

Est-il possible ! ô Dieux ! Que ne puis-je guérir ?
Ah ! je meurs maintenant du regret de mourir.

L'INNOCENTE INFIDÉLITÉ, TRAGI-COMEDIE DE M. ROTROU.

FÉlisınond, Roy d'Epire, rompt les nœuds qui l'attachoient depuis longtems à Hermante, & l'abandonne pour épouser Parthénie. L'Amante disgraciée, supportant impatiemment cet affront sensible, a recours aux charmes. Sa nourrice lui fait avoir une bague, dont la vertu est telle, que le Roi l'ayant à son doigt, oublie son épouse, & rentre plus que jamais dans les fers

d'Hermante, qui profite, autant
1635. qu'elle peut, de son erreur. Enfin on découvre son crime, le Roi privé de sa bague reconnoît sa faute, se réconcilie avec Parthénie, & fait enfermer son ancienne Maîtresse dans une sombre tour.

Il y a dans cette Tragi-Comédie deux Scenes assez singulieres. La premiere lorsqu'Hermante se raccommode avec le Roi, par le moyen de son anneau enchanté. Ces deux Amans s'embrassent sur le Théatre avec tendresse, & accompagnent cette action de discours très-vifs.

FÉLISMOND, *baisant Hermante.*

Ne differe donc plus ces innocens ébats
Qu'autrefois si charmé je trouvois en tes bras :
Jouissons des plaisirs que l'amour nous propose,
Et rendons les effets aussi doux que la cause.

HERMANTE.

Mon ardeur aujourd'hui veut vous faire douter
S'il est après ce bien quelque bien à goûter :
Auprès du doux effet qui suivra mes promesses,
Venus pour Adonis eut de tiedes carresses,

1635.

La femme de Tithon ne vient que froidement
Du lit de son époux au lit de son Amant.
Enfin, pour son chasseur, quand l'Univers sommeille,
La courriere des nuits n'a point d'ardeur pareille.

Au commencement du Ve. Acte, la chambre s'ouvre. On voit le Roy qui se fait habiller par les Valets d'Hermante, tandis que cette derniere est à sa toilette, qui se coëffe devant un miroir.

Au reste, cette Piece peut avoir eu du succès : elle est chargée d'événemens, & c'étoit le goût général du tems où elle a paru.

L'HOSPITAL DES FOUX,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BEYS.

CEtte piéce peut aussi avoir eu quelque réussite dans son tems. Le sujet paroît tiré de l'Espagnol. Voici de quoi il s'agit. Dom Alfrede enléve

1635. Luciane : Dom Alphonse, frere de Luciane, pour venger l'affront qu'il a reçu, court à Madrid chercher Dom Alfrede. Il y trouve sa sœur Julie, & l'enléve. Après une longue suite d'avantures, ces quatre personnes se trouvent à Valence, proche d'un Hôpital de Foux. Ils y entrent par curiosité, s'y reconnoissent, & tout finit par un double mariage. Cette intrigue est coupée par des Scenes épisodiques de foux de différens genres. Le Concierge de cet Hôpital est aussi fou que les personnes qui sont confiées à sa conduite.

CLÉOMÉDON,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DU RYER.

Cléomédon est un esclave que sa valeur fait parvenir au point d'épouser la fille d'un Roi. Il est reconnu pour le fils de ce même Roi, mais d'une autre femme que celle dont il a eu la fille que Cléomédon épouse. M. du Tillet, dans son Parnasse François, édition *in-folio*, cite les vers suivans,

tirés de la Tragi-Comédie qui fait le sujet de cet article. 1635.

Et comme un jeune cœur est bientôt enflammé,
Il me vit, il m'aima, je le vis, je l'aimé,

Il auroit pû y joindre ceux-ci, qui sont du même couplet.

Il me donna sa foi, je lui donnai la mienne,
Il feignit d'être mien, en effet je fus sienne,
Et ma facilité lui fit bien voir alors,
Que qui peut tout sur l'ame, a beaucoup sur le corps.
Hélas! comme l'amour toute chose surmonte!
Dirai-je sans rougir ce que je fis sans honte?
Ma pudeur lui céda, je contentai ses vœux,
Et le consentement nous maria tous deux.

Avant que d'être reconnu pour le fils du Roi, Cléomédon demande à ce Prince, pour prix de ses exploits, sa fille aînée en mariage : le Roi la lui refuse, mais en même-tems lui offre la main de la cadette : avec des récompenses dignes de l'honneur qu'il lui veut faire.

CLÉOMÉDON.

Je refuse l'honneur que vous me présentez.

1635. Sois que je vive encor, soit enfin que je meure,
Si je vous ai servi la gloire m'en demeure.
Et pour le prix qu'on doit au secours de ce bras,
Je me veux contenter d'avoir fait des ingrats.
J'aurai d'assez grands biens, tant que j'aurai l'épée
Qui remit dessus vous la couronne usurpée.
Si je veux des états, où le monde en aura,
Vous en ayant sçû rendre, elle m'en donnera.

Cette Tragi-Comédie seroit assez passable, si Cléomédon n'y jouoit pas le personnage d'un fou pendant plus d'un Acte, à cause du refus que le Roi a fait de lui accorder la Princesse qu'il aime.



1635.

MÉDÉE,

TRAGE'DIE

DE M. CORNEILLE.

« MOnſieur Corneille, après avoir » fait un eſſai de ſes forces dans » ſes ſix premieres piéces, où il ne s'é- » léve pas beaucoup au-deſſus de ſon » ſiécle, prit tout-à-coup l'eſſor dans » *Médée*, & monta juſqu'au Tragi- » que le plus ſublime. A la vérité, il » fut ſecouru par Sénéque, mais il ne » laiſſa pas de faire voir ce qu'il pou- » voit par lui-même. » C'eſt en effet la plus belle Tragédie qu'on eût encore vû au Théatre. Non content de traduire Sénéque avec nobleſſe, l'Auteur rectifie ſon original, & y ajoute de ſon propre fonds. On en peut voir la preuve dans les épiſodes d'Ægée & de Pollux. Le premier, il eſt vrai, n'eſt pas entierement de ſon invention. Euripide, premier modele de Sénéque, l'introduit au troiſiéme Acte, mais ſeulement comme en paſſant. « Pour » donner à ce Monarque un peu plus

Vie de Corneille, de M. de Fontenelle.

1635. » d'intérêt dans l'action de cette Tra» gédie, (c'est M. Corneille qui parle) » je le fais amoureux de Créüse, qui » lui préfere Jason : & je porte ses res» sentimens à l'enlever, afin qu'en » cette entreprise, demeurant prison» nier de ceux qui la sauvent de ses » mains, il ait obligation à Médée de » sa délivrance, & que la reconnois» sance qu'il lui en doit, l'engage plus » fortement à sa protection, & même » à l'épouser, comme l'Histoire le mar» que. Pollux est de ces personnages » protatiques, qui ne sont introduits » que pour écouter la narration du » sujet. (*a*) »

(*a*) « Je pense (continue l'Auteur) avoir déja dit, & j'ajoute, que » ces personnages sont » d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans » la Tragédie, parce que » les événemens publics » & éclatans, dont elle » est composée, sont » connus de tout le » monde : & que s'il est » aisé de trouver des » gens qui les sçachent » pour les raconter, il » n'est pas aisé d'en » trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a » fait avoir recours à » cette fiction, que Pollux, depuis son retour » de Colchos, avoit » toujours été en Asie, » où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit » passé dans la Grece, » que la Mer en sépare. » Le contraire arrive » dans la Comédie. Comme elle n'est que d'intrigues particulieres, » il n'est rien de si facile » que de trouver des » gens qui les ignorent : » mais souvent il n'y a » qu'une seule personne » qui les puisse expliquer.

Nous laissons au Lecteur la liberté de juger de l'agrément que ces deux Personnages jettent dans la Piece *(a)*. Ce dernier lui a été utile pour le cinquiéme Acte. « Je serai bien aise, dit » le Poëte, qu'on remarque la civilité » de Jason envers Pollux à son départ. » Il l'accompagne jusques hors de la » Ville, & c'est une adresse de Théa- » tre assez heureusement pratiquée » pour l'éloigner de Créon & de Créüse » mourans, & n'en avoir que deux à » la fois à faire parler......... Ce » Spectacle de mourans m'étoit nécef- » saire pour remplir mon cinquiéme » Acte, qui, sans cela, n'eût pu at- » teindre à la longueur ordinaire des 1635.

» Ainsi l'on n'y manque » jamais de confident, » quand il y a matiere » de confidence.

(a) « J'oubliois à re- » marquer que la prison » où je mets Ægée, est » un spectacle désagréa- » ble, que je conseille- » rois d'éviter. Ces gril- » les qui éloignent l'Ac- » teur du Spectateur, & » lui cachent toujours » plus de la moitié de » sa personne, ne man- » quent jamais de ren- » dre son action fort » languissante. Il arrive » quelquefois des occa- » sions indispensables de » faire arrêter prison- » niers sur nos Théatres » quelques-uns de nos » principaux Acteurs : » mais alors il vaut » mieux se contenter de » leur donner des Gar- » des, qui les suivent, & » qui n'affoiblissent ni » le Spectacle, ni l'ac- » tion, comme dans » Polyeucte, & dans » Héraclius, &c. »

» nôtres. Mais, à dire le vrai, il n'a pas
1635. » l'effet que demande la Tragédie, &
» ces deux mourans importunent plus
» par leurs cris, & par leurs gémisse-
» mens, qu'ils ne font pitié par leur
» malheur. La raison en est, qu'ils
» semblent l'avoir mérité par l'injus-
» tice qu'ils ont faite à Médée, qui
» attire si bien de son côté toute la fa-
» veur de l'Auditoire, qu'on excuse sa
» vengeance, après l'indigne traite-
» ment qu'elle a reçû de Créon, &
» de son mari, & qu'on a plus de com-
» passion du désespoir où ils l'ont ré-
» duite, que de tout ce qu'elle leur
» fait souffrir. »

Passons aux changemens que l'Auteur a cru devoir faire pour la perfection de son Ouvrage. L'étroite unité de lieu, s'y trouve un peu blessée, mais il ajoute la raison qui l'a obligé d'en user ainsi. « C'est sur l'exemple d'Euri-
» pide & de Sénéque que je me suis
» autorisé à en mettre le lieu dans une
» place publique, quelque peu de vrai-
» semblance qu'il y ait à y faire parler
» des Rois, & à y voir Médée prendre
» les desseins de sa vengeance...... mais
» j'ai mieux aimé rompre l'unité exac-
» te du lieu, pour faire voir Médée

1635.

» dans le même cabinet où elle fait » ses charmes, que d'imiter Sénéque, » qui lui fait achever ses enchante- » mens dans une place publique....... » Tous les deux, ajoute-t'il, m'ont sem- » blé donner trop peu de défiance à » Créon des présens de cette Magicien- » ne offensée au dernier point.... J'ai » cru mettre la chose dans un peu plus » de justesse, par quelques précautions » que j'y ai apportées. »

A propos de la narration que Nérine fait à Médée, Scene II. du IVe Acte, M. Corneille donne en peu de mots des préceptes très-sensés sur la maniere de présenter des récits au Théatre. (*a*)

(*a*) « Dans la narra- » tion que fait Nérine » au IV. Acte, on peut » considérer que quand » ceux qui écoutent, ont » quelque chose d'im- » portant dans l'esprit, » ils n'ont pas assez de » patience pour écouter » le détail de ce qu'on » leur vient raconter, & » que c'est assez pour » eux d'en apprendre » l'événement en un » mot. C'est ce que fait » ici Médée, qui ayant » sçû que Jason a ar- » raché Créüse à ses » ravisseurs, & pris » Ægée prisonnier, ne » veut point qu'on lui » explique comment ce- » la s'est fait. Lorsqu'on » a affaire à un esprit » tranquille, comme » Achorée à Cléopatre » dans la *Mort de Pom- » pée*, pour qui elle ne » s'intéresse que par un » sentiment d'honneur, » on prend le loisir » d'exprimer toutes les » particularités. Mais » avant d'y descendre, » j'estime qu'il est bon, » même alors, d'en dire » tout l'effet en deux » mots dès l'abord.

» Sur-tout dans les » narrations ornées &

Nous ſommes entrés dans ces détails ; 1635. pour faire voir par quels degrés cet illuſtre Poëte a monté au Tragique le plus ſublime, il ne reſte plus qu'à ajouter un eſſai de la verſification.

Acte I. Scene V. Nérine, qui remplit le perſonnage de la Nourrice, employée par le Poëte Latin, conſeille à Médée de diſſimuler.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taiſe, & que je diſſimule !
Nérine ; porte ailleurs ce conſeil ridicule ;
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon pays, & mon pere,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangere,
Sans ſupport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien.
Nérine, après cela, tu veux que je me taiſe ?

. . . .

» pathétiques, il faut » très-ſoigneuſement » prendre garde en quelle aſſiette eſt l'ame de » celui qui parle, & de » celui qui écoute, & » ſe paſſer de cet ornement qui ne va guéres ſans quelque étalage ambitieux, s'il y a » la moindre apparence » que l'un des deux » ſoit trop en péril, » ou dans une paſſion » trop violente, pour » avoir toute la patience néceſſaire au récit » qu'on ſe propoſe. »

NÉRINE.

1635.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous haït, votre époux est sans foy,
Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moy.
Moy, dis-je & c'est assez.

NÉRINE.

Quoy vous seule, Madame !

MÉDÉE.

Oüi, tu vois en moi seule, & le fer, & la flâme,
Et la Terre, & la Mer, & l'Enfer & les Cieux :
Et le Sceptre des Rois, & le foudre des Dieux.

Voici l'adieu de Médée à Jason ; après l'ordre de son exil.

ME'DE'E.

ACTE III. SCENE III.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
C'est à moi d'en sortir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose,
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.

1635. C'est pour vous que je fuis, c'est vous qui me chassez ;
Où me r'envoyez-vous, si vous me bannissez ?
Irai-je sur le Phase, où j'ay trahi mon pere,
Appaiser de mon sang les mânes de mon frere ?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un Roy
Pour victime aujourd'hui ne demande que moy ?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale :
Et ce qu'ont fait pour vous mon sçavoir & ma main,
M'ont fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t'en, ingrat. . . . .
. . . .
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille ;
Ces titres glorieux plaisoient à mes amours,
Je les pris sans horreur, pour conserver tes jours.
. . . .
Oüi, je te les reproche ; & de plus. . . .

1635.

JASON.

Quels forfaits ?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, & tous ceux que j'ay faits.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame si commune,
Je n'ay jamais souffert qu'elle me fit la loy,
Et toujours ma fortune a dépendu de moy.

Ce seroit tromper le Lecteur, que de l'assurer que tout est de la même force : il s'en faut bien. A la réserve du rôle de Médée, on peut dire que le reste est assez foible. L'Auteur en convient à la fin de son examen. « Quant » au style, il est fort inégal en ce Poë- » me, & ce que j'y ai mêlé du mien, » approche si peu de ce que j'ai traduit » de Sénéque, qu'il n'est point besoin » d'en mettre le texte en marge, pour » faire discerner au Lecteur ce qui est » de lui, ou de moi. »

1635.

LA MORT DE MITHRIDATE,

TRAGÉDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

* Il faut prononcer l'S.

GAUTIER DE COSTE*, Chevalier, Seigneur de LA CALPRENEDE, Toulgou, Valeminy, &c. Gentilhomme de la Chambre du Roi, étoit fils de Pierre de Coste, & de Catherine du Verdier Genouillac, il naquit au Château de Toulgou, Diocèse de Cahors, éloigné seulement de deux lieues de Sarlat. Ayant fait ses études à Toulouse, il vint à Paris vers l'an 1632. & entra en qualité de Cadet dans le Régiment des Gardes, où il fut ensuite Officier. On dit qu'étant de service, il montoit volontiers dans la sale de l'appartement de la Reine, où il débitoit plusieurs petites histoires agréables, qui attiroient du monde auprès de lui, & que les femmes de chambre de la Reine, & même les Dames de la Cour, s'y arrêtoient pour l'écouter. La Reine

se plaignant un jour à ses femmes de Chambre de ce qu'elles ne se rendoient pas exactement à leur devoir, elles lui répondirent qu'il y avoit dans la premiere Sale de son appartement, un jeune homme qui contoit les histoires du monde les plus amusantes, & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'écouter : cela donna à la Reine la curiosité de le voir & de l'entendre, & elle en fut si contente, qu'elle lui donna une pension. 1635.

Cette avanture l'ayant fait connoître, la Calprenede ne manqua pas de présenter à sa Bienfaictrice son coup d'essai Dramatique, qui est la piece dont on vient de rapporter le titre ; en 1648. il épousa Madeléne de Lyée, Dame de Saint Jean de Livet, & du Coudrai, d'une ancienne famille de Normandie, veuve en premieres noces de Bernard de Vieuxpont, Chevalier, Seigneur de Compant, & en secondes d'Arnoul de Braque, Chevalier, Seigneur de Vaulart, & de Châteauvert (ce sont les propres termes du Contrat de mariage, passé à Paris le 6. Décembre 1648.) Il eut de ce mariage une fille nommée *Jeanne*, qui fut mariée en 1669. à Arnaud de

Coustin de Bourzolles de Caumont,
1635. Vicomte de Bonrepos. En 1650. la Calprenede fut fait Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy.

Cet Auteur a composé plusieurs pieces de Théatre, mais il est encore plus connu par ses trois Romans de *Cassandre*, de *Cléopatre* & de *Faramond.* Il n'auroit pas laissé ce dernier à rachever à M. de Vaumoriere, sans un accident fatal, qui termina sa vie d'une maniere assez désagréable. Voici de quelle façon un Auteur contemporain raconte la chose, avec toutes les circonstances. (*a*)

(*a*) L'Auteur du nouveau Supplément de Moréri, trompé par des Mémoires peu corrects, dit que la Calprenede revenant de Normandie vers l'an 1661. fut blessé au front d'un coup de tête que lui donna son cheval, qu'il avoit relevé trop vivement dans un faux pas, & qu'il en mourut peu de jours après dans la maison d'un de ses amis au Grand Andely sur Seine. Loret, Auteur contemporain, & plus croyable, ne met sa mort qu'en 1663. & en attribue la cause à un accident tout différent. Si cet Auteur est tombé dans cette faute, on lui a obligation d'en avoir corrigé deux très considérables, l'une au sujet de la Calprenede, & l'autre de sa Veuve. La premiere se trouve dans l'édition du Dictionnaire de Moréri faite en 1718. où l'on a avancé sur des Mémoires infidéles, que ce Poëte avoit épousé une femme qui avoit cinq maris, & qu'il en fut séparé par un Arrêt du Parlement. La seconde est de Guy Patin, qui

Gazette de Loret du 11. Mars 1663. 1635.

L'illustre de la Calprenede ,
Dont l'excellent esprit posséde
Des talens rares & charmans
Pour les vers & pour les Romans :
Et qui d'ailleurs est fort brave homme ,
Ou plûtot brave Gentilhomme ,
Ces jours passés en un cadeau
Contenant maint objet fort beau ,

---

chargeant ses Lettres de tous les bruits vrais ou faux , écrivit le 8. Décembre 1666. à un de ses amis. * « Les Grands » Jours d'Auvergne ont » fait couper la tête à » Madame , de la Calprenede , qui avoit eu » en sa vie divers maris, » accusée d'avoir empoisonné le dernier , » qui étoit un Gentilhomme Gascon qui » parloit bien , & qui » avoit fait des Romans. » Tout cela est absolument contraire a la vérité. Le nom de la Calprenede ne se trouve point dans l'imprimé des Grands Jours d'Auvergne. D'ailleurs, on sçait par les Registres des Enterremens de la Paroisse de S. Sulpice à Paris , que cette Dame qui demeuroit, non en Auvergne, mais en Normandie , étant venue à Paris , y mourut rue de Seine , Fauxbourg saint Germain , dans un Hôtel garni , appellé l'Hôtel de Metz ; & fut enterrée le 14. Mars 1668. dans l'Eglise des Freres de la Charité, où elle fut transportée de l'Eglise Saint Sulpice. Les mêmes Registres , en la disant Veuve en dernieres noces de Messire Gautier de Coste , Seigneur de la Calprenede , détruisent la fiction de la séparation : & quant au nombre de ses maris , on le connoît par le Contrat de Mariage , dont on a rapporté ci-dessus les termes.

* C'est la 386. de ses Lettres.

1635. Voulut par un coup de justesse
Montrer aux Dames son adresse.
Mais, soit que le fatal canon
De son fusil crevât, ou non,
(L'on ne m'a bien dit la chose)
La poudre audit canon enclose,
Qui s'emflâma, qui s'emporta,
Droit au visage lui sauta ;
Et par cette triste avanture,
Outragea si fort sa figure,
Que l'assemblée avec douleur
Déplora son triste malheur.
Ce fut au Château de Monflaine
Que cette disgrace inhumaine
Parvint à cet homme important,
Mais qui n'en mourra pas pourtant.

La Calprenede survécut environ six mois à cet accident, le même Loret nous apprend sa mort dans sa Gazette du 21. Octobre de la même année.

Comme il faut qu'à la mort tout cede,
L'excellent Sieur de Calprenede
Si renommé dans l'univers,
Pour sa prose, & pour ses beaux vers,
A succombé sous cette Parque
Et de Caron passé la Barque.
Enfin par la rigueur du sort
Cet admirable Auteur est mort.

1635.

Mais personne ne peut débattre
Que sa Cassandre & Cléopatre
Cheres merveilles de nos jours,
Malgré sa mort vivront toujours.
Pour son Faramond c'est dommage
Qu'à son incomparable ouvrage
Pour le plaisir du genre humain,
Il n'ait mis la derniere main.
Mais on m'a dit que Sommaville,
Un des Libraires de la Ville,
Qui tient sa boutique au Palais,
Fut sur des chevaux de relais
Chez le mort recueillir les restes
Des amours, intrigues, & gestes,
Que cet esprit rare & fécond
A laissé dudit Faramond,
Avec maint instructif mémoire,
Pour conclusion de l'Histoire
De ce Roman illustre & fin
Dont chacun voudra voir la fin.

Passons à la Tragédie qui fait le sujet de cet article; c'est le premier Ouvrage qui soit sorti de sa plume. « Ma vanité, dit-il, dans l'Epître dé» dicatoire à la Reine, n'est peut-être » pas excusable, dans la créance que » j'ai que cette Tragédie n'a point dé» plu à Votre Majesté. Mais outre » l'honneur que j'ai eu de l'entendre

» assez souvent de sa bouche, je puis
1635. » dire, sans mentir, que le peu de ré-
» putation qu'elle a eue, ne peut naître
» que de l'estime qu'elle en a faite, &
» qu'elle ne pouvoit passer pour absolu-
» ment mauvaise, après l'approbation
» du meilleur jugement du monde. »

L'avis au Lecteur mérite d'être remarqué : il est d'un style aussi fanfaron que celui que Scudery a employé à la tête de sa premiere piece, mais d'une nuance différente. Après une excuse sur l'impression de ce Poëme, que l'Auteur veut nous faire entendre, qu'il ne souffre qu'à regret, à la suite des belles pieces qui ont paru aux yeux de toute la France, il continue ainsi. « La profession que je fais ne me peut » permettre sans quelqu'espéce de hon- » te, de me faire connoître par des » vers, & tirer de quelque méchante » rime, une réputation que je dois » seulement espérer d'une épée que » j'ai l'honneur de porter...... Mais » ayant assez imprudemment prêté » mon manuscrit à des personnes à qui » je ne le pouvois refuser sans incivili- » té, quinze jours après j'en vis trente » copies ; & j'appréhendai, avec quel- » que raison, qu'un valet de Chambre

» plus soigneux de quelque petit gain,
» que de votre satisfaction, ne vous 1635.
» fit voir avec deux mille fautes des
» siennes, ce qu'à peine souffrirez-
» vous avec les miennes. Cette raison
» m'y a obligé, sans doute; & la créan-
» ce que j'ai eu que vous ne traite-
» riez pas avec rigueur le coup d'essai
» d'un jeune soldat, & que vous ju-
» geriez avec bonté, que des Cadets
» du Régiment des Gardes, comme
» j'avois l'honneur d'être pour lors,
» ont quelquefois d'aussi mauvaises
» occupations..... Je ne doute point
» qu'on ne trouve dans cette Tragé-
» die, un bon nombre de fautes con-
» tre la langue. Mais on considérera
» ce qu'on pouvoit en ce tems-là es-
» pérer d'un Gascon sorti de son païs
» depuis quinze jours, & qui ne sça-
» voit point de François, que ce qu'il
» en avoit lû en Périgord dans les Ama-
» dis de Gaule...... Quelqu'un s'é-
» tonnera peut-être que j'aye changé,
» & ajouté quelque chose à l'histoire,
» mais je le prierai de croire que je
» l'ai lûe, & que je n'ai pas entrepris
» de décrire la Mort de Mithridate,
» sur ce que j'ai oüi dire de lui à ceux
» qui vendent son Baume sur le Pont-

1635. » Neuf..... A sa mort il n'est point » fait mention d'Hypsycratée, mais il » y a beaucoup d'apparence, que cel» le qui ne l'abandonna jamais dans » les combats, & de qui la fidélité a » aquis une si grande réputation, ne » l'abandonna point aux derniers mo» mens de sa vie..... J'ai donné une » femme à Pharnace plus généreuse » qu'il n'étoit lâche. Mais outre qu'il » est certain qu'il a été marié, cet in» cident est assez bien pour mériter » qu'on lui pardonne; & je ne menti» rai point, quand je dirai que les ac» tions de cette femme, ont donné à » ma Tragédie une grande partie du » peu de réputation qu'elle a..... Bien » que l'histoire ne nomme point le lieu » de la mort de Mithridate, je fais ma » Scene à Sinope, comme une des » meilleures Villes de ses Royau» mes, &c. »

Ces dernieres paroles nous donnent lieu de remarquer, que quoi qu'il en dise, l'unité de lieu n'y est guéres exactement observée : en effet, tantôt la Scene se passe hors des murs de Sinope, & tantôt dans le Palais de Mithridate. Pour éviter la confusion, on a eu soin de marquer dans l'imprimé,

« Ici on tire la tapiſſerie, & Mithri-
» date paroît avec Hypſicratée, & ſes 1635.
» deux filles, &c. » Cette tapiſſerie ſervoit à marquer le changement de lieu. La ferme de nos Théatres ſert aujourd'hui au même uſage.

Au reſte, la Tragédie de Mithridate n'eſt pas ſans mérite : Diſons plus, cette piéce & celle du *Comte d'Eſſex*, eſt ce que la Calprenede a donné de plus paſſable au Théatre. Il a raiſon de parler avec avantage du perſonnage épiſodique de la femme de Pharnace qu'il introduit ici. Cette Princeſſe demeure conſtamment attachée aux intérêts de Mithridate, elle force même ce dernier à lui donner du poiſon, lorſque les Romains, à la tête deſquels eſt Pharnace même, ſe rendent maître de Sinope.

Pour donner une idée de la façon dont M. de la Calprenede peint Mithridate, nous avons cru devoir joindre le morceau ſuivant.

Mithridate, ſenſible aux prieres d'Hypſycratée, & de ſes filles, demande une conférence avec Pharnace. Il employe les diſcours les plus forts, pour faire rentrer ce fils rébelle dans ſon devoir, & à quiter l'alliance des Romains.

1635. PHARNACE.

Je ne suis plus à moi, je dépens des Romains :
Leur pouvoir me retient, & m'attache les mains.
Non, la force du sang n'est pas encore éteinte :
En péchant contre vous, je péche par contrainte;
Je vous aime, mais j'ay de l'amitié pour moi,
Et ne veux point périr, en violant ma foy.
Ma résolution sera toujours entiere :
Ce que je puis pour vous, c'est d'user de priere.

MITHRIDATE.

Non, tigre, non cruel, je n'en espere rien,
Et si je t'ay prié, ce n'est pas pour mon bien :
Cette soumission fait honte à ma mémoire;
J'ay prié pour tes sœurs, voilà toute ta gloire,
C'est un dernier effort qu'elles ont obtenu,
Et ton pere pour toi se seroit retenu.
Après avoir produit un monstre épouvantable,
La lumiere du jour lui seroit effroyable.

1635.

C'eſt le ſeul deshonneur dont ſes jours ſont tachés,
Tes crimes ſeulement lui ſeront reprochés.
J'ay vécu glorieux ; je mourrai dans ma gloire,
Et tu n'obtiendras pas une entiere victoire ;
Ne m'ayant point privé du ſecours de ma main,
Tu ne me verras pas au triomphe Romain.
Mais puiſque de mes jours la courſe ſe termine,
J'appellerai, mourant, la vengeance divine.
J'invoquerai les Dieux en ma juſte douleur,
Qui t'envelopperont dans mon dernier malheur.
Ils combleront d'horreur ta vie abominable,
Ils te rendront aux tiens, à toi-même exécrable,
Tu ne verras par-tout que des ſujets d'effroy,
Tu te voudras cacher & du Ciel, & de moy,
De qui l'ombre à tes pas, d'une ſuite éternelle,
Affligera par-tout ton ame criminelle.
Au lieu de ce repos, que tu t'étois promis,
Tu ſeras le plus grand de tous tes ennemis.
Ecoute cependant un eſprit prophétique :
Tu ſeras ruiné par cette République,

1635. Et ces mêmes Romains, à qui tu fais la Cour,
Te mettront à néant par la guerre d'un jour.
Un plus puissant guerrier que Luculle, & Pompée
Te vaincra sans effort presque d'un coup d'épée;
Et prenant l'intérêt & de Rome & de moy,
Sa main me vengera de Pompée & de toy.

On rapporte que cette Tragédie fut représentée pour la premiere fois le jour des Rois, ce qui donna lieu à une plaisanterie. A la fin de la piéce, Mithridate prend une coupe empoisonnée; & après avoir délibéré quelque tems, il dit en avalant le poison.

Mais c'est trop différer.

Un Plaisant du Parterre acheva ainsi le vers.

Le Roy boit, le Roy boit.

Au cas que ce fait soit vrai, il n'y a pas d'apparence qu'il soit arrivé à la premiere représentation de cette Tragédie, car Mayret dans son Epître dédicatoire des Galanteries du Duc d'Ossonne, datée du 4. Janvier 1636. la surveille du jour des Rois, en parle comme d'un Ouvrage nouveau: mais

qui avoit paru dès la fin de l'année précédente. 1635.

Nous aurons encore occasion de parler de cet Auteur aux articles du *Comte d'Essex*, & d'*Edouard*, Tragédies de sa façon : en attendant voici le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques.

LA MORT DE MITHRIDATE, Tragédie, 1635.

BRADAMANTE, Tragi-Comédie, 1636.

JEANNE D'ANGLETERRE, Tragédie, 1637.

LE CLARIONTE, *ou* le SACRIFICE SANGLANT, Tragi-Comédie, 1637.

EDOUARD, ROY D'ANGLETERRE, Tragédie, 1638.

LA MORT DES ENFANS D'HÉRODE, *ou* SUITE DE LA MARIAMNE, Tragédie, 1639.

LE COMTE D'ESSEX, Tragédie, 1639.

PHALANTE, Tragédie, 1641.

HERMÉNÉGILDE, Tragédie en prose, 1643.

BELISSAIRE, Tragi-Comédie, non imprimée, 1659.



1636.

IPHIS ET IANTE,

COME'DIE

PAR M. DE BENSERADE.

LE sujet de cette piéce étant très-connu, il suffit de rendre compte de la façon dont l'Auteur l'a exposé au Théatre. Iphis est fille : la connoissance qu'elle a de son sexe lui fait naître une foule de réflexions sur son futur mariage; Ergaste son Amant n'est pas plus modeste dans ses discours : on peut dire que l'Auteur s'est égayé autant qu'il a pû sur cette matiere. Après son mariage, la belle Iante rend compte aux Spectateurs dans un monologue, de quelle maniere les choses se sont passées. Iphis fait part à sa mere de l'embarras où il s'est trouvé la premiere nuit de ses noces. Ces deux Époux entrent au Temple : les autres personnages instruits par Ergaste du véritable sexe d'Iphis, conversent familierement sur cette avanture ; la Déesse Isis vient annoncer à cette derniere que ses vœux sont exaucés, & qu'elle va devenir garçon. En effet, Iphis peint

tous les changemens de sa métamorphose. On a peine à croire cet heureux évenement, & il termine la piéce par ces vers. 1636.

IPHIS.

Au reste, si l'excès de ma félicité
Laisse dans vos esprits de l'incrédulité :
Si vous ne jugez pas mes discours véritables,
Je vous en ferai voir des effets bien palpables.
Et ma chere moitié, d'une bonne façon
Prouvera dans neuf mois qu'Iphis est un garçon.

On ne peut douter que la piéce dont on vient de parler ne soit la seconde du Sieur de Benserade, & n'ait parû au commencement de l'année, sous laquelle nous la plaçons, si l'on veut se donner la peine d'examiner le passage qui suit, tiré d'une Brochure intitulée : *Le Parnasse, ou la Critique des Poëtes, par la Piraliere*, imprimé en 1635. & qui servira aussi à donner une idée de l'état du Théatre & des Auteurs de ce tems.

« J'en reconnus parmi la foule quel-
» ques-uns de ceux que j'avois vu il
» n'y avoit guéres chez Bellerose : ces

1636. » petits Messieurs importunent extrê-
» mement les Comédiens de l'Hôtel
» de Bourgogne, & ceux du Marais.
» Ils les vont aborder lorsqu'ils descen-
» dent du Théatre, & les ayant obli-
» gés à leur donner jour, ils ne man-
» quent pas d'apporter quelques sujets
» de l'Astrée, qu'ils ont traités, &
« qu'ils ont mis, disent-ils, dans tou-
» tes les régles. Mais quand les Co-
» médiens sont ennuyez de leur gali-
» mathias, & qu'ils ont trouvé quel-
» que beau prétexte pour se défaire
» d'eux, ces nouveaux Poëtes qui ont
» une violente passion d'être Auteurs,
» & qui mettent leur souverain bien à
« voir leurs Ouvrages dans la Biblio-
» théque du Roy, & leur nom affiché
» au coin des rues, s'en vont faire des
» complimens aux Libraires de la Sa-
» maritaine, & leur présenter leurs
» piéces, qu'ils impriment quelquefois
» quand la besogne leur manque, &
» dont ils trompent après les idiots,
» ou des gens nouvellement venus de
» la Campagne. Ils tâchent par toutes
» sortes de moyens de voir tous ceux
» qui écrivent. Ils auront la tête levée
» une heure entiere à l'Hôtel de Bour-
» gogne, pour attendre que quelque

» Poëte de réputation, qu'ils voyent 1636.
» dans une loge, regarde de leur côté,
» afin d'avoir l'occasion de leur faire
» la révérence. Ils les montrent à ceux
» de leur compagnie, & leur disent,
» voila M. de Rotrou, ou M. Du Ryer, il
» a bien parlé de ma piéce, qu'un de
» mes amis lui a depuis peu montrée.
» Tantôt ils s'éloignent un peu d'eux;
» & reviendront incontinent leur dire,
» Messieurs, je vous demande pardon de
» mon incivilité; je viens de saluer M.
» Corneille, qui n'arriva qu'hier de
» Rouen. Il m'a promis que demain
» nous irions voir ensemble M. Mayret,
» & qu'il me fera voir des vers d'une ex-
» cellente piéce de Théatre qu'il a com-
» mencée. Enfin, se jettant peu après sur
» le discours des Auteurs du tems, & de
» leurs Ouvrages; ils revéleront tous
» *les desseins des Poëtes, pour montrer*
» *qu'ils ont de grandes intrigues avec*
» *eux.* Ils parleront du plan de *Cléo-*
» *patre*, & de cinq ou six autres sujets
» que son Auteur * a tirés de l'Histoire
» Romaine, dont il veut faire des sœurs
» à son incomparable *Sophonisbe*. Ils di-
» ront qu'ils ont vû des vers de l'*Ulysse*
» *dupé*: * Que Scudery est au troisiéme
» Acte de la *Mort de César*, que la

* Mayret.

* Cette Piéce est restée inconnue.

» *Médée* est presque achevée : que
1636. » l'*Innocente Infidélité* est la plus belle
» piéce de Rotrou, quoiqu'on ne s'i-
» maginât pas qu'il pût s'élever au-
» dessus de celles qu'il avoit déja fai-
» tes. Que l'Auteur d'*Iphis* & d'*Iante*
» fait une autre Cléopatre pour la
» Troupe Royale : & que Chapelain n'a
» guéres encore travaillé à son Poëme
» de la Pucelle d'Orléans, ni Corneille
» à celui qu'il compose sur un ancien
» Duc de son païs. »

CLORINDE,
COMEDIE
DE M. ROTROU.

L'Intrigue de cette piéce est ridicule, & très-embrouillée. Clorinde aime Céliandre, & en est aimée. Rien ne paroît devoir empêcher leur union, si l'Auteur n'avoit jugé à propos de donner à son Héroïne un esprit faux & foible, qui lui fait prendre le travers dans tous les événemens qui arrivent, & la rend la victime d'une jalousie mal entendue, à l'occasion d'une certaine Doriméne, franche écervelée, qui

pourſuit inutilement Céliandre. Polydor, eſpéce de Capitan manqué, & qui affecte aſſez mal des airs de petit-Maître, ſe déclare Amant de Doriméne, & en cette qualité regardant Céliandre comme ſon rival, veut lui faire mettre l'épée à la main. Dorimene ſurvient & les ſépare. L'aveu que fait Céliandre de ne ſonger uniquement qu'à Clorinde, diſſipe les ſoupçons de Polydor, & remplit Doriméne de honte & de confuſion. Céliandre tiré de cette avanture, tombe dans une autre. Un homme vient bruſquement lui demander la bourſe. Cette demande incivile oblige notre Cavalier à ſe mettre en défenſe. Il examine ſon adverſaire, & reconnoiſſant le prétendu voleur pour la belle Clorinde, il ſe jette à ſes genoux, & obtient ſon pardon. Doriméne apprenant cette réconciliation, ſort en diſant qu'elle voue le reſte de ſa vie au ſervice des Dieux : on conſeille à Polydor de laiſſer ſon caractere de fanfaron, & d'imiter l'exemple de ſa Maîtreſſe. 1636.

« Dimanche 27. de Janvier 1636.... » le ſoir la Reine oüit LA CLÉORISTE, » excellente Comédie du Sieur *Baro*, » repréſentée par la Troupe de Belle- Gazette du 2. Février 1636.

1636. » rose, dans l'Hôtel de Richelieu, où » étoient Monsieur, Mademoiselle, les » Prince & Princesse de Condé, la Comtesse de Soissons, la Duchesse de » Lorraine, & en un mot, tout ce » qu'il y a de Princes & Princesses, & » autres Seigneurs & Dames en cette » Cour. Après laquelle Comédie, il y » eut un Ballet entrelassée d'une double collation, l'une, des plus beaux » & rares fruits, l'autre, de confitures, » que dix-huit pages dansans présenterent en de petits paniers tous chargés de rubans d'Angleterre, tissus » d'or & d'argent, aux Seigneurs qui » les distribuerent aux Dames.

Gazette du 9. Février 1636.

« Le soir du cinq Février 1636. fut » représentée une Comédie, dont la » nouveauté du sujet, qui étoit une » émulation plus réelle que feinte entre les deux Troupes de Bellerose & » Mondory : l'ornement du Théatre, » la gentillesse de l'invention, & la » bonté des vers, Ouvrage du Sieur » *Baro*, le concert ravissant des Luths, » clavessins, & autres instrumens; l'élocution, le geste, & l'habit des Acteurs, mirent l'honneur de la Scene » en compromis entre tous les siécles » passés, & le nôtre. »

Ces

Ces deux passages pris ensemble, ou séparément sont un peu obscurs : 1636.
soit par ignorance, soit par négligence, nous croyons que l'Auteur de la Gazette qui n'a parlé que très-superficiellement du Théatre de son tems, peut s'être trompé, & que la *Cléoriste* en question, est la même *Clorise* de Baro, qui avoit paru dès 1631 : à l'égard d'un nouvel Ouvrage de ce Poëte, annoncé dans le dernier de ces Articles, & dont on ne dit point le nom, nous aimons mieux avouer que nous ne le connoissons point, que d'imiter l'Auteur des Recherches sur les Théatres, qui, fondé sur ce passage, attribue à Baro une Piece qu'il intitule *Cléoreste*, ou *les Comédiens Rivaux*.



1636. # LE TORRISMON DU TASSE, *TRAGE'DIE*

PAR LE SIEUR D'ALIBRAY.

CEtte Tragédie eſt extrêmement longue, & auſſi embrouillée qu'aucune dont nous ayons parlé. Elle parut telle dans ſa nouveauté. L'auteur remédia au premier défaut en retranchant pluſieurs endroits, dès la ſeconde repréſentation. Il la fit imprimer cependant comme elle fut jouée la premiere fois, & joignit par un avis le moyen d'en ſupprimer les longueurs. Cette précaution ne donne aucune clarté au Poëme; c'eſt pour éviter aux Lecteurs la peine de le lire, que nous ajoutons l'Extrait ſuivant.

Germon, Roy de Suede, s'étant trouvé à un fameux tournois en Norvege, a le malheur de tuer dans un combat le fils du Roy du Pays. Il devient amoureux de la Princeſſe Alvide, & ne pouvant l'obtenir du Roy ſon frere, à cauſe du meurtre précédent, il prie Toriſ-

mond, Roy des Gots, avec qui il est lié d'une amitié très-étroite, de faire la demande en son nom, & de lui céder ensuite la Princesse. L'amitié fait entreprendre cette action à Torismon, mais l'amour le rend infidéle, il oublie sa promesse, & usant des droits que l'Hymen lui donne, il emmene Alvide dans ses Etats. C'est en cette situation que s'ouvre la Scene, qui se passe à Arune, ville capitale du royaume de Torismon. Ce Prince paroît accablé de remors : l'arrivée de Germon ne sert qu'à les augmenter. C'est là le commencement de ses malheurs, que la catastrophe porte à leur comble. Tout se découvre ; cette même Alvide qui aime tendrement Torismon, dont elle ignore la perfidie, est reconnue être sa propre sœur, qui dès ses plus jeunes ans, avoit été condamnée à perdre la vie, pour éviter l'accomplissement d'un Oracle, qui avoit annoncé qu'elle feroit passer l'Etat des Gots sous la puissance d'un Etranger. Cet ordre barbare n'ayant pas été exécuté, par une suite d'avantures, cette Princesse avoit rempli la place de l'héritiere de Norvege. L'Oracle n'en a pas moins son effet. Alvide apprenant sa naissance, termi-

1636.

ne, par un coup de poignard, une vie
1636. que son hymen inceſtueux lui fait paroître odieuſe. Toriſmon la ſuit au tombeau, & prêt d'expirer nomme Germon pour ſon Succeſſeur. On trouve quelques beaux Vers dans cette Tragédie, mais étouffés par une multitude de très-mauvais.

D'ALIBRAY. CHARLES VION Ecuyer, Sieur D'ALIBRAY, fils d'un Auditeur des Comptes de Paris, n'eut d'autre emploi que celui des Belles-Lettres, & de la Poëſie. Ses Contemporains ne nous ont conſervé aucune particularité de ſa vie. Nous allons nous ſervir de quelques paſſages de ſes Ouvrages pour donner du moins une idée du caractere de ſon eſprit. Dans une Piece de Poëſie, il ſe peint en agréable débauché, ou pour parler le langage du tems, comme un bon *Biberon*.

Je me rendrai du moins fameux au cabaret :
On parlera de moi comme on fait de Faret.
Qu'importe-t-il, amy, d'où nous vienne la gloire ?
Je la puis acquérir ſans beaucoup de tourment :
Car, graces à Bacchus, déja je ſçais bien boire,
Et je bois tous les jours avec Saint-Amant.

Dans le Sonnet suivant, il fait connoître son peu d'ambition & son genre de vie. 1636.

SONNET.

Un autre ira courir & l'un & l'autre monde,
A dessein d'amasser d'inutiles trésors :
Un autre demeurant dans une paix profonde,
Recherchera du Ciel les plus secrets ressorts.

Un autre suivra Mars sur la terre & sur l'onde
Pour s'immortaliser par un nombre de morts.
Un autre plus humain mettra tous ses efforts
A tarir de nos maux la source trop féconde.

Un autre briguera l'amitié des grands Rois,
Un autre de Thémis cherchera les emplois,
Un autre du Barreau la faveur importune.

Chacun s'avancera par des sentiers divers,
Quant à moy, mon trésor, mon sçavoir, ma fortune,
C'est de suivre Apollon, & de faire des Vers.

1636. Les deux tiercets suivans, sont Anacréontiques.

Moquons-nous de cette fumée
Qu'on appelle la Renommée,
Et dont se mocque l'esprit fort.

Un verre plein durant la vie,
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vuide après la mort. (a)

Il y a grande apparence que d'Alibray mourut vers la fin de l'année 1654. ou au commencement de celle de 1655. Car dans les Lettres nouvelles de Pelletier, imprimées en 1655. on parle de d'Alibray, comme d'un homme qui étoit mort vers ce tems-là.

Il nous reste de d'Alibray, outre ses différentes Poësies, des Pieces de Théatre, dont voici les titres.

L'AMINTE DU TASSE, Pastorale fidellement traduite de l'Italien en vers François. 1632.

LA POMPE FUNEBRE OU DAMON ET

(a) A la tête de ses Poësies diverses, d'Alibray mit les quatre Vers suivans.

Quiconque vous soyez qui lisez ces Ouvrages
Amateurs des nouveaux, Adorateurs des vieux,
Si vous approuvez tout, vous n'étes pas trop sages :
Si vous n'estimez rien, vous êtes envieux.

1636.

CLORIS, Pastorale traduite de l'Italien de César Crémonin.

LA RÉFORME DU ROYAUME D'AMOUR, contenant quatre intermedes en Prose, représentés avec la Pastorale précédente.

LE TORRISMON DU TASSE, Tragédie. 1636.

LE SOLIMAN, Tragi-Comédie traduite de l'Italien du Comte Bonarelli. 1637.

Nous ne parlerons que du *Torismon* & du *Soliman*, ne croyans pas que les autres soient du ressort de notre Histoire.

LE RAILLEUR,

OU

LA SATYRE DU TEMS,

COMEDIE

PAR LE SIEUR MARÉCHAL.

L'Auteur assure que, quoique sa Piece soit dans le gout des Comédies Italiennes, elle est cependant toute entiere de son invention, & que

Paris lui a fourni tous ses caracteres.
1636. « J'ay pensé, » ajoute-t-il, « qu'une
» Courtisane plus adroite que vilaine,
» & un filou son protecteur, valoient
» mieux qu'un Parasite, & une effron-
» tée dans Plaute, & chez les Italiens.
» Un Financier aussi vain que riche &
» Prodigue ne tiendroit pas mal sa
» partie en la Satyre : que la Muguette
» & la Niaise donneroient beaucoup
» d'éclat à la Gaillarde ; & dans leurs
» accords & leurs disputes, j'ai dé-
» peint les fantaisies & les esprits de
» nos Dames...... Le sujet est petit,
» aussi la Comédie n'en demande pas
» un grand : & ceux qui l'ont vu re-
» présenter au Louvre, à l'Hôtel de
» Richelieu & au Marais, n'ignorent
» pas comment il a été reçu, & la rai-
» son qui a fait cesser sa représenta-
» tion....... Il est vray, » continue le
Sieur Maréchal, « qu'aux Pieces pure-
» ment Comiques, comme est celle-cy,
» le papier ôte beaucoup de leur grace,
» & que l'action en est l'ame. Ces Vers
» coupés, & ces petits mots interrom-
» pus, qui sont du jeu comique, &
» qui pour être familiers entrent si fa-
» cilement dans l'imagination lorsqu'ils
» sont pressés chaudement, languissent

1636.

» lorsqu'ils sont écris. Toutefois on me » surprend rarement en ce défaut ; & » mon *Hylas* a montré que mes Vers » en leur naïveté sont plus élevés que » rampans. Je t'en laisse le jugement » en cette Piece : & s'il m'est favora- » ble, comme je l'espere, tu m'oblige- » ras à te faire voir le chef-d'œuvre de » mes Comédies, sous le nom du *Capi-* » *tan*, ou du *Fanfaron*, que j'ay tiré » de Plaute, & accommodé à notre » Théatre...... Le premier que j'ay in- » séré dans cette Satyre n'est qu'un » essay, & qu'une ébauche pour l'au- » tre que je te promets (*a*). Et je » diray pourtant en sa faveur que » c'est le premier Capitan en Vers qui » a paru sur la Scene Françoise, qu'il » n'a point eu d'exemple & de modele » devant luy, & qu'il a précédé (au » moins du tems) deux autres qui l'ont » surpassés, & qui sont sortis de deux » plumes si fameuses & Comiques dans » l'*Illusion* & les *Visionnaires* (*b*) ».

(*a*) Il entend parler de sa Comédie intitulée le *véritable Capitan Matamore*, ou *le Fanfaron*, qui fut représentée sur le Théatre du Marais en 1637. & ne parut imprimée qu'en 1640.

(*b*) Cette derniere Phrase nous a déterminé à placer cette Piece avant l'*Illusion Comique* de M. Corneille, quoiqu'elle n'ait été imprimée qu'en 1638. La date des impressions, & celle des

1636. Le titre de la Piece, le plan que l'Auteur en donne, & ce qu'il dit des caractères qu'il employe, prévien-droient beaucoup en sa faveur, si l'on n'examinoit pas l'ouvrage même. Il est vrai qu'il n'est pas sans quelque mérite, mais il faut aussi convenir, que la *Dupré* sa Courtisane, est une effron-tée pareille à celles que La Rivey in-troduit dans ses Comédies, & qui con-viendroit mieux sur l'ancienne Scene Italienne, contre laquelle Maréchal invèctive si fortement. Le Financier Amédor, au lieu d'un riche prodigue, ne représente qu'un sot imbécille. Beaurocher volontaire, soutient assez bien le personnage de filou, protecteur de la Courtisane. A l'égard de la Mu-guette & de la Niaise : la premiere qui est Clorinde, sœur de Clorimand, & Maîtresse d'Amédor, elle mériteroit une autre épithete, c'est une folle qui dès la premiere entrevûe, lie un com-merce de galanterie avec un homme, lui permet des privautés, donne des rendez-vous, & parle avec transport du plaisir que deux Amans peuvent

Privileges, ne nous ser-vent qu'au défaut d'un renseignement plus cer-tain.

goûter ensemble. Clytie, sœur du Financier, & Maîtresse de Clorimand, n'est rien moins qu'une niaise. On la confondroit aisément avec Clorinde, tant elle est coquette. Clorimand qui est le Railleur, & par conséquent le principal personnage de la Piece, en est aussi le plus vicieux. Il autorise le libertinage de sa sœur, & en profite pour voir plus aisément celle d'Amedor. Les mauvaises plaisanteries qu'il débite toujours hors de saison, le rendent encore plus insupportable. Ce Capitan Taillebras si vanté, n'a d'autre mérite que celui que le Poëte lui attribue par sa Préface. On introduit un Poëte extravagant appellé De Lyzante, sous le nom duquel Maréchal a voulu peindre plusieurs de ses Confreres, mais de si mauvaise grace, qu'on n'a pas envie d'en connoître les Originaux. 1636.

Au reste la Piece n'a aucune intrigue, on apperçoit aisément par le peu de liaison des Scenes, que l'Auteur ne l'a composée que pour faire paroître ces personnages épisodiques : Clorimand & sa sœur sont en commerce avec Amédor & Clytie. Il est très-visible qu'ils veulent s'en tenir à la badinerie : on est fort étonné à la fin de la

1636. Piece, que par l'intrigue du filou Beaurocher, de la Courtisane & du Capitan, ces quatre Amans se trouvent engagés dans les liens du mariage. L'Auteur s'est trop conformé au goût de l'ancienne Comédie. Ses peintures sont très-grossieres : un Amant y embrasse sa Maîtresse en plein Théatre, pour arrhes d'une plus grande faveur. Ces raisons, jointes aux traits Satyriques dont l'ouvrage est rempli, peuvent en avoir fait discontinuer les représentations : à l'égard du succès qu'il a eu, il faut l'attribuer au jeu des Acteurs, & aux peintures dont nous venons de parler, qui, quoique mal faites, ont peut-être produit quelque effet dans le tems.

ASPASIE,

COMÉDIE

DE M. DESMARESTS.

LYsis, Amant d'Aspasie engage Thélephe son oncle, à en faire la demande à Agenor, pere de cette fille. Argiléon, pere de Lysis, ignorant la

passion de son fils, prévient la démarche de Thélephe, obtient Aspasie pour lui-même, & l'épouse. Lysis au desespoir tombe évanoui aux pieds d'Aspasie; cette derniere en fait de même. Leurs peres & la mere touchés de ce spectacle en viennent à un éclaircissement. Argiléon cede Aspasie à son fils, & tous les personnages sortent contens. 1636.

Cette Piece est très-foible, on peut même dire qu'elle blesse les mœurs, attendu le mariage d'Argiléon & d'Aspasie, qui peut être consommé. L'Auteur auroit pu très-aisément sauver cette défectuosité, en faisant arriver le désespoir des deux Amans, avant la conclusion du mariage. On lui pardonnera si l'on fait réflexion que c'est ici le coup d'essai d'un homme qui n'avoit aucune inclination pour la Poësie Dramatique, & ne travailloit que par obéissance pour les ordres du Cardinal de Richelieu. M. Pelisson dans son Histoire entre sur ce sujet dans un détail qui mérite d'être rapporté. Après avoir dit que lorsque ce Cardinal connoissoit un bel esprit, qui n'avoit pas de goût pour ce genre de Poësie, il l'y engageoit insensiblement par toutes sortes de soins & de caresses: il ajoute,

1636. « voyant que Desmarets en étoit très-» éloigné, il le pria d'inventer du moins » un sujet de Comédie, qu'il vouloit » donner, disoit-il, à quelqu'autre, » pour le mettre en Vers. M. Desma-» rets luy en rapporta quatre bientôt » après. Celui d'*Aspasie* qui en étoit » un, lui plût infiniment: mais après » lui avoir donné mille louanges, il » ajouta, que celui-là seul, qui avoit » été capable de l'inventer, seroit ca-» pable de le traiter dignement, & » obligea M. Desmarets à l'entrepren-» dre luy-même, quelque chose qu'il » pût alléguer. Ensuite ayant fait re-» présenter solemnellement cette Co-» médie, devant le Duc de Parme, il » pria M. Desmarets de luy en faire » tous les ans une semblable. Et lors-» qu'il pensoit s'en excuser sur le travail » de son Poëme Héroïque de *Clovis*, » dont il avoit déja fait deux livres, & » qui regardoit la gloire de la France, » & celle du Cardinal même, le Car-» dinal répondoit, qu'il aimoit mieux » jouir des fruits de sa Poësie, autant » qu'il seroit possible, & que ne » croyant pas vivre assez longtems, » pour voir la fin d'un si long Ouvrage, » il le conjuroit de s'occuper pour l'a-

» mour de luy à des Pieces de Théatre, » dans lesquelles il pût se délasser agréa- » blement de la fatigue des grandes af- » faires ». 1636.

L'ILLUSION COMIQUE,

COME'DIE

DE M. CORNEILLE.

CEtte Piece, dit M. Corneille, est une galanterie extravagante, qui a tant d'irrégularités, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable, pour ne me pas repentir d'y avoir perdu quelque tems. Le premier Acte ne semble qu'un Prologue. Les trois suivans forment unePiece que je ne sçais comment nommer. Le succès en est Tragique. Adraste y est tué, & Clindor en péril de mort : mais le style & les personnages sont entierement de la Comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes,

1636. C'eſt un Capitan qui ſoutient aſſez ſon caractere de Fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouve peu, dans quelque langue que ce ſoit, qui s'en acquitte mieux. L'action n'y eſt pas complette, puiſqu'on ne ſçait à la fin du quatriéme Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils ſe dérobent plutôt au péril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y eſt aſſez régulier, mais l'unité de jour n'y eſt pas obſervée. Le cinquiéme eſt une Tragédie aſſez courte, pour n'avoir pas la grandeur que demande Ariſtote, & que j'ai tâché de l'expliquer. Clindor & Iſabelle étant devenus Comédiens, ſans qu'on le ſçache, y repréſentent une Hiſtoire qui a du rapport avec la leur, & ſemble en être la ſuite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention : mais c'eſt un trait d'art, pour mieux abuſer par une fauſſe mort, le pere de Clindor qui les regarde, & rendre ſon retour de la douleur à la joye, plus ſurprenant, & plus agréable.

Tout cela couſu enſemble fait une Comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de ſa repréſentation, mais

sur quoi il ne feroit pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, & quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut rien valoir...... Je ne m'étendrai pas davantage sur ce Poëme : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des tems ; & qu'il paroît encore sur nos Théatres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, & qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussiere, qui sembloient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

1636.

Le caractere du Capitan Matamore, fut à la vérité, la principale cause du succès de la Piece, où il étoit placé dans son plus grand éclat. Elle resta au Théatre aussi longtems que ce personnage attira des Spectateurs. Quel que fut sa réussite, M. de Fontenelle regarde l'*Illusion Comique* comme une Piece indigne de M. Corneille, depuis qu'il eut fait paroître sa *Médée*. « Il re- » tomba » dit-il « dans la Comédie, & » si j'ose dire ce que j'en pense, la chu- » te fut grande. L'*Illusion Comique*, » dont je parle icy, est une Piece irré-

Nous parlerons plus au long de l'Acteur qui avoit adopté ce Caractere.

1636. » guliere & bizarre, & qui n'excuse pas » par ses agrémens la bizarrerie de son » irrégularité. Il y domine un person- » nage de Capitan qui abbat d'un souf- » fle le Grand Sophi de Perse, & le » Grand Mogol, & qui une fois en sa » vie, avoit empêché le Soleil de se » lever à son heure ordinaire, parce » qu'on ne trouvoit point l'Aurore qui » étoit couché avec ce merveilleux » brave. Les caracteres outrés ont été » autrefois fort à la mode; mais qui » représentoient-ils? Et à qui en vou- » loit-on? Est-ce qu'il faut outrer nos » folies jusqu'à ce point-là, pour les » rendre plaisantes? En vérité ce seroit » nous faire trop d'honneur. Desma- » rets qui a fait une Comédie toute de » ce genre, & pleine de fous qu'on n'a » jamais vûs, dit pourtant dans sa Pré- » face, qu'il n'y a rien de si ordinaire » que de voir des Idiots s'imaginer » qu'ils sont amoureux, sans sçavoir » bien souvent de qui, & sur le récit » qu'on leur fait de quelque beauté, » courir les rues, & se persuader qu'ils » sont extrêmement passionnés, sans » avoir vu ce qu'ils aiment. Il nous » assure aussi qu'il y a beaucoup de » filles éprises de certains Héros de

» Roman, pour l'amour desquels elles 1636.
» mépriseroient tous les vivans. Il fal-
» loit que la Nature fut encore bien
» inconnue, lorsque ces caracteres-là
» plaisoient sur le Théatre, & les Au-
» teurs qui s'imaginoient avoir vû com-
» munément de ces sortes de folies par
» le monde, étoient eux-mêmes d'un
» caractere bien surprenant ».

On conviendra avec M. de Fontenelle de ce qu'il dit du caractere de Desmarets, mais, sans vouloir combattre son sentiment, usons d'un peu plus d'indulgence. Le personnage de Matamore, quoiqu'outré dans tous les tems, le paroissoit moins au siecle dont nous parlons. Il avoit été inventé par les anciens Grecs & Latins, plutôt pour le divertissement du Peuple, que pour son instruction. Les Italiens qui n'ont eu pour but que l'amusement, ne manquerent pas d'en faire usage, ainsi que nos premiers Auteurs François, qui ignoroient encore le genre de la bonne Comédie. A cette observation générale, qui convient également au Rôle du *Parasite*, ajoutez la situation des esprits échauffés par la lecture des Romans de Chevalerie François & Espagnols; la licence & le désordre in-

1636. troduits par les Guerres Civiles, & que les Ordonnances les plus séveres eurent beaucoup de peine à réprimer. La France fourmilloit de Rodomonts ; il ne falloit pas moins qu'un portrait aussi chargé que le Matamore, pour les corriger de ce ridicule.

L'ATHÉNAÏS,

TRAGI-COME'DIE

DE M. MAYRET.

C'Est le même sujet qui a été traité longtems après par M. de la Grange. Voici de quelle maniere l'ancien Poëte François l'a rendu. Il suppose que Théodose entend & voit à travers une porte vitrée, Athenaïs qui vient en pleurs se jetter aux pieds de Pulchérie, & lui demande justice contre son frere, qui refuse de lui donner sa légitime. Cette question se trouve décidée par la Loy, qui force la Princesse à confirmer le Testament du Pere, qui prive sa fille de sa succession. Ce malheur ne sert qu'à élever Athénaïs au plus haut dégré de gloire. Dès cette

premiere vuë, l'Empereur en devient amoureux, & veut la placer sur son trône. Elle s'en deffend modestement : mais Pulchérie charmé de voir son frere s'attacher à une personne qu'elle espere dominer plus facilement qu'une Princesse de son rang, consent avec joye à ce mariage. C'est ici la fin du troisiéme Acte, qui raisonnablement devroit être celle de la Piece, puisque le reste n'est qu'une continuation superflue. La diversité des Religions retarde la conclusion de cet hymen. On employe inutilement les plus fameux Docteurs pour convertir Athénaïs au Christianisme, enfin Paulin, Confident de l'Empereur, entreprend cet Ouvrage, & le termine à son honneur. On croiroit que c'est ici la catastrophe. Nullement : Athénaïs demande un délay de trois jours, pendant lesquels l'Empereur se livre assez légerement à un soupçon jaloux, & sans vouloir l'approfondir, il chasse ignominieusement son Epouse future. Pulchérie instruite de son innocence la fait rentrer en grace. Théodose, pour réparer sa faute, avance d'un jour le terme de son mariage. Si la Piece ne finissoit pas en cet endroit, on auroit sujet de craindre, que quel-

que nouvel incident, aussi mal amené, ne servit de continuation (*a*).

1636.

(*a*) Théodose le jeune qu'on nous représente très-attaché à la Religion Catholique, fait ici à Athénaïs des complimens, qui seroient mieux placés dans la bouche d'un Payen. On doit pardonner cette faute à l'Auteur. Enflé du succès de sa *Sophonisbe*, il s'est cru peut-être en droit de négliger ses Ouvrages. Son *Roland furieux* contient une partie du Roman de l'Arioste. La Piece dont nous parlons, est comme on le voit pleine d'incidens, il semble que Mayret ne sçachant comment s'en tirer, y vouloit faire entrer toute la vie d'Athénaïs. La jalousie de Théodose est fondée dans l'histoire. Ce Prince, ayant, dit-on, fait présent d'une pomme à l'Impératrice, cette Princesse, au lieu de la manger, comme elle l'assura à son mary, l'envoya à Paulin qui étoit alors malade, comme une marque de son attention pour un homme qui méritoit son estime & sa reconnoissance. On rapporta la chose à l'Empereur, qui la prenant en mauvaise part, en conçut une jalousie extrême, dont on eut bien de la peine à le faire revenir. Ce fait, dis-je, est rapporté par les Historiens : mais il n'est arrivé que depuis le mariage de Théodose. D'ailleurs il peint trop la foiblesse de l'esprit de ce Monarque, le poëte n'auroit pas dû employer ce trait, qui le fait tomber dans un anachronisme. Les regles dramatiques & celles du bon sens, veulent que lorsqu'on introduit un Héros sur la Scene, on tâche à le présenter du côté le plus favorable.



1636.

LA MARIANE,

TRAGE'DIE

DE M. TRISTAN.

AUcun Auteur n'avoit débuté au Théatre d'une maniere si brillante : quoiqu'elle ne soit que le premier Ouvrage de Tristan, la piéce que nous annonçons non seulement, surpassa par son succès la Tragédie de *Médée* de M. Corneille, mais sembla balancer celui du *Cid*, avec lequel elle parût en concurrence l'hiver suivant. (*a*) Elle eut dans sa nouveauté,

(*a*) « Le même hiver qui » vit paroître *le Cid*, vit » paroître aussi *la Marianne* de Tristan, autre Ouvrage célébre, & » qui s'est maintenu sur » le Théatre presque au » tems présent. Je parle » de cent ans qui se sont » écoulés depuis ce temslà, à-peu-près comme » je parlerois de deux » mille ans qui nous séparent des Grecs. En » effet, si l'on considere » quel nombre prodigieux de Tragédies sont » oubliées pour jamais, » & combien le goût a » changé, il est presque » aussi glorieux à une » piece de s'être conservée sur le Théatre pendant ces cent ans, ou » environ, qu'il l'est à » celle des Grecs de s'être conservées deux » mille ans dans les Bibliothéques. Car un » livre subsiste plus facilement dans une Bibliothéque, qu'une » piece sur le Théatre. » *Vie de P. Corneille, par M. de Fontenelle.*

1636. & s'est conservée jusqu'aujourd'hui une grande réputation. On en parle encore comme d'une des meilleures piéces qui ayent paru du tems de M. Corneille, & la même main qui avoit hazardé ses corrections sur le Cid, ne dédaigna pas d'entreprendre la même Rousseau. chose pour Marianne. Cependant la lecture de ce Poëme, ne répond pas à cette haute réputation. On s'appercevra aisément qu'il a de grands défauts dans la conduite, que la versification en est lâche, pleine d'expressions basses, d'inutilités, & de détails froids. A la vérité, le sujet est interressant, & l'action de la mort de Marianne touche infiniment. Le caractere d'Hérode est assez bien soutenu, & la véhémence de la passion dans l'idée des choses, fait supporter la foiblesse des vers, & donner des applaudissemens au cinquiéme Acte (*a*). Nous sommes très-persua-

(*a*) Joignons ici la réflexion que M. Corneille fait à ce sujet dans son discours sur le Poëme Dramatique. « Plus on » differe la catastrophe, » plus les esprits demeu» rent suspendus, & » l'impatience qu'ils ont » de sçavoir de quel côté » elle tournera, est cause » qu'ils la reçoivent » avec plus de plaisir, » ce qui n'arrive pas » quand elle commence » avec cet Acte. L'Au» diteur qui la sçait trop» tôt, n'a plus de cu» riosité, & son atten» tion languit durant

dés,

dés, avec M. Corneille, que la bonté des Acteurs, & sur-tout de celui qui remplissoit le principal personnage, contribuerent fort à sa réussite. Voici le plus beau morceau de Poësie qui soit dans la piece. C'est l'imprécation que fait Hérode contre les Juifs, lorsqu'il a appris la mort de Marianne. 1636.

Vous, peuples oppressés, Spectateurs de mes crimes,
Qui portez tant d'amour à vos Rois légitimes,
Montrez de cet ardeur un véritable effet,
Employant votre zele à punir mon forfait.
Venez, venez venger sur un tyran profane
La mort de votre belle & chaste Marianne:
Punissez aujourd'hui mon injuste rigueur;
Accourez me plonger un poignard dans le cœur.

» tout le reste, qui ne » lui apprend rien de » nouveau. Le contraire » s'est vû dans *la Marianne*, dont la mort, » bien qu'arrivée dans » l'intervalle qui sépare » le quatriéme Acte du » cinquiéme, n'a pas » empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui » occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. » Mais je ne conseillerois à personne de s'assurer sur cet exemple: » il ne se fait pas des miracles tous les jours, & » quoique son Auteur eut » bien mérité ce beau » succès, par le grand » effort d'esprit qu'il » avoit fait à peindre » les désespoirs de ce » Monarque, peut-être » que l'excellence de » l'Acteur qui en soutenoit le personnage, » y contribuoit beaucoup. »

1636. Appaiſez de mon ſang votre innocente Reine
Que je viens d'immoler à ma cruelle haine.
Mais vous n'en ferez rien timide Nation,
Qui n'oſez entreprendre une belle action :
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire ;
Vous auriez du regret de vivre dans l'Hiſtoire,
Et qu'un trait de courage, & de fidélité
Vous rendit remarquable à la poſtérité.
Témoins de ſa baſſeſſe & de ma violence,
Cieux, qui voyez le tort que ſouffre l'innocence,
Verſez ſur ce climat un malheur infini,
Puniſſez ces ingrats qui ne m'ont point puni :
Donnez-les pour matiere à la fureur des armes,
Qu'ils flotent dans le ſang, qu'ils nagent dans les larmes :
Faites marcher contr'eux des Scythes, des Gélons,
Et s'il ſe peut encor des monſtres plus félons,
Qui mettent ſans horreur, en les venans ſurprendre,
Et leurs troupes en ſang, & leurs maiſons en cendre :
Qu'on leur vienne enlever leurs enfans les plus chers,
Et qu'une main barbare en frape les rochers.

Qu'on force devant eux leurs femmes & leurs filles, 1636.
Que la peste & la faim consomment leurs familles,
Que leur Temple orgueilleux, parmi ces mouvemens,
Se trouve renversé jusqu'à ses fondemens.
Et si rien doit rester de leur maudite race,
Que ce soit seulement des sujets de disgrace,
Des gens que la fortune abandonne aux malheurs;
Qu'ils vivent dans la honte, & parmi les douleurs:
Qu'ils se trouvent toujours couverts d'ignominie,
Qu'on les traite par-tout avecques tyrannie:
Que sans fin par le monde ils errent dispersés,
Qu'ils soient par tous endroits & maudits, & chassés;
Qu'également par-tout on leur fasse la guerre,
Qu'ils ne possedent plus un seul pouce de terre,
Et que servant d'objet à votre inimitié,
L'on apprenne leurs maux, sans en avoir pitié.

Nous avons déja parlé du succès de

1636. cette Tragédie, en donnant la vie de l'Abbé de Boisrobert, qui en présence du Cardinal de Richelieu, & de Mondory, déclama le rôle d'Hérode. On a aussi remarqué à l'article de ce Comédien, qu'après avoir représenté ce même rôle au-delà de l'attente de tout le monde, il fut obligé de quitter le Théatre. Avant de passer à la vie de l'Auteur, nous ne pouvons mieux terminer l'Extrait de sa piece, que par le passage suivant. C'est le Pere Rapin, qui dans ses Réflexions sur la Poëtique, nous apprend que quand Mondory jouoit la Marianne au Marais, le peuple n'en sortoit jamais que rêveur & pensif, faisant réflexion à ce qu'il venoit de voir, & pénétré en même-tems d'un grand plaisir, en quoi, ajoute-t-il, on a vû un petit crayon des fortes impressions que faisoit la Tragédie Grecque.

Histoire de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé d'Olivet, Tome II.

François Tristan l'Hermite, Gentilhomme ordinaire de M. le Duc d'Orléans, naquit au Château de Souliers en la Province de la Marche, en 1601.

Parmi quelques fictions dont M. Tristan peut avoir embelli son Page disgracié, nous y trouvons la véritable

1636.

Histoire de sa jeunesse, & même il n'a pas eu grand besoin de recourir au mensonge, pour lui donner tout-à-fait l'air de Roman. On y voit qu'il se disoit issu d'une très-ancienne maison, jusqu'à compter parmi ses ancêtres le fameux Pierre l'Hermite, Auteur de la premiere Croisade, & Tristan l'Hermite, Grand-Prevôt sous Louis XI. Que dans son enfance il fut amené à la Cour, & mis en qualité de Gentilhomme d'honneur auprès du Marquis de Verneuil, fils naturel d'Henri IV. Qu'à l'âge de treize ans, s'étant battu contre un Garde du Corps, & ayant tué son homme, il prit la fuite & se sauva en Angleterre; d'où après diverses avantures, il voulut passer à la Cour de Castille, pour s'y présenter au Connétable Jean de Velasque son parent, mais qu'en traversant la France *incognito*, lorsqu'il fut en Poitou, il manqua d'argent, & de tout secours pour continuer son voyage, de sorte qu'il se mit entre les mains de la fortune. Elle lui fit trouver entrée chez l'illustre Scévole de Sainte-Marthe, qui parvenu à un âge fort avancé, vivoit à Loudun sa patrie, dans un doux & honorable repos. Ce docte Vieillard qui

1636. avoit toujours fait son amusement de la Poësie, fut charmé de retenir un jeune homme vif, amusant, porté aux belles connoissances, & qui d'ailleurs pouvoit, en faisant auprès de lui l'office de Lecteur, lui être d'un grand secours. Tristan passa dans cette maison, c'est à-dire dans le sein des Lettres, quinze ou seize mois. Après quoi, par les bons offices de Messieurs de Sainte-Marthe, il devint Sécretaire du Marquis de Villars Montpezat, qui faisoit sa demeure au grand Précigny en Touraine A quelque tems de-là, ce Marquis fut appellé par le Duc de Mayenne à Bordeaux, & y mena son Sécretaire. La Cour y passa en 1620. Tristan, qui jusqu'alors, avoit déguisé à ses Maîtres son nom & sa naissance, fut enfin reconnu par M. d'Humieres, premier Gentilhomme de la Chambre. Et Louis XIII. à la priere de ces Seigneurs, non-seulement lui accorda sa grace, mais même lui fit amitié. Voilà où finissent les deux premiers livres de son Page disgracié. Il en promettoit deux autres Livres qu'il n'a point publiés : ainsi sur le reste de sa vie, nul détail. On sçait seulement qu'étant né Poëte, ce talent lui procura une entrée chez Gas-

ton de France, Duc d'Orléans, qui lui donna une charge de Gentilhomme de sa maison. 1636.

Le jeu étoit sa passion dominante, & il y perdoit tout ce qu'il pouvoit hazarder. Il a reçu, à diverses fois, mille pistoles de M. le Duc de Saint Aignan, & n'a pas, dit-on, trouvé dans cette somme, de quoi s'achetter un habit honnête. Cette passion du jeu étoit si grande, que dès sa jeunesse, elle l'avoit jetté dans des embarras, dont il ne se seroit pas tiré facilement, si la vivacité de son esprit ne lui en avoit suggeré les moyens. Tout le monde sçait le tour qu'il joua à son Maître, au sujet d'un oiseau qu'il disoit avoir payé une grosse somme, & dont il avoit perdu l'argent au jeu. Cette histoire se trouve pareillement dans son Page disgracié.

Ce qui a davantage distingué Tristan, ce sont ses Poëmes Dramatiques, & sur-tout *la Mariane*; ses Ouvrages lui procurerent une place à l'Académie en 1648.

Il tomba malade à l'Hôtel de Guise, où il avoit son logement, & y mourut pulmonique le 7. Septembre 1655. âgé de cinquante-quatre ans. Sa mort

1636. a été célébrée de la façon suivante par la Muse de Loret du 11. Septembre de cette année.

Mardy cet Auteur de mérite
Que l'on nomme Tristan l'Hermite,
Qui faisant aux Muses la Cour
Donnoit aux vers un si bon tour,
Si vertueux, si Gentilhomme,
Et qui d'être un fort honnête homme
Avoit en tout lieu le renom,
Décéda du mal de poulmon,
Dans le très-noble Hôtel de Guise,
Où ce Prince que chacun prise,
Par ses admirables bontés
Ses soins & générosités,
Dès longtems s'étoit fait paroître
Son bienfaicteur, Mécene, & maître.
On mit dans l'Eglise Saint Jean
Le corps dudit Monsieur Tristan.

Voici une prosopopée où ce Poëte s'étoit peint lui-même.

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flatai toujours de l'espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur.
Je me vis toujours pauvre, & tachai de paroître,
Je vécus dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

1636.

M. Tristan avoit pris soin d'instruire un Disciple, dont la réputation alla au-delà de la sienne : c'étoit le célébre M. Quinault. M. le Duc de Montausier dit en parlant de Tristan, qu'en mourant il avoit laissé son esprit de Poëte à cet éleve, qu'il auroit bien voulu lui laisser son manteau, mais qu'il n'en avoit point. M. de Montmort rendit en vers cette plaisanterie, dans l'Epigramme suivante.

Elie, ainsi qu'il est écrit
De son manteau joint à son double esprit
Récompensa son serviteur fidéle.
Tristan eut suivi ce modele,
Mais Tristan qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'est un Prophéte
En laissant à Quinault son esprit de Poëte
Ne pût lui laisser de manteau.



1636.

LA MORT DE CESAR,

TRAGE'DIE

PAR M. DE SCUDERY.

Scudery, Préface de la Tragédie d'Arminius.

«LE succès de cette Tragi-Comé»die, » dit l'Auteur, en parlant de son *Prince déguisé*, « fut si extraor»dinaire, que je n'osai la faire suivre »par une autre de même nature, & je »crus que pour la surpasser, il falloit »monter la Lyre sur un ton plus haut. »Je fis donc *la Mort de César*, qui fut »ma premiere Tragédie, & si la voix »publique ne me flata point, toutes »les parties de cet Ouvrage ne furent »pas indignes de la majesté de l'an»cienne Rome, & de la grandeur de »son sujet (*a*) ».

La Préface que M. de Scudery a mis

(*a*) « On représenta » avec applaudissement » LA MORT DE CESAR » de M. de Scudery, » Poëme certainement » incomparable en son » espece, & qui sans » doute le sera toujours, » dont la force des pen» sées, & la magnificen» ce des vers le rendent » digne de la majesté de » la vieille Rome, & » tant il est irrégulier en » toute son œconomie ». *Sarrazin*, *Discours sur l'Amour tyrannique de M. Scudery*.

à la tête de cette Tragédie, mérite d'être extraite. « Je sçais bien que cette » Tragédie est dans les regles, qu'elle » n'a qu'une principale action, où » toutes les autres aboutissent; que la » bienséance des choses s'y voit obser- » vée, le Théatre assez bien entendu, » & les pensées & la locution assez » proportionnées à la grandeur de mon » sujet, & qu'enfin, si je dois tirer » quelque gloire de la Poesie, il faut » que cet Ouvrage me la donne. Mais » avec tout cela, je t'avoue que l'idée » que j'ay conçu de cet art, est si haute, » que mes paroles n'en sçauroient ap- » procher. Et qu'à la représentation de » mes Poëmes, je suis toujours le moins » satisfait. Ne t'imagine donc pas, de » voir un Tableau fini, puisque j'écris » à tous ceux qui partent de ma main, » *Scudery faisoit cette peinture*, & non » pas jamais, *a fait*. Tant il est vray » que j'ébauche mieux que je n'a- » cheve; tant il est certain que je le » connois ». 1636.

La Tragédie est précédée d'un Prologue en vers libres. C'est un Dialogue entre le Tibre & la Seine: cette derniere, après avoir loué le Roy Louis XIII. continue par cet éloge du Cardinal de Richelieu.

1636.

LA SEINE.

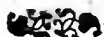
Ne connois-tu pas Richelieu ?
Quoy ! cet illustre demi-Dieu
N'auroit-il point d'Autels dans ta Rome fameuse ?
Lui qui par des hauts faits qui n'ont point de pareils,
Et par ses bons conseils,
A vaincu l'Océan, l'Eridan & la Meuse.



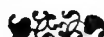
Demande aux monts audacieux
De qui le front touche les Cieux,
Si leur fermeté cede à celle de son ame.
Les Alpes te diront, qu'il lui falut dompter
(Avant que d'y monter)
Les rochers, les torrens, & le fer & la flame.



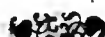
Mais je parle de ses Exploits,
Et je manque déja de voix ;
Leur nombre m'épouvante, & ma bouche enfermée
Approuve mon silence, & ne desire plus ;
Ces discours superflus,
Si tu les dois sçavoir, c'est de la Renommée.



Elle pourra t'apprendre encor
Qu'Apollon à sa Lyre d'or
Par les liens qu'il reçoit de sa main libérale:
Et que ce grand Héros estime les Neuf Sœurs,
Fait cas de leurs douceurs,
Et leur donne à chanter sa gloire sans égale.



Aussi jamais les doctes mains
Soit des Grecs, ou soit des Romains,
N'ont tracé du bien dire une si haute idée:
Et jamais Euripide en voulant l'égaler
N'eut fait si bien parler
Hérode, Sophonisbe, & la docte Médée.



Aujourd'hui même en toutes parts
La mort du premier des Césars
S'en va faire admirer notre Scene Tragique.
Tarde un peu sur mes bords, où pour te réjouir,
Je veux te faire oüir
Tout un Peuple ravi de voir ta République.

LE TIBRE.

S'il te plaît, j'y suis résolu
Ton commandement absolu
Ne peut trouver en moy que de l'obéissance, &c.

1636. Nous avons cru que cet échantillon du Prologue ne déplaira pas aux Curieux. La Tragédie doit avoir eu beaucoup de succès dans son tems. Les caracteres sont passablement soutenus, & peints d'après les Historiens. Il est vray que faute d'entendre assez le Théatre, l'Auteur a chargé son Poëme de trop d'évenemens, que ses Scenes sont décousues, & sans liaison, mais il s'est sauvé par certaines beautés qu'il a répandues dans les détails, par quelques expressions heureuses, & par l'esprit, qui cependant l'emportoit souvent un peu trop loin.

Le premier Acte est le plus régulier, il contient l'exposition du sujet, & la conversation de Brute & de Cassie.

BRUTE.

Les Peuples que le sort a soumis à des Rois,
En doivent révérer la personne & les Loix.
C'est là mon sentiment, & je tiens que sans crime
On ne peut renverser un trône légitime.
Mais César est injuste, en voulant nous ôter
Ce que tous les trésors ne sçauroient acheter.

1636.

D'égal il se fait Maître, & Rome enfin trompée,
Voit bien que c'est pour lui qu'elle a vaincu Pompée :
Que c'étoient deux Rivaux également épris
Qui faisoient un combat dont elle étoit le prix.
Qu'ils avoient même but, & vouloient entreprendre
D'ôter la liberté, feignant de la deffendre.
De sorte qu'en leur gain, nous ne pouvions gagner,
Puisqu'ils avoient tous deux le dessein de régner :
Et que de quelque part qu'eut panché la balance,
Rome devoit souffrir la même violence. &c.

César est assassiné à la derniere Scene du quatriéme Acte. Le Poëte auroit pu faire passer cette action derriere le Théâtre. Les Spectateurs auroient été plus satisfaits de l'apprendre par un récit, aussi bien que le songe de Calphurnie, femme de César. Antoine vient au cinquiéme Acte prononcer son Oraison funebre. Ce coup de Théatre est éclatant, & marque l'adresse de l'Auteur, qui ne manquoit pas de talent pour le pathétique, & dont la

1636. versification enflée produit ici assez d'effet. Après une peinture très-forte de cette Mort Tragique, l'Orateur ajoute.

ANTOINE.

Et vous, Peuple Romain, perdrez-vous la
mémoire
Que des mains de César vous tenez votre
gloire ?
Ne vous souvient-il plus qu'il rangea sous vos
Loix
Ces Peuples aguerris, ces généreux Gaulois ?
Et que fendant les flots de l'humide campagne,
Il porta votre nom dans la Grande Bretagne ?
Et fit voler votre aigle, & régner en des
lieux,
Qui n'étoient commandés, ni connus que des
Dieux.

. . . .

Mais comme une vertu semble en former une
autre ;
Il ne vouloit du bien que pour faire le vôtre.
Voyez comme l'amour qui conduisoit sa
main
Combloit de ses bienfaits tout le Peuple Romain.

Lisez

1636.

Lisez ce Testament, il l'écrivit lui-même :
O d'un cœur libéral magnificence extrême !
Il vous y donne à tous ; & l'un de ses meurtriers
Se trouve encore mis entre ses héritiers.
Eh ! quoi tant de faveur rend votre ame obligée
Et sa funeste mort ne sera point vengée.
Il faut se déclarer, sus donc, répondez tous,
C'est le sang de César (Romains) qui parle à vous. Il montre la robe de César.

Quoy ! voulez-vous souffrir que les races futures
En frémissant d'horreur de voir nos avantures,
Vous blâment comme Brute, en manquant de courroux.
C'est le sang de César (Romains) qui parle à vous.

Au moins, n'oubliez pas qu'Antoine plus fidéle
Montrant votre devoir, fit paroître son zéle,
Et que pour s'acquitter, il vous dit à genoux,
Que le sang de César (Romains) parloit à vous.

Si l'Auteur avoit terminé sa Tragédie en cet endroit, il auroit mieux fait,

1636\. que d'y ajouter l'apotheose de César. Au reste, comme cette Tragédie est la premiere & la plus passable de M. de Scudery, nous croyons devoir joindre encore les Extraits suivans.

Antoine blâme César de trop de clémence, & ajoute qu'il craint qu'elle ne lui soit fatale.

ANTOINE.

Acte II. Scene I.

Quiconque tient en main la puissance usurpée,
En tout tems, en tout lieu, y doit tenir l'épée;
Tel Prince doit avoir (comme celui d'Enfer)
Et le Trône de flâme, & le Sceptre de fer.
Et comme il est servi par la seule contrainte,
Il doit s'environner de terreur & de crainte.
Abbatre les plus grands qui choquent son pouvoir,
Pour contenir le reste aux termes du devoir;
Et de leur infortune augmentant sa puissance,
Avoir moins de Sujets, & plus d'obéissance.

. . . .

Acte III. Scene I.

Le peuple est insolent quand on le traite bien,
La douceur vous peut nuire, & ne vous sert de rien.

Ces ames du commun tiennent de leur naissance, 1636.
Insensibles toujours à la reconnoissance.
La rigueur les instruit, leur montre le devoir,
Et leur ôte le vice avecques le pouvoir.
Un esprit populaire est souple dans la peine,
Et semblable au Lyon, il est doux à la chaîne:
Il reconnoît son maître, & pareil en ce point,
Il le craint, il le suit, mais il ne l'aime point.
Il a toujours dans l'ame une vieille querelle
Pour cette liberté qui lui fut naturelle:
Et tout Usurpateur, après l'avoir soumis,
En comptant ses Sujets, compte ses ennemis.

La réponse de César est digne de lui.

CÆSAR.

Si ce discours est vray, c'est pour la tyrannie.
Mais quand je régirois des Tygres d'Hyrcanie,
Avecques la douceur dont je les ai traité,
Je les désarmerois de tant de cruautés.

1636. Quel bien pouvoit avoir cette franchise antique,
Que je n'aye augmenté dans notre République ?
Suis-je avare ou cruel ? ay-je souillé mes mains
Par le désir de l'or, ou du sang des Romains ?
Et, hors le seul honneur de ce grade où nous sommes,
Ay-je rien au-dessus du vulgaire des hommes ?

. . . .

Au reste, pour mes jours, j'en regarde la fin
Comme un point résolu de l'Arrêt du destin :
Et tiens par le discours, dont mon ame est pourvûe,
Que la plus douce mort, est la plus imprévûe.

. . . .

Acte IV. Scene I. Pour ce mal à venir, dont je suis menacé,
Il m'étonne aussi peu, comme a fait le passé.
Et mon esprit égal, sans tristesse ni joye,
Voit toujours d'un même œil ce que le Ciel m'envoye.

1636.

A quoy sert aux Mortels de vouloir murmurer
Contre un mal nécessaire, & qu'il faut endurer?
Je ne m'afflige point d'une crainte inutile;
Mon ame est en repos, mon esprit est tranquile;
Et la même raison, qui me fait discourir,
Ne m'apprend-t-elle pas que César doit mourir?
J'aurai le même sort du Fondateur de Rome:
Et ce nom de César, n'ôte point celui d'homme:
Mais je ne me plains pas d'un si foible pouvoir,
J'ay cherché de la gloire, & je crois en avoir.
Or comme elle est durable, & d'essence immortelle,
C'est de-là que j'attends que la mienne soit telle,
C'est par-là que mon cœur veut braver le trépas,
Et par-là seulement, César ne mourra pas.
Ainsi donc, soit ma fin naturelle, ou contrainte,
Je la verrai venir, sans tristesse ni crainte,
Et ne m'importe pas si la Parque m'abat
Au lit, au Capitole, ou dedans un combat.
&c.

1636. Les Vers qu'on va lire peignent assez bien le caractere de l'Epicurien Cassius.

Acte I. Scene I.

BRUTE.

Il n'appartient qu'aux Dieux de sçavoir l'avenir,
Commençons toujours bien, & laissons-les finir.

CASSIE.

Brute, s'il est des Dieux, ils s'occupent ailleurs
Qu'à nous rendre contens, & nos destins meilleurs.

Acte II. Scene IV. . . . .

Quoi ! que de certains Dieux les troupes affamées
Viennent dessus l'Autel se paître de fumées ?
Oracle, sacrifice, augure, vol d'oiseaux,
Dieux du Ciel, de l'Enfer, de la Terre, & des Eaux.
Invention humaine aussi belle que feinte,
Vous ne me donnez point de sentiment de crainte.
Je pénetre le voile, & découvre à travers
Que rien que le hazard ne conduit l'Univers.

1636.

AMÉLIE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. ROTROU.

LE ſujet de cette piece eſt très-foible. Amélie promiſe par ſon pere à Eraſte, refuſe d'y conſentir; elle ne ſonge qu'à Dionis, qui, à ſon tour, eſt aimé de la ſœur d'Amélie. Cette derniere ſe fait enlever par ſon Amant, & rencontre Cloris traveſtie en homme. Cette Cloris eſt une fille qu'Eraſte a aimée, mais qu'il a oubliée, ne la croyant plus vivante. Eraſte pourſuivant Amélie, retrouve cette ancienne Maîtreſſe; ſa vue le fait rentrer dans ſes premieres chaînes. Leur reconnoiſſance conduit les autres perſonnages à un favorable dénouement. Amélie délivrée des importunités d'Eraſte, obtient la permiſſion d'épouſer Dionis: & ſa ſœur ne pouvant eſpérer ce dernier, donne la main à Liſidan, ſon ancien Amant. Il y a un Capitan qui ſe dit amoureux d'Amélie: mais il ne paroît ſur la Scene, que pour vanter

1636. ses exploits imaginaires, & donner des preuves réelles de sa poltronnerie. Voici de quelle façon on le congédie à la fin de la piéce.

AME'LIE à *Emile*.

Adieu terreur du monde.

LISIDAN.

Adieu race des Dieux.

ERANTE.

Adieu, divin charmeur des ames & des yeux.

ERASTE.

Adieu, le plus vaillant de la terre & de l'onde.

CLORIS.

Adieu le plus grand fou qui soit dans tout le monde.

LE VALET.

Nous voilà grands Seigneurs.

EMILE.

Suis-les, atteints ces gens,
Ma vengeance dépend de tes pas diligens.
Je veux, pour contenter la fureur qui m'enflâme
Voir à ces lâches cœurs vomir le sang & l'ame.
Je les combattrai seul; arrête toutefois,
Je dois plus noblement employer mes exploits,

Une

1636.

Une si méprisable & facile victoire,
Effaceroit mon nom, & terniroit ma gloire :
Quelque dessein qu'ils ayent d'exercer mon courroux,
Ils n'auront pas l'honneur de mourir de mes coups.

LE VALET.

Que vos bras sont puissans ! & vos exploits superbes !
Que de vaincus à bas ! que de corps sur les herbes !
C'est trop fait pour un coup : allons parmi les pots,
Après tant de travail prendre un peu de repos.

BRADAMANTE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

De toutes les pieces de M. de la Calprenede, voici la plus foible, pour la conduite, & la versification, & nulle noblesse dans la peinture des caracteres de ses personnages. On y trouve même des Scenes qui frisent les

discours des petits bourgeois. On en va
1636. juger par quelques couplets de la septiéme Scene du Premier Acte.

Léon forcé de combattre Bradamante qui a obtenu de Charlemagne de n'épouser que celui qui la vaincra; Léon, dis-je, fait un compliment à cette célébre guerriere sur la nécessité où il se trouve d'agir en ennemi, lorsqu'il est le plus tendre des amans. Bradamante le remercie assez froidement, & ajoute.

BRADAMANTE.

Mais toutefois l'honneur que votre amour me fait
M'oblige à vous donner un conseil salutaire.
Monsieur, déportez-vous d'un dessein téméraire,
Il tient encore à vous d'éviter ce malheur,
Ou bien soyez muni d'une rare valeur:
Vous courrez un danger plus grand que l'on ne pense.

LÉON.

Amour, contre vos coups est toute ma défense.
Il les détournera, sans bouger de ce cœur,
Redoublera ma force, & me rendra vainqueur,

Si le Ciel m'eſt contraire, & que ſur la pouſſiere 1636.
Je trébuche à vos pieds, privé de la lumiere,
Quels Dieux! fuſſent-ils tous libres de paſſion,
Ne feront envieux de ma condition,
Voir bâtir mon tombeau par une main ſi belle,
N'eſt-ce pas me combler d'une gloire immortelle?

MARPHISE, *ſœur de Roger.*

Je n'envierai jamais un ſemblable bonheur,
J'aime mieux de mon gré lui quitter cet honneur.

AYMON.

Pour le repos commun il ſeroit néceſſaire
Qu'on ne ſe mêlât point que de ſon propre affaire.
Mais la confuſion eſt ſi grande aujourd'huy,
Que chacun met le nez aux familles d'autruy.
Madame, croyez-moy, qu'en ce qui ne nous touche,
Nous ferions beaucoup mieux de n'ouvrir point la bouche.

MARPHISE.

Quoy! Monſieur; eſt-ce donc à moi que vous parlez?
Certes, c'eſt ſans ſujet, que vous me querellez.

1636. Mes soins sont bien ailleurs que dans votre famille.

AYMON.

Pourtant, vous vous mêlez de gouverner ma fille,
Lui donner des conseils qui troublent sa raison,
Et vous avez déja divisé ma maison.
Renaud est son azile, & vous, sa confidente,
Et tous deux recherchez sa ruine apparente.
Madame, c'est de-là que naissent mes regrets;
Vous ne la conseillez que pour vos intérêts,
Ou les vôtres à part, pour ceux de votre frere.

MARPHISE.

Elle pourroit ici témoigner le contraire,
Et que j'aime son bien, que vous n'avancez pas.
L'or, les biens, les grandeurs ont pour vous des appas,
Et l'éternelle soif de votre humeur avare,
Pour votre propre sang, vous a rendu barbare.
Doit-elle relever votre condition,
Et servir d'instrument à votre ambition?
Et la contraindrez-vous de se rendre amoureuse
Pour élever pour vous une fortune heureuse?

1636.

Monsieur, vous avez tort de me faire parler,
Je ne suis pas d'humeur de rien dissimuler:
Et les fortes raisons qui combattent pour
elle,
Me feront à jamais embrasser sa querelle.

AYMON.

Je soutiendrai la mienne, & je lui ferai
voir,
Que je la puis ranger aux termes du devoir.
Suffit, que désormais rien ne vous interresse,
Que de vos actions vous soyez la maîtresse,
Sans plus vous informer comment on vit
chez moi.

RENAUD.

Vous quereller ainsi ? même devant le
Roy,
C'est abuser vraiement d'une douceur ex-
trême.

AYMON.

Vous avez tout oüi, je vous en dis de même.

RENAUD.

Et les mêmes raisons qu'elle a dites ici,
Sauf ce que je vous dois, je vous les dis aussi.

1636. CHARLES.

C'est prendre trop de tems en des discours
frivoles,

Je n'entens tous les jours que des mêmes
paroles.

Aymon, votre courroux va toujours trop
avant.

On rapporte que le Cardinal de Richelieu s'étant fait lire une Tragédie de cet Auteur, dit que la piece étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches. Ceci fut rapporté à notre Poëte, qui répliqua par une saillie digne d'un Gascon : comment lâche, dit-il, il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede. Lorsqu'il fit cette réponse, il avoit apparemment oublié sa Tragi-Comédie de *Bradamante*.



1636.

DIDON,

TRAGEDIE

DE M. DE SCUDERY.

APrès un éloge de Virgile, l'Auteur ajoute dans son avertissement. « Bien que ce fameux Auteur » soit incomparable par-tout (son Enéïde) il faut avouer, qu'en ce qui regarde Didon, il s'est surpassé lui-même, comme ailleurs il a surpassé » les autres. Saint Augustin, dont le » goût est si délicat, pour les bonnes » choses, confesse qu'il n'a jamais pû » lire sans larmes, les plaintes de cette » belle affligée..... J'ai tâché de toutes » les forces de mon esprit d'élever en » cette occasion, la Poësie Françoise, » à la magnificence de la Latine. J'ai » cherché la pompe, & la majesté des » vers : j'ai suivi les pensées de mon » Auteur, & peut-être aussi heureusement qu'aucun de mon tems ait » pû faire. »

Nous ne doutons point que M. de Scudery n'ait fait tous ses efforts pour

1636. rendre les beautés de son original ; mais nous sommes très-persuadés qu'il s'en est éloigné beaucoup plus qu'il n'a cru, & que peu de personnes verseront des larmes à la lecture de ce Poëme : les vers bas, & les platitudes dont il n'est que trop rempli, seroient plus capables de faire rire.

Nous avons déja remarqué que M. de Scudery ignoroit l'art de dresser le plan d'une piece, & qu'il étoit obligé d'entasser les événemens pour remplir ses Actes. Pour s'assujettir à la régle des vingt-quatre heures, il suppose qu'Enée n'a abordé à Carthage, que la veille. Didon le prie de lui faire le récit de ses avantures ; elle lui propose ensuite une partie de chasse. Ces deux Amans, écartés du reste de la Compagnie, se témoignent la vivacité de leurs sentimens.

ENEE.

O mortels venez voir, si ce discours s'achève,
Un Captif dans le trône, où le bonheur l'éléve.

DIDON.

O mortels venez voir en ce bienheureux jour,
Une Reine qui prend le frere de l'amour.

1636.

Un orage subit les oblige à chercher une retraite dans une grotte. Ils n'en sortent qu'à la sixiéme Scene de l'Acte suivant.

ACTE II. SCENE VI.

E N E' E.

Madame, il ne pleut plus, votre Majesté sorte.

D I D O N.

Antres, toujours privés de la clarté du jour,
Seuls & secrets témoins de nos sermens d'amour.
Si l'on peut trop aimer, que la faute en soit grande
N'ayez jamais d'écho, si l'on vous le demande.
. . . .
Mais la nuit nous surprend, il faut trouver ma sœur :
Pour appeller quelqu'un, montons sur cette roche.

E N E' E.

Holà! hé! l'on répond, la voix est déja proche ;
Hola! hé! la voicy.

Le départ d'Enée détruit de si douces espérances, & plonge Didon dans une douleur mortelle.

1636. DIDON *à Anne.*

ACTE IV. SCENE I.

Ma ſœur, c'eſt fait de moi, le traître m'abandonne,
Il mépriſe ſa foy, mon cœur, & ma couronne;
Et cet eſprit hautain, qui connoît ſes appas,
Croit trouver en tous lieux un ſceptre ſous ſes pas.
Il s'en va le volage, il s'en va, l'infidéle,
Se commettre à la mer, étant trompeur comme elle.
Il ne lui ſouviens plus de nos contentemens,
Des biens qu'il a reçus, & moins de ſes ſermens.
Le barbare s'en va: rien ne l'en peut diſtraire,
Ennemi de ce Dieu, qu'il appelle ſon frere.
Mais ne ſçavois-je pas, quand il vint en ces lieux,
Que ſa race autrefois avoit trompé les Dieux!

Enée eſt obligé d'eſſuyer les reproches d'Anne, & les fureurs de Didon. Il proteſte à ſes chers Troyens, qu'il ne peut ſe réſoudre à partir; Achate, Ylionée, Cloanthe, & Sergeſte, déclarent, ſans héſiter, qu'ils veulent mourir avec lui. Ces pitoyables regrets ſont interrompus par l'arrivée de Palinure,

qui s'écrie à plusieurs fois, *A la marine, à la marine.* On emmene le triste Enée, qui monte sur son Vaisseau, & fait voile aux yeux de Didon. Lorsque cette Reine s'est épuisée en injures & en imprécations, elle feint d'être plus tranquille, & ordonne à Barcé sa confidente, de faire construire un bucher, où elle veut bruler *l'Epée, la Casaque & le lit* d'Enée, afin d'oublier entierement cet infidéle. Lorsque tout est prêt, elle se jette dans le bucher. Ses filles accourrent, & la trouvent expirée. 1636.

Scudery, quoique naturellement porté à tourner à son avantage tous les événemens dont ses piéces étoient accompagnées, n'a pu cacher que celle-ci eut un succès peu favorable. « Après avoir donné *la Mort de César,* » je continuai, dit-il, encore dans le » même genre de Poëme, & fis ma se» conde & derniere Tragédie *Didon.* » Mais comme je ne déguise jamais » la vérité, j'avoue ici ingénuement, » que par des raisons qui ne me regar» doient point (*a*), (c'est assez bien

(*a*) L'Auteur Anonyme d'une petite brochure intitulée, *La voix publique à M. de Scudery sur*

1636. » prendre la chose) cette piece n'eut » pas le même bonheur des autres. Les » acclamations y furent un peu plus » froides, & les représentations un peu » moins fréquentes : toutesfois l'impres- » sion fit après, ce que j'avois espéré » du Théatre, & certainement qui- » conque connoîtra le grand Virgile, » avouera sans doute, en lisant ma » traduction, que peu de plumes l'ont » imité plus fidélement que la mien- » ne. »

---

les Observations du Cid, n'a pas manqué de le faire ressouvenir du triste succès de cette Tragédie. « Laissez, dit- » il, à l'Auteur du Cid, » la libre jouissance de » l'estime dont tout le » monde l'a jugé digne, » & ne vous engagez » point à faire compa- » raison d'une *Didon* » avec une *Médée*, & » d'un *Cid* avec un *A-* » *mant libéral*. Les bons » esprits connoissent as- » sez le mérite des uns » & des autres, sans » l'aide de vos Obser- » vations. »



1636.

LES SOSIES,
COMÉDIE
DE M. ROTROU.

SAns vouloir faire l'apologie de cette piece, dont le ſtyle eſt aſſez bas, & qui au reſte n'eſt pas ſans défauts; nous croyons que c'eſt une des meilleures de Rotrou. Elle doit avoir eu beaucoup de ſuccès, & faire honneur à ſon Auteur, tant pour le choix, que par les agrémens qu'il y a joint. Le plus grand éloge qu'on puiſſe lui donner, eſt de dire que Moliere qui la connoiſſoit, en a tiré des ſituations, & même des plaiſanteries, qu'il a placé dans ſon Amphitrion. La Scene du premier Acte entre Mercure & Soſie, eſt traitée très-paſſablement. Mercure répond à toutes les queſtions que lui fait ce Valet, qui étonné au-delà de toute expreſſion, ajoute par un *à parte*, comme chez Moliere,

> Je ſuis ſans répartie, après cette merveille,
> S'il n'étoit par hazard caché dans la bouteille.

Amphitryon ouvre le second Acte, & demande à Sosie quel est celui qui l'a chassé de sa maison.

1636.

AMPHITRYON.

Et qui t'en a chassé ?

SOSIE.

Moy, ne vous dis-je pas ?
Moy, que j'ay rencontré, moy qui suis sur la porte,
Moy qui me suis moi-même ajusté de la sorte,
Moy qui me suis chargé d'une grêle de coups :
Ce moy qui m'a parlé, ce moy qui suis chez vous.

La comparaison de la premiere entrevûe d'Amphitryon & d'Alcmene, ne sçauroit être que très-désavantageuse à Rotrou. Le raccommodement de Jupiter avec cette belle, si délicatement traité par Moliere, est ici pitoyable. Choisissons quelqu'autre endroit plus favorable à l'ancien Poëte. Mercure, sous la figure de Sosie, défend à Amphitryon l'entrée de sa maison.

AMPHITRYON.

Sosie ?

MERCURE.

Eh bien ! c'est moy, crois-tu que je t'oublie ?
Acheve, que veux-tu ?

AMPHITRYON.

Traître, ce que je veux.

MERCURE.

Que ne veux-tu donc point, répons moy
si tu veux.
Il pense s'adresser à quelque hôtellerie
De la façon qu'il frappe, & qu'il parle, &
qu'il crie.
Eh bien! m'as-tu, stupide, assez consideré?
Si l'on mangeoit des yeux, il m'auroit dé-
voré.

AMPHITRYON.

Quel orage de coups va pleuvoir sur ta
tête,
Moy-même j'ay pitié des maux que je t'a-
prête.

Les deux derniers Actes ne valent rien du tout. Lorsque Jupiter paroît en présence d'Amphitryon & des Capitaines Thebains, ce Dieu, pour terminer le différend, met l'épée à la main. Cette action est absolument indigne du caractere de Jupiter, & convient à Amphitryon, à qui Moliere l'attribue. Le second Capitaine tranche ainsi la difficulté, en entrant dans le logis.

Point, point d'Amphitryon, où l'on ne
dîne point.

Ce discours bas sied mieux dans la
1636. bouche de Sosie. Le cinquiéme Acte & le dénouement sont ce qu'il y a de plus mal. Céphalie, suivante d'Alcmene, & qu'on ne peut comparer, en aucune façon, avec la Cléanthis de Moliere, vient trouver Amphitryon, qu'un coup de tonnerre a fait évanouir avec sa suite, & le réveille, en lui annonçant la naissance d'Hercule. Jupiter paroît ensuite, dans sa gloire : Amphitryon se console assez aisément sur ce qui vient d'arriver, & en cette occasion, fait paroître moins de cœur que son Valet, qui termine la piéce par cette réflexion.

SOSIE.

Cet honneur, ce me semble, est un triste avantage,
On appelle cela lui sucrer le breuvage.
Pour moi j'ai de nature un front capricieux,
Qui ne peut rien souffrir, & lui vint-il des Cieux.
Mais j'ai trop pour mon bien partagé l'avanture;
Quelque Dieu bien malin auroit pris ma figure :
Si le bois nous manquoit, les Dieux en ont eu soin,
Ils nous en ont chargé, & plus que de besoin.

Finissons,

Finiſſons, comme Soſie, par une réflexion. Rotrou a fait choix d'un excellent ſujet dans Plaute, & l'a traité du mieux qui lui étoit poſſible. Moliere vint enſuite, qui corrigeant l'un & l'autre n'en prit que ce qu'il y trouva de meilleur, & par l'art & le génie qu'il y joignit, en compoſa un de ſes chef-d'œuvres. 1636.

LA MORT D'ACHILLE ; ET LA DISPUTE DE SES ARMES,

TRAGÉDIE

PAR M. DE BENSERADE.

CE titre annonce deux ſujets dans la même piéce. Ce n'eſt pas le ſeul défaut qu'on y peut appercevoir. Le Poëte ne les a racheté par aucune beauté. Le plan eſt aſſez mal conduit, & la verſification des plus foibles. On en peut juger par ce que M. Corneille dit de la derniere partie du Poëme, ſur laquelle néanmoins l'Auteur s'attendoit à un grand ſuccès.

« Je ne ſçais pas quelle grace a eu

1636. » chez les Athéniens la contestation de » Ménélas & de Teucer, pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatriéme Acte : mais je sçais » bien que de notre tems la dispute du » même Ajax & d'Ulysse, pour les » armes d'Achille après sa mort, lassa » fort mes oreilles, bien qu'elle partit » d'une bonne main. ».

L'AMANT LIBÉRAL,

TRAGI-COME'DIE

Par Messieurs Guérin de Bouscal & Beys.

On prétend que Guérin de Bouscal ayant sçû que Scudery travailloit le même sujet, pria Beys de l'aider à achever cette piece-ci, afin qu'elle parût en même tems que l'autre : quoiqu'il en soit, voici l'Extrait de celle de Bouscal.

Lisis, Seigneur Sicilien, devient amoureux de Léonise, qui aime & est aimée de Licaste. Une Troupe de Turcs enléve Léonise & Lisis. Ce dernier offre tout son bien pour qu'on rende

la liberté à sa Maîtresse. C'est par cette action qu'il acquerre le nom d'Amant libéral, avec d'autant plus de raison, que Licaste qui auroit dû le prévenir, ne donne en cette occasion aucune marque de générosité. La crainte d'être poursuivis empêche les Corsaires d'accepter ces offres : ils se remettent en mer ; une violente tempête brise le vaisseau qui porte Lisis & Léonise. Le premier se sauve à la nâge, & tombe au pouvoir d'Haly, ancien Bacha de Chypre : c'est en cet état que la piéce commence. 1636.

Halima, femme du Cady de cette Isle, & Sophise sa fille, sont éprises de la bonne mine du nouvel esclave. Cependant Léonise sauvée du naufrage, entre dans les fers d'un Juif, qui tâche de s'en faire aimer. N'en pouvant venir à bout, il prend la résolution de la vendre, & s'adresse pour cet effet à Haly, dont nous venons de parler, & à Hazan, nouveau Bacha, qui vient remplir sa place. Les deux Bachas deviennent aussitôt Amans de Léonise : chacun d'eux conçoit le dessein de l'achetter, & de supposer qu'il en veut faire un présent au Grand Seigneur. Le Cady à qui la vue de cette belle fille inspire une pareille pensée, leur

propoſe de payer par moitié le prix de
1636. l'eſclave, ajoutant qu'il ſe chargera
de la conduite à Conſtantinople, & de
la préſenter au Sultan de leur part.
Haly & Hazan n'oſent par politique
s'oppoſer à cet avis, mais ne pouvans
ſe réſoudre à perdre cette beauté, ils
projettent ſéparément, de l'enlever dès
qu'elle aura quitté le Port. Cependant
Liſis retrouve Léoniſe pleine de ſenti-
mens de reconnoiſſance, qui l'aſſure
qu'elle ne ſonge plus à ſon lâche rival,
& que la généroſité qu'il a fait paroî-
tre lui a acquis toute ſon eſtime. Après
une confidence réciproque des paſſions
qu'ils ont fait naître, ces Amans pren-
nent des meſures pour s'échaper. En-
fin le Cady met à la voile. Les deux
Bachas, chacun à la tête d'une troupe
s'efforce de lui arracher Léoniſe. Phi-
lidas, frere de Liſis, profite de ce deſor-
dre & l'enléve. Un orage ramene le bâ-
timent à un port de l'Iſle qu'ils veulent
quitter. Ils y retrouvent Liſis, que le
Cady avoit fait enfermer dans ſon jar-
din, & qui par conſéquent n'avoit pu
les ſuivre. Pour couronner leur bon-
heur, Sophiſe, fille du Cady, oublie l'a-
mour qu'elle a reſſenti pour Liſis, &
ſe rend aux vœux de Tharonte, fils d'Ha-

zan. Elle fait plus, elle engage cet Amant à tirer ces illustres malheureux de l'esclavage, & du péril où ils sont. 1636.

LISIS.

Si vous voulez, Seigneur, terminer notre plainte,
Donnez-nous un vaisseau pour partir promtement.

LE'ONISE.

Madame.....

SOPHISE.

Vous l'aurez.

THARONTE.

N'en doutez nullement.
Il faut que la pitié force l'obéissance,
Mamet, ces deux Amans sont d'illustre naissance.
Je l'ai sçu depuis peu: je les aime, je veux
Les retirer des fers, & les rendre chez eux.
Que ton affection me serve en cette affaire,
Tu sçais ce que je puis, retourne vers mon pere.
Conte lui que sur mer tu les as vû périr,
Cours, & n'y manque pas.

MAMET.

J'aimerois mieux mourir,
Je ne mentis jamais avec moins de contrainte.

Tout ceci s'exécute ſuivant les deſirs
1636. des deux Amans. J'ai oublié de dire que Licaſte aborde en Chypre, & y joue un aſſez mauvais rôle, puiſqu'il y eſſuie les reproches, & les duretés que ſa conduite envers Léoniſe lui attire de ſa part.

L'AMANT LIBÉRAL,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE SCUDERY.

SI nous avons un peu étendu l'extrait de la piece précédente, c'eſt pour ne point uſer de répétition dans celui-ci. Le ſujet eſt le même : La conduite à peu près ſemblable, excepté que Scudery ne fait point paroître de fille du Cady : c'eſt ſa femme qui eſt amoureuſe de l'Amant Libéral, & Léoniſe eſt aimée du Cady même. Au dénouement, les Turcs s'engagent dans un combat opiniatre les uns contre les autres. Léandre, ſecondé de quelques amis, acheve de maſſacrer ceux qui reſtent. Il prend enſuite le parti de ſe retirer avec ſa Maîtreſſe dans un fort occupé par les Chrétiens, & de gagner la Sicile

au premier moment favorable : il termine la piéce par ces vers. 1636.

C'est sur ces bords aimés, où je prétens
un jour
Compter tous mes travaux, & mes plaisirs d'amour ;
Afin que quelque esprit travaillant à ma gloire,
Mette dessus la Scene une si belle histoire,
Qui pleine de merveilles, & de sincérité,
Ira de siécle en siécle à la postérité.

Cette Tragi-Comédie n'eut pas tout le succès que l'Auteur en avoit espéré : on peut le croire, puisqu'il l'avoue dans la Préface de son Arminius, où après avoir marqué son dépit sur la disgrace de *Didon*, il ajoute, « Or, comme les » mauvaises constellations ne sont pas » sitôt passées, *l'Amant libéral*, qui » vint ensuite de cette belle Reine de » Carthage, se sentit un peu de son » malheur, & quelque divertisante que » fut cette Tragi-Comédie ; & quelque » beau que fut son sujet, que je tiens le » premier des nouvelles de Cervantes, » elle ne fut que médiocrement louée.»

Ces mauvaises constellations, dont M. de Scudery se plaint ici, ne sont vraisemblablement autre chose que

1636. les représentations du *Cid*, que M. Corneille donna quelque tems après : quoique l'*Amant libéral* de Scudery soit fort au-dessus de celui de Guérin de Bouscal, cependant le Public sentit aisément la différence de cet Ouvrage, comparé avec celui de M. Corneille. L'Auteur anonyme, qui dans une petite brochure prend le nom d'*Inconnu & véritable ami de Messieurs Scudery & Corneille*, voulant, dit-il, mettre la paix entre ces deux Auteurs, & répondre à celui qui avoit fait paroître *la voix publique*, ou l'*Amant libéral*, du premier, étoit annoncé comme un mauvais Ouvrage : ajoute, cet Auteur, « sans en avoir eu charge ou » procuration, qui a rendu une in- » justice à l'Amant libéral, qui appelle » de son jugement. C'est une des plus » belles & riches piéces que nous ayons, » & dont l'invention est estimable. Ce » joli personnage sans commission, ne » l'a pas bien considérée, ou il n'a pas » l'esprit assez fort, & le jugement » assez solide, pour remarquer sa va- » leur, que les plus grossiers & les » moins entendus à ce divin métier re- » connoissent. Il me semble qu'il ne » fera jamais de honte au Cid de mar- » cher

» cher pair à pair avec lui, non pas » même quand il prendroit la droite.... » Bien qu'il y ait quantité de gens dé» naturés, qui ont aversion pour les » beautés, & qui trouveront mauvais » que Bellerose sur son Théatre donne » le nom à l'Amant libéral, de chef» d'œuvre de M. de Scudery. » 1636.

Ce jugement où la passion aveugle triomphe du bon sens, ne reçoit aucune force par l'autorité de Bellerose, qui étoit plus excellent Comédien, que Critique en fait de Poësie Dramatique. Et quand même nous aurions perdu la Piéce, il seroit plus raisonnable de s'en tenir au discours de Scudery, Auteur peu suspect, lorsqu'il s'agit de blâmer son propre Ouvrage, & qui passe volontiers condamnation sur celui-ci.

LES DEUX PUCELLES,

TRAGI-COMEDIE

DE M. ROTROU.

CEtte piéce est l'original François de celle des Rivales de Quinault. Je dis l'original François, car le sujet

est tiré d'une Comédie Espagnole. Le
1636. titre que Quinault lui a donné est plus convenable, attendu que celui de Rotrou ne passeroit plus aujourd'hui au Théatre, & que d'ailleurs, une de ces Pucelles est prête d'accoucher. Voici le sujet du Poëme.

Dom Antoine, des Adornes de Gênes, devient amoureux de Théodore, jeune Demoiselle de Séville, & trouve le secret de lui plaire, au point, que cette fille fait l'aveu suivant.

ACTE II. SCENE IV.

THE'ODORE.

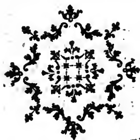
Mais que j'ai de contrainte à passer plus avant :
Je pousse volontiers ce vain discours au vent.
Je ne me puis résoudre à toucher sa matiere
Qui me demande à peine une minute entiere.
Mais par ce seul discours, vous pouvez concevoir
Combien l'amour enfin eut sur moi de pouvoir.
Antoine (ô nom fatal !) c'est celui de ce traître,
Tira ce qu'il lui plût des vœux qu'il faisoit naître,
Sur la foy que j'en eus, que malgré nos jaloux,
Ses parens, & les miens, il seroit mon époux.

Après avoir reçu une preuve aussi marquée de la tendresse de Théodore, Dom Antoine lui fait infidélité pour Léocadie, jeune personne de la même Ville, avec laquelle il a un rendez-vous pour la nuit suivante. C'est ici où commence la Piece. Antoine agité de remords, combat son amour. Ne pouvant enfin se résoudre à trahir la foi qu'il a donné à Théodore, ni oublier Léocadie, il prend la résolution de quitter Séville, & d'aller à Rome. Ces deux filles apprenant son départ, forment séparément le dessein de le suivre, & pour l'exécuter plus facilement, elles prennent des habits d'homme. Ainsi finit le premier Acte. Les quatre suivans se passent dans une Hôtellerie de Castel-Blanco, où le hazard rassemble Dom Antoine, ses deux Maîtresses, & les peres de ces deux filles. On trouve également dans la Piece de Rotrou, ainsi que dans celle de Quinault, l'amour de l'Hôtesse de Castel-Blanco, pour Léocadie, qu'elle prend pour un Cavalier ; & la jalousie de l'Hôte : enfin le dénouement de l'avanture, qui est pareillement le mariage d'Antoine & de Théodore, & de Léocadie, qui épouse le frere de cette derniere.

1636.

1636. Quoique la Piece de Quinault soit au-dessus pour la versification, qu'elle soit mieux conduite, & avec plus de noblesse, on peut croire cependant que celle-ci qui l'a précédée a dû avoir du succès. Nous ajoutons six vers de la premiere Scene du premier Acte, qui nous ont parû assez bien tournés.

Qu'un bien long tems douteux, & long-tems poursuivi,
Se laissant posséder, rend un esprit ravi :
La peine d'acquérir donne le prix aux choses,
La main qui s'est piquée, en aime mieux les roses.
Un refus bien adroit excite les desirs,
Et les difficultés font le goût aux plaisirs.



1636.

CÉLINE,

OU

LES FRERES RIVAUX,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BEYS.

LYſanor & Céline, jeunes inconnus, ſont préſentés au Roy de Dannemarck, qui les prend ſous ſa protection. Liſanor a le bonheur de marquer ſa reconnoiſſance, en ſauvant la vie à ſon Bienfaiteur. A la Cour de ce Roy ſe trouvent deux Cavaliers, Therſandre & Licidas, qui deviennent épris des charmes de Céline. Agarite & Caliſte, filles du Roy, conçoivent une ſemblable paſſion pour Liſanor. Céline répond auſſi froidement à l'amour de ſes deux Amans, que Liſanor à celui des deux Princeſſes: ce dernier eſt de plus importuné des ſoupirs de Céline, qu'il traite avec plus de dureté que les autres. Cette intrigue, ſi l'on veut lui

1636. accorder ce nom, eſt conduite juſqu'à la derniere Scene du cinquiéme Acte, que Céline eſt reconnue pour fille du duc de Moſcovie, & Liſanor pour fils du Roy de Dannemarck. Il épouſe cette Princeſſe, après lui avoir demandé pardon de ſon procédé un peu brutal. Les deux Princes de Moſcovie renoncent à Céline, & épouſent les Princeſſes de Dannemarck. Ce Poëme eſt totalement mauvais; je dis le plan, la conduite, la verſification, & les perſonnages, qui tiennent des diſcours pitoyables. Au reſte, Beys auroit pu l'intituler auſſi-bien, *Les Sœurs Rivales*, puiſque les deux Princeſſes reſſentent pour Liſanor les mêmes ſentimens que les Princes pour Céline; & qu'elles ont un auſſi grand ſoin que les deux Freres, de ſe les cacher l'une à l'autre.



1636.

LE CID,

TRAGÉDIE

DE M. CORNEILLE (a).

NOus voici dans le tems où le Théatre devint florissant & changea de forme, par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. « Les Princes » & les Ministres » dit M. de Fontenelle « n'ont qu'à commander qu'il se » forme des Poëtes, des Peintres, tout » ce qu'ils voudront, & il s'en for- » me. Il y a une infinité de génies » de différentes especes, qui n'atten- » dent pour se déclarer, que leurs or- » dres, ou plutôt leurs graces; la Na- » ture est toujours prête à servir leurs » goûts. Le Ministere du Cardinal de » Richelieu enfanta donc en même » tems, les Corneille, les Rotrou, les » Mayret, les Tristan, les Scudery, » les Du Ryer, &c. » Les Ouvrages qu'ils donnerent, firent goûter le Théatre, on conjecturoit qu'il alloit se per-

(a) Le *Cid* n'a parut d'abord que sous le titre de Tragi-Comédie. Il n'a eu celui de Tragédie que dans l'Edition in-octavo, qui a précédée celle de 1663. in-folio.

1636. fectionner de plus en plus, mais on ne le croyoit pas si près de son période. Semblable à un coup de foudre, la premiere représentation du Cid causa une surprise universelle, répandit une consternation générale parmi les Auteurs Dramatiques, & fit connoître les sublimes talens de M. Corneille, qui dès ce moment fut reconnu le maître de tous ceux qu'il avoit regardé comme ses Rivaux. Il est mal-aisé de s'imaginer avec quelle approbation cette Piece fut reçûe de la Cour & du Public : on ne se pouvoit lasser de la voir, on n'entendoit autre chose dans les Compagnies, chacun en sçavoit quelque morceau par cœur ; on la faisoit apprendre aux enfans, & en plusieurs endroits de la France il étoit passé en proverbe, de dire, *Cela est beau comme le Cid (a)*. Sa réputation passa jusques dans les Provinces les plus éloignées. « Je » me souviens d'avoir vu en ma vie » dit M. de Fontenelle, un homme » de Guerre, & un Mathématicien, » qui de toutes les Comédies du mon-

Vie de M. Corneille, par M. de Fontenelle.

(a) « Si ce Proverbe a » péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui » ne le goutoient pas, » & à la Cour où ç'eut » été très-mal parler » que de s'en servir sous » le Ministere du Cardinal de Richelieu ».

1636.

» de ne connoissoient que le *Cid.* » L'horrible barbarie où ils vivoient, » n'avoit pu empêcher le nom du Cid » d'aller jusqu'à eux. M. Corneille » (continue M. de Fontenelle) avoit » dans son Cabinet, cette Piece tra- » duite en toutes les Langues de l'Eu- » rope, hormis l'Esclavonne, & la » Turque. Elle étoit en Allemand, en » Anglois, en Flamand, & par une » exactitude flamande, on l'avoit ren- » due vers pour vers. Elle étoit en Ita- » lien, & ce qui est plus étonnant, en » Espagnol; les Espagnols avoient bien » voulu copier eux-mêmes une Copie » dont l'Original leur appartenoit ».

Il ne faut pas demander si la gloire de cet Auteur donna de la jalousie à ses Concurrens. On crut aussi, avec beaucoup de vraisemblance que le Cardinal lui-même n'en avoit pas été exemt, & qu'encore qu'il estimât fort M. Corneille, & qu'il lui donnât une pension, il vit avec déplaisir le reste des travaux de cette nature, & sur-tout ceux où il avoit quelque part (*) entierement effacés par celui-là. « Ce grand homme, » (c'est M. de Fontenelle qui parle) » avoit la plus vaste ambition qui ait » jamais été. La gloire de gouverner

(*) Nous en parlerons à l'Article de *Mirame.*

1636. » la France presqu'absolument, d'a-
» baisser la redoutable maison d'Autri-
» che, de remuer toute l'Europe à son
» gré, ne lui suffisoit point : il y vou-
» loit joindre encore celle de faire des
» Comédies : il se piquoit de faire de
» beaux livres de dévotion, les livres
» de dévotion ne l'empêchoient pas de
» plaire aux Dames par les agrémens
» de sa personne. Malgré sa galanterie,
» il prétendoit passer pour sçavant en
» Hébreu, en Syriaque, & en Arabe,
» jusques-là qu'il voulut acheter cent
» mille écus la Polyglotte de M. Le Jay,
» pour la mettre sous son nom. Enfin,
» en fait de gloire, il embrassoit tout ce
» qui paroît le plus se contredire : génie
» infiniment élevé, dont les défauts
» mêmes ont de la noblesse, & s'atti-
» roient presque du respect, aussi bien
» que ses grandes qualités ».

« Une de celles qu'il prétendoit réu-
» nir en lui, c'est-à-dire, celle de
» Poëte, le rendit jaloux du Cid ......
» Lorsque le Cid parut, il en fut aussi
» allarmé que s'il avoit vû les Espagnols
» devant Paris. Il souleva les Auteurs
» contre cet Ouvrage, ce qui ne dût
» pas être fort difficile, & se mit à leur
» tête. M. de Scudery publia ses Ob-

1636.

» ſervations ſur le Cid, adreſſées à l'A-
» cadémie Françoiſe, qu'il en fait
» Juge, & que le Cardinal ſon fonda-
» teur ſollicitoit puiſſamment contre la
» Piece accuſée, mais afin que l'Aca-
» démie pût juger, ſes Statuts vouloient
» que l'autre partie, c'eſt-à-dire, M.
» Corneille y conſentit. On tira de lui
» une eſpece de conſentement, qu'il ne
» donna qu'à la crainte de déplaire au
» Cardinal, & qu'il donna pourtant
» avec aſſez de fierté. Le moyen de ne
» pas ménager un pareil Miniſtre, qui
» étoit ſon bienfaicteur ? Car il récom-
» penſoit comme Miniſtre, ce même
» mérite, dont il étoit jaloux comme
» Poëte ; & il ſemble que cette grande
» ame ne pouvoit avoir de foibleſſes,
» qu'elle ne réparât en même tems par
» quelque choſe de noble ».

Voilà en peu de mots quel fut le ſuccès de cette fameuſe Piece. Mais cet évenement eſt trop remarquable, & trop particulier à notre Ouvrage, pour n'en pas ajouter l'Hiſtoire, que l'Académie Françoiſe a mêlée avec la ſienne : & nous ne croyons pouvoir mieux faire que de ſuivre, autant qu'il ſera poſſible, le récit de ſon Hiſtorien.

M. Peliſſon. Hiſtoire de l'Académie

Entre ceux qui ne purent ſouf-

1636.

Françoise, page 95 & suivantes, Edition in-quarto.

frir l'approbation qu'on donnoit au Cid, & qui crurent qu'il ne l'avoit pas méritée, M. de Scudery, comme on vient de le dire, parut le premier, en publiant ses *Observations* contre cet Ouvrage. Si nous voulons l'en croire, ce n'est que l'amour de la vérité, & le dessein de détromper le Public, qui lui a fait mettre la main à la plume. « Je » n'avois garde, » dit-il, « de conce- » voir aucune envie pour ce qui me fai- » soit pitié ..... Mais quand j'ay vû que » l'Auteur du Cid se déifioit d'autorité » privée, qu'il parloit de lui comme » nous avons accoutumé de parler des » autres, qu'il faisoit même imprimer » les sentimens avantageux qu'il a de » soy (a), & qu'il semble croire qu'il

(a) Lorsqu'on sçut que le Cardinal de Richelieu s'étoit déclaré contre le *Cid*, la plûpart des Poëtes qui n'avoient osé faire éclater leurs sentimens, se réunirent sous un chef si puissant, & chercherent à déchirer un Ouvrage auquel ce Ministre refusoit publiquement son approbation. Sans examiner ici si cet ame, toute grande qu'elle étoit, n'a point été capable de foiblesse en cette occasion, & jusqu'à quel point cette foiblesse a été portée : rapportons fidélement ce qui s'est passé, & laissons à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra, & de suivre ses propres conjectures.

Après ce que nous venons de dire touchant le succès du Cid, que l'on regarde aujourd'hui comme l'une des plus belles, & des plus intéressantes Pieces qui soit

» faisoit trop d'honneur aux plus grands » esprits du siecle de leur présenter la » main gauche, j'ai cru que je ne pou- » vois, sans injustice, & sans lâcheté, » abandonner la cause commune ». 1636.

---

au Théatre, on s'étonnera peu que l'Auteur en ait été flatté au-delà de toute expression. La gloire qu'il venoit d'acquérir lui sembla trop chere, pour la diminuer par quelques complaisances. Il méprisa d'abord les Critiques, & crut ensuite leur imposer silence par un Ecrit anonyme, intitulé *Excuse à Ariste.* C'est une petite Piece en Vers, qui contient quatre pages, terminée par un Rondeau très-connu, qui commence ainsi.

Qu'il fasse mieux ce jeune Jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel.

M. Corneille auroit peut-être mieux fait de ne pas mettre cet Ouvrage au jour. La fierté avec laquelle il s'exprima, ne servit qu'à soulever encore les Auteurs. On ne manqua pas de riposter par une *Réponse de ..... sous le nom d'Ariste. La Lettre à *** sous le nom d'Ariste*, n'est aussi qu'un tissu d'injures grossieres. On y avance en général qu'on a remarqué huit cens fautes dans le Cid, & qu'il est très-aisé d'en trouver davantage. Un des Partisans de l'Auteur de cette Piece, répondit par une *Lettre pour M. de Corneille, contre les mots de la Lettre sous le nom d'Ariste. Je fis donc résolution de guérir ces Idolâtres.* Le Critique y est traité de jeune homme, qui, à la vérité, a beaucoup d'obligation à la famille de M. de Scudery, mais on le prie de se taire, & sur-tout d'éviter les comparaisons. Il faut, ajoute-t-on, que la cause de l'Observateur des défauts du Cid soit bien mauvaise, puisqu'il l'abandonne à des personnes qui la soutiennent si mal. Ce raisonnement nous paroît ici extrêmement déplacé, attendu que la Réponse est aussi foible que la Critique.

1636. Pour établir sa qualité d'Avocat de la cause commune, l'Observateur cite plusieurs Pieces qui avoient eu du succès, afin d'intéresser les plus célebres Auteurs, parmi lesquels il se place modestement des premiers, & fait ensuite cette protestation.

« J'attaque le Cid, & non pas son „ Auteur ; j'en veux à son Ouvrage, „ & non à sa personne. Et comme „ les combats, & la civilité ne sont pas „ incompatibles, je veux baiser le fleu- „ ret, dont je prétens lui porter une „ botte franche. Je ne fais ni une Saty- „ re, ni un libelle diffamatoire, mais „ de simples *Observations*, & hors les „ paroles qui seront de l'essence de mon „ sujet, il ne m'en échapera pas où l'on „ remarque de l'aigreur. Je le prie d'en „ user avec la même retenue, s'il me „ répond, parce que je ne sçaurois dire, „ ni souffrir d'injures. Je prétens donc » ajoute-t-il, « prouver contre cette Piece „ du Cid,

„ Que le sujet n'en vaut rien du « tout.

» Qu'il choque les principales regles » du Poëme Dramatique.

» Qu'il manque de jugement en sa » conduite.

» Qu'il a beaucoup de méchans Vers.
» Que presque tout ce qu'il a de » beautés sont dérobées, 1636.
» Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait » est injuste,

Conformément à cette division, M. de Scudery commence par un examen général du sujet, pour montrer en quoi il peche contre les regles de l'art. Rien n'étoit plus aisé : les défauts du Cid étoient si remarquables ; mais le Critique se laissant emporter au-delà des justes bornes, s'égare dans un Païs qu'il ne connoît point assez, & voulant trop prouver, il forme des accusations puériles, souvent ridicules, & dont quelques-unes prouvent le contraire de ce qu'il avance : & enfin fait connoître la passion, & les motifs qui le font agir, bien mieux que les fautes de la Piece qu'il veut reprendre.

L'Observateur passe ensuite à la Critique particuliere de chaque Scene, des différentes situations, & des personnages de la Piece. Cette partie des Observations, quoique sujette encore aux défauts qu'on vient de relever, seroit cependant la plus passable, si elle étoit moins outrée. La Censure des Vers qu'on trouve après est peu inté-

1636. reſſante aujourd'huy, puiſqu'elle tombe preſque toute ſur ceux que M. Corneille a réformé dans les Editions ſuivantes. M. de Scudéry a eu raiſon de terminer ſa Critique par une nouvelle proteſtation, car il ſemble avoir oublié la premiere, dans tout le cours de l'Ouvrage.

Cet Ecrit fut ſuivi de beaucoup d'autres, chacun prenant parti dans cette occaſion, pour ou contre la Piece attaquée. Outre ces feuilles volantes dont on a déja parlé, les amis de M. Corneille publierent une *Défenſe du Cid.* Ses Adverſaires répondirent par *l'Auteur du vrai Cid Eſpagnol à ſon Traducteur François, ſur une Lettre en Vers, qu'il a fait imprimer, intitulée Excuſe à Ariſte ; où après cent traits de vanité, il dit de ſoi-même*

Je ne dois qu'à moy ſeul toute ma renommée (a).

Soit que Claveret fut Auteur de cet Ouvrage, qui, pour le dire en paſſant, n'eſt

(a) Le titre eſt preſque auſſi long que l'ouvrage même, qui ne contient que 36 Vers, dans leſquels on fait dire à un D. Balthazar de la Verdad, ſoi-diſant Auteur du Cid Eſpagnol, que M. Corneille a pris dans ſon Original, les Vers & les penſées, qui font, ajoute-t-il, tout le mérite de ſa Piece.

n'est pas au-dessus de ses forces, soit qu'il n'y eut d'autre part que de l'avoir répandu dans le Public, M. Corneille qui l'avoit jusqu'alors traité comme un ami, en fut extrêmement piqué. Claveret crut peut-être s'excuser en faisant paroître un *Examen de ce qui s'est fait pour & contre le Cid*, où prenant le ton d'un Conciliateur, il montre son peu de discernement. Cet Examen est suivi d'un *Traité de la disposition du Poëme Dramatique, & de la prétendue Regle des vingt-quatre heures.* 1636.

Si ce titre ne suffit pas pour faire juger de l'incapacité de l'Auteur, on peut achever de s'en convaincre par ces paroles qui terminent sa dissertation. « Et pour conclusion de tout ce » Traité, disons, sans faire tort aux » nouveaux venus, qu'un seul Hardy » entendoit mieux que tous les autres » la disposition du Théatre...... Ceux » qui le méprisent ont peut-être plus de » vanité que de suffisance, & plus d'in- » eptie que de bon sens: & l'on ne » voit en la plufpart d'eux que des pa- » roles oisives, & de mauvaises pen- » sées, dont ils répondront au jour du » jugement, où je laisse à décider la » question présente, &c. »

1636. On s'appercevoit au reste très-aisément que dans cette dispute qui partagea la Cour, le Cardinal de Richelieu penchoit du côté de M. de Scudery, & fut bien-aise qu'il écrivit, comme il fit, à l'Académie, pour s'en remettre à son jugement (*a*). On voyoit assez le desir

(*) On en parlera ci-après.

(*a*) Sorel dans sa Bibliotheque Françoise, nous apprend une raison plus détournée de l'aversion de ce Ministre pour le Cid. « M. de Scudery, » dit il, » fit jouer l'*Amour tyrannique*, qui » eût le bonheur d'agréer au Cardinal de » Richelieu. S'il l'estima » autant, ou plus que le » Cid, il ne faut pas » penser néanmoins que » ce fut par un jugement » critique, ou par l'agrément des premieres » apparences. L'Histoire » de l'Académie dit, » qu'encore que ce » grand Homme estimât » M. Corneille, & qu'il » lui donnât pension, il » vit avec déplaisir que » des travaux de cette » nature où il avoit » quelque part, avoient » été entierement effacés par le Cid, c'est-» à-dire, ceux dont il » avoit dressé les Sujets : » & que ce fut pour cette » raison qu'il fut fort » aise qu'on critiquât » cet Ouvrage. De là on » peut conjecturer que » de même il étoit ravi » qu'il se trouvât quel-» que Piece pour lui op-» poser, comme cette » derniere de M. de Scu-» dery. (*) Mais il y a » des Mémoires de ce » tems-là, qui ne sont » pas imprimés, lesquels trouvent une » cause plus fine de l'a-» version que le Cardi-» nal concevoit pour le » Cid, & de l'inclina-» tion qu'il témoignoit » pour l'*Amour tyranni-* » *que*. C'est que dans le » premier, il y avoit » quelques paroles qui » choquoient les grands » Ministres, & dans » l'autre, il y en avoit » qui exaltoient le pou-» voir absolu des Rois, » même sur leurs plus » proches. Ces contes-» tations finirent par les » louanges qui furent » données à l'un & à » l'autre des deux Au-

de son Eminence, qui étoit qu'elle prononçât sur cette matiere. Les plus judicieux de ce Corps témoignoient beaucoup de répugnance pour ce dessein. Le Cardinal l'avoit résolu, & toutes les raisons qu'on pût alléguer lui paroissoient peu importantes, si on en excepte la derniere qu'on pouvoit détruire en obtenant le consentement de M. Corneille (a). 1636.

» teurs, par toutes les » personnes raisonnables. Le Cardinal de » Richelieu témoigna, » aussi prendre plaisir à » tous les beaux Ouvrages que M. Corneille » continua de faire ».

Le Cid reçut encore quelques altérations. Il parut après l'Edit contre les duels. Dans la Tragédie D. Arias pressoit le Comte de Gormas de la part du Roy de faire des réparations à Dom Diegue : le Comte répondoit.

* Ces satisfactions n'appaissent point une ame :
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame.
Et de tous ces accords l'effet le plus commun,
C'est de deshonorer deux hommes au lieu d'un.

On trouva ces maximes dangereuses, & peu convenables aux circonstances du tems. M. Corneille fut obligé de réformer ces quatre vers.

* Avertissement de la nouvelle édition de P. Corneille, par M. Joly, 1738.

(a) Messieurs de l'Académie représentoient que leur Compagnie, qui faisoit que de naître, ne devoit point se rendre odieuse par un jugement qui peut-être déplairoit aux deux Partis, & qui ne pouvoit manquer d'en désobliger pour le moins un, c'est-à-dire une grande partie de la France. Qu'à peine pouvoit-on souffrir, sur la simple imagination qu'on avoit, qu'elle prétendoit quelqu'empire en notre Langue. Que seroit-ce si elle témoignoit de l'affecter, & si elle entreprenoit de l'exercer sur un Ouvrage qui avoit contenté le grand nom-

1636. Pour cet effet, M. de Boisrobert qui étoit de ses meilleurs amis, lui écrivit diverses Lettres, lui faisant sçavoir la proposition de M. de Scudery à l'Académie. M. Corneille qui voyoit bien qu'après la gloire qu'il s'étoit acquise, il y avoit vraisemblablement dans cette dispute beaucoup plus à perdre qu'à gagner pour lui, se tenoit toujours sur le compliment, & répondoit que cette question n'étoit point digne de l'Académie, qu'un libelle qui ne méritoit point de réponse, ne méritoit point de jugement. Que la conséquence en seroit dangereuse, parce qu'elle autoriseroit l'envie à importuner ces Messieurs, & qu'aussitôt qu'il auroit paru quelque chose de beau sur le Théatre, les moindres Poëtes se croiroient bien fondés à faire un Procès à son Auteur par-devant leur Compagnie. Mais enfin, comme il étoit pressé par M. de Boisrobert, qui lui donnoit assez à en-

bre, & gagné l'approbation du Peuple? Que ce seroit d'ailleurs un retardement à son principal dessein, dont l'exécution ne doit être que trop longue d'elle-même. Qu'enfin. M. Corneille ne demandoit point ce jugement, & que par les Statuts de l'Académie, & par ses Lettres Patentes, elle ne pouvoit juger d'un Ouvrage, que du consentement, & à la priere d'un Auteur.

tendre le desir de son Maître, après avoir dit dans une lettre du 13 Juin 1637. les mêmes paroles que l'on vient de rapporter, il lui échappa d'ajouter celles-ci. « Messieurs de l'Académie » peuvent faire ce qui leur plaira; » puisque vous m'écrivez que Monsei» gneur seroit bien-aise d'en voir le ju» gement, & que cela doit divertir son » Eminence, je n'ai rien à dire ». 1636.

Il n'en falloit pas davantage, au moins suivant l'opinion du Cardinal, pour fonder la jurisdiction de l'Académie, qui pourtant se défendoit toujours d'entreprendre ce travail; mais enfin il s'en expliqua ouvertement, disant à un de ses domestiques, faites sçavoir à ces Messieurs, que je le desire, & que je les aimerai, comme ils m'aimeront. Ce fut alors qu'on crut qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, & l'Académie se mit en devoir de le satisfaire.

Lorsque M. Corneille vit que l'affaire devenoit sérieuse, & qu'on venoit d'établir un Tribunal pour la décider, il jugea à propos de faire paroître sa *Lettre Apologétique, ou Réponse aux Observations du Sieur de Scudery sur le Cid.* Il n'y répond cependant que

1636. très-superficiellement, & s'attache à faire voir que le Critique trop passionné en a usé d'une maniere toute contraire à la loi qu'il s'étoit imposée. Il réplique en même tems à quelques Lettres fanfaronnes que ce dernier lui avoit adressées, & à une espece de défi, ou d'appel.

« Je ne doute, » dit-il, « ni de votre » noblesse, ni de votre vaillance...... Il » n'est pas question de sçavoir de com» bien vous êtes plus noble, ou plus » vaillant que moi, pour juger de » combien le *Cid* est meilleur que l'*A*» *mant libéral*..... Je ne suis point hom» me d'éclaircissement, vous êtes en » sureté de ce côté-là..... Ne vous êtes» vous pas souvenu que le Cid a été re» présenté trois fois au Louvre, & deux » fois à l'Hôtel de Richelieu, quand » vous avez traité la pauvre Chimene » d'impudique, de Prostituée, de Par» ricide, de Monstre? Ne vous êtes» vous pas souvenu que la Reine, les » Princes, les Princesses, & les plus ver» tueuses Dames de la Cour & de Paris, » l'ont reçue & caressée en fille d'hon» neur? Quand vous m'avez reproché » mes vanités, & nommé le Comte » de Gormas un Capitan de Comédie,

1636.

» vous ne vous êtes pas souvenu que » vous avez mis un *A qui lit* au-devant » de Ligdamon, ni des autres chaleurs » poëtiques, & militaires, qui font » rire le Lecteur dans tous vos Livres..... » Vous vous faites tout blanc d'Arif- » tote, & d'autres Auteurs que vous » ne lûtes, & n'entendîtes peut-être » jamais, & qui vous manquent tous » de garantie..... Il n'a pas tenu à vous, » que du premier rang, où beaucoup » de personnes me placent, je ne fois » descendu au-dessous de Claveret, » &c. »

Ces deux dernieres Phrases ne furent pas sans replique. M. de Scudery qui n'avoit paru se piquer que de noblesse, & de bravoure, crut que sa réputation & l'intérêt de sa cause exigeoient qu'il se justifiât du côté de l'érudition, par un Ecrit intitulé *Preuves des Passages allégués dans les Observations sur le Cid par M. de Scudery, adressées à Messieurs de l'Académie Françoise, pour servir de réponse à la Lettre Apologétique de M. Corneille.* Il joignit une *Lettre*, où il proteste encore que ce n'est point l'envie qui l'a fait écrire, mais la vérité qui l'oblige à désabuser le Public sur un Ouvrage qui n'a d'au-

1636. tres beautés que celles que ces agréables trompeurs qui le représentoient, lui avoient presté, & que Mondory, la De Villiers & leurs Compagnons, n'étant pas dans le Livre, comme sur le Théatre, le Cid imprimé n'étoit plus le Cid que l'on auroit cru voir. Il continue à soumettre généreusement le tout à la décision de l'Académie, « quoique » ajoute-t-il « je n'ignore pas » que trois ou quatre de cette célebre » Compagnie lui ont corrigé plusieurs » fautes, qui parurent aux premieres » représentations de son Poëme, & » qu'il ôta depuis par vos conseils ». Une vieille habitude lui fit ainsi terminer sa Lettre, « soit que M. Corneille » m'attaque en Soldat, soit qu'il m'at-» taque en Ecrivain, il verra que je » sçais me défendre de bonne grace ».

M. de Scudery ne se contenta pas de solliciter ses juges, il n'oublia rien pour gagner les suffrages des gens d'esprit. La Lettre que M. de Balzac lui écrivit en cette occasion est très-sensée & très-polie. Cet Ecrivain avoit trop de gout pour ne pas sentir les défauts du Cid. Il sçavoit d'ailleurs quel étoit le Protecteur de la cause de M. de Scudery, mais cela ne l'empêcha pas de lui marquer

quer son sentiment avec sincérité. 1636.
« Voilà bien des faveurs à la fois, » lui dit-il, en le remerciant de l'Exemplaire des Observations, qui lui étoit envoyé. « Ce n'est pas pourtant à moy à » connoître du différend qui est entre » vous & M. Corneille ; & à mon or- » dinaire, je doute plus volontiers que » je ne résous..... Je ne doute point » que Messieurs de l'Académie ne se » trouvent bien empêchés dans le juge- » ment de votre Procès..... Je serois en » la même peine, si j'étois en la même » délibération, & si de bonne fortune, » je ne venois de trouver votre Arrêt » dans les Registres de l'antiquité ».

Cet Arrêt est contenu dans un passage de Séneque, que M. de Balzac transcrit en latin, afin, dit-il, à M. de Scudery, de vous laisser le plaisir de l'interpréter à vos Dames, pour lesquelles vous avez entrepris une plus longue & plus difficile traduction. Nous n'en rapporterons que la fin. *Si me interrogas, major ille est qui judicium abstulit, quam qui meruit.* Si vous me demandez mon sentiment, je pense qu'il est plus glorieux d'enlever les suffrages que de les mériter. « Ainsi, » ajou-

1636. te-t-il, « vous l'emportez dans le Cabi- » net, & il a gagné au Théatre » (a).

M. de Scudery qui ne cherchoit qu'à se flatter, & tourner toutes choses à son avantage, parut extrêmement satisfait à la lecture de cette Let-

(a) « Considérez » néanmoins Monsieur, » lui représente M. de Balzac, « que toute la France entre en cause avec » lui, & que peut-être » il n'y a pas un des Juges dont vous êtes » convenus ensemble, » qui n'ait loué ce que » vous desirez qu'il condamne. De sorte que » quand vos argumens » seroient invincibles, » & que votre Adversaire y acquiesceroit, » il auroit toujours dequoi se consoler glorieusement de la perte » de son Procès, & vous » pourroit dire que c'est » quelque chose de plus » d'avoir satisfait tout » un Royaume, que d'avoir fait une Piece réguliere..... Le Cid..... » ayant plû, ne seroit-il point vrai qu'il a » obtenu la fin de la » représentation, & » qu'il est arrivé à son » but, encore que ce ne » soit pas par le chemin » d'Aristote, ni par les » addresses de sa Poëtique. Mais vous dites, » Monsieur, qu'il a » ébloui les yeux de tout » le monde, & vous » l'accusez de charme » & d'enchantement. » Je connois beaucoup » de gens qui feroient » vanité d'une telle accusation..... Ce que » vous reprochez à l'Auteur du Cid, qui vous » avouant qu'il a violé » les regles de l'Art, » vous oblige de lui » avouer qu'il a un secret » qui a mieux réussi que » l'Art même, & ne » vous niant pas qu'il a » trompé toute la Cour » & tout le Peuple, ne » vous laisse conclure » de-là, sinon qu'il est » plus fin que toute la » Cour, & tout le Peuple, & que la tromperie qui s'étend à un si » grand nombre de personnes, est moins une » fraude qu'une Conquête ».

tre ; c'est du moins ce qu'il affecta dans celle qu'il écrivit en réponse. La joye le transporta si fort, qu'elle ne lui permettoit pas de sortir de ses pompeuses comparaisons, dans lesquelles il s'étoit embarrassé. « Si j'osois, » dit-il, en finissant sa Lettre, « vous nommer celui qui soutient ma cause, vous verriez bien que tous mes Juges, ni toute la France, n'ont garde d'être entierement pour l'Auteur du Cid, comme vous semblez le croire...... Que M. Corneille triomphe donc sur le Théatre, ses victoires ne me reveilleront point, s'il est vrai que je le surmonte en votre Cabinet ». 1636.

A l'égard de Claveret, il fut très-offensé de la façon dont M. Corneille l'avoit apostrophé dans sa Lettre Apologétique ; & le traitant de *soy disant Auteur du Cid*, il se plaint d'avoir été attaqué mal-à-propos, attendu qu'il n'est point Auteur de la Piece intitulée *le vray Cid Espagnol*, &c. comme M. Corneille l'avoit cru, quoiqu'ajoute-t-il, il eut tenu à honneur de l'avoir composée.

Cette Lettre fut suivie d'une seconde, dans un pareil style, à l'exception que les injures, & les grossieretés y

sont plus fréquentes. *L'Amy du Cid à*
1636. *Claveret*, est une réponse sur le même ton aux deux précédentes Lettres. (*) On y repliqua par une *Réponse à l'Amy du Cid*, qui fit naître un Ouvrage dont le titre est, *Pour le S. Corneille, contre les ennemis du Cid*. Nous passons légerement ces Brochures où les invectives, & les personnalités tiennent la place de la Critique, comme peu séantes à l'un & à l'autre parti : encore moins à M. Corneille, qu'elles engagerent dans une nouvelle dispute, encore plus vive, avec le sieur Mayret. Ce dernier prit exprès le parti de Claveret, afin d'avoir une occasion d'en venir aux mains avec son Adversaire. Il commença par lui adresser une *Lettre familiere*. Elle est datée du 4 Juillet 1637. Nous en avons rapporté des traits à l'article de la *Silvie* du même Auteur, qu'il ne fait aucun scrupule de comparer avec le Cid : & conclut comme les autres Critiques, que cette Piece n'avoit d'autres agrémens, que ceux que les Acteurs lui avoient prêté (*a*) malgré ses feintes politesses, on re-

(*) Nous en avons parlé à l'Article de *Claveret*.

(*a*) » C'est proprement du *Cid*, » dit le Sieur Mayret, « & des » Pieces de cette nature ; » que M. de Balzac a » voulu parler, en la

connoit facilement que l'amour propre & la jalousie ont conduit sa plume. 1636.

» derniere de ses dernieres Lettres : quand il a » dit du Roscius Auvergnat, que si les Vers » ont quelque souverain » bien, c'est dans sa bouche qu'ils en jouissent. » Qu'ils sont plus obligés à celui qui les dit, » qu'à celui qui les fait, » & bref, qu'il en est le » second, & le meilleur » pere : d'autant que » par une favorable adoption, il les purge » du vice de leur naissance. Vous me direz » peut-être, ou quel» qu'un pour vous, que » ce ne fut pas tant la » démangeaison de vous » voir relié en velin, » qui vous fit faire ce » pas de clerc, comme » le dessein de nuire à » MM. les Comédiens, » qui d'abord ne reconnurent pas assez lar» gement le bienheureux » succès de votre Piece... » Mais vous me permettrez de vous répondre » que le desir de ven» geance contre ceux » qui vous avoient assez » obligé, en faisant va» loir votre Alchimie.... » Un petit voyage en » cette Ville, vous ap» prendra, si vous ne le » sçavez déja, que Rodri» gue, & Chimene tien» droient possible assez » bonne mine entre les » flambeaux du Théatre » des Marets, s'ils n'eus» sent point eu l'effron» terie d'étaler leur blanc » d'Espagne au grand » jour de la Galerie du » Palais..... Souvenez» vous » (ajoute Mayret dans un autre endroit) « que la conjonc» ture du tems, l'adres» se & la bonté des Ac» teurs, tant à la bien re» présenter qu'à la faire » valoir par d'autres in» ventions étrangeres, » que le Sieur Mondory » n'entend gueres moins » bien que son métier, » ont été les plus riches « ornemens du Cid & » les premieres causes de » sa fausse réputation ». Tout ce raisonnement est faux. L'impression n'a fait aucun tort à la réputation du Cid. Mayret, au reste, a raison de vanter les talens des Acteurs, car ses Pieces avoient grand besoin des *inventions étrangeres* de Mondory, pour les rendre un peu supportables.

1636. La *Lettre du Désintéressé au Sieur Mayret*, lui répond assez bien. « Vous » ne devez pas, » lui dit-on, « faire » d'excuses qu'à vous-même d'avoir osé » mettre en parallele votre apprentissa- » ge avec le Cid..... Mais s'il est du » Parnasse, comme du Paradis, » (ajoute-t-on en se servant de ses propres paroles) « où l'on ne peut avoir » d'entrée avec des biens mal acquis, » tombez d'accord, avec tout le monde, » que vous en êtes exclus, si vous ne » restituez la plus grande partie de votre » réputation à un Maître, qui par un » excès de bonté ne s'est pas contenté de » vous recevoir chez lui généreusement, » au fort de vos miseres, mais qui par » son approbation, & par l'honneur » qu'il vous a fait, en vous regardant » d'assez bon œil, a obligé tous ses » amis à dire du bien de vos Ouvrages ».

Ce style familier, dont on ne voit ici qu'un échantillon, mortifia fort l'humeur altiere du Sieur Mayret. Il en déchargea une partie dans un Ecrit intitulé *Apologie pour M. Mayret, contre les calomnies du Sieur Corneille de Rouen*. Celui-ci au lieu de mépriser les injures dont ce Libelle est rempli, y répondit par un *Avertissement au Be-*

fançonnois Mayret, où il fit à son Rival les plus étranges menaces. Pour couper court, cette dispute fut poussée à un tel excès, que le Cardinal de Richelieu ne crut point au-dessous de lui de réconcilier ces deux Poëtes, en interposant son crédit. Il leur fit écrire par l'Abbé de Boisrobert (*a*) de cesser toute hostilité. Ainsi finit cette querelle, qui de générale, étoit devenue particuliere. 1636.

Pendant ce tems-là, on continuoit à répandre dans le Public des Ecrits pour & contre la Piece attaquée, chacun suivant sa passion, & le parti qu'il vouloit soutenir. Un Amy de M. Corneille fit paroître ***le Souhait du Cid, en faveur de M. de Scudery***. C'est une réfutation mal construite des Observations de cet Auteur. On lui souhaite une paire de lunettes, pour en faire de plus justes une autrefois. L'Anonyme qui se chargea d'interpréter ***la Voix publique à M. de Scudery sur les Observations du Cid***, le prend sur un ton

(*a*) Cette Lettre n'a jamais été imprimée que dans le Recueil des Dissertations sur Corneille & Racine, donné en 1740. par M. l'Abbé Granet ; elle est datée de Charonne du 5 Octobre 1637.

1636. railleur. (*a*) « Si vos Observations, » lui dit-il, « n'ont pas eu le succès que » vous vous en étiez promis, consolez-» vous dans la satisfaction que vous » pourrez tirer d'une haute entreprise, » quoique infructueuse : & prenez do-» resnavant pour devise, au lieu de » *Poëte & Guerrier, Aussisse sat est* (*), » si vous n'aimez mieux emprunter » celle de l'Espagnol, *todos contra io, & io contra todos, &c.* »

(*) C'est assez de l'avoir osé.

(**) Tous contre moi seul, & moi seul contre tous.

L'Incognu, & véritable Amy de Messieurs de Scudery & Corneille. L'Auteur de cet Ouvrage, qui signe à la fin D. R. entreprit de mettre ces deux Poëtes d'accord, ajoutant que le

(*a*) « Je ne m'arrête » point à ce que dit un » Envieux qu'il aimeroit mieux avoir fait » les Observations sur » le Cid, que le Cid » même. Son discours » témoigne plus de passion que de jugement. » Ce n'est point que je » veuille condamner vo-» tre Ouvrage, j'estime » tout ce qui vient de » vous : celui-là parti-» culierement montre » beaucoup de vivacité » dans ses raisons subti-» les, mais convain-» cantes comme celles » dont se servit ce vieil » Auteur, qui loua la » fievre quarte. J'aurois » tort de vous accuser » d'ignorance, & je ne » veux pas croire que » l'envie vous ait ja-» mais fait mettre la » main à la plume. Vo-» tre style est trop pom-» peux, pour être animé » d'une passion si basse, & » si vous blamez le Cid, » vous n'en connoissez » pas moins le mérite ». *La voix publique à M. de Scudery sur ses Observations du Cid.*

dernier ne devoit pas trouver mauvais qu'on plaçât M. de Scudery à côté, & même au-dessus de lui. Son principal dessein est de réfuter la *Lettre Apologétique* de M. Corneille, & l'Anonyme qui avoit fait parler *la Voix publique*, sans en avoir, dit-il, eu charge ou procuration, & qui a fait une injustice à l'*Amant libéral* (*) qui appelle de son jugement. 1636.

(*) Tragi-Comédie de M. de Scudery, dont on a parlé ci-devant.

Celui qui avoit composé l'*Epitre aux Poëtes du tems, sur leur querelle du Cid*, prend entierement le parti de M. Corneille, & renvoye ses adversaires à ce passage de Ronsard leur maître.

Hé! qui voudroit bon Dieu, dire tant seulement
Que vingt ou trente écus logeassent seulement
Dans les mains d'un Poëte.

Mais un des meilleurs Ouvrages qui ayent paru en cette occasion, est *le Jugement du Cid, composé par un Bourgeois de Paris, Marguillier de sa Parroisse.* Il contient une critique fine & délicate, qui attaque également Messieurs Corneille, & de Scudery. L'Anonyme qui s'est caché exprès sous ce personnage, s'éleve d'abord contre le

1636. grand nombre de libelles que le Cid fit naître; & semble condamner l'indifférence, avec laquelle M. Corneille les regarda.

A la vûe de tant d'écrits pour & contre le Cid, il résolut d'exposer son jugement, qui est, à ce qu'il lui semble, celui des honnêtes gens. Il ajoute sans façon, qu'il est également éloigné de la timidité, & de l'adulation, mais charmé de faire sentir à M. de Scudery, qu'il connoît la portée de son mérite, & que ceux qui ne sont ni Sçavans, ni Auteurs, ne sont pas dépourvûs de bon sens. Il commence d'abord par une peinture des grandes beautés du Cid. On ne peut en porter un jugement plus sain. Notre prétendu Marguillier n'auroit pas voulu qu'on eût examiné si séverement un Ouvrage destiné à plaire. Il foudroye ensuite M. de Scudery, qui pour rabaisser le Cid, avoit opposé les Héros de quelques Tragédies de Mayret, de Tristan, de Du Ryer, &c. & les peint comme de mauvais modeles d'Héroïsme. Il passe ensuite à la Parodie des personnages du Cid. Elle est tournée de façon à faire voir qu'un Parodiste, à l'aide d'une imagination badine, sçait tout

traveſtir. Nous croyons que ce morceau qui préſente d'une maniere agréable les défauts que les Critiques précédentes avoient remarqué dans le Cid ne pourra que réjouir le Lecteur. 1636.

« Voici ce que je penſe de la Piece. » Il eſt certain que le ſujet n'en eſt » agréable qu'en ſa bizarrerie, & ſon » extravagance, & que c'eſt tout ce » qui donne cette grande attention, » que les perſonnages, à bien dire : » ſemblent tous être des foux, ſi on » examine leurs actions, & leurs paro- » les. Il les faut conſidérer les uns après » les autres. Le Roy dit qu'il a prévû » la vengeance, dès qu'il a ſçû l'affront, » & qu'il a voulu prévenir ce malheur : » toutefois il n'en a rien fait, ſe » contentant d'envoyer vers le Comte, » ſans l'arrêter. Puis, ſur ſa réponſe, » il dit qu'il faut s'aſſurer de lui, quand » il n'en eſt plus tems. Un peu après, » il dit qu'il a eu avis d'un deſſein des » Maures, & qu'il ne faut rien né- » gliger : toutefois il ne donne aucun » ordre, & dit que pour cette nuit, » cela troubleroit la Ville ; cependant, » ſans Rodrigue, tout étoit perdu. Dom » Arias ſon conſeiller, auſſi fou que » lui, au lieu de dire, ſur l'avis reçû

1636. » qu'il faut prendre garde, le flatte, & » dit qu'il n'a rien à craindre. Dom » Diégue s'emporte en des vanités, en » parlant au Roy, au lieu de parler » humblement pour l'émouvoir. Le » Comte de Gormas eſt un vrai Capi- » tan de Comédie, ridicule en parlant » de ſoi, & inſolent en parlant du Roi. » Rodrigue eſt un fou d'aller par deux » fois après le combat chez le Comte. » Il devoit être aſſommé dès la porte » du logis par tous les Valets. L'Au- » teur toutefois l'a garanti heureuſe- » ment toutes les deux fois de ce mal- » heur. (a) Chimene eſt ſi tranſportée

(a) Les rôles de Rodrigue & de Chimene, les plus beaux, & ceux qui font briller la Piece, ſont cependant ceux qui ont été les plus critiqués, ſur-tout Chimene, dont le caractere bleſſe, dit-on, les bonnes mœurs. Voyons quel tour M. Corneille prend pour s'excuſer. « Les deux » viſites que Rodrigue » fait à ſa Maîtreſſe, » ont quelque choſe qui » choquent la bienſéan- » ce de la part de celle » qui les ſouffre. La ri- » gueur du devoir vou- » loit qu'elle refusât de » lui parler, & s'enfer- » mât dans ſon cabinet, » au lieu de l'écouter: » mais permettez-moi » de dire, avec un des » premiers eſprits de no- » tre ſiécle, *Que leur* » *converſation eſt remplie* » *de ſi beaux ſentimens,* » *que pluſieurs n'ont pas* » *connu ce défaut, & que* » *ceux qui l'ont connu, l'ont* » *toléré.* J'irai plus outre, » & dirai que preſque » tous ont ſouhaité que » ces entretiens ſe fiſ- » ſent; & j'ai remarqué » aux premieres repré- » ſentations qu'alors que » ce malheureux Amant » ſe préſentoit devant » elle, il s'élevoit un » certain frémiſſement » dans l'aſſemblée, qu

» de sa folle passion, qu'elle dit bien » qu'elle fera ce qu'elle doit, mais elle » n'en fait rien. Au lieu de tâcher d'é» mouvoir le Roi, elle lui dit des poin» tes : & le Roi lui devoit dire, allez ma » mignonne, vous avez l'esprit bien » joli, mais vous n'êtes guéres affligée. » L'Infante a de grands desseins, & si » elle n'en a point. Elle espere beau» coup, & n'espere rien : elle aime » fort Rodrigue, & le donne à Chi» mene : enfin elle parle fort, & ne » conclut rien : ce qu'elle confirme » elle-même sur la fin de son rôle, où » elle dit à Flavie. 1636.

« Viens me voir achever, comme j'ai commencé.

» Dom Sanche est un pauvre idiot, » qui au lieu de venger sa Maîtresse, & » se battre contre Rodrigue, attend

» marquoit une curiosi» té merveilleuse : & un » redoublement d'atten» tion, pour ce qu'ils » avoient à se dire dans » un état si pitoyable. A» ristote dit, *Qu'il y a* » *des absurdités qu'il faut* » *laisser dans un Poëme*, » *quand on peut esperer* » *qu'elles seront bien re*» *çues; & il est du de*» *voir du Poëte, en ce* » *cas, de les couvrir de* » *tant de brillans, qu'el*» *les puissent eblouir.* Je » laisse au jugement de » mes Auditeurs, si je » me suis bien acquitté » de ce devoir, pour » justifier par-là ces deux » Scenes. » *M. Corneille, examen du Cid.*

1636. » sur ce sujet l'honneur de ses com» mandemens. Puis à la fin, il dit, » qu'il sera ce téméraire, ou plûtôt ce » vaillant, & n'a pas seule ment la » force, ce semble, de soutenir son » épée, laquelle ne lui est rendue, qu'à » condition qu'il ira la porter à Chi» mene, à laquelle il n'ose pas seule» ment prononcer ce qu'il lui veut di» re, tant il se laisse aisément inter» rompre, & attend à le dire devant » le Roi, de peur qu'il a d'être encore » battu par elle, pour s'être si mal » battu. Voilà de fort raisonnables per» sonnages.

» Mais ce que je trouverois encore » plus à reprendre en cette Piece, est » qu'une bonne partie est pleine de » pointes si étranges, que ce devoit » être le principal sujet des Observa» tions, avec les mauvaises façons de » parler, que Scudery a peut-être ou» bliées, pour faire plaisir à son ami. »

M. l'Abbé Granet, qui a donné en 1740. un Recueil de Dissertations sur Corneille & Racine, dit en parlant de celle-ci. « Cette Critique, à quelques » endroits près qui ne sont point assez » mesurés, est extrêmement ingénieu» se. Je ne sçais si dans notre siécle

1636.

» l'ironie, & le sarcasme ont été em-
» ployés avec plus d'agrément. »

Après avoir rendu compte des Ouvrages qui parurent pour ou contre le Cid, en moins de huit mois (*a*); il ne reste plus qu'à rapporter de quelle façon fut terminée cette fameuse dispute. Nous avons déja dit que Messieurs de l'Académie, sur les instances réitérées du Cardinal de Richelieu, prirent enfin la résolution, pour le satisfaire, de donner leurs sentimens sur cette Piece. Ils s'assemblerent en effet le 16. Juin 1637. Après qu'on eut fait la lecture de la lettre de M. de Scudery à la Compagnie, celles qu'il avoit écrites sur le même sujet à M. Chapelain: & celles que M. de

(*a*) A l'exception de quelques Poëmes Dramatiques qui ont été faits à l'occasion du Cid, & dont nous parlerons dans la suite, voilà tout ce que nous avons pû trouver sur cette matiere. Quoique nous ayons poussé nos recherches au-delà du Catalogue qui se trouve dans la derniere édition des Oeuvres de Messieurs Corneille; nous ne connoissons l'Ouvrage inséré sous le titre de *Fautes remarquées en la Tragi-Comédie du Cid*, que comme le titre général, & la premiere page d'un Recueil de Pieces pour & contre celle dont nous parlons: nous sommes d'autant plus surpris que l'Editeur ait ici pris le change, qu'il s'est déja acquis une grande réputation dans ce genre de littérature, dont l'exactitude fait le principal mérite.

Boisrobert avoit reçues de M. Corneille : après aussi que M. de Boisrobert eût assuré l'assemblée que M. le Cardinal avoit agréable ce dessein, il fut ordonné que trois Commissaires seroient nommés pour examiner le Cid, & les Observations contre le Cid. Que cette nomination se feroit à la pluralité des voix par billets, qui ne seroient vû que du Sécretaire. Cela se fit ainsi, & les trois Commissaires furent M. de Bourzeys, M. Chapelain, & M. Desmarets. La tâche de ces trois Messieurs, n'étoit que pour l'examen du corps de l'Ouvrage en gros : car pour celui des vers, il fut résolu qu'on le feroit dans la Compagnie. Messieurs de Cerisy, de Gombauld, Baro & l'Estoille, furent seulement chargés de les voir en particulier, & de rapporter leurs observations, sur lesquelles l'Académie ayant délibéré en diverses conférences ordinaires & extraordinaires, M. Desmarets eût ordre d'y mettre la derniere main. Mais par l'examen de l'Ouvrage en gros, la chose fut un peu plus difficile. M. Chapelain présenta premierement ses Mémoires. Il fut ordonné que Messieurs de Bourzeys & Desmarets, y joindroient les leurs : & soit

1636.

1636.

soit que cela fut exécuté, ou non, de quoi, dit M. Pélisson, je ne vois rien dans les Registres : ce qui est certain, c'est que M. Chapelain fit un corps, qui fut présenté au Cardinal, écrit à la main (*a*). Son jugement fut que la substance en étoit bonne, mais qu'il falloit (car il s'exprima en ces termes) y jetter quelques poignées de fleurs. Aussi n'étoit-ce que comme un premier

(*a*) « J'ay vû avec » beaucoup de plaisir « (c'est M. Pelisson qui » parle) ce manuscrit » apostillé par le Cardinal, en sept endroits, » de la main de M. Citois, son premier Medecin. Il y a même une » des apostilles dont le » premier mot est de sa » main propre. Il y en » a une aussi, qui marque » assez quelle opinion il » avoit du Cid. C'est en » un endroit où il est » dit que la Poësie seroit aujourd'hui bien » moins parfaite qu'elle » n'est, sans les contestations qui se sont » formées sur les Ouvrages des plus célébres Auteurs du dernier tems. *La Jérusalem, le Pastor Fido*. En » cet endroit il mit à la » marge *l'applaudissement, & le blame du* » *Cid n'est qu'entre les* » *Doctes & les ignorans,* » *au lieu que les contestations sur les deux autres Pieces, ont été entre les gens d'esprit*. Ce » qui témoigne qu'il étoit persuadé de ce » qu'on reprochoit à M. » Corneille, que son » Ouvrage péchoit contre les régles. Le reste » de ces apostilles n'est » pas considérable. Ce » ne sont que de petites » notes, comme celle-» cy, où le premier mot » est de sa main. *Bon*, » mais il se pouvoit » mieux exprimer. Et » cet autre. Faut adoucir cet exemple. D'où » on recueille pourtant » qu'il examina cet écrit avec beaucoup de » soin, & d'attention. »

1636. crayon qu'on avoit voulu lui présenter, pour sçavoir en gros s'il en approuveroit les sentimens.

L'Ouvrage fut donc donné à polir, suivant son intention, & par délibération de l'Académie, à Messieurs de Serizay, de Cerisy, de Gombauld & Sirmond. M. de Cerisy le coucha par écrit, & M. de Gombauld fut nommé par les trois autres, & confirmé par l'Académie, pour la derniere révision du style. Tout fut lû & examiné par la Compagnie, en diverses assemblées ordinaires & extraordinaires, & donné enfin à l'Imprimeur. Le Cardinal étoit alors à Charonne, où on lui envoya les premieres feuilles : mais elles ne le contenterent nullement, & soit qu'il en jugeât bien, soit qu'on le prit en mauvaise humeur, soit qu'il fut préoccupé contre M. de Cerisy, il trouva qu'on avoit passé d'une extrémité à l'autre, & qu'on y avoit apporté trop d'ornemens, & de fleurs, & renvoya à l'heure même en diligence dire qu'on arrêtât l'impression. Il voulut enfin que Messieurs de Serizay, Chapelain, & Sirmond le vinssent trouver, afin qu'il pût leur expliquer mieux son intention. M. de Serizay

s'en excusa sur ce qu'il étoit prêt à monter à cheval, pour s'en aller en Poitou. Les deux autres y furent. Pour les écouter, il voulut être seul dans sa chambre, excepté Messieurs de Bautru, & de Boisrobert, qu'il appella, comme étant de l'Académie. Il leur parla fort longtems, très-civilement, debout, & sans chapeau. M. Chapelain voulut excuser M. de Cerisy le plus doucement qu'il pût, mais il reconnut d'abord que cet homme ne vouloit pas être contredit. Car il le vit s'échauffer, & se mettre en action, jusques-là que s'adressant à lui, il le prit, & le retint, comme on fait sans y penser, quand on veut parler fortement à quelqu'un, & le convaincre de quelque chose. La conclusion fut, qu'après leur avoir expliqué de quelle façon il croyoit qu'il falloit écrire cet Ouvrage, il en donna la charge à M. Sirmon, qui avoit en effet le style fort bon, & fort éloigné de toute affectation. Mais M. Sirmon ne le satisfit point encore : il fallut enfin que M. Chapelain reprit tout ce qui avoit été fait, tant par lui que par les autres, de quoi il composa l'ouvrage tel qu'il est aujourd'hui, qui ayant plû à la 1636.

1636. Compagnie & au Cardinal, fut publié bientôt après, fort peu différent de ce qu'il étoit dès la premiere fois qu'il lui avoit été présenté écrit à la main, sinon que la matiere y est un peu plus étendue, & qu'il y a quelques ornemens ajoutés.

Avant d'entrer en matiere, l'Académie expose les difficultés qu'il y a d'hazarder une décision qui peut déplaire, & la nécessité où elle se trouve au moyen de la demande de l'Auteur des Observations, & du consentement de celui du Cid. Elle déclare ensuite que sollicitée à donner son avis, elle prétend ne se conformer qu'aux régles établies, & à la pureté des mœurs : sans égard pour tous les Ouvrages qui avoient paru pour & contre. Il faut convenir que l'Académie a rempli son dessein avec beaucoup de décence, & de dignité, & que cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sçût conserver tous les égards qu'elle devoit à la passion du Cardinal, en reprenant exactement tous les défauts du Cid, & le Public en les reprenant avec modération, & souvent même avec des louanges. Après avoir ajouté

qu'elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait ni l'Auteur dont elle remarque les fautes, ni l'Observateur dont elle n'approuve pas toutes les Censures, ni le Peuple dont elle combat les premiers suffrages, elle termine ainsi. 1636.

« Enfin, nous concluons qu'encore » que le sujet du Cid ne soit pas bon, » qu'il péche dans son dénouement, » qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, » que la bienséance y manque en beau- » coup de lieux, aussi-bien que la bon- » ne disposition du Théatre, & qu'il » y ait beaucoup de vers bas, & de fa- » çons de parler impures, néanmoins » la naïveté & la véhémence de ses » passions, la force, & la délicatesse » de ses pensées, & cet agrément inex- » pliquable qui se mêle dans tous ses » défauts, lui ont acquis un rang con- » sidérable entre les Poëmes François de » ce genre. Si son Auteur ne doit pas » toute sa réputation à son mérite, il » ne la doit pas toute à son bonheur, & » la nature lui a été assez libérale, » pour excuser la fortune, si elle lui a » été prodigue. »

Ainsi furent mis au jour, après environ cinq mois de travail, *Les sentimens de l'Académie Françoise sur le*

Cid. Sans que pendant ce tems-là, le
1636. Cardinal de Richelieu qui avoit toutes les affaires du Royaume ſur les bras, & toutes celles de l'Europe dans la tête, ſe laſſât de ce deſſein, & relâchât rien de ſes ſoins pour cet Ouvrage. Il fût reçû diverſement de M. de Scudery, de M. Corneille, & du Public.

Pour M. de Scudery, quoique ſon adverſaire n'eût pas été condamné en toutes choſes, & eût reçû de très-grands éloges en pluſieurs, il crut avoir gagné ſa cauſe, & écrivit une lettre de remerciment à la Compagnie, avec ce titre : *A Meſſieurs de l'illuſtre Académie*, où il leur rendoit graces, avec beaucoup de ſoumiſſion & des choſes qu'ils avoient approuvées dans ſes écrits, & de celles qu'ils lui avoient enſeignées en le corrigeant, & témoignoit enfin d'être entierement ſatisfait de la juſtice qu'on lui avoit rendue. Le Sécretaire fut chargé de lui faire une réponſe. Le ſens en étoit, qu'il l'aſſuroit que l'Académie avoit eu pour principale intention de tenir la balance droite, & de ne pas faire d'une choſe ſérieuſe un compliment, ni une civilité : mais qu'après cette intention, elle n'avoit point eu de plus grand ſoin que de

s'exprimer avec modération, & de dire ses raisons sans blesser personne : qu'elle se réjouissoit de la justice qu'il lui faisoit, en la reconnoissant juste, qu'elle se revencheroit à l'avenir de son équité, & qu'aux occasions où il lui seroit permis d'être obligeante, il n'auroit rien à desirer d'elle. 1636.

Quant à M. Corneille, bien qu'il se fût soumis avec répugnance à ce jugement, s'y étant pourtant résolu pour complaire au Cardinal, il témoigna au commencement d'en attendre le succès avec beaucoup de déférence. En ce sens il écrivit à M. de Boisrobert, dans une lettre du 15. Novembre 1637. « J'attens avec beaucoup d'impatience » les sentimens de l'Académie, afin » d'apprendre ce que dorénavant je » dois suivre. Jusques-là je ne puis tra» vailler qu'avec défiance, & n'ose em» ployer un mot en sûreté. » Et dans une autre du trois Décembre. « Je me » prépare à n'avoir rien à répondre à » l'Académie, que par des remerci» mens. » Mais lorsque les sentimens du Cid étoient presqu'achevés d'imprimer, ayant sçû par quelque moyen que ce jugement ne lui seroit pas aussi favorable qu'il l'eut espéré, il ne put

1636. s'empêcher d'en témoigner quelque ressentiment; on peut s'en convaincre par la lettre dont l'Historien de l'Académie rapporte une copie. (*a*)

(*a*) « Je me résous, » dit il, puisque vous » le voulez, à me laisser condamner par votre illustre Académie. » Si elle ne touche qu'à » une moitié du Cid, » l'autre me demeure » toute entiere. Mais je » vous supplie de considérer qu'elle procéde » contre moi avec tant » de violence, & qu'elle » en employe une si souveraine pour me fermer la bouche, que » ceux qui sçauront son » procédé, auront sujet » d'estimer que je ne » serois point coupable, » si l'on m'avoit permis » de me montrer innocent. » Il se plaignoit ensuite, comme si on eut refusé d'écouter la justification qu'il vouloit faire de sa Piece de vive voix, & en présence de ses Juges. De quoi pourtant, M. Pélisson nous assure n'avoir trouvé aucune trace, ni dans les Registres de l'Académie, ni dans le mémoire des Académiciens qu'il a consultés. Monsieur Corneille ajoutoit à cela. » Après tout, voici » quelle est ma satisfaction, je me promets » que ce fameux Ouvrage, auquel tant » de beaux esprits travaillent depuis six » mois, pourra bien » être estimé de l'Académie Françoise; mais » peut-être que ce ne » sera pas le sentiment » du reste de Paris: au » moins, j'ai mon » compte devant elle, » & ne sçais si elle peut » attendre le sien. J'ai » fait le Cid pour me » divertir, &, pour le » divertissement des honnêtes gens qui se plaisent à la Comédie. J'ai » remporté le témoignage de l'excellence de » ma Piece par le grand » nombre de ses représentations, par la » foule extraordinaire » des personnes qui y » sont venues, & par » les acclamations générales qu'on lui a faites. Toute la faveur » que peut espérer le » sentiment de l'Académie, est d'aller aussi

Enfin,

Enfin, lorsqu'il eut vû les sentimens de l'Académie, il fut extrêmement consterné. 1636.
La lettre qu'il écrivit à M. de Boisrobert le 23. Décembre suivant, fait connoître que ne s'attendant point à cette décision, il se repentoit de la complaisance qu'il avoit eu d'y soumettre son Ouvrage. La fin de cette lettre est dans un style différent, & dément entierement la fierté qu'il avoit fait paroître jusqu'alors. On n'auroit pas dû attendre tant de soumission (a).

» loin : je ne crains pas » qu'il me surpasse, &c. Et un peu après : « Le » Cid sera toujours » beau, & gardera sa » réputation d'être la » plus belle Piece qui » ait paru sur le Théa- » tre, jusqu'à ce qu'il » en vienne une autre » qui ne lasse point les » Spectateurs à la tren- » tiéme fois, &c. »

(a) « Je vous prie, » lui dit-il, de croire » que je ne me scanda- » lise point du tout de » ce que vous avez mon- » tré, & même donné » ma lettre à Messieurs » de l'Académie. Si je » vous en avois prié, je » ne puis m'en prendre » qu'à moi. Néanmoins, » si j'ai bonne mémoire, » je pense vous avoir » prié seulement par cet- » te lettre, de les assurer » de mon très-humble » service, comme je vous » en prie encore, non- » obstant leurs senti- » mens. Tout ce qui m'a » fâché, c'est que Mes- » sieurs de l'Académie » s'étant résolus de ju- » ger de ce différend, » avant qu'ils sçussent » si j'y consentois, ou » non, & leurs senti- » mens étant déja sous » la presse, à ce que » vous m'avez écrit, » avant que vous eussiez » reçû ce témoignage de » moi : ils ont voulu » fonder là dessus leur » jugement, & donner » à croire que ce qu'ils » en ont fait, n'a été

Peut-être crut-il en devoir user ainsi,
1636. pour se remettre dans les bonnes gra-

» que pour m'obliger, » & à ma priere, &c. Et un peu après : « Je » m'étois résolu d'y ré» pondre, parce que » d'ordinaire le silence » d'un Auteur qu'on at» taque, est pris pour une » marque du mépris » qu'il fait de ses Cen» seurs. J'en avois ainsi » usé envers M. de Scu» dery ; mais je ne » croyois pas qu'il me » fut bienséant d'en » faire de même envers » Messieurs de l'Acadé» mie ; & je m'étois per» suadé qu'un si illustre » Corps méritoit bien » que je lui rendisse » compte des raisons sur » lesquelles j'avois fon» dé la conduite, & le » choix de mon dessein : » & pour cela je forçois » extrêmement mon » humeur, qui n'est pas » d'écrire en ce genre, » & d'éventer les secrets » de plaire, que je puis » avoir trouvé dans » mon art. Je m'étois » confirmé en cette ré» solution, par l'assu» rance que vous m'a» viez donnée que Mon» seigneur en seroit bien» aise, & me proposoit » d'adresser l'Epître dé» dicatoire à Son Emi» nence, après lui en » avoir demandé la per» mission. Mais mainte» nant que vous me » conseillez de n'y ré» pondre point, vû les » personnes qui s'en » sont mêlées, il ne » faut point d'interpré» te pour entendre ce» la, je suis un peu plus » de ce monde qu'Hélio» dore, qui aima mieux » perdre son Evêché que » son livre : & j'aime » mieux les bonnes gra» ces de mon Maître, » que toutes les réputa» tions de la terre. Je » me tairai donc, & » non point par mépris, » mais par respect, &c. Cette lettre contenoit encore beaucoup d'autres choses sur la même matiere : & au bas il avoit ajouté par apostille. « Je vous conjure de » ne montrer point ma » lettre à Monseigneur, » si vous jugez qu'il me » soit échapé quelque » mot qui puisse être » mal reçû de Son Emi» nence. »

M. Pélisson après avoir rapporté cette Lettre, & celle dont l'extrait se trouve dans la

ces de son protecteur, & lui faire oublier le passé. Mais il a toujours été persuadé que ce Ministre, & une personne de grande qualité avoient suscité cette violente persécution contre le Cid. Témoins ces quatre vers qu'il fit après la mort du Cardinal, qu'il considéroit d'un côté comme son bienfaicteur, & de l'autre comme son ennemi. 1636.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

---

note précédente, ajoute, or, quant à ce qui est porté par celle ci (du 23. Décembre 1637.) que l'Académie avoit commencé de travailler à ses sentimens, & même à les faire imprimer avant le consentement de M. Corneille, comme M. de Boisrobert lui avoit écrit, je ne sçais pas ce qui s'éroit passé entr'eux, ni ce que M. de Boisrobert pouvoit lui avoir mandé, pour l'obliger, peut-être avec moins de peine, de consentir à ce jugement, comme à une chose déja résolue, & commencée, que sa résistance ne pouvoit plus empêcher. Mais je sçais bien, par les Regiftres de l'Académie, qui sont fort fidéles, & fort exacts en ce tems-là, qu'on ne commença d'y parler du Cid que le seize Juin 1637. Que ce fut après qu'on y eut lû une Lettre de M. Corneille. Que cette lettre dont on a déja parlé, & où il disoit, Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qui leur plaira, &c. est datée de Rouen du 13. du même mois, qu'ainsi elle pouvoit être arrivée à Paris, & montrée à l'Académie le seize. Et qu'enfin on ne donna cet Ouvrage à l'Imprimeur qu'environ cinq mois après.

1636. M. de Corneille se réconcilia dans la suite, sincerement avec M. de Scudery : & renonçant au dessein qu'il avoit eu de répondre à la censure de l'Académie, il ne songea plus qu'à en profiter pour corriger sa Piece, & se faire à l'avenir des modéles plus réguliers.

Au Cid persécuté, Cinna doit sa naissance.

Despreaux, Epître VII. à M. Racine, vers 52.

Tels étoient les sentimens des parties les plus interressées touchant ce travail de l'Académie Françoise. Le Public le reçût avec beaucoup d'approbation & d'estime (*a*), & continua ses mêmes

(*a*) Ceux-là mêmes, (dit M. Pélisson, Histoire de l'Académie) qui n'étoient pas de son avis, ne laisserent pas de la louer. Et l'envie qui attendoit depuis si longtems quelqu'Ouvrage de cette Compagnie, pour le mettre en Piéce, ne toucha point à celui-ci. Pour moi, ajoute, M. Pélisson, je ne sçais si les plus fameuses Académies d'Italie ont tien produit de meilleur, ou d'aussi bon en de pareilles rencontres. Je compte en premier lieu pour beaucoup, que sans sortir des bornes de la justice, ces Messieurs pussent satisfaite un premiet Ministre tout puissant en France, & leur Protecteur, qui certainement, quelle qu'en fut la cause, étoit animé contre le Cid. Car je sçais fort bien qu'il eut souhaité qu'on le traitât plus rudement, si on ne lui eut pas fait entendre, avec adresse, qu'un juge ne devoit pas parler comme une partie, & qu'autant qu'on témoigneroit de passion, autant perdroit-on d'autorité. Que si ensuite vous examinez ce livre de plus près, vous y trouverez un jugement fort solide, au-

empressemens pour le Cid. Il a survécu à cette critique ; toute belle qu'elle est, on ne la connoît presque plus, & il a encore son premier éclat. 1636.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue, Despreaux, Satyre IX. vers 231. & suiv.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue :
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

« Ce Poëme, dit M. Corneille, dans » l'examen qu'il en a fait depuis, a » tant d'avantages du côté du sujet, & » des pensées brillantes dont il est se» mé, que la plûpart de ses Auditeurs » n'ont pas voulu voir les défauts de » sa conduite, & ont laissé enlever » leurs suffrages au plaisir que leur a » donné sa représentation. Bien que ce » soit celui de tous mes Ouvrages ré» guliers, où je me suis permis le plus » de licence, il passe encore pour le » plus beau auprès de ceux qui ne s'at» tachent pas à la derniere sévérité » des régles : & depuis cinquante ans

quel il est vraisemblable que la postérité s'arrêtera : beaucoup de sçavoir, & beaucoup d'esprit, sans aucune affectation de l'un, ni de l'autre : & depuis le commencement jusqu'à la fin, une liberté, & une modération toute ensemble, qui ne se peuvent assez louer.

» qu'il tient sa place sur nos Théatres, » l'Histoire, ni l'effort de l'imagina- » tion n'y ont rien fait voir qui en aye » effacé l'éclat.

1636.

CORNEIL-LE.

Vie de M. Corneille, par M. de Fontenelle.

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. de Pierre Corneille, Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les plus grandes charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen; & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès : mais comme il avoit pour le Théatre un génie prodigieux, ce génie jusques-là caché, éclata bientôt, & cette légere occasion que nous avons rapportée à l'article de sa *Mélite*, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une espéce de contrainte. Le succès de cette premiere Piece l'engagea à continuer; il essaya ses forces & ses talens dans ses six premieres Pieces, montra dans *Médée* comment il falloit faire usage du secours des anciens, & se fit entierement connoître par le *Cid*. Après avoir, pour ainsi dire, atteint jusqu'au Cid,

il s'éleva encore dans l'*Horace*, & enfin il alla jusqu'à *Cinna*, à *Polyeucte*, &c. 1636.

Ces Pieces étoient d'une espéce inconnue, & l'on vit un nouveau Théatre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Aristote & d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, & plus encore par son génie, trouva les véritables régles du Poëme Dramatique, & découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde, dans les excellents discours qui sont à la tête de ses Comédies. De-là vient qu'il est regardé comme le pere du Théatre François. Il lui a donné le premier une forme raisonnable, il l'a porté à son plus haut point de perfection, & a laissé son secret à qui pourra s'en servir.

Pompée suivit Polyeucte. Après quoi, il fit paroître le *Menteur*; la *suite* de cette Comédie n'ayant pas eu autant d'approbation, M. Corneille reprit le tragique, & donna *Rodogune*, *Heraclius*, &c. Le genre de Comédie Héroïque qu'il tenta dans *Dom Sanche d'Arragon*, eût peu de succès : il en fut dédommagé par celui de *Nicoméde*. Tant de gloire ne pût cependant faire trouver grace à *Pertharite*. Cette chute

1636. du grand Corneille, remarque ici l'Historien, peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde. Bélissaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du Théatre, & déclara qu'il y renonçoit, dans une petite Préface assez chagrine qu'il a mise audevant de cette Piece. Il dit pour raison, qu'il commence à vieillir : & cette raison n'est que trop bonne, sur-tout quand il s'agit de Poësie, & des autres talens de l'imagination. L'espéce d'esprit qui dépend de l'imagination (& c'est ce qu'on appelle communément esprit dans le monde) ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient, les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse, & la dureté : & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent par-là plus de prise aux ravages du tems. Ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier & d'austere. Cette sorte de caractere contracte aisément par les années, je ne sçais quoi de dur, & de sec. C'est ce qui arriva à M. Cor-

neille. Il ne perdit pas en vieilliſſant l'inimitable nobleſſe de ſon génie, mais il y mêla de la dureté. Il avoit pouſſé les grands ſentimens auſſi loin que la nature pouvoit ſouffrir qu'ils allaſſent; il commença à les pouſſer un peu trop loin. 1636.

Après Pertharite, M. Corneille rebuté du Théatre, entreprit la traduction en vers de l'Imitation de J. C. Il y fut porté par des Peres Jéſuites de ſes amis par des ſentimens de piété qu'il eut toute ſa vie, & ſans doute auſſi par l'activité de ſon génie qui ne pouvoit demeurer oiſif.

Il ſe paſſa ſix ans, (*a*) pendant leſquels il ne parut de notre Poëte, que l'Imitation en vers. Mais enfin, ſollicité par M. Foucquet qui négocia en Sur-Intendant des Finances, & peut-être encore plus pouſſé par ſon penchant naturel, il ſe rengagea au Théatre. M. le Sur-Intendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuſes que lui auroit pû fournir la

(*a*) M. de Fontenelle fait cet eſpace de douze ans: il n'a pas aſſurément conſulté la Chronologie des Pieces de M. Corneille: Pertharite n'a paru qu'en 1653. & *Oedipe* dès 1659. il n'y a donc que ſix années d'intervalle de l'une à l'autre.

1636 difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe*. M. Corneille son frere prit *Camma*, qui étoit le second. Je ne sçais, dit M. de Fontenelle, quel fut le troisiéme.

La réconciliation de M. Corneille & du Théatre fut sincere. Rodogune ou Cinna n'eurent pas plus d'applaudissemens qu'*Œdipe* & *Sertorius*. Il auroit dû finir par cette derniere, car les Pieces qu'il donna ensuite ne répondirent plus à la réputation qu'il a si bien méritée. (*a*)

(*a*) » Les dernieres » Pieces de Sophocle » soutinrent dignement » la réputation qu'il s'é» toit acquise par les » premieres. On dit qu'il » mourut fort vieux de » la joie que lui donna » le succès d'une de ses » Tragédies : & son Oe» dipe détruisant glo» rieusement pour lui » l'injuste accusation de » son fils, lui gagna hau» tement les suffrages de » tous ses juges. M. Cor» neille n'a pas eu une » destinée si heureuse. » Ses derniers Ouvrages » n'ont pas attiré tant » d'applaudissemens que » les premiers. Et si sa » réputation n'avoit » pas été au plus haut » point, peut-être en » auroit-il perdu une » bonne partie, pour » avoir travaillé trop » longtems. On diroit, » à voir ses dernieres Pie» ces, que le génie vieil» lit & s'use avec le » corps. Il y regne bien » encore un certain air » de grandeur & de con» duite, mais pour du » génie, & du naturel, » on ne l'y sent plus du » tout, & ses Tragé» dies ne sont, si j'ose » le dire, que des sque» lettes secs & déchar» nés, sans vie, sans » ame, sans mouve-

D'ailleurs, depuis son retour au Théatre, il y paroissoit avec éclat 1636.

» ment, en comparaison du Cid, des » Horaces, de Cinna, » de Polyeucte, &c. On » y voit presque que de » faux objets, que de » feintes passions, que » des mouvemens imaginaires. Enfin on y » remarque un grand » homme qui cherche à » se soutenir par l'artifice, & par l'esprit; » quand son génie l'abandonne, & à réparer, par le secours de » l'art, la nature défaillante, & éteinte. Je » suis persuadé même » que ses dernieres Pieces lui ont bien plus » coûté que celles qui » lui ont acquis tant de » gloire : & que si le » succès se régloit sur la » peine, la destinée de » ses derniers Ouvrages » auroit été plus heureuse. Il auroit été lui-» même plus heureux, » s'il avoit sçû se borner à la gloire qu'il » avoit si justement mé-» ritée, & l'on pourroit dire de lui, comme Apelle disoit autrefois, Qu'il n'a pas » sçû connoître ce qui » suffisoit.

« M. Racine a été plus » heureux en ce point. » Il a cessé de travailler, » lorsqu'il étoit dans sa » plus grande force, & » dans sa plus haute réputation. Dans un » tems où sa gloire pouvoit s'étendre, sans » s'augmenter, & où il » pouvoit soûtenir tant » de réputation sans y » pouvoir ajouter : & » au lieu qu'il eut été à » souhaiter que M. Corneille eut abandonné » plûtôt la carriere, M. » Racine a eu le plaisir » de voir que la France, » quelque amour qu'elle » ait pour son Roy, & » quelque intérêt qu'elle » prenne à sa gloire, » n'a pû voir, sans regret, qu'on lui enlevât ses délices, pour » faire passer à la postérité, les merveilles » de ce regne. Heureux » de pouvoir jouir lui-» même des regrets du » Public, (bonheur qui » n'est pas fait pour les » vivans) & de devoir » à l'emploi glorieux » qui l'a tiré du Théatre, ce premier gage » d'immortalité. » *Parallele de M. Corneille, & de M. Racine, par M. de Longepierre, tiré du Jugement des Sçavans de M. Baillet.*

1636. des Pieces d'un genre fort différent des siennes. (*a*) Il vit le goût du siécle se tourner entierement du côté de l'amour le plus passionné, & le moins mêlé d'Héroïsme, mais il dédaigna fierement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croi-

(*a*) Ce n'étoit point, dit M. de Fontenelle, une vertu courageuse, ni l'élévation des sentimens portée jusques dans l'amour qui y dominoit: c'étoit un amour plus tendre, plus simple, & vif, des sentimens dont le modéle se retrouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému: une infinité de traits de passion bien touchés, & presque sans aucun mélange de choses plus nobles, qui les eussent refroidis. Une versification très-agréable, & dont l'élégance ne se démentoit jamais. Un jeune Auteur, dont le style étoit plus jeune aussi; voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont les jugemens ont tant d'autorité au Théatre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes, qui valoient bien des hommes. On peut mettre dans ce nombre la Marquise de Sévigné.* « Croyez, dit-» elle, que rien n'appro-» chera des divins en-» droits de Corneille.... » Vive donc notre vieil » ami Corneille, par-» donnons-lui de mé-» chans vers, en faveur » des divines & sublimes » beautés qui nous trans-» portent. Ce sont des » traits de Maître, qui » sont inimitables. Des-» preaux en dit encore » plus que moi; en un » mot, c'est le bon goût, » tenez-vous-y...... Je » suis folle de Corneille, » il nous donnera encore » *Pulcherie*, où l'on » verra,

» La main qui crayonna
» La mort du grand Pompée, & l'amour de Cinna.
» Il faut que tout céde à son génie. »

* Lettre du 15. Janvier 1672. Tome II. pag. 18.

Lettre du 16. Mars.

Lettre du 9. Mars.

ra-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Moliere, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse, dont il n'auroit pas voulu deshonorer son nom. 1636.

Ajoutons ici, avec M. de Fontenelle, que la suite des Pieces de M. Corneille, représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme, qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles, & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siécle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre : à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, & n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna* qui fut joué en 1673, M. Corneille renonça tout de bon au Théatre, mais non pas à l'amour de ses Ouvrages. Et quand il vit (en 1676.) que le Roy avoit fait représenter de suite devant lui à Versailles *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe*, *Rodogune*, son feu poëtique se réveilla ; il adressa ses remercimens à ce Monarque, espérant que ses der-

[redacted] nieres productions auroient le même
1636. avantage (*a*). Cependant il est certain, que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du Cabinet, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître sur la Scene.

Débarrassé du Théatre, sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuerent toujours de plus en plus, & la derniere

---

(*a*) Est-il vrai, grand Monarque, & puis-je me vanter ?
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?
Qu'au bout de quarante ans Cinna, Pompée, Horace,
Redeviennent à la mode, & retrouvent leur place.
Et que l'heureux brillant des mes jeunes Rivaux,
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux !
Acheve, les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Oedipe, Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune,
Et ce choix montreroit qu'Othon, & Surena
Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie.
Agésilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent,
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent.
Pour bien écrire encore, j'ai trop longtems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois des suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages.

année de sa vie, son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit, & si longtems. Il mourut le premier Octobre 1684. âgé de soixante & dix-huit ans, & fut enterré à Saint Roch. Il étoit Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçû en 1647. (a) 1636.

Il avoit épousé, étant encore fort jeune, *Marie Lamperiere*, fille du Lieutenant-Général d'Andely en Normandie, dont il a laissé plusieurs enfans. La premiere nuit de ses nôces qui se firent à Rouen, il fut si malade, que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort. J'ai lû, dit M. de Fontenelle, une Piece sur cette fausse mort, dans les Poësies Latines de M. Ménage. Un pareil sujet, ajoute-t-il, étoit bien fait pour tenter les Poëtes.

On rapporte, au sujet de ce mariage,

(a) Comme c'est une loi dans cette Académie que le Directeur fait les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son Directorat, il y eut une contestation de générosité entre M. Racine, & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le service de M. Corneille, parce qu'il paroissoit incertain, sous le Directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de Lavau l'emporta : & M. de Benserade dit à M. Racine. Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit à vous, vous ne l'avez pourtant pas fait. Ce discours a été pleinement vérifié.

1636. qu'il se présenta un jour plus triste, & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversé par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, & il dit au Cardinal qu'il aimoit passionnément une fille du Lieutenant-Général d'Andély, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son pere. Le Cardinal voulut que ce pere si difficile vint lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévû, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit.

M. Corneille étoit assez grand, & assez plein ; l'air fort simple, & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux plein de feu, la physionomie vive, des traits marqués, & propres à être transmis à la postérité dans une Médaille, ou dans un Buste (*a*). Sa

(*a*) Un des plus beaux portraits qui soit dans le cabinet du Grand Duc, est celui de M. Corneille, qu'il a fait peindre de toute sa grandeur ?

prononciation

prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit ses vers avec force, mais sans grace (*a*). 1636.

(*a*) A voir M. Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un si grand relief aux sentimens, & aux pensées des Héros. La premiere fois que je le vis, continue Vigneul-Marville, je le pris pour un Marchand de Rouen. Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour son esprit; & sa conversation étoit si pesante, qu'elle devenoit à charge dès qu'elle duroit un peu. Une grande Princesse qui avoit desiré de le voir, & de l'entretenir, disoit fort bien qu'il ne falloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. Corneille se négligeoit trop: ou pour mieux dire, la nature qui lui avoit été si libérale en des choses extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auroient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisoient remarquer ces legers défauts, il sourioit, & disoit, je n'en suis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la langue Françoise, peut-être ne se mettoit-il pas en peine de cette exactitude: mais peut-être aussi, n'avoit-il pas assez de force pour s'y soumettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à Madame de Fontenelle sa sœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'esprit fort juste, & si la nature s'étoit avisée d'en faire un troisiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres: mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un neveu à ses freres, digne héritier de leur mérite, & de leur gloire.

* Mèlanges d'Histoires & de Litteratu-re, par Vigneul Marville, Tome II. p. 167. & 168.

Joignons ici la peinture abrégée qu'en a donnée M. de la Bruyere. « Un autre, dit-il, » est simple & timi-» de, d'une ennuyeuse » conversation. Il prend » un mot pour un au-» tre, & il ne juge de la

1636. M. Corneille s'est peint lui-même par ces six vers, qu'on trouve dans un billet adressé à M. Pélisson.

En matiere d'amour, je suis fort inégal,
J'en écris assez bien, & le fais assez mal.
J'ay la plume féconde, & la bouche stérile,
Bon galant au Théatre, & fort mauvais en ville.
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennuy,
Que quand je me produis par la bouche d'autruy.

Ces vers furent faits vingt ans avant la date de ce Billet. C'est M. Corneille qui le dit, voici ses propres mots. « Voilà, Monsieur, une petite » peinture que je fis de moi-même, il y » a plus de vingt ans. Je ne vaux gué- » res mieux à présent, &c.

M. Corneille sçavoit les Belles-Lettres, l'Histoire, la Politique, mais il

» bonté de ses Pieces, que » par l'argent qui lui en » revient : il ne sçait pas » la réciter, ni lire son » écriture : laissez-le s'é- » lever par la composi- » tion, il n'est pas au- » dessous d'Auguste, de » Pompée, de Nicomé- » de, d'Héraclius. Il est » Roi, & un grand Roi, » il est politique, il est » philosophe. Il entre- » prend de faire parler » des Heros, de les faire » agir : il peint les Ro- » mains : ils sont plus » grands, & plus Ro- » mains dans ses vers » que dans leur Histoi- » re ».

les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Théatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matiere qu'il entendoit parfaitement : il n'ornoit pas ce qu'il disoit : enfin pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire. 1636.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer, ou pour se réjouir, que pour se chagriner, ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence : au fond, il étoit très-aisé à vivre, bon pere, bon mary, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiere, & indépendante, nulle souplesse, nul manege, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y apportoit un visage presqu'inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce Pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires,

1636. que son aversion. Les plus légeres lui causoient de l'effroi, & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des Rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint, dans tous les tems de sa vie, beaucoup de religion, & plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pieces de Théatre, & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scene, des nobles sentimens qui regnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il y a mise jusques dans l'Amour.

Il ne reste plus, pour achever ce portrait de M. Corneille, qu'à le faire entierement connoître du côté qu'il appartient à notre Histoire, c'est-à-dire, par ses sublimes talens pour la Poësie Dramatique.

Oeuvres mêlées, To- « Corneille, » dit M. de S. Evre-

1636.

mond, « seroit fort au-dessus de tous » les Tragiques de l'antiquité, s'il n'a- » voit été fort au-dessous de lui dans » quelques-unes de ses Pieces. Il est si » admirable dans les belles, qu'il ne se » laisse pas souffrir ailleurs médiocre. » Ce qui n'est pas excellent en lui, me » semble mauvais, moins pour être » mal, que pour n'avoir pas la per- » fection qu'il a sçu donner à d'autres » choses. Ce n'est pas assez à Corneil- » le de nous plaire légerement, il est » obligé de nous toucher. S'il ne ravit » nos esprits, ils employeront leurs lu- » mieres à connoître avec dégout la dif- » férence qu'il y a de lui à lui-même. Il » est permis à quelques Auteurs de nous » émouvoir simplement. Ces émotions » inspirées par eux sont de petites dou- » ceurs agréables, quand on ne cher- » che qu'à s'attendrir. Avec Corneille, » nos ames se préparent à des trans- » ports, & si elles ne sont pas enlevées, » il les laisse dans un état plus difficile à » souffrir que la langueur. Il est mal » aisé de charmer éternellement, je » l'avoue, il est mal-aisé de tirer un » esprit de sa situation quand il nous » plaît, d'enlever une ame hors de son » assiette, mais Corneille pour l'avoir

me second, pag. 11. & 14. de l'Ed. de Londres, in-4°.

» fait trop souvent, s'est imposé la loy
1636. » de le faire toujours. Qu'il supprime
» ce qui n'est pas assez noble pour lui,
» il laissera à admirer des beautés qui
» ne lui sont communes avec person-
» ne. (*a*).... Ce grand Maître du Théa-
» tre, à qui les Romains sont plus re-
» devables de la beauté de leurs senti-
» mens, qu'à leur esprit, & à leur ver-
» tu, Corneille qui se faisoit assez en-
» tendre sans le nommer, devient un
» homme commun, lorsqu'il s'expri-
» me pour lui-même. Il ose tout pen-
» ser pour un Grec, ou pour un Ro-
» main. Un François ou un Espagnol
» diminue sa confiance : & quand il
» parle pour lui, elle se trouve tout-à-
» fait ruinée. Il prête à ses vieux Héros

Oeuvres mêlées de M. de S.Evremond, Tome II. page 87.

(*a*) Corneille (est au-
» dessus des Anciens) il
» ne dérobe rien de ce
» qui se passe, il met en
» vûe toute l'action, au-
» tant que le peut souf-
» frir la bienséance,
» mais aussi donne-t-il
» au sentiment tout ce
» qu'il exige, condui-
» sant la nature sans la
» gêner, ni l'abandon-
» ner à elle-même. Il a
» ôté du Théatre des An-
» ciens ce qu'il y avoit
» de barbare, il a adou-
» ci l'horreur de leur
» Scene par quelques
» tendresses d'amour ju-
» dicieusement dispen-
» sées, mais il n'a pas
» eu moins de soin de
» conserver aux sujets
» Tragiques notre crain-
» te, & notre piété,
» sans détourner l'ame
» des véritables passions
» qu'elle y doit sentir,
» à de petits soupirs en-
» nuyeux, qui pour être
» cent fois variés, sont
» toujours les mêmes ».

» tout ce qu'il a de noble dans l'ima- 1636.
» gination, & vous diriez qu'il se def-
» fend l'usage de son propre bien,
» comme s'il n'étoit pas digne de s'en
» servir ».

Corneille étoit né pour porter la Tragédie au comble de la perfection, & la nature sembloit avoir voulu montrer en sa personne jusqu'où l'esprit humain pouvoit s'élever. Il n'aimoit que le grand, & frapoit par la majesté de ses pensées. Ses Héros étoient plus que de simples hommes. Chaque Nation agissoit chez lui selon le caractere que l'Histoire lui donne. Des femmes même parloient, & pensoient noblement dans ses Tragédies. Des intrigues de politique y occupoient la Scene, & en formoient le nœud, & il les traitoit avec tant de pénétration, & de bon sens, que le Spectateur croyoit être dans les Cabinets des Rois.

Discours du Pere Porée, Jésuite, sur la question, si le Théatre est une bonne école pour les mœurs.

Cette grande réputation de M. Corneille, s'est toujours soutenue, & quoique M. Racine ait tenté de monter à ce même degré, comme il a pris une route différente, cette rivalité n'a point diminué la gloire du premier : le Public admirant le mérite de l'un & de l'autre, semble n'avoir encore osé déci-

1636. der entre ces deux grands Maîtres, qui portans leur art aussi haut qu'il peut monter, par des modeles inimitables, dans tous les genres, réunissent entr'eux tous les suffrages, & ne laissent que la difficulté de pouvoir juger à qui doit rester la préférence.

M. De la Motte.

Des deux Souverains de la Scene,
L'aspect a frappé mes esprits.
C'est sur leurs pas que Melpomene
Conduit ses plus chers favoris.
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent.
Tour à tour ils nous font entendre,
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Le parallele de ces deux illustres Poëtes a fait la matiere d'un nombre de discours, & de dissertations. Nous rapporterons celui qui a été reçû le plus universellement, & que M. de la Bruyere nous a laissé.

« Corneille, » dit-il, « ne peut être » égalé dans les endroits où il excelle. » Il a pour lors un caractere original, » & inimitable, mais il est inégal. Ses » premieres Comédies sont seches, » languissantes, & ne laissoient pas es- » pérer

» pérer qu'il dût ensuite aller si loin ;
» comme ses dernieres font qu'on s'é- 1636.
» tonne qu'il ait pû tomber de si haut.
» Dans quelques-unes de ses meilleures
» pieces, il y a des fautes inexcusa-
» bles contre les mœurs, un style de
» déclamateur qui arrête l'action, &
» la fait languir, des négligences dans
» les Vers, & dans l'expression, qu'on
» ne peut comprendre en un si grand
» homme. Ce qu'il y a eu en lui de
» plus éminent, c'est l'esprit, qu'il
» avoit sublime, auquel il a été rede-
» vable de certains vers les plus heu-
» reux qu'on ait jamais lû ailleurs ; de
» la conduite de son Théatre, qu'il a
» quelquefois hazardée contre les re-
» gles des Anciens, & enfin de ses dé-
» nouemens, car il ne s'est pas tou-
» jours assujetti au goût des Grecs, &
» à leur grande simplicité, il a aimé,
» au contraire, à charger la Scene d'é-
» venemens, dont il est presque tou-
» jours sorti avec succès. Admirable
» sur-tout par l'extrême variété, & le
» peu de rapport qui se trouve pour le
» dessein entre un si grand nombre de
» Poëmes qu'il a composés. Il semble
» qu'il y ait plus de ressemblance dans
» ceux de Racine, & qu'ils tendent un

1636. » peu plus à une même chose : mais il
» est égal, soutenu, toujours le même
» par-tout, soit pour le dessein, & la
» conduite de ses Pieces, qui sont jus-
» tes, régulieres, prises dans le bon
» sens, & dans la nature, soit pour la
» versification qui est correcte, riche
» dans ses rimes, élégante, nombreu-
» se, harmonieuse, exact imitateur des
» anciens, dont il a suivi scrupuleu-
» sement la netteté, & la simplicité de
» l'action, à qui le grand, & le mer-
» veilleux n'ont pas même manqué,
» ainsi qu'à Corneille, ni le touchant,
» ni le pathétique. Quelle plus grande
» tendresse que celle qui est répandue
» dans tout le Cid, dans Polyeucte, &
» dans les Horaces ? Quelle grandeur
» ne se remarque point en Mithri-
» date, en Porus, & en Burrhus ?
» Ces passions encore favorites des an-
» ciens, que les Tragiques aimoient à
» exciter sur le Théatre, & qu'on nom-
» me la terreur, & la pitié, ont été con-
» nues de ces deux Poëtes : Oreste dans
» l'Andromaque de Racine, & Phédre
» du même Auteur, comme l'Œdipe,
» & les Horaces de Corneille, en sont
» la preuve. Si cependant il est permis
» de faire entr'eux quelque comparai-

» son, (a) & les marquer l'un & l'autre
» par ce qu'ils ont eu de plus propre, & 1636.

(a) * Voici le paralle le que M. de S. Evremond en avoit déja fait.

« Dans la Tragédie, » Corneille, ne souffre » point d'égal; Racine, » de supérieur. La diver-» sité des caracteres per-» mettent la concurren-» ce, si elle ne peut éta-» blir l'égalité. Corneil-» le se fait admirer par » l'expression d'une » grandeur d'ame héroï-» que, par la force de ses » passions, par la subli-» mité du discours: Ra-» cine trouve son mérite » en des sentimens plus » naturels, en des pen-» sées plus nettes, dans » une diction plus pure, & » plus facile. Le premier » enleve l'ame, l'autre » gagne l'esprit. Celui-» ci ne donne rien à cen-» surer au Lecteur, ce-» lui-là ne laisse pas le » Spectateur en état d'e-» xaminer. Dans la con-» duite de l'Ouvrage, » Racine plus circons-» pect, ou se défiant de » lui-même, s'attache » aux Grecs, qu'il pos-» sede parfaitement. » Corneille profitant des » lumieres que le tems » apporte, trouve des » beautés qu'Aristote ne » connoissoit pas ».

** M. de Longepierre, à la priere du célebre M. Baillet, entreprit en 1686. de faire le paralle le de MM. Corneille & Racine. Le premier qui étoit mort, laissoit au Critique la liberté d'apprécier ses beautés, & ses défauts: mais comme le second étoit vivant, & qu'il avoit des amis puissans & accrédités, le Critique n'en a pas usé de même. Loin de lui imputer quelque défaut, il ne fait que lui prodiguer la louange, & lorsqu'il est forcé d'accorder à M. Corneille des qualités supérieures, il a soin de remarquer ce qui peut les déparer. Cette affectation politique regne dans tout le parallele, où certaines nuances sont pourtant finement remarquées, & où l'on sent un goût exquis pour le Théatre & une connoissance exacte des vrayes & des fausses beautés dans les Ouvrages d'esprit. Nous en parlerons à l'article de M. Racine.

* Oeuvres mêlées de M. de S. Evremond, T. II. p. 576. Ed. de Londres, *in-quarto*.

** Préface de M. l'Abbé Granet à la tête de son Recüeil de Dissertations sur Corneille & Racine.

1636. „ par ce qui éclate le plus ordinairement „ dans leurs Ouvrages, peut-être qu'on „ pourroit parler ainsi. Corneille nous „ assujétit à ses caracteres, & à ses „ idées : Racine se conforme aux nô„ tres. Celui-là peint les hommes com„ me ils devroient être ; celui-ci les „ peint tels qu'ils sont (*a*) : il y a plus

(*a*) M. Taffignon, Avocat au Parlement de Bourgogne est Auteur d'une Dissertation sur les caracteres de Messieurs Corneille & Racine, qui fut imprimée à Paris *in*-12, 1705. C'est l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût. Il s'y propose de réfuter le jugement porté par M. de la Bruyere sur nos deux grands Poëtes Tragiques. *Corneille*, dit le Théophraste François, *peint les hommes comme ils devroient être, & Racine les peint tels qu'ils sont*. Ce jugement, dit notre Critique, en a si fort imposé au Public, qu'il s'est cru dispensé de le discuter, je ne m'étonne pas, ajoute-t-il, qu'il se soit si bien établi; la mollesse des esprits de ce siécle le favorise. On admire dans Corneille des sentimens dont on ne se croit pas capable : dans Racine le cœur saisit avidement les images des foiblesses qui sont en lui, & s'aveugle sur le reste. La discussion a fait reconnoître au Critique que Corneille a peint les hommes tels qu'ils sont, que Racine a fait le contraire dans quelques-unes de ses Pieces. Il remarque d'abord que les caracteres, ou les mœurs, sont ce qui fait qu'une personne est d'une telle façon, & qu'Aristote les appelle *les Causes des actions*. Si donc, ajoute-t-il, la plupart des actions que Corneille a représentées sont vraies ; il s'ensuit que les caracteres dans ses Pieces le sont aussi, par la liaison intime de l'effet & de sa cause. Pour juger sainement des caracteres de ce grand Poëte, il faut se remplir l'esprit des positions qu'il donne à ses

» dans le premier de ce qu'on admire,
» & de ce que l'on doit même imiter. 1636.

Héros. Le Critique éclaircit ce principe par les caracteres d'Horace, de Cléopatre, dans Rodogune, de Pulchérie, dans Héraclius, d'Emilie dans Cinna, de Cornelie, dans la mort de Pompée. Tout ce détail est orné de réflexion que la sagacité & le bon goût ont fait éclore. Le Critique remarque ensuite que Corneille, pour mieux peindre le Héros de l'ancienne Rome, avoit, si l'on peut le dire, fondu dans sa tête les plus belles pensées des Historiens qui en ont parlé le plus noblement, ce qu'il prouve par un exemple décisif. Il ajoute que ce grand Poëte à force d'étudier les Romains, avoit pris leurs mœurs, & qu'on sent dans le moindre mot respirer leur véritable génie. Il cite à ce sujet la fameuse réponse du vieil Horace, *Qu'il mourut*. C'est-là, poursuit-il, l'Héroïque, qui est sans doute plus propre à la Tragédie, qu'une exacte fidélité en amour, sur laquelle roulle toute une Piece de Racine. (Il entend ici la Tragédie de Bajazet.) Il dit à peu près les mêmes choses d'Antiochus, un des Héros de la Tragédie de Bérénice, qui languit trois ans dans de vaines espérances, oubliant le soin de son Royaume. César, dans la mort de Pompée, est bien différent d'Antiochus; l'amour augmente son courage, bien loin de lui ôter les sentimens de l'honneur, & l'on voit dans sa conduite celle d'un grand homme. Les détails appuyent ce jugement. Cependant les caracteres de Bajazet, & d'Antiochus, quoique faux, plaisent, parce que l'amour n'est pas moins général, qu'agréable, & que les images de cette passion flattent d'autant plus la tendresse qui est en nous, qu'elles sont plus vives, & plus grossieres. Ce sont les propres termes du Critique. Il dit de plus, que le Public met cependant un plus haut prix aux grandes beautés de Corneille, dont il présente un tableau en racourci, qu'à la complaisance amoureuse que Racine prête à plusieurs de ses Héros. Selon

1636. » Il y a plus dans le second de ce que
» l'on reconnoît dans les autres, ou de
» ce que l'on éprouve soi-même. L'un
» éleve, étonne, maîtrise, instruit :
» L'autre plaît, remû, touche, pénétre.
» tre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus
» noble, & de plus impérieux dans la
» raison est manié par le premier, & par
» l'autre ce qu'il y a de plus flateur &
» de plus délicat dans la passion. Ce sont
» dans celui-là des maximes, des régles,
» des préceptes, & dans celui-ci du goût,
» & des sentimens. L'on est plus occupé
» aux Pieces de Corneille, l'on est plus
» ébranlé, & plus attendri à celles de

notre Critique, il ne faut que de l'esprit, & une imagination douce & coulante, pour faire d'une intrigue amoureuse, une Tragédie qui attendrisse : mais il n'appartient qu'au génie Tragique d'attendrir, & en même tems d'ébranler l'ame, & d'élever le courage. Il trouve pourtant ce génie nécessaire dans Britannicus, Iphigénie, Phédre & Andromaque, mais il ne lui est pas aussi naturel qu'à Corneille ; il revenoit toujours à son caractere dominant. Ses succès, poursuit-il, ont trompé des Auteurs qui n'ont ni sa délicatesse, ni son art : ils ont gâté de bons sujets, en y mêlant l'amour à toute outrance.

Cette Critique est écrite avec une judicieuse précision ; l'Auteur n'avance rien qu'il n'appuie sur des principes, & des raisonnemens solides. Il seroit à souhaiter que ceux qui se mêlent d'apprécier le mérite des grands hommes, le prissent pour modéle.

» Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un » imite Sophocle, & l'autre doit plus » à Euripide. » 1636.

Tel est le jugement des connoisseurs, sur une matiere aussi délicate : « Le » tems, dit M. de Fontenelle, a calmé » l'agitation des esprits sur ce sujet, & » a enfin amené une décision qui paroît généralement établie. Corneille a » la premiere place, Racine la seconde ; on fera à son gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus, ou » un peu moins grand. C'est-là ce qui » se trouve, en ne comparant que les » Ouvrages de part & d'autre, mais si » l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande : il peut être » incertain que Racine eût été, si Corneille n'eût pas été avant lui. Il est » certain que Corneille a été par lui-même. »

Terminons son article par le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques.

Mélite ou les fausses Lettres, Comédie, 1629.

Clitandre ou l'Innocence délivrée, Tragédie, 1632.

La Veuve ou le Traitre trahi, Comédie, 1633.

La Galerie du Palais, *ou* l'Amie
1636. Rivale, Comédie, 1634.
La Suivante, Comédie, 1634.
La Place Royale, *ou* l'Amoureux extravagant, Comédie, 1635.
Médée, Tragédie, 1635.
L'Illusion comique, Comédie, 1636.
Le Cid, Tragédie, 1636.
Horace, Tragédie, 1639.
Cinna, *ou* la Clémence d'Auguste, Tragédie, 1639.
Polyeucte Martyr, Tragédie Chrétienne, 1640.
La Mort de Pompée, Tragédie, 1641.
Le Menteur, Comédie, 1642.
La suite du Menteur, Comédie, 1643.
Rodogune, Princesse des Parthes, Tragédie, 1644.
Théodore, Vierge & Martyre, Tragédie, 1645.
Héraclius, Empereur d'Orient, Tragédie, 1647.
Andromede, Tragédie, 1650.
Dom Sanche d'Arragon, Comédie Héroïque, 1651.
Nicomede, Tragédie, 1652.
Pertharite, Tragédie, 1653.
Œdipe, Tragédie, 1659.

LA TOISON D'OR, Tragédie, 1661. 1636.

SERTORIUS, Tragedie, 1662.

SOPHONISBE, Tragédie, 1663.

OTHON, Tragédie, 1664.

AGÉSILAS, Tragédie, 1666.

ATTILA, ROY DES HUNS, Tragédie, 1667.

TITE & BÉRÉNICE, Tragédie, 1670.

PULCHÉRIE, Tragédie, 1672.

SURÉNA, GÉNÉRAL DES PARTHES, Tragédie, 1673.

A l'article de PSYCHÉ, Comédie-Ballet de M. Moliere, qui parut en 1670. nous dirons la part que M. Corneille y eût. Nous n'entrerons point dans le détail de ses autres Ouvrages, qui ne sont point du ressort de celui-ci. Ceux qui voudront connoître toutes les Oeuvres de M. Corneille, peuvent consulter l'Histoire de l'Académie Françoise, continuée par M. l'Abbé d'Olivet. Mais nous croyons devoir finir cet article, par un passage tiré de l'*Avis à un Journaliste*, inséré dans le Mercure de France, Novembre 1744. premier Volume. L'Auteur de cet Avis, qui ne se nomme point, & qu'on croit être M. de Voltaire, parle de M. Corneille, au titre de *la Tragédie*: voici ses propres termes.

1636. « Vous, Monsieur, qui entendez si » bien Sophocle & Euripide, ne cherchez point une vaine récompense du » travail qu'il vous en a coûté pour les » entendre, dans le malheureux plaisir » de les préférer contre votre sentiment, à nos grands Auteurs François. » Souvenez-vous que quand je vous » ai défié de me montrer dans les Tragiques de l'Antiquité, des morceaux » comparables à certains traits des Pieces de P. Corneille, je dis de ses » moins bonnes, vous avouâtes que » c'étoit une chose impossible. Ces » traits dont je parle, étoient, par » exemple, ces vers de la Tragédie de » *Nicomede*.

ACTE IV. SCENE III. Je veux (*dit Prusias*)

Mettre d'accord l'Amour & la Nature,
Etre pere & mari, dans cette conjoncture.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez ni l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh que dois-être ?

NICOMEDE.

Roy.
Reprenez hautement ce noble caractere,
Un véritable Roy n'est ni mari, ni pere,

Il regarde son trône, & rien de plus : Regnez ;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

« Vous n'inférerez point que les der-
» nieres Pieces de ce Pere du Théatre,
» soient bonnes, parce qu'il s'y trouve
» de si beaux éclairs : avouez leur ex-
» trême foiblesse avec tout le Public.

» *Agésilas* & *Suréna* ne peuvent
» rien diminuer de l'honneur que *Cin-*
» *na* & *Polyeucte* font à la France.
» M. de Fontenelle, neveu du grand
» Corneille, dit dans la vie de son
» oncle, que si le Proverbe *cela est beau*
» *comme le Cid*, passa trop-tôt, il
» faut s'en prendre aux Auteurs qui
» avoient intérêt à l'abolir. * Non, les
» Auteurs ne pouvoient pas plus cau-
» ser la chute du Proverbe, que celle
» du Cid. C'est Corneille lui-même qui
» le détruisit ; c'est à Cinna qu'il s'en
» faut prendre. »

* Voyez ci-dessus la note (a) de la page 248.



1637.

LAURE, PERSÉCUTÉE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. ROTROU.

DE toutes les Pieces de Rotrou, à l'exception de Venceslas, je n'en ai point lû qui m'ait autant intéressé que celle-ci. Les personnages de Laure & d'Orontée, fils du Roi de Hongrie, sont admirablement peints. Laure n'a que sa beauté, & sa vertu, qui lui ont acquis le cœur & la main du Prince. Le Roi de Hongrie a destiné Orontée à l'Infante de Pologne; mais comme il n'ignore pas les nœuds secrets qui unissent Laure & son fils, il employe divers moyens pour brouiller ces Amans. Celui de la jalousie fait tout l'effet que le Roi s'en est promis. Orontée, jeune amoureux, mais violent, passe successivement du courroux le plus marqué, au retour le plus tendre, & de ce tendre retour aux plus grandes fureurs. Enfin Laure, dont on ignoroit la naissance,

eſt reconnue pour l'héritiere de Pologne. Les calomnies qu'on avoit répandues contr'elle, ſe diſſipent, & le Roi l'unit à ſon cher Orontée. 1637.

Cette Piece n'a pas été inconnue à M. de la Motte. Le fond de l'avanture de Laure, & d'Orontée, a beaucoup de rapport à celle d'Inès, & de Dom Pedre : même on peut dire que les caracteres ſont aſſez ſemblables. Au reſte, malgré l'intérêt qui regne dans cette Piece, on y trouve pluſieurs Scenes froides, & quantité d'expreſſions baſſes. Nous ne rapportons aucun paſſage de cette Tragi-Comédie, attendu qu'elle eſt imprimée dans un Recueil en douze Volumes, qui a paru depuis quelques années.



1637.

LA MORT DE BRUTE ET DE PORCIE,

OU

LA VENGEANCE DE LA MORT DE CÉSAR,

TRAGE'DIE

DE M. GUERIN DE BOUSCAL.

CE ſujet a depuis été traité par l'Abbé Boyer dans ſa Tragédie intitulée, *la Porcie Romaine.* Tout le monde ſçait le trait hiſtorique de Brutus & de Caſſius, vaincus par Octave & Antoine dans les Champs de Philippes. La Piece qui fait le ſujet de cet article eſt foible. L'Auteur en voulant peindre les Romains, & les caractéres de Brutus & de Caſſius, a ſouvent mis l'enflure & le galimathias à la place des ſentimens, & de la noble fierté. Voici un paſſage de la deſcription de la bataille, qui fera connoître le ton ſur lequel l'Auteur avoit monté ſa Poëſie.

1637.

ACTE III. SCENE III.

Ce fut lors, que l'enfer fit voir en abrégé
Ce qu'il a de plus noir, & de plus enragé.
Ce fut lors, qu'on craignit que le Ciel en colere
Voulut noyer de sang l'un & l'autre hémisphere,
Et que Bellone même hérissant ses cheveux
Arrêta sa fureur, pour recourir aux vœux.
L'assurance & la peur, à travers la fumée
Repasserent cent fois de l'une à l'autre armée :
Et la Victoire errante en ce danger mortel
Douta qui resteroit pour lui faire un Autel.

GUERIN DE BOUSCAL.

Guérin de Bouscal, n'étoit pas sans quelque mérite du côté de la Poësie Dramatique, ainsi qu'on le verra dans les extraits de ses Pieces répandus dans notre Histoire, il n'est aujourd'hui connu que par son nom, & sa qualité d'Avocat au Parlement, qu'il prend dans le Privilége de ses Pieces. Le hazard nous a fait trouver une brochure intitulée : « Lettre d'un Gentilhomme à l'Auteur » du Jonas, » qui nous a appris que Bouscal étoit fils d'un Notaire, & que comme Avocat, Coras, Auteur du Jonas, avoit été son Clerc. La même brochure ajoute : « Que par le conseil » ou l'exemple de Guérin de Bouscal,

» Coras, se fit Comédien. » Si cette
1637. anecdote est vraie, il y a grande apparence que l'Auteur qui fait le sujet de cet article, ne persévéra pas dans la profession de Comédien, non plus que Coras. Nous ignorons le tems de la naissance, & de la mort de Guérin de Bouscal. Voici le Catalogue Chronologique de ses Poëmes.

L'AMANT LIBÉRAL, Tragi-Comédie, 1636.

LA MORT DE BRUTE & DE PORCIE, *ou* LA VENGEANCE DE LA MORT DE CÉSAR, Tragédie, 1637.

DOM QUIXOTE DE LA MANCHE, premiere Partie, Comédie, 1638.

DOM QUICHOT DE LA MANCHE, seconde Partie, Comédie, 1639.

CLÉOMENE, Tragédie, 1639.

LE GOUVERNEMENT DE SANÇHO PANSA, Comédie, 1641.

LE FILS DÉSAVOUÉ, OU LE JUGEMENT DE THÉODORIC, ROY D'ITALIE, Tragi-Comédie, 1641.

LA MORT D'AGIS, Tragédie, 1642.

OROONDATE, *ou* LES AMANS DISCRETS, Tragi-Comédie, 1645.

LE PRINCE RÉTABLI, Tragi-Comédie, 1647.

JEANNE

1637.

JEANNE D'ANGLETERRE, (a)

TRAGÉDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

CEtte Tragédie est dédiée à M. l'Abbé d'Armentiere, par le Libraire Sommaville, qui en fait les honneurs, sur le faux bruit de la mort de M. de la Calprenede. Voici le passage. « L'estime dont je vous ai vû honorer cette Piece, autorise en quel-

(a) « La Jeanne d'Angleterre est un sujet si » mêlé par les illustres » occurrences qu'on y » remarque, que l'esprit » en demeure perpétuellement surpris, » bien qu'il prévoye d'abord tout ce qui doit » arriver. Mais principalement on y voit, » de grands cœurs; » que les supplices rendent plus genéreux, & » qui ne sçavent non » plus céder au malheur, » qu'à la force des ennemis. D'autre part, on » voit une Princesse qui » appréhende de regner, » parce qu'il lui faut » faire mourir une autre » Reine; & qu'étant son » ennemie, elle peut » d'ailleurs résister aux » mouvemens de l'affection que les mérites » de sa Rivale lui donnent. J'ay oüi dire que » l'Auteur fait un état » particulier de cette » Piece. » *Grenaille, Préface de l'Innocent malheureux.*

» façon, ou excuse tout-à-fait, la har-
1637. » diesse que je prends de vous l'offrir :
» & le dessein de satisfaire à la volon-
» té de l'Auteur, m'impose l'heureu-
» se & agréable nécessité de le faire,
» *& si feu M. de la Calprenede* avoit
» jetté les yeux sur toute la France,
» il n'auroit pu rencontrer un plus di-
» gne appui de sa renommée, & de
» la gloire de son Poëme. »

En 1639. M. de la Calprenede ayant fait imprimer son *Comte d'Essex*, il joignit à cette Tragédie une Préface, où pour remercier Sommaville, il la finissoit ainsi. « Pardonnez » les fautes de l'impression, comme » celles d'une misérable *Jeanne d'Angleterre* que j'ai faite autrefois, où » il y en a, sans mentir, autant que » de mots. C'est une Tragédie que » j'avois cherement aimée, mais par » malheur, elle fut jouée, & imprimée en mon absence, & l'Imprimeur, sur quelques légeres apparences, m'a fait passer pour mort » dans son Epitre, quoique, Dieu » merci, je ne me sois jamais mieux » porté. »

Edouard VI. Roy d'Angleterre, fils d'Henry VIII. n'ayant point d'enfant,

laisse en mourant la couronne à Jeanne fille de sa sœur, & du Duc de Suffolc, au préjudice des Princesses Marie, & Elisabeth ses sœurs, filles d'Henri VIII. Jeanne avoit épousé Gilfort, fils du Duc de Northumberlan. Ce dernier fait reconnoître Jeanne Reine d'Angleterre, quoique la plus grande partie de la Noblesse, & du Peuple, n'eût pas consenti à cette élection Voilà ce qui s'est passé avant que la Piece commence. Elle ouvre par un Conseil tenu par plusieurs Seigneurs Anglois, qui unanimement conviennent de rendre la Couronne à la Princesse Marie, qui marche à Londres, avec une Armée victorieuse, par la défaite du Duc de Northumberlan. Jeanne & son mari Gilfort, déplorent leur infortune; dans le moment ils sont l'un & l'autre arrêtés de la part de la Reine Marie, qui est entrée dans Londres où tout a reconnu sa puissance. Le Duc de Northumberlan, qui a été pris prisonnier, est interrogé par les Pairs assemblés, nommés par la Reine Marie, pour lui faire son procès. Voici un passage de cette Scene.

1637.

1637. LE DUC DE NOLFOC *au Duc de Northumberlan.*

ACTE III. SCENE V.

Vous êtes accusé d'avoir trahi la Reine (*),
Et que pour envahir la grandeur souveraine,
Après la triste mort de notre défunt Roy,
Contre le droit divin, & contre votre foy,
Vous étant allié par le nœud d'hymenée,
Vous avez mené Jeanne, & l'avez couronnée.
Que vous avez de plus, porté ce jeune esprit
A faire prononcer ce rigoureux Edit,
Qui chassant les deux sœurs de leur natale terre,
Les privoit pour jamais du sceptre d'Angleterre :
Et que depuis le jour de son couronnement,
Elle a toujours suivi vos conseils seulement.
Un Peuple qui se plaint de votre tyrannie,
Vous accuse aujourd'hui de cette félonie,
C'est à vous, maintenant, à répondre pour vous,
Et de vos actions vous purger devant nous.

(*) Marie.

LE DUC DE NORTHUMBERLAN.

Esprit du grand Henry, dont la haute mémoire
Regne encor dans mon cœur avecque tant de gloire,

Regretes dans le Ciel l'état où tu me vois, 1637.
Pour t'avoir obéis plus que je ne devois.
Je ne sçaurois nier mes actions passées,
Devant ceux qui lisoient jadis dans mes pensées;
Aux yeux de tout le monde elles ont trop paru,
Et par tout l'Univers le bruit en a couru:
Il est vrai que suivant la volonté derniere,
Du feu Prince Edouard qui fit Jeanne héritiere,
Je lui gardai les biens que le Roy lui donna,
Et j'exécutai tout, comme il me l'ordonna.
Oui, oui, j'ai tout commis, mais, ô souverains Juges,
Si je meurs pour ce crime, où seront vos refuges?
Et de quel front enfin me voulez-vous nier,
Qu'entre les criminels je ne sois le dernier?
Quand j'élevai mes yeux à ces grandeurs légeres,
Qui devoient obliger vos ames mercenaires
A me persuader avecque tant d'ardeur,
Ce que vous condamnez avec tant de rigueur,
Ai-je couronné Jeanne, ai-je entrepris la guerre
Que par la volonté des Barons d'Angleterre, &c.

1637. Les démentis suivent les imputations que le Duc de Northumberlan fait à ses Juges. Enfin, aussi bien que Jeanne & son mary Gilfort, le Duc de Northumberlan est condamné à perdre la tête sur un échaffaut. On vient faire le récit de la mort de Jeanne, à la Reine Marie. Voici une partie de ce récit.

LE COMTE D'ERBY *parlant à la Reine Marie.*

Puisque vous l'ordonnez, il faut que j'obéisse.
La crainte de la mort, & l'horreur du supplice
Qui peuvent ébranler les plus fermes esprits,
N'ont trouvé dans le sien qu'un généreux mépris,
Qui lui fait recevoir mon funeste message
D'une constance égale, & d'un même visage
Après des mouvemens de tendresse & d'amour,
D'un pas majestueux elle sort de la tour.
Certes, jamais mon œil ne la trouva si belle,
Sa grace surpassoit toute beauté mortelle.
Son front étoit serein, son port plus glorieux,
Un éclat tout divin faisoit briller ses yeux;

Et dans la vanité de la pompe Romaine, 1637.
Jamais le plus superbe, & plus grand Capitaine,
Sur un Char triomphant, ne se vit emporté
Avec tant d'assurance, & tant de majesté.
Elle marche à la mort, comme au but de sa gloire,
Regarde un échaffaut comme un champ de victoire,
Et monte ses dégrés avec un front égal
A celui qu'elle avoit sur le Trône Royal.
Le murmure confus de toute l'assistance,
L'oblige quelque tems à garder le silence.
Elle déclare enfin, d'un esprit tout remis,
Comme elle pardonnoit à tous ses ennemis,
Qu'elle se dépouilloit de colere & de haine,
Et ne murmuroit point des arrêts de la Reine,
Qui lui faisoient attendre un éternel repos:
Et pour conclusion, elle ajoute ces mots.

Je reçois la mort qu'on me donne
Comme une peine dûe à mon ambition:
Non pas que cette passion
Ait porté mon esprit à ravir la couronne:
Mais pour n'avoir pas rejetté
Un Sceptre, qu'on m'a présenté. &c.

Sans quelque teinture de l'histoire d'Angleterre, il est impossible de com-

1637. prendre le sujet de cette Tragédie ; qui a quelque mérite du côté de la peinture des personnages. Ceux de Jeanne & du Duc de Northumberlan ne sont pas mal rendus. A l'égard des autres, ils sont foibles ou manqués.

L'ILLUSTRE CORSAIRE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. MAYRET,

AVant de proposer notre jugement sur la Tragi-Comédie de l'Illustre Corsaire, nous croyons devoir rapporter celui de l'Auteur, il est conçu en ces termes. « Comme ç'a toujours » été mon opinion, ensuite de celle du » Philosophe, que l'invention est la » plus noble & la plus excellente qua- » lité du vrai Poëte, je me suis pour le » moins efforcé de m'en servir utile- » ment en toutes les Pieces que j'ay » données au Théatre..... En un mot, » cette premiere partie du bon Poëte, » m'est tellement recommandable, que je

» je n'ai jamais traité de si riche, & si » rempli de lui-même, où ma Muse » n'ait ajouté beaucoup du sien. Je me » suis même tant hasardé que d'en » produire quelques-uns, qui sont » purement du travail de mon imagi- » nation. Et si l'on prend la peine de » bien considérer ce dernier, on trou- » vera, je m'assure, que l'invention » en est tout-à-fait extraordinaire, & » qu'à force d'art, & de soin, je n'ai » pas trop mal appuyé jusqu'aux moin- » dres incidens, qui font le vraisem- » blable, & le merveilleux de cet Ou- » vrage ». Jamais contre vérité n'a été plus complette, par le peu de mé- rite de cette Piece. On en va juger par ce qui suit. 1637.

Plusieurs Princes font des extravagances; mais des extravagances dignes des Petites-Maisons, pour une Princesse qui n'est pas trop sage, & qui a été véritablement folle : tout se termine par un mariage, qui n'est pas plus sagement amené que les autres évenemens de cette Comédie.



1637. # EURYMÉDON, OU L'ILLUSTRE PIRATE;

TRAGI-COMÉDIE DE M. DESFONTAINES (a)

EUrymédon, célebre Pirate, délivre Pasithée, fille d'Archelas, Roy de la Troade, des mains d'un ravisseur

(a) DESFONTAINES ne nous est connu que par ses Pieces de Théatre, qui sont assez médiocres. A l'égard de sa naissance, de ses emplois, de sa fortune, & du tems de sa mort, nous n'en avons aucune notion. Nous joignons le catalogue de ses Poëmes Dramatiques.

EURYMÉDON OU L'ILLUSTRE PIRATE, Tragi-Comédie. 1637.

ORPHISE OU LA BEAUTÉ PERSÉCUTÉE, Tragi-Comédie 1637.

LA VRAYE SUITE DU CID, Tragi-Comédie. 1337.

HERMOGENE, Tragi-Comédie. 1638.

BELISSAIRE, Tragi-Comédie. 1641.

LES GALANTES VERTUEUSES, Tragi-Comédie. 1642.

ALCIDIANE OU LES QUATRE RIVAUX, Tragédie. 1643.

PERSIDE OU LA SUITE D'IBRAHIM BASSA, Tragi-Comédie. 1644.

SAINT ALEXIS OU L'ILLUSTRE OLYMPIC, Tragédie. 1644.

appellé Araxès, & la remet entre les mains de son pere. Ce Prince lui fait tout l'accueil possible; mais comme il le surprend baisant la main de Pasithée, il le chasse de sa Cour. Cependant Araxès, à la tête d'une armée considérable, entre dans les Etats du Roy Archelas, & est prêt de s'en emparer. Eurymédon apprend cette nouvelle, & en même tems que le Roy de la Troade a fait publier 1637.

> Que quiconque pourroit empêcher sa défaite,
> En portant d'Araxès l'abominable tête,
> Pour prix de sa valeur, & de son action,
> Il auroit Pasithée, & son affection.

Une promesse si flatteuse engage Eurymedon : il se déguise en Amazone, combat Araxès, lui coupe la tête, & la présente au Roy. Archélas devient subitement amoureux de cette prétendue Amazone, & lui propose de l'épouser. Sur ces entrefaites, Mélinthe

---

Le Martyre de saint Eustache, Tragédie. 1645.
L'Illustre Comedien ou le Martyre de Saint Genest, Tragédie. 1645.
Belissante ou la Fidelité reconnue, Tragédie. 1647.
La veritable Semiramis, Tragédie. 1647.

1637. Roy de Thessalie, aborde à Lesbos pour y trouver un frere qui avoit été enlevé par des Pirates, dès sa plus tendre enfance. Ce frere est Eurymédon. La reconnoissance des deux freres fache un peu le Roy, parce qu'Eurymédon profitant de son travestissement, a passé la nuit avec Pasithée. Mais le mariage racommode tout, & c'est par-là que finit la Piéce, qui est assez mal conduite, pleine d'inutilités, & d'une invention peu noble. Les Vers y répondent assez. Par exemple, le Roy parle à sa fille Pasithée dans des termes qui ne dépareroient pas un Gorgibus, en lui reprochant le peu de bienséance qu'elle garde avec Eurymédon.

Vous souffrez toutesfois que seul il vous cajolle,
Contre un Pere, pour lui, vous prenez la parole.
Il baise librement & la bouche & le sein,
Et tout cela chez vous passe pour bon dessein :
Sa conversation est la même innocence,
En parler seulement, c'est commettre une offense.

. . . .

1637.

Malgré ce beau mignon, qui cauſe tout ceci,
Vos diſcours changeront dans peu de tems d'ici.

PANTHÉE,

TRAGE'DIE

Par M. TRISTAN.

COmme la Préface de cette Tragédie en apprend le ſuccès, & quelques circonſtances intéreſſantes pour les amateurs du Théâtre, nous avons cru devoir la donner en entier.

A qui lit.

« A peine peut-on s'imaginer qu'il y » ait aſſez de matiere en l'avanture de » *Panthée*, pour faire deux Actes en- » tiers : c'eſt un champ fort étroit, & » fort ſtérile, que je ne pouvois culti- » ver qu'ingratement. Auſſi n'eût été » quelque ſecréte raiſon, j'euſſe pris » un plus favorable ſujet, pour don- » ner une ſœur à *Mariamne*. Vérita- » blement il faut avouer que nonob-

1637. » ſtant les avantages que la jeuneſſe » peut donner, l'aînée a plus de beauté que la Cadette, & qu'il s'en faut » quelque choſe que cette derniere » production de mon eſprit, ne mérite » autant d'applaudiſſement que la premiere. Auſſi, pour le confeſſer ingénuement, avec ce que la différence » du ſujet, met de la différence dans » le travail, l'un de ces Poëmes fut » élabouré dans un aſſez tranquille » loiſir, & l'autre n'a reçu ſes finiſſemens que dans les intervalles d'une » maladie. Tellement qu'on ne trouve » pas étrange que l'ouvrage d'un homme languiſſant àit moins de vigueur » que celui d'un homme qui ſe porte » bien. Au reſte, j'ai cru toutefois que » cette Tragédie ne manqueroit pas » d'agrémens, & que cette Maîtreſſe » auroit des Amans, auſſi-bien que » l'autre : mais elle n'étoit pas née ſous » une aſſez bonne conſtellation pour » répondre à mon eſpérance : elle s'eſt » ſentie du funeſte coup dont le Théatre du Marais ſaigne encore, & prit » part en la diſgrace d'un perſonnage » dont elle attendoit un merveilleux » ornement. Il eſt aiſé de deviner que » c'eſt de l'accident du célebre Mon-

»dor y, qu'elle a reçû ce préjudice...... 1637.
»Sans cette espece d'apoplexie dont il
» n'est pas encore guéri parfaitement,
» il auroit fait valoir Araspe, aussi-bien
» qu'Hérode, & donné de favorables
» impressions dans cet Ouvrage, avant
» qu'il paru sur le papier. Aussi te
» dirai-je, Lecteur, que j'ai presque
» perdu depuis son mal, la disposition
» d'esprit que j'avois pour écrire en ce
» genre Dramatique; & que n'étoit
» que Monseigneur le Cardinal se dé-
» lasse par fois en l'honnête divertisse-
» ment de la Comédie, & que son Emi-
» nence me fait l'honneur de me gra-
» tifier de ses bienfaits, j'appliquerois
» peu mon loisir sur les Ouvrages de
» Théatre. C'est un labeur pénible,
» dont le succès est incertain, & quand
» même on seroit assuré d'en obtenir
» des applaudissemens & des louanges,
» ce seroit beaucoup se travailler pour
» ne rien acquérir que du bruit & de
» la fumée ».

Ce discours fait connoître le peu de succès de la Tragédie de Panthée, cependant elle méritoit un meilleur sort, en la comparant aux Ouvrages du même tems, (s'en excepte Pierre Corneille). Au reste le fonds n'en est pas

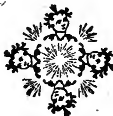
1637. heureux : le personnage d'Araspe, qui est le dominant de la Piece, est trop subordonné aux autres personnages qui paroissent à côté de lui. D'ailleurs c'est un galant peu propre à séduire une femme amoureuse de son mari. On trouve dans cette Tragédie quelques beaux Vers, mais clairs semés. En voici deux tirés du récit de la mort d'Abradate.

ACTE V. SCENE I.

(*) Abradate.

Et lorsqu'il (*) est tombé sanglant sur la poussiere,
Les mains de la Victoire ont fermé sa paupiere.

Cette Piece se trouve imprimée dans le Recueil en douze Volumes par la Compagnie des Libraires.



1637.

LE VÉRITABLE

CAPITAN MATAMORE

OU

LE FANFARON (*a*),

COME'DIE

Représentée sur le Théatre Royal du Marais, imitée de Plaute,

PAR A. MARÉCHAL.

PAr un principe de conscience, ou plutôt d'amour propre, l'Auteur déclare qu'il renonce généreusement, & avec justice à tout ce qui pourroit lui avoir été donné de louange ou de blâme au sujet d'une Comédie qui avoit été exposée en vente, il y avoit un an *, sous le titre du *Capitan*, ou du *Miles gloriosus* de Plaute. « L'Auteur (continue-t-il) que j'estime habile homme, & que toutefois je ne

* Maréchal parloit ainsi en 1639.

(*a*) Le privilege qui est du 15 Février 1639. porte : *Le véritable Capitan Matamore, Fanfaron*, ou *le* Miles gloriosus *de Plaute, représentée par la Troupe Royale.*

1637. » connois point, semble avoir eu dessein de n'être pas connu aussi, puisqu'il nous a caché son nom. Je pense qu'il a ses raisons, où je ne prétens point entrer, non plus que dans ces vains soupçons, qu'il ait voulu se servir du peu de bruit & de réputation que mon Capitan a acquis sur le Théatre, ou essayer de faire passer l'un pour l'autre, en supprimant son nom, que je veux croire lui avoir dû être plus glorieux que le mien, dont plusieurs ont batisé cet enfant abandonné. Cette adoption présomptive, favorable ou non, s'est faite au moins sans mon consentement, & ne se peut attribuer, à mon avis, qu'au rapport du titre, & du sujet d'une telle Piece, avec *le véritable Capitan Matamore.* Je mets en œuvre cette distinction de Libraire, qui toute mauvaise qu'elle est, a été reçue en beaucoup d'autres Ouvrages, pour faire différence des Pieces réprésentées, d'avec celles qu'on appelle contrefaites, & qui n'ont jamais connu le Théatre, ni l'éclat des flambeaux en plein jour (*a*).

(*a*) Voici le titre : Le Capitan ou Le *Miles gloriosus*, Comedie de Plaute, dédiée à M.

» Donc le véritable Capitan, Comédie » de ma façon que je te donne ici, est » celle qui depuis deux ans a été tant » de fois représentée sur le Théatre du » Marais ». Maréchal avoue qu'il a emprunté de Plaute le fonds du sujet, mais il soutient qu'il n'a point fait comme l'Auteur Anonyme dont il a déja parlé, qui s'est contenté de traduire trop servilement son Original. « Je » l'ai rendu, » dit-il, « avec la liberté » de notre siecle, & si je ne parlois pas 1637.

d'Emanville, par un Anonyme.

Le discours de Maréchal prouve qu'elle n'a jamais été jouée : c'est comme il le dit dans une Traduction assez suivie de l'original latin. Joignons quelques Vers pour faire juger de la poësie.

Laurette, suivante d'une Courtisanne, vient trouver le Capitan de la part de sa Maîtresse qu'elle feint être la femme d'un des principaux de la Ville, & en même tems éperduement amoureuse de lui.

PIRGOPOLINICE, *Capitan.*

Je veux qu'elle conçoive un Mars de ma façon.
Et si le Ciel jaloux lui dénie un garçon,
S'il lui donne une fille, elle sera si belle,
Qu'épris de ses beautés les Dieux mourront pour elle.

PALESTRE, *Valet du Capitan.*

Les enfans qu'il produit vivent mille ans parfaits.

LAURETTE.

Et combien vivra donc celui qui les a faits ?

PIRGOPOLINICE.

Le Maître du tonnerre, & de la destinée,
Est plus âgé que moi d'une seule journée.

1637. » de moi-même, je dirois peut-être, » avec quelques graces & beautés de » notre Poësie. Je n'ay point introduit » sur le Théatre un Pyrgopolinice plus » badin que Fanfaron, mais j'ai tâché » de peindre au naturel ce vivant Ma- » tamore du Théatre du Marais, cet » Original sans copie, & ce personna- » ge admirable qui ravit également les » Grands & le Peuple, les Doctes & les » ignorans ». Il assure encore qu'il a supprimé les grossieretés qui se trouvent dans Plaute, & donné plus de liaison aux Scenes, & enfin qu'il l'a traitée entierement à la Françoise. Dans la Préface de sa Comédie du *Railleur*, Maréchal annonce celle-ci comme le chef-d'œuvre de ses Comédies. Cependant de tant de belles promesses, il n'a tenu parole que pour le lieu de la Scene, qui est à Paris. Son Capitan, quoi qu'il en dise, est plus badin que Fanfaron. Il a emmené à Paris une fille qu'il a enlevé à Mastrict. Cette fille abandonnant sa Patrie, n'est pas plutôt arrivée dans cette Ville, qu'elle cherche à faire une autre intrigue. Placide, son nouvel Amant, fait proposer une autre Maîtresse au Capitan. Celui-ci, pour l'obtenir, feint ne se

foucier plus de l'ancienne. Pour l'obliger à y renoncer plus vîte, Placide, sous l'habit d'un Commissaire, l'intimide & lui fait quitter la maison. Le Capitan veut aller chercher sa nouvelle Maîtresse, & est reçu à coups de bâton : & pour comble d'adversité, on lui avoue de quels moyens on s'est servi pour le berner. Tous les personnages de cette Piece sont vicieux, la fille de Mastrict est une franche coquette, Placide n'est qu'un lâche, qui profite bassement de la poltronnerie de son rival. Les Valets sont des escrocs & des filoux. Enfin le plus honnête homme c'est le Matamore. Malgré ce qu'on vient de dire, nous croyons fort que l'Ouvrage a eu du succès, mais que ce succès n'est dû qu'au goût du siecle, & au jeu des Acteurs, & sur-tout à celui qui remplissoit avec beaucoup d'art le principal personnage, & qu'il est nécessaire de faire connoître plus particulierement.

1637.

LE CAPITAN MATAMORE.

LE CAPITAN MATAMORE.

Caractere d'un faux brave, dont les discours étoient remplis d'hyperboles sur ses faits imaginaires, & qu'un Comédien, dont on ignore le nom, adopta à l'Hôtel de Bourgogne, & sur le Théa-

tre du Marais. Ce personnage de Matamore brilla jusqu'au milieu du siecle passé. Il nous reste beaucoup de Pieces où le rôle de Capitan est employé. Mais la plus marquée dans ce genre, est une Comédie de Scarron en vers de huit syllabes, sur la seule rime *ment*, intitulée *le Capitan Matamore*, à la tête de laquelle se trouvent beaucoup de Prologues du même Auteur, au nom de ce prétendu brave, sous le titre des *Boutades du Capitan Matamore*. Comme ces Prologues caractérisent le personnage qui fait le sujet de cet Article, nous croyons faire plaisir au Lecteur de lui en donner quelques Extraits.

1637.

Stances de Matamore en Gueux.

Je suis l'effroi des Capitans,
Et la terreur des indomptables :
Mes bras nerveux & redoutables
Sont plus forts que ceux des Titans.
Mais, ventrebleu, quelle disgrace ?
La gueuserie me pourchasse ?
Parbieu le Destin a grand tort :
Ce maraut qui me porte envie,
M'oblige à demander ma vie,
Moi qui donne toujours la mort.



Ah ! fort par trop injurieux, 1637.
Peux-tu bien avoir le courage
De déployer toute ta rage
Sur un ſujet ſi glorieux !
Un Capitan ſi plein de gloire,
Plus vaillant qu'on ne ſçauroit croire,
Qui maſſacre de ſes accens ;
Digne de régir la Guinée,
Eſt réduit par la deſtinée
De tendre la main aux Paſſans.

Autre Prologue en Quatrains.

Dieux ! qu'il ſeroit bien étonnant,
Si l'on mettoit dedans un livre,
La terrible façon de vivre,
Que je pratique maintenant.



A mon lever, pour mes bouillons,
Je prens neuf quintaux de fumée,
Douze barils de renommée,
Et trois tonneaux de poſtillons.



Puis pour remplir mes inteſtins,
Comme des huitres à l'écalle,
Je gruge vingt Prevôts de ſalle,
Et cent mille petits lutins.



1637. L'un de ces jours sans dire mot,
Je mangerai cent hallebardes ;
Et tout le Régiment des Gardes
Me servira de Hoche-pot.



Toujours dans mes collations,
Je demande pour mes salades
Quarante ou cinquante grenades,
Et dix ou douze bastions.



Bref, je pense qu'un jour ma faim,
Qui n'aura jamais de seconde,
Me fera manger tout le monde,
Comme un petit morceau de pain.

Autre Prologue

Que Matamore finit par la Stance suivante.

Aujourd'hui des Laquais me trouvant à l'écart
M'ont donné quantité de bonnes bastonnades :
Mais cet affront m'a mis en de telles boutades,
Que j'en ai dévoré les murs d'un boulevard.
Enfin, tout boursouflé de dépit, de rancune,
De rage & de fureur,
J'ai roué la fortune,
Ecorché le hazard, & brulé le malheur.

LES

1637.

LES TRAHISONS D'ARBIRAN, TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR D'OUVILLE.

QUoique ce ne soit ici que le coup d'essai du Sieur d'Ouville, cette Tragi-Comédie eût assez de succès, si nous en croyons les éloges, dont ses Confreres, (Rotrou entr'autres) ont orné l'impression de ce Poëme ; l'Epître dédicatoire de l'Auteur à M. de Bouthilier, Sur-Intendant des Finances, & ce qu'il en a dit depuis dans sa Comédie de l'*Esprit Folet.* (a)

(a) C'est dans la sixiéme Scene du premier Acte, où il fait dire à un de ses Personnages.

Pour entendre le fait, il faut que je vous die
Que j'ai voulu tantôt oüir la Comédie,
Pour voir un beau sujet dont on a tant parlé,
Dont l'excellent intrigue est très-bien démêlé.
Les fourbes d'Arbiran, c'est ainsi qu'on l'appelle
Cette Piece en effet n'est pas beaucoup nouvelle,
Les vers n'en sont pas forts, je ne suis point flateur,
Quoique je sois pourtant grand ami de l'Auteur.
Mais dans l'œconomie, il faut que je confesse
Qu'il conduit un sujet avecque tant d'adresse,
Le remplit d'incidens si beaux & si divers,
Qu'on excuse aisément la foiblesse des vers.

1637. Celle dont nous parlons présentement est, suivant l'usage ordinaire, en cinq Actes & en vers, précédée d'un Prologue en prose, qui fut ajouté après les premieres représentations de sa Piece. Ce Prologue, à proprement parler, n'est qu'une espéce de Préface, que l'Auteur trouve ainsi le secret de faire réciter sur le Théatre, pour prévenir les Spectateurs. Après avoir rendu compte en peu de mots du sujet, l'Acteur s'étend fort sur les louanges, & n'oublie pas de répondre aux Critiques qu'on a faites. Il ajoute que, quoique le Poëte soit très-instruit des régles de son art, il n'a pas cependant jugé à propos de s'assujettir à celle des vingt-quatre heures, dont il croit la pratique impossible, vû la quantité d'incidens. A l'égard de l'unité de lieu, continue-t-il, il convient qu'elle n'est pas exactement suivie : *Ici la Scene est à Salerne, & sur la fin à Na-*

J'entre dedans l'Hôtel avecque mille peines,
Car jamais on n'a vû les loges aussi pleines,
Et mille ont, pour entrer, fait leur effort en vain,
Qu'il a fallu remettre à Dimanche prochain.

Ce passage marque le succès de la Piece, & qu'elle a resté plusieurs années au Théatre. Car *l'Esprit follet* ne parut qu'en 1641.

ples, Ville du même Royaume, où l'on peut aller en trois heures. L'Acteur, ou plutôt l'Auteur parlant par sa bouche, conclut enfin que tout ce qu'on peut critiquer le plus raisonnablement dans sa Piece, c'est le personnage de Léonide qui céde à sa jalousie au point de chercher des moyens pour se défaire d'un mari infidéle. Ce procédé est odieux, mais comme l'Auteur ne demeure pas sans replique, il continue à se flatter d'un heureux succès. 1637.

Passons présentement à l'extrait de cette Piece si vantée. Arbiran, Seigneur Napolitain, chassé de la Cour à cause de ses détestables fourberies, trouve azile à Salerne, auprès du Prince Rodolfe. On ne conçoit pas aisément, comment ce Prince, qui n'est éloigné de Naples, que de la distance de trois heures de chemin, peut ignorer le caractere dangereux d'Arbiran, & le recevoir avec tant de bonté. Ce traître en donne aussitôt des marques en voulant séduire Léonide, femme de son bienfaicteur. Comme il sçait qu'elle est vertueuse, il tâche à exciter sa jalousie, & lui découvre la passion secréte de Rodolfe pour Dora-

1637. lice, femme de Cléonte, dont ce Prince lui avoit fait confidence, & ajoute que cet infidéle époux est dans le dessein d'empoisonner la Princesse; ainsi que Cléonte, pour pouvoir épouser sa Maîtresse. Il jette les mêmes soupçons dans l'esprit de Cléonte, & conseille à Léonide, pour éviter ce coup, d'aller accuser son mari de crime de leze-Majesté. La Princesse de Salerne, un peu trop crédule suit ce conseil, & va se jetter aux piés du Roy de Naples. Ses pleurs font naître une passion subite dans le cœur de ce jeune Souverain. Heureusement pour Rodolfe, la chose n'a pas de suite, attendu qu'on reconnoît bientôt qu'Arbiran est l'Auteur de tous ces désordres. Les deux époux sont réconciliés, & le traître condamné à finir ses jours dans une tour. C'est dans ce triste lieu, qu'Arbiran paroît à la fin de la Piece qu'il termine par des Stances morales.

Cette Piece, quoi qu'on ait dit à son avantage, nous a parû assez foible, & l'intrigue mal disposée. Arbiran ne doit le succès de ses fourberies, qu'à la simplicité des personnes à qui il a affaire. L'endroit le plus passable, est le discours de Mirande, valet de Cléonte, qui pré-

fere la tranquillité du séjour de Salerne, au tumulte qui regne à Naples. Sous le nom de cette derniere Ville, l'Auteur fait une peinture des désordres de Paris, où chacun veut s'élever au-dessus de son état. 1637.

Un simple Bâteleur, quoique léger d'aloy,
Se dit Comédien ordinaire du Roy,
Il fait le fanfaron, & croit qu'il se ravale,
S'il céde d'un seul point à la Troupe Royale.

D'OUVILLE.

Antoine le Métel, Sieur d'Ouville, frere de l'Abbé de Boisrobert, est plus connu dans le monde par un Recueil de contes qui porte son nom, que par ses Ouvrages Dramatiques (*a*). Le tems de sa naissance, & celui de sa mort sont absolument ignorés : à l'égard de ses Pieces de Théatre, on a prétendu qu'il n'avoit fait que prêter son nom à son frere, aussi-bien que pour le Livre intitulé : *Les Contes du Sieur d'Ouville.* Comme ce dernier fait est étranger à notre sujet, nous n'y joindrons qu'une réflexion bien

(*a*) L'Abbé de Marolles dans son dénombrement des Auteurs, page 408. parle de d'Ouville en ces termes. « Le Sieur » d'Ouville, frere de » l'Abbé de Boisrobert, » pour son Livre des » Contes. Il a fait aussi » des Comédies, mais » non pas tant, ni si » bonnes que son frere. »

simple. L'Abbé de Boisrobert passoit
1637. pour l'homme de son tems qui débitoit le mieux un conte. Or rien n'est moins bien écrit que ceux qui sont sous le nom d'Ouville. Passons aux Poëmes Dramatiques de ce dernier ; en les comparant avec ceux de l'Abbé de Boisrobert, on y trouve une différence notable. D'Ouville versifioit encore plus mal que son frere l'Abbé; mais il entendoit mieux la marche du Théatre, & répandoit plus de comique dans son Dialogue. Joignez à cela l'uniformité des sujets de ses Pieces, & des principaux personnages. C'est qu'on verra plus en détail dans les extraits de ses Comédies. Celle dont le fonds est le plus heureux, & la conduite assez passable, est l'*Esprit folet*, ou *la Dame invisible*, dont Hauteroche prit le sujet & qu'il donna depuis sous le même titre. Elle est restée au Théatre.

Pieces de Théatre du Sieur d'Ouville.

Les Trahisons d'Arbiran, Tragi-Comédie, 1637.

L'Esprit folet, 1641.

Les Fausses Vérités, *ou* Croire ce qu'on ne voit pas, & ne pas croire ce qu'on voit, Comédie, 1642.

L'ABSENT CHEZ SOY, Comédie, 1643. 1637.
LA DAME SUIVANTE, Comédie, 1645.
AIMER SANS SÇAVOIR QUI, Comédie, 1645.
LES MORTS VIVANS, Tragi-Comédie, 1645.
LA COEFFEUSE A LA MODE, Comédie, 1646.
JODELET, ASTROLOGUE, Comédie, 1646.
LES SOUPÇONS SUR LES APPARENCES, Heroï-Comédie, 1650. *douteuse.*

LE CLARIONTE
OU
LE SACRIFICE SANGLANT,
TRAGI-COME'DIE
DE M. DE LA CALPRENEDE.

CLarionte, fils du Prince de Corse, obtient Rosimene, fille du Roy de Sardaigne pour femme. En retournant en Corse, une tempête fait échouer son vaisseau dans l'Isle de Majorque. Les habitans l'arrêtent à cause de sa

1637. beauté, attendu qu'un Oracle leur a ordonné de ſacrifier tous les ans le plus bel homme qui ſe pourra trouver. Mélie, fille du Roy de Majorque, qui en devient amoureuſe, obtient que la vie de cet infortuné ſoit conſervée pour l'année ſuivante. Pendant ce tems, Roſimene qui croit Clarionte mort, lui dreſſe un tombeau dans une forêt, où elle s'eſt retirée depuis ſa perte. Voilà où commence la Piéce. Roſimene apprend que Clarionte n'a point été ſacrifié, mais que ce jour même ſera celui de ſa mort : elle ſe déguiſe en homme, & vient s'offrir pour lui. Mélie également traveſtie en fait autant. Dans le moment que le grand Sacrificateur eſt prêt d'immoler Clarionte, on vient avertir le Roy de Majorque que ſon Iſle eſt priſe par l'Armée navale des Corſes. Flamidore, frere de Clarionte ſurvient, alors le grand Prêtre annonce la fin du Sanglant Sacrifice par ce ſecond Oracle.

Lorſque pour expier vos crimes
On verra trois belles victimes
Diſputer un honneur, dont la mort eſt le prix.
Vous ſerez ſoulagés de vos petites ſouffertes,
Et vous réparerez vos pertes.
En ce point ſeulement votre ſort compris.

La

La réunion de Clarionte & de Rosimene, le mariage de Flamidore avec Mélie, & l'abolition du Sanglant Sacrifice terminent cette Piece qui peut avoir eu quelque succès, par les événemens dont elle est remplie, mais qui n'en est pas moins follement imaginée, mal arrangée, & foiblement versifiée. Ce sujet est de l'invention de la Calprenede. 1637.

LE SOLYMAN, TRAGI-COME'DIE DU SIEUR D'ALIBRAY.

CEtte Tragi-Comédie est en partie traduite, & en partie imitée de la Tragi-Comédie Italienne du même titre du Comte de Bonarelli. D'Alibray a seulement changé la catastrophe. Dans la sienne, Mustapha, fils de Solyman, Empereur des Turcs, aime & est aimé de Persine, fille du Roy de Perse. La tendresse réciproque de ces deux Amans est traversée par la haine de Rustan, Grand Visir de Solyman, qui tache à faire périr Mustapha & sa Maîtresse, en leur sup-

posant des crimes dont ils se justifient.
1637. Rustan désespéré de se voir convaincu de toutes ses trahisons, se tuë. Dans la Tragi-Comédie du Comte Bonarelli, Mustapha & Persine périssent, victimes des perfidies de Rustan. Ce dernier est tué par les Jannissaires, qui vengent dans son sang la mort de ces amans infortunés. La Piece d'Alibray est foible de versification.

ORPHISE, OU LA BEAUTÉ PERSÉCUTÉE,

TRAGI-COMÉDIE DU SIEUR DES FONTAINES.

Ligdamis, fils du Roy de Thebes, près d'épouser Hélione, Princesse d'Athenes, devient éperduement amoureux d'Orphise, jeune personne de la Ville de Thebes, qui aime Théage, favori de Ligdamis. Toute la persécution du Prince de Thébes consiste à faire déguiser quelques-uns de ses gens

en Maures, & de leur ordonner de faire semblant d'enlever Orphise. Cet ordre s'exécute, Ligdamis paroît, & met en fuite les prétendus Maures. Ensuite sous prétexte d'éviter un second danger, il conduit Orphise dans un appartement de son Palais. La persévérance d'Orphise pour Théage fait le dénouement de la Tragi-Comédie, par l'union du Prince de Thebes avec la Princesse d'Athenes, & celle d'Orphise avec Théage. Mauvaise Piece, tant pour le plan, la conduite, que la versification.

1637.

LUCRECE,

TRAGEDIE

DE M. DU RYER.

CE sujet peu séant sur notre Théatre, du moins depuis plus de soixante ans, a été traité par du Ryer, sans aucun changement du fait Historique. Sextus, un poignard à la main, demande à Lucrece le sacrifice de son honneur : Lucrece se défend, & s'enfuit dans la coulisse : on entend les cris

1637. d'une femme, & peu de tems après, Lucrece paroît en désordre, & apprend aux Spectateurs qu'elle vient d'être violée.

LA SUITE ET LE MARIAGE DU CID, TRAGI-COMEDIE DE M. CHEVREAU.

LE prodigieux succès du Cid produisit l'envie & l'émulation chez la plupart des Poëtes contemporains. (a) Chevreau crut devoir signaler

(a) Nos recherches sur le Théâtre, nous ont procuré la connoissance d'un Poëme Dramatique, intitulé : L'OMBRE DU COMTE DE GORMAS, & LA MORT DU CID, *par Chillac, Juge des Gabelles de Sa Majesté, en la Ville de Beaucaire en Languedoc.* Cette Piece qui ne fut imprimée qu'en 1639. est dédiée au Cardinal de Richelieu. Elle n'a jamais été représentée. Il est difficile de décider si la conduite & le plan ne sont pas encore au-dessous de la versification, qui est tout-à-fait pitoyable. L'Ombre du Comte de Gormas apparoît à sa fille & la menace de l'arrivée d'un fils qu'on avoit cru mort. Ce brave frere de Chimene arrive, tuë Rodrigue, combat les Maures, ou les Perses, car il n'importe pas, dit l'Auteur, & épouse l'Infante. Veut-on voir un échantillon de la Poësie? Chimene, au

son début au Théatre, en travaillant sur un sujet qui avoit fait tant d'honneur à Corneille : ce coup d'essai ne doit pas avoir été heureux pour le nouveau Poëte. Autant la Piece de Corneille est admirable, autant celle de Chevreau est déteſtable. Dans celle-ci, Chimene & Rodrigue ne disent que des puérilités. L'Infante continue d'aimer le Cid, & par un sentiment de basse jalousie, elle vient dire à Chimene que son Amant est mort. Le Roi fait arrêter Rodrigue, croyant que ce dernier aime l'Infante. Les Maures reviennent encore, & Rodrigue sort de sa prison, pour obtenir une nouvelle victoire contr'eux. Le Roy de Castille lui offre sa couronne. Nouveau combat de D. Sanche, contre le Cid, où ce premier obtient encore la vie. Enfin le mariage de Chimene & de Rodrigue, suivi de celui du Roy & de l'Infante. 1637.

URBAIN CHEVREAU a tenu une place si considérable dans la Républi- CHEVREAU

commencement de la Piece, se plaint d'être tourmentée par l'Ombre de son pere, qui paroît offensée de son mariage avec le Cid, & toutes les nuits, ajoute-t-elle,

Me parle en son silence, & triste me reproche,
Un sentiment de ladre, & une ame de roche.

que des Lettres, & dans le grand
1637. monde, que nous allons, avant de porter notre jugement sur ses Ouvrages Dramatiques, employer l'éloge de cet Auteur, tel qu'il se trouve dans le Journal de Trévoux, Mars 1701. pages 167 - 169.

« La République des Lettres vient » de faire une perte considérable dans » la personne de M. Urbain Chevreau. » Il est mort à Loudun, lieu de sa naissance (*a*) le 15 du mois de Février » dernier 1701. âgé de quatre-vingt-» sept ans & quelques mois. Dès sa » jeunesse il s'est attaché à l'étude » avec beaucoup d'ardeur; & comme » il avoit bien de la disposition pour les » belles Lettres, les progrès considéra-» bles qu'il y a fait, lui ont mérité un » rang distingué parmi les Sçavans. Il » a composé *Le Tableau de la Fortu-* » *ne*, *l'Histoire du Monde*, des *Œu-* » *vres mêlés*, des *Poësies*, des *Prieres* » en prose & en vers, & ses *Chevræa-* » *na*. Tous ces Ouvrages ont été bien » reçus du Public. M. Chevreau n'é-» toit pas de ces Sçavans que l'étude

(*a*) Il étoit fils d'un Avocat de cette Ville, & naquit le dix-huit Avril 1613.

» rend sauvages, & peu propres au commerce de la vie. (a) Il joignoit à une grande érudition, tout ce qui est nécessaire pour vivre dans le grand monde. Il a été Sécretaire des commandemens de la Reine Christine de Suéde. Le Roy de Dannemarck l'engagea ensuite à demeurer quelque tems à sa Cour. Plusieurs Princes d'Allemagne l'arrêterent aussi à la 1637.

(a) Son amour pour la liberté ne lui permit pas de s'engager dans aucun genre de vie où elle pût être génée. Il ne voulut point entrer dans les ordres Ecclésiastiques, & refusa un Canonicat qui lui fut donné. Il refusa aussi de se marier, & vécut toujours dans le célibat, voulant s'en tenir à la conclusion de ce Madrigal.

Quand tu voudras aimer, prens garde à bien choisir,
Sans te flatter jamais d'une espérance vaine.
Sur-tout, fais si bien que la peine
Ne passe jamais le plaisir.
Ne perds ni soin ni tems auprès de ta rébelle,
Pour peu qu'elle réponde à ton amour fidelle,
Sois hardi jusqu'à tout oser:
Et si tu veux te lasser d'elle
Ne manque pas de l'épouser.

Chevreau passa une bonne partie de sa vie à voyager, soit pour son plaisir, soit pour s'acquitter des commissions dont on le chargeoit. On n'est guéres instruit des motifs de ses voyages, non plus que de leurs circonstances, que par ce qu'il en a dit lui-même dans ses Ouvrages. C'est là que nous renvoyons les Lecteurs qui voudront s'instruire de plusieurs détails tant de la vie, que du caractere de cet Auteur, qui paroîtroient superflus dans notre Histoire.

1637. » leur, entr'autres M. l'Electeur Palatin, Charles-Louis, pere de Madame *, le retint auprès de lui à titre de Conseiller. Et M. Chevreau eut l'honneur de travailler, & de contribuer à la conversion de cette Princesse (*a*). Etant revenu à Paris, il fut choisi pour Précepteur de M. le Duc du Maine, & il a été depuis Sécretaire de ses commandemens. Il y avoit près de vingt ans, que pour vaquer plus en repos aux exercices de la vie Chrétienne, il s'étoit retiré dans une belle maison, qu'il avoit fait bâtir à Loudun, & c'est-là où il est mort, dans de grands sentimens de religion. Cette maison, où il a consacré les dernieres années de sa vie à la piété, il l'a consacrée à Dieu en mourant, par le don qu'il en a fait aux filles de l'Union Chrétienne, à condition qu'elles recevroient trois Religieuses. Il laissa à ses héritiers une Bibliothéque à vendre, qu'il lui a

* Femme de Monsieur, frere unique du Roy Louis XIV.

(*a*) On peut lui en attribuer entierement la gloire, puisque le Pere Jourdan, Jésuite, qu'on avoit envoyé à Strasbourg au-devant de cette Princesse, pour voir si rien ne manquoit à sa conversion, convint que toutes les choses étoient en si bon état, qu'on n'avoit aucun besoin de son ministere.

» coûté plus de vingt mille écus, & qui » peut passer pour une des plus belles » qu'il y ait en France, par le choix » des Livres qui la composent. » (*a*) 1637.

En souscrivant sans réserve aux éloges que l'on donne à M. Chevreau sur ses lumieres, sa probité, & sa vraie piété, ses talens dans les négociations, & dans l'usage du grand monde, &c. Qu'il nous soit permis de parler des Ouvrages qu'il a donné au Public. Rien ne mérite moins d'éloge que le *Tableau de la Fortune.* C'est un Livre ignoré, & qui mérite de l'être. A l'égard de son *Histoire du Monde*, qui lui fit une grande réputation dans le tems qu'elle parut, on peut dire que c'est tout au plus un Ouvrage médiocre. Le style en est diffus, & entortillé, nul arrangement dans les faits historiques, & une chronologie peu sûre. Ses *Poësies mêlées* & ses *Chevræana* sont encore si près du mauvais, que c'est les épargner que de les passer sous silence. Nous voici

(*a*) Cette Bibliothéque, qui passoit pour si nombreuse, & composée de Livres très-bien conditionnés, & choisis avec tout le goût possible, fut vendue aux Chartreux de Loches, à ceux de Thoüars, & aux Jésuites de Loudun, qui s'associerent ensemble pour faire cette emplette, & n'en donnerent que douze mille francs.

enfin arrivés à l'article de ses productions pour le Théatre, dont l'Auteur
1637. de l'éloge s'est discrettement gardé de parler. Nous voudrions bien pouvoir suivre son exemple, nous ne serions pas obligés de dire, que parmi les plus foibles Poëtes de son tems, il tient le plus petit rang, soit qu'on fasse attention au choix & au plan de ses Pieces, ou qu'on examine les caractères des personnages qu'il y introduit. Pour sa Poësie, je ne sçais si l'on doit la nommer telle, c'est presque toujours des mots rimés, & nul sens commun. Tels sont les Poëmes Dramatiques de M. Chevreau, qui en a composé sept, dont voici les titres par ordre de date.

La suite & le Mariage du Cid, Tragi-Comédie, 1637.

L'Avocat dupé, Comédie, 1637.

La Lucresse Romaine, Tragédie, 1637.

Coriolan, Tragédie, 1638.

Les deux Amis, *ou* Gélippe & Tite, Tragi-Comédie, 1638.

L'Innocent exilé, Tragédie, 1640.

Les véritables Freres Rivaux, Tragi-Comédie, 1641.

1637.

L'AVOCAT DUPÉ,

COMEDIE

DE M. CHEVREAU.

Après les tristes vérités que nous venons de dire sur les Poëmes Dramatiques de M. Chevreau, il est fâcheux que le hazard nous oblige à continuer notre critique. Voici cependant une Comédie plus pitoyable encore que sa Tragédie de la *Suite du Cid.* Le sujet composeroit tout au plus une mauvaise Farce, par le bas qui y regne. Mais l'Auteur a jugé à propos de la traiter comme une Comédie héroïque. Voici de quoi il est question. Un Avocat, grand bavard, mais qui a du bien, tombe dans les filets d'une espéce d'avanturiere, dont il devient amoureux, & qu'il épouse après différens stratagêmes que cette fille fait jouer. Le frere de l'avanturiere, qui est un soldat, trouve le secret de plaire à la sœur de l'Avocat, qui est de la meilleure pâte du monde, & qui lui donne sa main, & son bien. Ce foi-

1637. ble sujet est traité très-mauſſadement, & encore plus mal verſifié.

LA VRAYE SUITE

DU CID,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR DES FONTAINES,

Repréſentée par la Troupe Royale.

LE malheureux ſuccès de la Piece qui avoit été compoſée ſur ce ſujet, n'étonna point le Sieur Des Fontaines. Il ſe flatta de remplir mieux cette idée, & de donner au Public un Ouvrage qui put aller de pair avec celui de M. Corneille. Il ſemble cependant qu'il n'a viſé qu'à égaler, par une route différente, la Piece de M. Chevreau. Dans celle-ci Chimene refuſe conſtamment les vœux de Dom Fernand, Roy de Séville. Les ſoins que Dom Sanche prend pour ſon maître, n'ont pas plus de ſuccès. Pendant ce tems-là, Rodrigue revient triomphant des Maures. L'amour de Cheriſſe, Infante de Cordoue, lui a procuré cette

derniere victoire. Quoique Rodrigue n'y réponde point, Chimene en eſt 1637. fort allarmée, & apprend encore que le Roy projette de marier ſon amant avec l'Infante de Séville. Tous les Acteurs de cette Piece ſont peu raiſonnables. Rodrigue aime Chimene, & la cede au Roy par un reſpect qui tient beaucoup de la lâcheté. Le Roy épris des charmes de cette Belle, s'aviſe d'être généreux, & conſent enfin qu'elle épouſe Rodrigue. Ce dernier a bien de la peine à ſe débarraſſer des criailleries de ſes deux autres amantes. Chériffe après bien des emportemens, ſe trouve fort contente que D. Sanche veuille accepter ſa main. Et l'Infante, ſœur du Roy, déçue dans ſon eſpoir, donne la ſienne à Spherante, Prince de Tolède, qui ne paroît à la Cour que ſous un nom inconnu. Enfin de toutes ces perſonnes, Chimene eſt la ſeule qui montre un peu plus de cœur. Elle aime Rodrigue avec une conſtance, dont il s'eſt rendu indigne par ſa foibleſſe.



1637.

LA SIDONIE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. MAYRET.

Au Lecteur.

« C'Est ici, non seulement la plus » nouvelle, mais encore la der- » niere de mes Pieces de Théatre, sur » laquelle il te sera permis d'exercer ta » critique rigoureuse, ou ton juge- » ment favorable. Puisque dès-à-pré- » sent, (*a*) à l'exemple de Messieurs » de Scudery, du Ryer & Rotrou, & » autres fameux Auteurs, je me retire » sans regret, des occupations de la » Scene, après y avoir travaillé dix- » sept ans.... Au reste, si plusieurs de » mes amis, qui sont juges compétens » en cette matiere, ne me flattent point, » *Sidonie* est sans doute le plus achevé » de tous mes Poëmes, tant pour la

(*a*) M. Mayret parloit ainsi en 1643. lorsqu'il fit imprimer cette Piece. Au reste, il se trompe dans ce qu'il ajoute des Sieurs de Rotrou, & du Ryer, qui ont encore travaillé quelques années pour le Théatre.

» versification, que pour l'artifice, & » la conduite du sujet. » 1637.

Ou ces amis n'étoient point juges Compétens en cette matiere, ou ils se sont bien trompés ; car voici quel est ce chef-d'œuvre de l'invention de l'Auteur. Sidonie, fille du Ministre de la Reine d'Arménie, est promise en mariage à Cinaxare, Prince de Lydie. On n'attend, pour célébrer cette noce, que le retour de Pharnace, Infant d'Arménie, qui est annoncé dans la premiere Scene du premier Acte : & c'est par cette exposition que la Piece commence. Pharnace arrive, mais loin de consentir au bonheur des deux Amans, il s'y oppose de tout son pouvoir, attendu qu'il est amoureux de Sidonie. Après beaucoup de Scenes ennuyeuses, cette même Sidonie est reconnue pour la sœur de Pharnace, mais d'une autre mere, que le Roy avoit épousé en secret. Cette reconnoissance oblige Pharnace à se désister de ses prétentions, & Sidonie épouse Cinaxare. Tous les caracteres de cette Tragi-Comédie sont manqués, & la versification est des plus médiocres.

1637.

GUSTAPHE
OU
L'HEUREUSE AMBITION,
TRAGI-COME'DIE
DE M. DE BENSERADE.

GUstaphe fils aîné du Roy de Perse, se révolte contre son pere, perd une bataille, & pour se dérober au ressentiment du Roy, il s'enfuit tout seul dans le Turquestan. Il passe quelque tems dans ce pays, chez un vieux Persan qui s'y est établi. C'est ici où la Piece commence. Ormin, qui est ce vieux Persan, & qui ne connoît point Gustaphe, lui demande le sujet de sa tristesse. Celui-ci lui apprend son nom, sa naissance, & ses malheurs, & lui demande le secret. Ormin, après le lui avoir promis, lui propose de se trouver à une cérémonie publique qui doit se faire le même jour.

Aujourd'huy

1637.

Ajourd'huy l'on ſoumet aux loix de l'hyménée
Des deux filles du Roy * la plus belle & l'aînée.
Or, c'eſt une coûtume, à qui l'antiquité
A donné de la force, & de l'autorité,
Dont même l'origine eſt inconnue aux hommes,
Qui de tout tems s'obſerve au païs où nous ſommes :
Que ſans exception toutes filles de Roys
Epouſent des maris, dont elles font le choix.
Cela ſe fait ainſi : dans l'heureuſe journée
Que l'on doit accomplir un ſemblable hyménée,
Tout le monde s'aſſemble, & richement paré
Se trouve en certain lieu que l'on a préparé :
Et l'on y voit paroître en une pompe extrême,
Les Princes étrangers, les Grands, le peuple même,
Car tous peuvent avoir même prétention,
Dans l'inégalité de leur condition.
Auſſi-tôt la Princeſſe, avec le Roy ſon pere,
Qui la tient par la main (c'eſt la forme ordinaire)
Eſt conduite en ce lieu, ſuperbe & ſpacieux,
Où l'eſpoir eſt trompé de mille ambitieux.

* Le Roy du Turqueſtan.

1637. Car cette belle au point de cesser d'être fille,

Tient une pomme d'or, où le diamant brille,

Et celui qui lui plaît, inconnu, Prince ou nom,

La reçoit pour épouse en recevant ce don.

Gustaphe par simple curiosité, va voir cette fameuse cérémonie : il fixe les regards de la Princesse Amasie, qui est celle qui doit donner la pomme, & la reçoit de sa main : le Roy lui demande de quel sang il est né ? Gustaphe répond qu'il est fils d'Ormin : cet aveu mortifie un peu le Roy. L'époux d'Amasie fait connoître sa valeur, en attaquant avec peu de troupes un Seigneur rébelle, il défait son armée, le combat, le tue, & apporte sa tête au Roy. Dans le moment Gustaphe apprend par son frere Zarir, qui est arrivé pendant son absence, que non-seulement le Roy son pere lui a pardonné sa révolte, mais encore qu'il l'a déclaré Roy de Perse. Le Roy de Turquestan remercie les Dieux du choix que sa fille a fait, qui lui donne un gendre si puissant, qui aussitôt, l'affranchit d'un tribut annuel qu'il payoit àlaPe rse. Il y a dans cette Tragi-Comédi 'é pisode d'une femme que Gustaphe a aimé

à la cour de son Pere, & qui, travestie en homme, vient le chercher dans le Turquestan; elle le trouve marié avec Amasie, & elle épouse Zarir, frere de Gustaphe. Cette Piece est peu de chose, elle est de l'invention de l'Auteur, qui ne l'avoit pas des plus heureuses dans ce genre d'Ouvrage. 1637.

LA LUCRESSE ROMAINE,

TRAGE'DIE

DE M. CHEVREAU.

VOici encore l'histoire de Lucrece mise au Théatre par Chevreau, après M. du Ryer, à peu près de la même façon, mais plus mal conduite, & plus mal versifiée. Au reste, le croiroit-on? Dans le titre des Acteurs, Tarquin est appellé Empereur de Rome, c'est pourtant ce fameux Chevreau, Auteur de l'Histoire du monde, qui a fait cette faute-là.

1637.

Fin de la cinquiéme Scene du troisiéme Acte.

SEXTE, *fils de Tarquin.*

Madame, il n'est plus tems d'user d'aucune feinte,
Pour avoir tant d'amour, mon ame a trop de crainte;
Et quand je vous mettrois dans un juste courroux,
Pardonnez, si je dis que je brule pour vous.

LUCRESSE.

Pour moi? Dieux! votre amour me rendroit malheureuse!
Ayez à mon égard l'ame plus généreuse,
Ne me contraignez point, pour en venir à bout:
Et pour me bien aimer, ne m'aimez point du tout.

SEXTE.

Madame, accordez-moi ce que j'ai mérité,
Ne me réduisez point à d'autre extrémité.

. . . .

C'est trop me retenir, ne balancez plus tant,
Rendez-vous misérable, ou me rendez content.
Car si je ne suis point dans ce cœur plein de glace,
Sçachez que ce poignard s'y doit faire une place.

1637.

LUCRESSE.

Je sçais bien que ce bras ne t'en peut empêcher,
Mais tu ne sçaurois pas me contraindre à pécher.
De quelque grand malheur qu'on menace ma vie,
Je croirai que ma mort sera digne d'envie.
Monstre de cruauté! barbare, que fais-tu?
Voudrois-tu par un crime achetter la vertu?

SEXTE.

Après ces traits d'amour, le dépit me surmonte,
Je sçaurai désormais publier votre honte.
Je prendrai cet esclave * & cette propre main,
Produira sur son corps un effet inhumain.
Vous causerez sa mort, pour m'être trop farouche,
Et son sang innocent souillera votre couche.
Après je le mettrai moi-même entre vos draps;
Je dirai qu'il est mort au milieu de vos bras.

* Il montre un Esclave qui l'accompagne.

LUCRESSE.

Quoi Prince! je perdrois l'honneur de cette sorte?
Votre amour est bien grand, mais la haine est plus forte.
Toutefois ce moyen ne sçauroit m'attirer.
N'importe.

1637.

SEXTE.

J'en ay cent pour vous déseſpérer.
Mais vous réſiſtez trop, & j'ai trop d'innocence,
Il ſe faut au beſoin ſervir de violence.

LUCRESSE.

Hé ſauvez mon honneur.

SEXTE.

Nous en viendrons à bout.

LUCRESSE.

Que voulez-vous de moi, puiſque vous m'ôtez tout?
Au ſecours, Cécilie.

SEXTE.

Ah! j'ai trop eu de crainte:
J'eſtime tout en vous, mais je hais votre plainte.

LUCRESSE.

Cécilie, au ſecours! Créateur de ces lieux,
Hélas! ſi vous m'aimez, jettez ici les yeux.

Fin du Troiſiéme Acte.

1637.

ALISON,

COME'DIE

DE L. DISCRET. (a)

DEux Epîtres qui précédent cette Comédie, nous apprennent qu'aux réprésentations qui en ont été faites, personne ne s'y est ennuyé.

Alison Veuve, & d'une très-basse extraction, est aimée d'un Colporteur, d'un Soldat Invalide, & d'un vieux Bourgeois. Ce dernier obtient la préférence. Cette Alison a trois filles de son premier mari : trois Gentilshommes les rencontrent, en deviennent amoureux, les demandent en mariage, & les épousent. Nous laissons au Lecteur à juger du mérite de cette Piece, par ce petit extrait. Nous ajoutons que

(a) Voici le titre entier de cette Piece.

« ALIZON, Comédie » dédiée ci devant aux » jeunes Veuves, & aux » vieilles Filles, & à » présent aux Beurieres » de Paris, avec un A» vertissement, où il est » marqué que c'est l'Hist» toire de la Veuve d'un » pauvre Bourgeois de » Paris. »

Il y a tout lieu de présumer que le nom de *Discret* en est un supposé.

1637. le comique en est extrêmement bas, & que les Gentilshommes, par les sentimens & les discours que l'Auteur leur prête, sont dignes d'épouser les filles de Madame Alison.

LES VISIONNAIRES,

COME'DIE

DE M. DES MARESTS.

Lorsque cette Comédie parut au Théatre, elle eut un succès des plus brillant. Les beaux esprits contemporains de Desmarests, la nommerent l'*Inimitable Comédie*, éloge outré, mais qui n'est devenu tel, que dans le tems que Moliere produisit ses Comédies, qu'on peut, à juste titre, appeller Inimitables. Celle-ci est la premiere où l'on trouve une critique de différens ridicules. Il est vrai que ces ridicules, pour la plûpart, sortent de la nature, mais l'Auteur ne pouvoit guéres les présenter autrement : il étoit lui-même imaginaire, & ses peintures devoient se sentir du déréglement de ses idées. Cependant tenons compte à Des Marests d'avoir

d'avoir marqué la trace de la vraie Comédie. Ajoutons que dans cette Piéce on y trouve des Scenes assez comiques, & qu'on y remarque une versification supérieure à celle de son tems. 1637.

L'Auteur de *la vie de Moliere*, *avec les jugemens sur ses Ouvrages*, compare, pour l'ordre du plan, les *Visionnaires* avec les *Fâcheux*. Voici le passage. Imprimée chez Prault, fils, p. 54.

« *Les Fâcheux* ne sont pas les premiers Ouvrages, en Scenes absolument détachées, qu'on ait vû sur notre Théatre. Les *Visionnaires* de Desmarests étoient dans ce goût, & avoient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux esprits du tems de Desmarests, l'appelloient l'*inimitable Comédie*. Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis, que cette Comédie ne paroît aujourd'hui *inimitable*, que par son extrême impertinence, &c. » Il faut croire que l'Auteur de la vie de Moliere n'avoit pas présent la Comédie des Visionnaires, lorsqu'il en fit la comparaison avec celle des Fâcheux. Voici en deux mots le plan de ces deux Pieces.

Alcidon, bon Bourgeois, a trois filles

à pourvoir : sans y faire assez d'attention, ce bonhomme accepte quatre
1637. gendres. Cela le jette dans l'embarras d'en congédier un, & tous paroissent mériter son choix. Heureusement que ces quatre personnes viennent retirer leurs paroles par différens motifs, & que les filles d'Alcidon ne veulent point se marier. Je crois qu'il est inutile d'avertir que les quatre prétendus gendres, & les trois filles d'Alcidon, sont Visionnaires, le titre de la Comédie l'annonce assez.

Le sujet des Fâcheux est bien plus simple ; & de plus, ce sont toutes Scenes épisodiques qui le composent. Eraste a un rendez-vous avec une jeune personne appellée Orphise, qui est sous la puissance d'un Tuteur. Il est détourné de ce rendez-vous par différens Fâcheux ; voila tout le sujet qui peut s'allonger, ou s'accourcir au gré de l'Auteur ; au lieu que dans les Visionnaires, il y a une espéce d'intrigue qui a son commencement, son milieu & sa fin. Voyons présentement de quelle façon Desmarests parle de cette derniere Piece dans son avertissement.

« Dans cette Comédie sont représ» sentés plusieurs sortes d'esprits chimé-

1637.

» riques ou Visionnaires, qui sont at-
» teints chacun de quelque folie parti-
» culiere; mais c'est seulement de ces
» folies, pour lesquelles on ne renfer-
» me personne, & tous les jours nous
» voyons parmi nous des esprits sem-
» blables, qui pensent pour le moins
» d'aussi grandes extravagances, s'ils
» ne les disent.

« Le premier est un Capitan qui
» veut qu'on le croye fort vaillant,
» toutefois il est poltron à tel point,
» qu'il est réduit à craindre la fureur
» d'un Poëte, & si ignorant, qu'il
» prend toutes ses façons de parler poë-
» tiques, pour des noms de démons,
» & des paroles magiques.

« Le second est un Poëte bizarre,
» sectateur passionné des Poëtes Fran-
» çois, qui vivoient devant ce siécle,
» lesquels sembloient par leurs termes
» empoulés & obscurs, avoir dessein
» d'épouvanter le monde. Celui-ci s'est
» formé un style poëtique, si ex-
» travagant, qu'il croit que plus il se
» releve en mots composés, & en hy-
» perboles, plus il atteint la perfec-
» tion de la Poësie.

« Le troisiéme est un de ceux dont
» le nombre est si grand, qui se

» piquent d'aimer les vers, ſans les en-
1637. » tendre; font des admirations ſur des
» choſes de néant, & paſſent ce qui eſt
» de meilleur, & prennent des galima-
» thias en termes relevés, pour quel-
» ques belles Sentences, & pour les
» plus grands efforts de la poëſie. Il n'y
» a rien de plus ordinaire que de voir
» ces mêmes idiots, qui veulent faire
» croire qu'ils ont l'eſprit ſenſible, &
» délicat, & qu'ils ſçavent aimer tout
» ce qui eſt beau, s'imaginer comme
» celui-ci, qu'ils ſont amoureux, ſans
» ſçavoir bien ſouvent de qui; & ſur
» le récit qu'on leur fait de quelque
» beauté, courir les rues, & ſe perſua-
» der qu'ils ſont extrêmement paſſion-
» nés, ſans avoir vû ce qu'ils aiment.

» Le quatriéme eſt un riche imagi-
« naire, dont il ſe trouve aſſez par le
» monde; & de qui la folie ne paroît
» qu'au cinquiéme Acte; car dans tous
» les autres, il parle ſérieuſement de ſes
» richeſſes, étant une choſe ordinaire;
» que chacun eſt ſérieux dans ſa folie.

« L'Amante d'Alexandre (*a*) n'eſt pas

« Le Cardinal de Richelieu a donné le deſſein des Viſionnaires, » que Deſmareſts a exécuté. Celle qui aime » Alexandre eſt Madame de Sablé, qui » l'ayant rebuté, lui

1637.

» une chose sans exemple ; il y a beau-
» coup de filles qui, par la lecture des
» Histoires & des Romans, se sont
» éprises de certains Héros, dont elles
» rebattoient les oreilles à tout le mon-
» de, & pour l'amour desquels elles
» méprisoient tous les vivans.

» Est-il rien de plus ordinaire que
» de voir des filles de l'humeur de la
» seconde, qui se croit aimée de tous
» ceux qui la regardent, ou qui enten-
» dent parler d'elle (*a*), bien que peut-
» être elles ne disent pas si naïvement
» leurs sentimens.

» Pour la troisiéme Sœur, il s'en
» trouve beaucoup comme elle, amou-
» reuses de la Comédie, à présent
» qu'elle est si fort en regne, particu-
» lierement celles qui se mêlent d'en
» juger, d'en sçavoir les régles, & d'in-

» avoit donné lieu de » faire courir le bruit » dans le monde, qu'elle » n'aimoit que ce Héros. » Madame de Chavigny » étoit la coquette, & » Madame de Rambouil- » let, celle qui aime la » Comédie. Il ajouta » aussi les autres per- » sonnes convenables. » *Segraisiana*, *pag.* 179. *Edition de Paris.*

(*a*) Le caractere de Bélise dans les *Femmes Sçavantes* de Moliere, est emprunté de celui-ci. Mais Moliere en employant cette idée de Desmarests, la rendue en Maître de l'art, au lieu que l'inventeur n'a présenté qu'une folle des Petites Maisons.

1637 » venter les sujets, selon la portée de » leurs esprits, &c.

» Le pere de ces trois filles n'est » guéres plus sage qu'elles. Il est d'une » humeur si facile, que tout homme » qui se présente pour avoir en ma- » riage l'une de ses filles, lui semble » toujours être son fait : qu'un autre » vienne après, il trouve encore que » c'est ce qu'il lui faut ; & pour en ac- » cepter trop, il s'embarrasse tellement, » qu'il ne sçait ce qu'il doit faire à la » fin de la Piece, dont le démêlement » se fait par un de ses parens, qui est » le seul qui soit raisonnable, entre » tous ces personnages.

» Toutes ces folies, bien que diffé- » rentes, ne font ensemble qu'un su- » jet, & pour les bien représenter tou- » tes, on ne pouvoit pas leur donner » une liaison aussi grande que celle » qui se peut donner aux Comédies, » où n'agissent que deux ou trois prin- » cipaux personnages ; & l'intrigue de » celle-ci, n'est que l'embarrassement » du bonhomme, qui lui est causé par » tous les gendres qu'il a acceptés (*a*).

(*a*) Desmarests fait du mieux qu'il peut l'apologie de sa Comédie, qui est des plus décousuë

» Le reste n'est soûtenu que des extra- 1637.
» vagances de ces Visionnaires, qui se mêlent encore ensemble en quelque sorte, pour mieux faire paroître ces folies les unes par les autres.

» Quelques-uns ont voulu reprendre cette Comédie, de ce qu'elle n'étoit pas propre pour toutes sortes de gens, & que ceux qui n'ont aucun sçavoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorans sont-ils devenus si considérables en France, que l'on doive tant s'interresser pour eux, & que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire ?

» Ce n'est pas pour toi que j'écris,
» Indocte & stupide vulgaire :
» J'écris pour les nobles esprits,
» Je serois mari de te plaire. »

Avant de rapporter quelques endroits de la Comédie des Visionnaires, nous avons cru devoir placer ici le passage suivant. Il est tiré du *Bolæana* in-4°. *page* 27. qui est à la tête des Oeuvres de M. Boileau, édition de 1740.

par le fond, & par la marche. Aucune Scene n'est liée à la précédente, ni à celle qui suit.

1637. « M. Despreaux m'a dit (*) que li-
» sant à Moliere sa Satyre, qui com-
» mence par

(*) C'est le Compilateur du Boleana qui parle.

Mais il n'est point de fou, qui par bonnes raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons (a).

» Moliere lui fit entendre qu'il avoit eu » dessein de traiter ce sujet-là ; mais » qu'il demandoit à être traité avec » la derniere délicatesse : qu'il ne » falloit point sur-tout faire comme » Desmarests dans ses *Visionnaires*, » qui a justement mis sur le Théatre » des Foux des Petites-Maisons. Mais » le dessein du Poëte Comique étoit » de prendre plusieurs Foux de So- » ciété, qui tous auroient des ma- » nies, pour lesquelles on ne renferme » point, & qui ne laisseroient pas de » se faire le procès les uns aux autres, » comme s'ils étoient moins foux, pour » avoir de différentes folies. Moliere

(a) Ces deux vers sont pris de la IV. Satyre, & ne la commencent point. Ils sont précédés de deux autres vers. Le premier des deux est peu exactement rapporté par le Compilateur du Bolæana ; le voici comme il est dans l'original, « Et » qu'il n'est point de » fou, qui par belles » raisons, »

» avoit peut-être en vûe cette idée, 1637.
» quand à la fin de la premiere Scene
» de l'Ecole des femmes, il fait dire
» d'Arnolphe par Crisade.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manieres.

» Arnolphe dit de son côté de Crisade,

Il est un peu blessé sur certaines matieres.

La Comédie des Visionnaires a été si souvent imprimée, qu'il est peu de personnes qui ne la connoissent. Ainsi nous n'en rapportons ici que la Scene, où le Riche imaginaire fait la description de sa maison. Cette description, indépendamment qu'elle est pompeuse, & assez forte de versification, est celle du Château de Richelieu, que le Cardinal avoit fait bâtir, aussi-bien que la Ville qui porte son nom.

LYSANDRE.

Vénérable Alcidon, je vous offre Phalante, ACTE III. SCENE V.
Pour digne serviteur de ma belle parente
Mélisse votre fille : ayant un revenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu :
Etes-vous possesseur d'une grande richesse ?

1637.

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ai des biens dignes de ma noblesse.
J'en ai dedans la ville, & j'en ai dans les champs,
Je fais fendre la terre à cent coutres tranchans.
J'ai des prez, des forêts, des étangs, des rivieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres.
Des bourgs, & des châteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or & d'argent roulent dans ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vôtre est égale ?
De toutes vos maisons quelle est la principale ?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, séjour de mes ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les Cieux.
Si vous le desirez, je vais vous le décrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire.

PHALANTE. 1637.

Ce lieu ſe peut nommer ſéjour des voluptés,
Où l'art & la nature étalent leurs beautés :
On rencontre à l'abord une longue avenue
D'arbres à quatre rangs, qui voiſinent la
nue :
Deux prez des deux côtés, font voir cent
mille fleurs
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs,
Et cent petits ruiſſeaux coulent d'un doux
murmure,
Qui d'un œil plus brillant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord eſt agréable.

LYSANDRE.

On peut avec raiſon,
Se promettre de-là quelque belle maiſon.

PHALANTE.

De loin l'on apperçoit un portail magnifique,
De près l'ordre eſt Toſcan, & l'ouvrage ruſtique :
Ce portail donne entrée en une grande Cour
Ceinte de grands ormeaux, & d'un ruiſſeau
qui court.

1637. Là mille beaux pigeons, & mille paons ſuperbes
Marchent d'un grave pas ſur la pointe des herbes.
Une fontaine au centre a ſon jet élancé,
Par le cornet retors d'un Triton renverſé:
Cette eau frappe le Ciel, puis retombe & ſe joue
Sur le nez du Triton, & lui lave la joue.
La Cour des deux côtés tient à deux baſſes cours
De qui le grand Château tire tout ſon ſecours.
En l'une eſt le manege, offices, écuries,
L'autre eſt pour le labour, & pour les bergeries:
Au fond de cette cour paroît cette maiſon,
Qu'Armide eut pû choiſir, pour l'heureuſe priſon
Où furent en repos ſon Renaud & ſes armes,
Sans qu'elle eut eu beſoin du pouvoir de ſes charmes.
Au bord d'une terraſſe, un grand foſſé plein d'eau,
Net, profond, poiſſonneux, entoure le Château,
Pour rendre ce lieu ſûr contre les eſcalades,
Et l'appui d'alentour, ce ſont des baluſtrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se présente un objet dont les yeux sont ravis.
Trois portes de porphyre & de jaspe étoffées,
Comme un arc de triomphe, enrichi de trophées.
On entre en une cour large de deux cens pas,
Où cet art, qu'ont produit la regle & le compas,
(J'entens cette mignarde, & noble architecture)
Semble de tous côtés surmonter la nature.
Le logis élevé, les aîles un peu moins,
De quatre pavillons flanquent les quatre coins :
Et par l'étage bas, cent colonnes Doriques,
Séparent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON,

O Dieux !

PHALANTE,

Une fontaine au milieu de la cour
Représente Aréthuse, il semble qu'elle court,

1637. Qu'elle emporte d'un Dieu le cœur & la
franchise :
L'amant la suit de près, elle pense être
prise,
Elle invoque Diane, & dans ce tems fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de
cristal.
Cette eau qui va noyer sa mortelle dépouille,
En même tems l'étonne, & l'arrête, & la
mouille.
En chaque pavillon sont des appartemens,
Qui, selon les saisons, servent de logemens,
Pour l'Eté, pour l'hyver, le Printems, ou
l'Automne,
Ainsi que vient le chaud ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers, & celui des lambris,
Brillent de tous côtés de dorures sans prix.
Au bout des pavillons on voit deux galeries,
Où le Peintre épuisa ses doctes rêveries.
Les meubles somptueux, éclatans & divers
Feroient croire à vos yeux que de tout l'Univers
On a fait apporter les plus riches Ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalés hommages.

1637.

ALCIDON.

Vous nous contez ſans doute un Palais enchanté.

LYSANDRE.

Ecoutons.

PHALANTE.

Les jardins n'ont pas moins de beauté.
D'abord on apperçoit un parterre s'étendre,
Où de raviſſement l'œil ſe laiſſe ſurprendre.
Ses grands compartimens forment mille fleurons,
Et cent diverſes fleurs naiſſent aux environs.
Au milieu du parterre une grande fontaine
Jette en l'air un torrent de ſa féconde veine.
La figure eſt antique, un Neptune d'airain
Armé de ſon trident dompte un cheval marin ;
Le monſtre, des naſeaux lance l'eau juſqu'aux nues,
Qui retombe avec bruit en parcelles menues :
Le Dieu voit de ſa barbe, & de ſon grand trident
Dégoûter mille flots, & n'eſt pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

1637.

PHALANTE.

Quatre belles Sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,
Dont les baſſins pareils ont des bouillons égaux.
Le parterre eſt enceint de trois larges canaux.
Ce lieu ſemble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une riviere, & toutes ces beautés,
Dont les yeux innocens font leurs félicités.
Le grand parc ſe ſépare en ſuperbes allées,
Par mes riches ayeux en tous ſens égalées.
Les arbres en ſont beaux, & droits, & chevelus,
Et ſe joignant en haut de leurs rameaux feüillus,
Parlent en murmurant, s'embraſſent comme freres,
Et contre les chaleurs ſont des Dieux tutélaires.
Un verd & long tapis par le milieu s'étend,
Qu'entrevoit le Soleil d'un rayon tremblotant:

Deux

Deux ruiſſeaux aux côtés mouillent les paliſſades, 1637.

Interrompant leurs cours par cent mille caſcades.

Au bout des promenoirs en un lieu reculé

Se découvre un rond d'eau d'eſpace ſignalé.

Diane eſt au milieu de colere animée,

Et Niobe en rocher à demi transformée :

La Reine, au lieu de pleurs, verſe de gros torrens,

Sa jeune fille encor l'eſtreint de bras mourans,

Et ſes autres enfans, comme perſonnes vraies,

Font ſortir pour du ſang un jet d'eau de leurs playes.

L'étang dont le ſein vaſte engouffre ſes canaux,

D'un bruit continuel ſemble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rondeau me plaît fort.

PHALANTE.

Au tour des paliſſades

Cent niches en leurs creux ont autant de Naïades,

1637. Qui d'un vase de marbre élancent un trait
d'eau ,
Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau :
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides ,
Se promenent au tour sous des voutes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô grands Dieux !

PHALANTE.

Loin de-là s'apperçoit
Un jardin que l'on sent plutôt qu'on ne le voit.
Mille grands orangers en égale distance
De fruits mêlés de fleurs jettent une abondance.
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau trésor,
Que leurs fleurs sont d'argent, & que leur fruit est d'or :
Et pour se distinguer, chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un mirthe amoureux, ou d'un jasmin d'Espagne.

1637.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmans appas !

PHALANTE.

Enſuite eſt un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre côtés ſont vingt grottes humides :
Et l'on voit au milieu le lac des Danaïdes.
Ses bords ſont baluſtrés, & cent légers bateaux,
Peints de blanc & d'azur voltigent ſur les eaux,
Où ſans craindre le ſort qui mene aux funérailles,
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'éleve au milieu de l'étang,
Où les cinquante ſœurs faites de marbre blanc,
Portent inceſſamment les peines méritées
D'avoir en leurs maris leurs mains enſanglantées :
Et ſouffrant un travail qui ne ſçauroit finir,
Semblent inceſſamment aller & revenir.
Au haut trois de ces ſœurs, à cruche renverſée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée,

1637. La tonne répand l'eau par mille trous divers :
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts ;
Au bas, l'une des sœurs puise à tête courbée,
L'autre monte & se plaint que sa cruche est tombée :
L'une monte chargée, & l'autre qui descend,
Semble aider à sa sœur sur le dégré glissant :
L'une est prête à verser, l'autre reprend haleine,
L'œil même qui les voit prend sa part de leur peine.
L'eau, que ce vain travail tourmente tant de fois,
Semble accuser des Dieux les inégales loix :
Et redire, en tombant, d'une voix gémissante ;
Pourquoi souffrai-je tant, moi qui suis innocente ?
Ce bruit, & ce travail charment tant les esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on est épris.

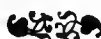
Nous ne sçaurions finir cet article, sans y joindre les Stances à Cassandre, ouvrage unique pour le stile empoulé, figuré, & hyperbolique.

1637.

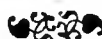
ACTE III.
SCENE IV.

STANCES.

Doncques, rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre doux & hagards
Par l'optique de leurs regards,
Me vont pulvériser en cendre.
Toutefois parmi ces ardeurs,
Tes hétéroclites froideurs
Causent une antipéristase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase,
Entre la vie, & le trépas.

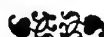


Mon cœur devint pusillanime,
Au prime aspect de ta beauté,
Et la Scythique cruauté
Rendit mon esprit cacochime :
Tantôt dans l'Euripe amoureux,
Je me crois le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantôt je me crois transporté,
Aux espaces imaginaires,
D'une excentrique volupté.

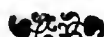


Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce tems
Des hypocondres inconstans
Le véritable hiéroglyphe.

1637. Les grotesques illusions
Des fanatiques visions,
Te prennent pour leur hipothese,
Et dedans mes calamités,
Je n'attens que la syndérese
De tes froides neutralités.



Autrement la métamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la métempsychose.
La catastrophe d'un amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique.
Faut-il, lunatique beauté,
Que tu sois le Pôle antartique
De l'amoureuse humanité.



Chante donc la Palinodie,
Cher paradoxe de mes sens,
Et des symptômes que je sens,
Débrouille l'Encyclopédie.
Ainsi les célestes Brandons,
Versent sur ton chef mille dons,
En lignes perpendiculaires :
Et devant ton terme fatal,
Cent révolutions solaires
Eclairent sur ton vertical.

JEAN DESMARESTS de Saint Sorlin, d'une honnête famille de Paris, nâquit en cette Ville vers l'an 1595. Il posséda les charges de Controlleur Général de l'Extraordinaire des Guerres, & de Sécretaire général de la Marine de Levant. Les occupations qu'elles lui donnoient, ne l'empêchoient cependant pas de cultiver les Belles-Lettres. Il n'avoit aucun goût pour la Poësie Dramatique, & s'il a travaillé en ce genre, ce n'étoit que pour faire sa cour au Cardinal de Richelieu, qui l'aimoit, & à qui il étoit redevable de sa fortune. A l'article d'*Aspasie* (*), nous avons remarqué que ce Ministre fut obligé d'user d'adresse, & même en quelque façon de violence pour engager notre Auteur a composer ce premier Ouvrage. Il n'eut pas moins de peine à le faire continuer. M. Desmarests qui n'avoit embrassé le Théatre que par contrainte, l'abandonna aussitôt qu'il en eût la liberté; jusques-là, qu'il ne put se résoudre à mettre la derniere main aux Pieces qu'il avoit déja commencées (a).

1637.

DESMARESTS.

(*) Ci-dessus pag. 180

(a) Il avoit fort avancé deux Pieces de Théatre que la mort du Cardinal lui fit abandonner, intitulées L'ANNIBAL & LE CHARMEUR CHAR-

1637. Il fut de l'Académie Françoise dès ses commencemens, & on le choisit pour en être le premier Chancelier : charge dans laquelle il fut continué pendant quatre ans, c'est-à-dire, depuis le 13 Mars 1635. jusqu'au 11 Janvier 1638.

M. Chapelain chargé par M. Colbert en 1662. de lui dresser un Mémoire des Gens de Lettres vivans, fit ainsi celui de M. Desmarests.

« C'est un des esprits faciles de ce » tems, & qui, sans grand fonds, sçait » une grande quantité de choses, & » leur donner un meilleur jour. Son » style de prose est pur, mais sans élé- » vation : en vers, il est élevé, & abais- » sé, selon qu'il le desire ; & en l'un & » en l'autre genre, il est inépuisable, & » rapide dans l'exécution, aimant mieux » y laisser des taches, & des négligen- » ces, que de n'avoir pas bientôt fait. » Son imagination est très-fertile, & » souvent tient la place de jugement. » Autrefois il s'en servoit pour des Ro- » mans & des Comédies, non sans beau-

ME. Il y en a une autre de lui achevée, & toute comique en petits vers, appellée LE SOURD, qu'il n'a point mise au jour. *Histoire de l'Académie par M. Pelisson. page 329. Ed. in-12. 1743.*

» coup

» coup de succès : dans le retour de son
» âge, il s'est tout entier tourné à la 1637.
» dévotion, où il ne va pas moins vîte
» qu'il alloit dans les Lettres profanes ».

Il mourut le 28 Octobre 1676. âgé de plus de quatre-vingt ans, & fut enterré à S. Paul. Il étoit alors attaché au Duc de Richelieu, & ce fut chez lui qu'il mourut.

La suite Chronologique de ses Pieces de Théatre fera encore mieux juger de ses talens pour le Dramatique. Sa Comédie des *Visionnaires* a passé pour son chef-d'œuvre, M. Pélisson la traite d'*inimitable*. Ce n'est pas sans réflexion qu'à la suite de l'Extrait de cette Piece, nous ajoutons la vie de l'Auteur, puisque, selon M. Baillet, elle a été comme le sceau du véritable caractere de son esprit, qu'il a gardé inviolablement dans tous ses autres écrits, & pendant tout le reste de sa vie, & que le caractere de Visionnaire lui étant naturel, il n'a fait que changer d'objet, suivant qu'il a changé lui-même de vie, & d'occupations (*a*).

M. Pelisson, Histoire de l'Académie, in 12. p. 143. Ed. de 1743.

Terminons son article par les titres

(*a*) On a dit de M. Desmarests, qu'il étoit le plus fou de tous les Poëtes, & le meilleur Poëte qui fut entre tous les fous.

de ses Poëmes Dramatiques, qui ont
1637. été représentés.

Aspasie, Comédie. 1636.

Les Visionnaires, Comédie. 1637.

Erigone, Tragi-Comédie, en prose. 1639.

Scipion, Tragi-Comédie. 1639.

Roxane, Tragi-Comédie. 1639.

Mirame, Tragi-Comédie. (Ouverture du Théatre du Palais Cardinal) 1639.

Europe, Comédie Héroïque. 1642.

L'on sçait que le Sonnet qui sert d'inscription à la Statue équestre de Louis XIII. qui est au milieu de la Place Royale est de lui. Il a eu aussi part à la fameuse guirlande de Julie, & il composa les quatre vers suivans sur la Violette.

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.



LE DOCTEUR AMOUREUX, 1638.

COMÉDIE

DE M. LE VERT (a).

C'Eſt un Pédant amoureux d'une vieille Gouvernante. Au reſte ce Docteur n'eſt qu'un rôle épiſodique à cette Comédie, car il y a une intrigue qui peut ſubſiſter ſans ce perſonnage. Voici en peu de mots quel eſt le ſujet. Tircis, amant de Cloris, abandonne cette derniere pour Eliſe, qui aime, & eſt aimée d'Adraſte. Cet Adraſte, pour s'introduire auprès de ſa Maîtreſſe, ſe traveſtit en domeſtique, ſous le nom de Cléonte. Le Pere d'Adraſte le reconnoît, & l'unit à Eliſe:

(*a*) LE VERT eſt Auteur des trois Pieces ſuivantes.
LE DOCTEUR AMOUREUX, Comédie. 1638.
ARISTOTIME, Tragédie. 1642.
ARICIDIE, OU LE MARIAGE DE TITE, Tragi-Comédie. 1646.

Ce Poëte dont on ne connoit que le nom, étoit né en Normandie, il avoit quelque mérite; on trouve chez lui des vers aſſez beaux, & des peintures: mais il manquoit d'intelligence pour le Théatre.

& Tircis rentre dans les chaînes de
1638. Cloris. Les Scenes du Docteur & de son Valet ont pu faire rire les Spectateurs. L'Auteur convient que sa Piece a eu plus de succès au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, qu'il n'en attend de la lecture.

PANTHEE,

TRAGEDIE

DE M. D'URVAL.

NOus ne parlons de cette Piece, qui pourroit bien n'avoir pas été représentée, & dont tout le monde sçait le sujet, que pour rendre compte du dénouement, où l'Auteur a introduit trois Eunuques, ou Porte-Sceptres de Panthée qui se tuent en même tems que cette Reine. Voici comment d'Urval exprime en vers, & en prose ce coup de Théatre.

PANTHÉE *parlant à sa confidente Mélanire.*

Vois comme du poignard que je tiens dans
la main.....

1638.

MÉLANIRE.

O malheur !

PANTHÉE.

Je me donne un grand coup dans le ſein.

MÉLANIRE.

O Cieux ! Elle s'en va. Sa bleſſure eſt mortelle.
O malheur ! on dira que je l'aurai permis.
Porte-Sceptres venez, accourez mes amis.
Mais ils ne viennent point (a) ô cruelle avanture !
Hélas ! ils ſont de bout en étrange poſture,
Tous trois d'un coup chacun achevent de mourir,
O Dieux ! tous à la fois, nous ferez-vous périr ?
Ah ! de quel tremblement je me ſens tourmentée !

Note de d'Urval.

(a) « L'Hiſtoire fait » mourir de bout les » Porte-Sceptres, après » s'être poignardés : ce » qui n'eſt pas facile à » comprendre, ſi l'on ne » ſuppoſe qu'ayant en- » trelaſſès les Sceptres » qu'ils portoient, ils » s'embraſſerent en mou- » rant, & que par une » agitation de convul- » ſions réciproques, ils » ſe mirent en telle poſtu- » re, qu'étant appuyés » les uns ſur les autres, » ils ne purent tomber. » C'eſt pourquoi, pour » rendre la choſe plus » merveilleuſe, je ſuis » d'avis qu'ils ſoyent » ainſi repréſentés, & » non appuyés tous trois » de rang, contre une » muraille, comme plu- » ſieurs ſe pourront ima- » giner ».

1638. Que direz-vous, Cyrus, à ce triste rapport
Que mes cris, & mes pleurs vous feront de
sa mort ?

D'Urval, ennemi juré des regles qui commençoient alors à s'introduire au Théatre, & sur-tout de celle des vingt-quatre heures, joint à sa Tragédie de Panthée un petit discours, où, après avoir beaucoup badiné sur cette même regle des vingt-quatre heures, il termine ainsi sa Critique.

« A cette regle n'ayant pas trouvé » bon d'ajuster mes œuvres, ni principalement celle-ci, non qu'il m'eût » été facile de l'observer, mais parce » que je ne l'ai pas jugé nécessaire : il » m'est plus séant de faire place aux » Maîtres qui l'enseignent, que de les » choquer. A la vérité, s'ils n'étoient » en jouissance de plus de trois ans, & » que je fusse redevable à plaider au » Prétoire, il me seroit aisé de mettre » ici tout le plaidoyer de partie adverse, » & d'appuyer de raison l'opinion contraire, que je soutiens : mais encore » faudroit-il être réglé de juges : & ceux » d'à-présent, pour illustres qu'ils soient, » étant civilement récusables, pour » avoir déja prématurément donné

» leur avis sur cette matiere, il semble » que pour vuider cette cause solem» nellement, il n'est point de siége » compétant que celui de la postérité, » à laquelle je fais volontiers les sou» missions en tel cas requises & né» cessaires ». 1638.

Adieu, Lecteur, & pour comprendre
La regle des pieces du tems,
Ne te lasse point de l'apprendre,
Pour le moins encore cent ans.
L'effet de cette loi nouvelle
Est de comprimer la cervelle,
De retrécir l'entendement,
D'affoiblir l'imaginative;
Par ce moyen juge comment
L'ame se rend plus attentive.

Nous croyons que le Lecteur nous dispensera du soin de faire sentir tout le ridicule qui regne dans ce discours de d'Urval.



1638.

ANTIGONE,

TRAGE'DIE

DE M. ROTROU.

CEtte Tragédie contient la mort d'Etéocle & Polynice. La piété d'Antigone leur sœur, pour leur sépulture, & sa mort. C'est deux Tragédies en une, mais dans ce tems là, on n'y regardoit pas de si près (*a*), il y a apparence qu'elle eût quelque réussite, car l'Auteur, dans son Epître dédicatoire, dit que cette Piece a été représentée à S. Germain devant la Cour. Nous ne donnons point d'extrait de cette Tragédie, dont le sujet est

Dans la Préface de sa Thébaïde.

(*a*) « Ce sujet, » dit M. Racine, « avoit été » autrefois traité par » Rotrou sous le nom » d'*Antigone*, mais il » faisoit mourir les deux » freres dès le commen- » cement de son troi- » siéme Acte, le reste » étoit en quelque sorte » le commencement d'u- » ne autre Tragédie, où » l'on entroit dans des » intérêts tous nou- » veaux. Et il avoit » réuni en une seule » Piece deux actions » différentes, dont l'une » sert de matiere aux » Phénissiennes d'Euri- » pide, & l'autre à l'An- » tigone de Sophocle. Je » compris que cette du- » plicité d'action avoit » pu nuire à sa Piece, » qui d'ailleurs étoit » rempli de quantité de » beaux endroits ».

connu. Nous nous contenterons de rapporter les vers suivans. C'est Antigone qui parle à Créon, qui a défendu de donner la sépulture au corps de Polynice. 1638.

Quoi, vous osez aux morts nier la sépulture! ACTE IV. SCENE III.
Ah! cette loi naquit avecque la nature,
Votre regne commence, & détruit à la fois
Par sa premiere loi, la premiere des loix.
Ici la faute est juste, & la loi criminelle,
Le Prince péche ici bien plus que le rébelle;
J'offense justement un absolu pouvoir,
Et ne craint point la mort qui punit le devoir.

Au reste, Pader d'Assezan n'a pas connu cette Piece, ou du moins il ne s'en est point servi dans sa Tragédie du même nom.



1638.

CORIOLAN,

TRAGE'DIE

DE M. CHEVREAU.

CE sujet est trop connu pour en parler, il suffit de dire que cette Tragédie est une des moins mauvaises de l'Auteur. Pour faire juger de sa Poësie, nous rapporterons les vers suivans; c'est Virginie, femme de Coriolan, qui les adresse à ce dernier, qui vient d'être tué par les Volsques.

ACTE V. Scene derniere.

Mon cher Coriolan, si tu n'as rendu l'ame,
Pousse au moins pour me plaire un petit trait de flâme;
Reprens un peu tes sens : Ah! discours superflus!
La vie est une mer qui n'a point de reflus;
Nos jours sont des ruisseaux que les Parques retiennent,
Qui s'écoulent toujours, & jamais ne reviennent,
Et depuis que la mort en arrête le cours,
Tous les Dieux n'y sçauroient apporter du secours.

1638.

HERMOGENE,

TRAGI-COME'DIE

DU SIEUR DES FONTAINES.

Rien n'eſt plus bizarre que le tiſſu de cette Piece. Oriane, Reine de Chipre, doit partager ſa couronne, & donner ſa main au Prince qui pourra deviner une énigme, & ouvrir une boëte d'or fermée par un ſecret. Poliante, Prince de Chipre, remplit ces conditions par le moyen d'un étranger, qui a fait naufrage le même jour, & qui lui apprend le mot de l'énigme, & le ſecret de la boëte. Poliante eſt reconnu Roi de Chipre, & épouſe Oriane. Voilà la fin du premier Acte, qui ſembleroit devoir être celui de la Tragi-Comédie. Au ſecond, Poliante devient jaloux de l'étranger, qui ſe nomme Hermogene, & pour vérifier ſes ſoupçons, il compoſe une lettre au nom d'Oriane, dans laquelle il y a une déclaration d'amour, & un rendez-vous. Hermogene évite ce piége, mais il eſt ſurpris par le Roi de Chipre en conver-

1638. ſation avec la Reine. Poliante veut le tuer, mais Hermogene le bleſſe mortellement. Poliante en mourant, avoue qu'Hermogene mérite de monter ſur le trône de Chipre, & d'épouſer Oriane, attendu que c'eſt lui qui a expliqué l'énigme, & découvert le ſecret de la Boëte. Le peuple reconnoît Hermogene pour Roi, & Oriane conſent avec plaiſir à l'épouſer. Tous les perſonnages de cette Piéce ſont vicieux. Hermogene qui en eſt le Héros, cherche à ſéduire Oriane, & ſe repent du ſervice qu'il a rendu à Poliante. La Reine n'eſt point fâchée d'être aimée d'Hermogene, même du vivant de Poliante : ce dernier eſt un fou, & les autres Acteurs ſont des ſots.

L'AMINTE,

PASTORALE

Par un Auteur Anonyme.

COmme cette Paſtorale n'eſt que la traduction de la Paſtorale Italienne du Taſſe, & que nous doutons qu'elle ait été repréſentée, nous n'en donnons aucun extrait.

1638.

LES RIVAUX AMIS,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE BOISROBERT.

BAudouin de l'Académie Françoise, & amis de l'Auteur, dans un avis au Lecteur, qui est à la tête des *Rivaux Amis*, après avoir loué ce Poëme, ajoute. « C'est une Tragi-Comé- » die accommodée au Théatre, où » quand on l'a représentée, elle n'a » pas manqué d'approbateurs, qui lui » ont donné de légitimes louanges. » Votre sentiment secondera le leur, » je m'assure, en la voyant sur le pa- » pier; & vous avouerez, à vrai dire, » que l'invention en est belle, la con- » duite judicieuse, & l'intrigue ingé- » nieusement démêlée. » Voila de magnifiques promesses : Le Lecteur va juger si elles sont remplies.

Phalante, vaillant inconnu, devient amoureux de Bérénice, fille du Duc de Calabre, & s'en fait aimer : mais obli-

gé d'aller faire la guerre en Afrique ; il se sépare de cette Princesse. Pendant son absence, Bérénice par l'ordre de son pere est obligée d'épouser Iolas, Prince de Tarente. (Ce dernier est ami de Phalante.) Quelque tems après le mariage, le Duc de Calabre se brouille avec son gendre, & vient l'assiéger dans Tarente. Phalante arrive au secours de son ami, qui apprend sa passion pour Bérénice, & qui ayant été blessé d'une fléche empoisonnée, lui laisse sa femme & ses états : mais on le guérit. Phalante est reconnu pour le fils du Duc de Calabre, & par conséquent pour le frere de Bérénice. Il épouse Liliane, sœur d'Iolas, & la paix se fait entre le Duc de Calabre, & le Prince de Tarente. Rien de marqué dans la versification de cette Piece ; beaucoup d'évenemens, & assez mal amenés.

1638.



1638.

LES NOPCES DE VAUGIRARD,

OU

LES NAIVETÉS CHAMPÊTRES,

PASTORALE

Dédiée à ceux qui veulent rire,

PAR L. C. D.

NOus ne sommes pas certains que cette Piece ait été jouée. Quoi qu'il en soit, le Lecteur jugera par l'Extrait suivant, si l'Auteur Anonyme a rempli son titre.

Sur le point d'épouser le Berger Floridon, Amarille, fille de Pancrace, fait promettre à ce prétendu qu'il ne l'approchera de six mois. Le pere, & le futur époux regardent cette demande comme une fantaisie qui se passera. C'est cependant l'effet de l'amour qu'elle conserve pour un certain Parisien appellé Polidas ; qui est venu à

Vaugirard chercher une Bergere qui
1638. porte le nom de Lidiane. Ces Bergers s'amuſent à jouer à la cligne-muſette. Ils ordonnent à Floridon d'aller ſe cacher, & prennent ce moment pour diſparoître. Polidas met le feu à la maiſon de Lidiane, enléve cette belle, & la conduit à un bateau. Malheureuſement la corde caſſe, & la Bergere tombe au fond de l'eau. Polidas au déſeſpoir va ſe jetter dans la grotte des Démons. Amarille, qui le cherche par-tout, reconnoît par l'inſcription que ſon amant s'y eſt précipité, elle ſuit ſon exemple, pour s'unir avec lui. Cependant cette incendie, & la perte d'Amarille, ſont cauſe d'une enquête criminelle. La pauvre Lidiane qui a été ſauvée par des pécheurs, eſt arrêtée comme coupable de tous ces malheurs. Le Juge, le Procureur Fiſcal, & le Greffier, s'aſſemblent pour lui faire ſon procès. Le dernier tenant ſa plume à la main, s'impatiente fort de la curioſité des aſſiſtans.

Bergers, levez le nez, à quoi prenez-vous garde ?
Je ne ſçaurois écrire alors qu'on me regarde.

C'eſt apparemment l'envie de placer

cer ce proverbe, qui a engagé l'Auteur à choisir Vaugirard pour le lieu de sa Scene. Le dénouement se fait par l'apparition, de l'ombre de l'Enchanteur Castrape, qui ramene Amarille & Polidas en bonne santé, & promet de réparer le dommage que le feu a causé. On ne songe plus qu'à se réjouir. Polidas épouse Lidiane : Luciane, mere de cette fille, le bon homme Pancrace. Pisandre, jeune Berger, donne la main à sa chere Cléonide ; & Floridon oubliant tout ce qui s'est passé, reçoit avec satisfaction celle d'Amarille. Avec les mots à double entente, dont cette Pastorale est semée, il s'en faut bien qu'elle soit aussi plaisante que le titre l'annonce. 1638.



1638.

L'AVEUGLE DE SMYRNE,

TRAGI-COME'DIE

Des cinq Auteurs. (a)

PHilarque, fils d'Atlante, Prince du Sénat de Smyrne, aime, & est aimé d'Aristée. Cependant il la soupçonne d'infidélité, & la quitte. Aristée se retire dans le temple de Diane, pour y devenir Prêtresse. Philarque reconnoît son injustice, & va demander pardon à sa Maîtresse, & tâche à la faire sortir de sa retraite en offrant de l'épouser. Atlante, pour empêcher ce mariage, fait venir un Mage, qui avec une poudre, rend Philarque aveugle. Désespoir du pere, qui avec une autre poudre veut rendre la vûe à son fils, mais inutilement. Cependant on fait sortir Aristée du Temple de Diane, & Atlante consent que Philarque épouse sa Maî-

(a) On a déja dit à la piece des *Thuilleries*, que les cinq Auteurs étoient Messieurs de Boisrobert, Rotrou, Corneille, de l'Etoille, & Colletet.

tesse ; les amans s'embrassent, à plusieurs reprises, en se disant force fadeurs. Les pleurs d'Aristée rendent la vûe à Philarque, & tout finit joyeusement. La Scene des baisers, qui se passe sur le Théatre, est singuliere par le peu de bienséance qui y regne. Baudouin, éditeur infatigable des Ouvrages de ce tems, joint à cette Tragi-Comédie, un avis au Lecteur, dont voici un passage. 1638.

« Si l'invention est l'ame de la Poësie, je ne doute point, Lecteur, que » vous ne trouviez parfaitement animée cette piece de Théatre, où sont » exprimés avec un art merveilleux, les » amertumes & les douceurs de la » plus noble de toutes les passions : » bien qu'elle ait pour titre l'*Aveugle*, » les lumieres ne laissent pas d'en être » si vives, qu'elles font avouer à nos » Muses, que c'est Apollon qui les a » lui-même produites. .... Et vous » pourrez juger de ce que vaut cet Ou» vrage, soit par l'exellence de sa ma» tiere, soit par la forme que lui ont » donné cinq célébres esprits. Ce » qui leur promet (quelque sentiment » contraire que leur modestie leur fasse » avoir) que cette Tragi-Comédie aura » l'approbation qu'elle mérite, & qui

1638. » se doit attendre en semblables pieces,
» du jugement qu'on en peut faire sur » le papier, plûtôt que de l'applaudissement du Théatre. »

Malgré ces louanges entassées, le Poëme n'en est pas meilleur. On peut même dire qu'il est des plus foibles, soit qu'on en considere la fable, les caracteres des personnages, & la conduite : les vers répondent à ces défauts : nulle pensée, aucune Scene écrite. Il faut avouer que le Cardinal de Richelieu étoit bien mal servi par les Cinq Auteurs. Corneille travaillant aux *Horaces*, & à *Cinna*, pouvoit-il entrer pour quelque chose dans un semblable Ouvrage ?

LES CAPTIFS
OU
LES ESCLAVES,
COMEDIE
DE M. ROTROU.

NOus dirons peu de choses de cette piece, qui n'est pas sans mérite, & a dû avoir du succès ; les femmes y

paroiſſent un peu plus que dans Plaute, mais ce n'eſt qu'une traduction, & Rotrou n'avoit ni aſſez de talent, ni de tems pour réformer ſon original, & lui donner le goût François. 1638.

Nous joindrons ici deux Scenes de cette Comédie : elles ſont très-courtes, mais elles donneront une idée de la verſification, & du caractere du Paraſite, employé aſſez fréquemment par les Auteurs du tems.

Hégée, ravi d'avoir retrouvé ſon fils, en témoigne ſon extrême joie au Paraſite Ergazile, qui lui vient apprendre cette heureuſe nouvelle, & lui permet entiere diſpoſition dans la cuiſine, & dans l'office. Célie, ſervante d'Hégée, effrayée du dégat que fait Ergazile, accourt avec deux Cuiſiniers pour en informer ſon Maître.

ACTE V.

SCENE VII.

CÉLIE *ſortant de ſa cuiſine.*

Adieu, je me démets du ſoin de la cuiſine,
Caſſe tout, briſe tout, rompt, renverſe, ruine ;
Dieux ! quelle eſt la fureur dont il eſt animé !
Sauvons-nous de la dent de ce loup affamé.

1638.

I. CUISINIER.

Il en dévoreroit plus qu'un autre n'en dresse,
Et toute viande est bonne à la faim qui le presse.

HÉGÉE.

Qu'est-ce ?

CÉLIE.

Hélas ! accourrez, combien de pots à bas ?
Quelle confusion de verres & de plats !
Il n'est tonneau chez-vous qu'Ergazile ne perce,
Lieu qu'il n'ait visité, porte qu'il ne renverse ;
Et j'ai craint pour moi-même en ce déréglement,
Tant il boit, tranche, avale, & mange avidement.

SCENE VIII.

ERGAZILE.

Enfin, je me suis fait l'espace & libre & large,
Aucun séditieux ne me trouble en ma charge,
Et souverain, j'ai sçû chasser avec honneur,
Ces sujets révoltés contre moi, leur Seigneur.
Toi, dont l'autorité m'a pourvû de ce titre,
De notre différend sois l'équitable arbitre,
Si je taille, abat, coupe, & tranche absolument,
Ont-ils rien à reprendre en mon gouvernement?

La souveraineté que tu m'as transportée, 1638.
Aux termes qu'il leur plaît est-elle limitée!
C'est toi qui m'y commets; je m'en acquitte bien,
Je veux, où je préside, être César ou rien.

HÉGÉE.

Oui, rébelles sujets, révérez votre Prince.
Et toy, leur Empereur, rentre dans ta province,
Et pour justifier ton bon gouvernement,
Du souper qu'il nous faut t'acquitte dignement.
Puisqu'enfin le succès a suivi l'entreprise,
Qu'à tous mes prisonniers on donne la franchise,
Et que Stalagme seul, chargé de tous leurs fers,
Fasse épreuve des maux que mon fils a soufferts.



1638. LE VERITABLE CORIOLAN, *TRAGÉDIE*

De M. Chappoton, (a)

Représentée par la troupe Royale.

Cette Piece contient toute l'Histoire de Coriolan, sa querelle avec les Sénateurs, son exil, ses victoires sur les Romains, le pardon qu'il leur accorde, & sa mort.

L'Auteur est si persuadé du mérite de l'Ouvrage, qu'il a regardé comme superflu d'en faire une apologie. Il avoue seulement qu'il pourroit « être » blâmé de s'être éloigné *en quelque* » *part*, des régles nécessaires à la per- » fection du Poeme *Dramatique*, com- » me entr'autres celles des vingt-quatre » heures, l'unité des lieux, » &c. &

(a) Chappoton étoit un fort mauvais Poëte : il composa quelques années après une autre Tragédie, intitulée, *Le mariage d'Orphée & d'Euridice*, à qui la beauté du Spectacle, & les machines procurerent une espéce de succès.

ajoute :

ajoute : « Que la vie de Coriolan est
» telle, qu'à moins d'en prendre les 1638.
» plus beaux endroits, l'on n'en sçauroit faire un sujet agréable au Théatre. Par-là, (continue-t'il) tu peux juger si j'ai tort, & si je pouvois m'attacher à ces *foibles obstacles*, qui font perdre à un auteur sévere les plus beaux endroits d'un sujet. En tout cas, (dit-il) *si j'ai péché*, j'ai l'honneur de faillir avec quantité d'illustres personnes qui, dans leurs plus beaux Ouvrages, en ont modéré l'austérité par le mépris qu'ils en ont fait. »

Il proteste que c'est son coup d'essai, & l'on peut dire que ce n'est pas un coup de maître, car rien ne rachette les défauts de ce Poëme. La versification en est pitoyable. En voici un morceau. A la derniere Scene du cinquiéme Acte, Coriolan se trouve obligé de répondre aux accusations d'Amphidie. Comme le Sénat des Volsques paroît pancher vers la clémence, son accusateur se leve avec Phidias qui porte le premier coup.

PHIDIAS.

Gardes, approchez-vous, venez me secourir,
Tu ne peux éviter, méchant, il faut mourir.

Il frappe Coriolan.

1638.

CORIOLAN.

Quoi ! dans un lieu sacré me traiter de la
forte !

PHIDIAS.

Si la peste l'infecte, il faut bien qu'elle
en sorte.

CORIOLAN.

Pouvez-vous me punir si rigoureusement ?

PHIDIAS.

Les Dieux t'envoyent par moi ce juste
châtiment.

CORIOLAN *à Amphidie.*

O vous qui m'aimiez tant, généreux Amphidie,
Hélas ! ne trempez pas à cette perfidie ;
En faveur de Fabrice * ayez soin de mon
sort.

* C'est le nom d'un Volsque.

AMPHIDIE.

Si par tes trahisons devant Rome il est
mort,
Sçache que sur le champ il faut que cette épée
T'immole à son tombeau.

CORIOLAN.

Dieux ! ma trame est coupée !

AMPHIDIE.

Reçois encor ce coup, il ne te nuira pas,
Puisqu'il doit avancer l'heure de ton trépas,
. . . .

CORIOLAN. 1638.

Avant que le trépas me prive de la vûe,
Sçachez que votre chef par cette cruauté,
Fait mourir avec moi ma bonne volonté;
Car si j'eusse vécu.... mais je meurs sans le
dire.

Cette Tragédie dont nous venons de tracer une idée très-fidelle, ne laisse pas d'être munie des éloges de la plûpart des Poëtes du tems. Baudouin, Beys, Rotrou, Colletet, Rouviere, Regnault, & Maréchal. Fiez-vous après cela aux louanges des Auteurs. Au reste, c'est pour la troisiéme fois que ce sujet étoit présenté sur la Scene Françoise. Hardy avoit donné le premier modele. Chevreau s'y est conformé très-exactement, & notre nouveau Poëte n'a pas voulu surpasser l'un ou l'autre.



1638.

LES DEUX AMIS OU GÉSIPE ET TITE, TRAGI-COMEDIE DE M. CHEVREAU.

HArdy avoit déja donné ce sujet sous le titre de GÉSIPPE, *ou* LES DEUX AMIS. On pourroit l'excuser d'avoir pris un plan si peu convenable en considérant le tems, les circonstances, & la nécessité où il étoit de composer à la hâte. Mais M. Chevreau qui n'a donné en toute sa vie que sept Pieces de Théatre, devoit mieux choisir ses sujets, ou du moins, si celui-ci l'affectoit si fort, il étoit de son devoir de se mieux conformer au goût de son siécle. Il n'a fait cependant que suivre le plan de l'ancien Poëte, à l'exception du personnage de Fulvie, sœur de Tite, qui est aimée de Straton, ami de son frere, & qui à la fin de la Piece épouse Gésippe, pour qui elle a eu toujours une forte inclination. On verra par

les passages suivans que la versification de M. Chevreau n'est supérieure que de bien peu à celle de l'Auteur qu'il a pris pour son guide. 1638.

Sophronie prête à être unie à son cher Gésippe, exprime ainsi son empressement à sa suivante.

SOPHRONIE. ACTE I. SCENE I.

Mais il est déja tard, allons chere Dorisse,
Il faut qu'en un moment notre hymen s'accomplisse.
Que je m'estime heureuse ! ô combien de plaisirs
Succéderont bientôt à mes plus grands desirs.

Tite apprenant son mariage, veut se passer son épée à travers le corps. Gésippe survient, se fait dire le sujet du désespoir de son ami, & prend enfin la résolution de le rendre heureux.

GÉSIPPE.

Le sort en est jetté, Tite, je vous la cede.
Vous recevez de moi le mal, & le remede,
. . . .
Il est tems aujourd'hui que je change mon vœu;
Je brule, & je rougis de sentir trop de feu.

TITE.

Je jure par les Dieux....

1638. GE'SIPPE.

Qu'il faut, sans résistance
Que vous fassiez pour elle un effort de constance.

. . . .

Ou violez la foi que vous m'avez donnée,
Ou ne refusez pas un si bel hymenée,

. . . .

Mais le tems presse, allons.

TITE.

O Ciel dois-je guérir?
Helas! avançons donc, au lieu de reculer,
Et tombons une fois pour ne plus chanceler.

Sophronie s'appercevant qu'elle est trompée, se répand en imprécations contre Tite.

ACTE II. SOPHRONIE.

Dans l'état miserable où le sort m'abandonne,
J'estime tout dans Rome, hormis votre personne:
Le Tibre me plairoit, si vous étiez dedans,
Je l'aimerois bien mieux que vos soupirs ardens.
Ses temples, ses maisons, qui n'ont point de pareilles,
Ses murailles, ses tours, & toutes ses merveilles;

Bref tout ce qu'on y trouve & d'aimable & de beau, 1638.
Ne m'agréront jamais comme votre tombeau.
Parmi ses raretés, & sa riche structure,
Rien n'y semble manquer que votre sépulture.
. . . .
C'est trop, c'est trop rêver, pour finir cet affront,
Je n'ay pas eu le cœur, ni l'esprit assez prompt.
Il faut, pour mon malheur, que ma voix s'évertue;
On m'approche, on me touche, on me frappe, on me tuë,
Dorisse, à mon secours, & ne retarde pas,
Si tu veux retarder l'heure de mon trépas:
Un cruel assassin attente sur ma vie,
Sa force favorise une damnable envie.
Mon pere à mon secours.

Straton convaincu que ses soins, & sa persévérance ne pourront toucher le cœur de Fulvie, sort en disant, dans un *à part.*

STRATON.

Je vois par ce moyen mes desseins ruinés.
Ah! je crois maintenant, depuis cette avanture,
Que si Rome a des Dieux, ce n'est rien qu'en peinture.

1638.

CLARIGENE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DU RYER.

L'Auteur, dans son Epître dédicatoire, dit que sa Piece a paru sur les Théatre avec assez d'applaudissemens. Le sujet est de son invention. Clarigene fait naufrage, & arrive à Athenes ; il porte le même nom qu'un Pirate, qui depuis deux ans a enlevé la fille d'un Sénateur de cette Ville. Le Sénateur fait arrêter Clarigene, comme le ravisseur de sa fille ; le frere de la Maîtresse de Clarigene, pour servir son ami, se présente devant les Juges, & se dit le véritable Clarigene. Pendant que les Juges cherchent à découvrir la vérité du fait, le Pirate Clarigene revient à Athenes avec le fils du Sénateur, qui s'étoit embarqué pour le chercher. Tout se termine par un double himénée des deux Clarigenes avec leurs amantes. Piece assez passable pour le tems.

1638.

LA MORT DE POMPÉE,

TRAGE'DIE

DE M. CHAULMER. (a)

NOus n'entrerons dans le détail de cette Piece, que pour faire voir, « les circonstances de l'invention de » l'Auteur, dont il a enrichi un si no- » ble sujet, pour ne le mettre point » au jour, sans les ornemens dûs à » son mérite. »

Argument de l'Auteur.

Après la perte de la bataille de Pharsale, Pompée se réfugie en Egypte, accompagné de Cornélie, de Sexte, & de deux Sénateurs. Il est reçû avec distinction par Parthénie, veuve du dernier Roy, & par Cléopatre sa fille, qui devient aussitôt amoureuse du fils de Pompée. Elle semble cependant se défier du pouvoir de ses charmes, &

(a) CHARLES CHAULMER ne nous est connu, que par cette Tragédie de la *Mort de Pompée*, & une traduction en abrégé des Annales de Baronius en douze Volumes *in-douze*.

1638. consulte son miroir, qu'elle soupçonne de flaterie.

ACTE II. SCENE III. CLE'OPATRE *regardant son miroir.*

Restes impertinents d'une secréte honte,
Mon cœur tenoit pour vous, mais l'amour le surmonte, &c.

CHARMION.

Quoi, Madame, à telle heure en ce lieu solitaire ?

CLE'OPATRE.

La solitude plaît à qui rien ne peut plaire.

CHARMION.

Dieux ! quel contentement peut-on tirer d'un rien ?

CLE'OPATRE.

A ne rien espérer, je trouve tout mon bien, &c.

CHARMION.

Mourir ! Ah ! ce visage en promet autre chose.

CLE'OPATRE.

Mais lis sur ce visage, & ma mort, & sa cause.

CHARMION.

Qui vit jamais la mort peinte en telle couleur ?

CLE'OPATRE.

Comme dedans la glace, on meurt dans la chaleur.

1638.

CHARMION.

Le moyen d'amortir le feu qui vous dévore ?

CLE'OPATRE.

Allume-le plûtôt, c'eſt un feu que j'adore.

CHARMION.

Je l'entens, à peu près.

Elle promet de s'employer. Sexte eſt tenté de faire une infidélité à Léonie ſa premiere Maîtreſſe : cette derniere, qui s'eſt traveſtie en Cavalier, conduite par ſa jalouſie, vient trouver ſon Amant, & lui fait mettre l'épée à la main. Cléopatre interrompt un ſi bruſque entretien, mais ne pouvant rien gagner ſur le cœur de Sexte, qui ſe pique de conſtance, elle ne s'oppoſe plus à la perte de Pompée, & ordonne à Théodote d'y concourir. Pendant ce tems-là, Pompée agité par un ſonge affreux, vient le raconter à ſa femme. Elle acheve de l'effrayer par le récit du ſien. Au quatriéme Acte, le conſeil d'Egypte s'aſſemble pour délibérer de ſon ſort. Ptolomée s'y rend à la cinquiéme Scene. C'eſt le meilleur endroit de la Piece. M. Corneille a commencé celle qu'il a donné depuis ſous le même nom, par une pareille ſituation. Ici Photin joue le perſonnage

1638. généreux, & conseille de recevoir Pompée. Achillas représente le danger où l'on s'expose, en lui accordant une retraite, & Théodote soutient que le plus sûr moyen d'éviter l'indignation de César, est de lui porter la tête de son ennemi. Ptolomée s'arrête à ce dernier avis.

ACTE IV. SCENE IX.

PTOLOME'E.

Il faut qu'il meure.

PARTHENIE.

Ah ! Dieux !

PTOLOME'E.

Les Dieux l'ont arrêté :
Mon conseil l'a conclu, le sort en est jetté.
Va donc, brave Achillas, & que ton bras apprête
A notre grand César, un présent de sa tête.

On exécute au cinquiéme Acte ce qui vient d'être résolu ; Cornélie partage avec les Spectateurs le déplaisir de voir trancher la tête de Pompée, & la Tragédie finit par les regrets de cette Veuve, & ceux de son fils.

On peut juger par cet Analyse de l'irrégularité de ce Poëme pour la conduite. La versification en est aussi basse que le caractere des personnages. Si l'on y trouve quelques endroits un peu

moins foibles, il ne faut les attribuer qu'à Lucain, & non au traducteur François, qui semble avoir fait tout son possible, pour défigurer les beautés de son Original. 1638.

LIZIDOR OU LA COUR BERGERE.(a)

TRAGI-COME'DIE

DE M. MARÉCHAL.

CEtte Tragi-Comédie n'a d'autre mérite que la singularité du sujet. Pyrocle & Lizidor, héritiers des Couronnes de Macédoine, & de Thessalie, deviennent amoureux de deux personnes, à la seule vuë de leurs portraits. Ils apprennent que ces deux aimables personnes, sont filles de Bazyle, Roy

(a) L'Auteur a dédié sa piece à Robert Sidney, Comte de Leycestre, Ambassadeur du Roy de la Grande Bretagne à la Cour de France, & neveu de Philippe Sidney, Auteur du Roman de l'Arcadie, dont le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré.

1638. d'Arcadie, qui craignant l'effet d'un certain oracle, qui le menace de perdre ses états, a pris la résolution de les quitter, & de se travestir en Berger, avec la Reine son épouse, & les deux Princesses. Lizidor ne balance pas à prendre l'habit de Berger, pour faire sa cour à Pamele, qui est l'aînée, & Pyrocle paroît en Amazone, & sous le nom de Zelmane, aux yeux de la fiere Phyloclée. Le succès répond à l'attente de nos deux Amans. Pyrocle éprouve même que son mérite lui est importun : car le vieux Roi d'Arcadie devient amoureux de cette feinte Amazone : & la Reine Gynécie, plus fine que son mari, est éprise en mêmetems pour le même objet. Le plus plaisant, c'est que le Roy & la Reine ne sont point jaloux des carresses que l'un & l'autre font à la prétendue Zelmane, tandis que Phyloclée leur fille, mieux instruite de la vérité, rit de leur extravagance. La passion d'Amphialle, Prince d'Arcadie, pour Phyloclée, interrompt la satisfaction de ces Amans; Cécropie, mere de ce Prince, ne songeant qu'à contenter son ambition, fait enlever la prétendue Amazone, avec les deux Princesses, & les remet

à Amphialle. Heureusement, Lizidor est absent, lors de cette expédition : à son retour, il prend ses armes, combat Amphialle, & lui fait une blessure, dont il meurt quelque tems après. Cécropie se précipite de désespoir. Leur mort rend la liberté à nos prisonniers. Ils ne songent plus qu'au plaisir. Le Prince de Macédoine, pour faire cesser les plaintes de la Reine, lui donne un rendez-vous, où il fait trouver en même-tems le Roy d'Arcadie. On peut juger quelle est la surprise des deux Epoux qui croyent avoir passé la nuit avec l'objet de leur amour, lorsque le jour vient dissiper leur erreur. 1638.

GYNE'CIE.

Confessez librement une chose certaine,
Pensiez-vous cette nuit coucher avec la Reine ?

BAZYLE.

Ainsi que vous croyez coucher avec le Roy.
Qui s'est trompé le plus, ou de vous ou de moi ?

GYNE'CIE.

De moi, Sire, je suis & plus fine, & plus sage,
Toute la tromperie est à mon avantage.

BAZILE.

1638. Il eſt vrai que le jeu vous ſembloit aſſez doux.

GYNE'CIE, *bas.*

Qu'il l'eut été bien plus, Pyrocle au lieu de vous :
Mais c'en eſt fait, donnons un voile à ma ſurpriſe.

haut.

Ayant connu les feux dont votre ame eſt épriſe,
Pour vous remettre au train d'une plus juſte amour,
J'ai diſpoſé Zelmane à vous jouer ce tour.
Que votre paſſion eſt digne de riſée !
Eſt-ce ainſi que pour elle on m'avoit mépriſée ?
Vous lui réſerviez donc ce reſte de vigueur?

BAZYLE.

Notre intérêt commun nous deffend les reproches.
Mais quelqu'un nous ſurprend, tirons-nous de ces roches.

En effet, les deux Princeſſes, accompagnées de leurs Amans, viennent ſe jetter aux pieds du Roi & de la Reine, & demandent pardon de la liberté qu'elles ont priſe de ne les pas conſulter dans

dans le choix de leurs époux. Bazile & Gynécie instruits de la naissance de Lizidor & de son cousin, & voyans d'ailleurs que la chose est sans remede, donnent leur consentement à leurs mariages. 1638.

De tous les vers qui composent cette Piece, nous n'en pouvons rapporter de bon que celui-ci.

Et le repos se prend des mains de l'innocence.

C'est dommage que l'Auteur le fasse débiter par le Roy d'Arcadie, qui ne paroît pas capable de penser aussi délicatement.

LE GALIMATHIAS,

TRAGI-COME'DIE

Par le Sieur Roziers Beaulieu.

L'Auteur addresse cette Piece à ses amis, & dit « Ceux qui me connoissent, sçavent que j'aime à rire, » & ceux qui ne me connoissent pas, » l'apprendront par cette Piece..... J'ai » toujours aimé la Comédie, & parti- » culierement celle du monde..... Ma

1638. » veine n'a point sué sous le fardeau » de cette Piece, c'est pourquoi bien » ou mal reçuë, je ne m'en plaindrai » point. Adieu ».

Il y a tout lieu de croire que le nom de Roziers Beaulieu, que l'Auteur de cette Comédie prend à la tête de son Ouvrage, est un nom supposé. Son Poëme semble l'indiquer. Qu'on se figure un sujet commencé d'une façon, ensuite d'une autre, entrelassé d'une nouvelle fable, & enfin terminé par un dénouement où Œdipe n'auroit rien compris. C'est l'original des Amphigouries : ce sont des vers sans aucune liaison, qui disent de grands mots, & rien au bout. Plusieurs Poëtes de nos jours, sectateurs de ce genre Comique, ne sont que les Copistes du fameux Beaulieu. On en va juger par les passages suivans.

ACTE IV. SCENE II. Un Amant se plaint des rigueurs de sa Maîtresse, & voici comment il s'exprime.

L'ESCLAVE (*).

Quand Ogier le Danois quitta la triste Armide,
Quand Léandre mourut, ayant perdu son guide,

(*) On ne sçait pourquoi il est qualifié de ce nom.

1638.

Quand Lot tua Samson, sans lui dire pourquoi,
Je crois qu'ils n'étoient pas plus étonnés que moi,
Mais, pour me divertir, cherchons quelque remede,
Peut-être que le Ciel descendra pour mon aide.

On demande à ce même personnage ce qu'il est, & il répond.

L'ESCLAVE.

ACTE V. SCENE II.

Je suis un inconnu,
Qui peut passer par-tout, étant le bien venu :
Nature m'a formé pour augmenter sa gloire,
Et je suis le portrait de l'œil de la victoire.
Mes faits, par trop obscurs, éclaircissent mon nom,
Et l'on craint d'offenser l'éclat de mon renom,
Pallas dessous mes pieds fraye mon accointance,
Junon tous les matins me fait la révérence.

ORANTE (*qui est une fille.*)

Tu penses, racontant des fables sans propos,
Voltiger une fuite, & nous tourner le dos,
Echaper l'entretien de quelque bastonnade;
C'est où va l'accident de notre sérénade

1638. Tu as beau criailler, tes mots sont superflus.

L'ESCLAVE.

Hé bien, tuez-moi donc quand je n'y serai plus.

HERCULE FURIEUX,

TRAGÉDIE

DE M. NOUVELLON.

L'Auteur dédie ce premier Ouvrage à M. de Bautru. « Il est besoin, » lui dit-il, « que le Public, à la lecture » de qui j'abandonne mes vers sous vos » auspices, sçache que si l'on y rencon» tre quelques endroits qui tiennent » encore un peu de la rudesse de mon » esprit, l'on en trouvera d'autres qui » y tiennent beaucoup de la politesse de » celui qui a pris la peine de me con» duire ».

On pourroit croire que par ce conducteur obligeant, on a voulu désigner M. de Bautru lui-même. Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage, qui n'est qu'une misérable traduction d'Euri-

pide, ne peut faire honneur ni à l'Auteur, ni à son guide. On n'y reconnoît ni art, ni conduite, ni regles; la versification en est foible, & l'intrigue est menée par deux Confidens. 1638.

Comme on ignore ce qu'est devenu Hercule, Lycus profite de son absence pour s'emparer de Thebes, & épouser Mégare. Dirée, confidente de cette derniere, voulant gagner du tems, fait accroire à Alcandre, favori de Lycus, que Mégare aime son maître, mais qu'elle le prie d'attendre six mois. Ce terme fatal arrive : Alcandre vient sçavoir de Mégare sa derniere réponse; la Princesse qui ignore tout ce que Dirée a dit en son nom, déclare qu'elle n'a jamais senti pour Lycus qu'une haine effroyable. Hercule arrive incognito, à la fin du second Acte. Il tue Lycus dans le suivant. Alcandre lui demande la vie & l'obtient. Junon, implacable ennemie d'Hercule, lui ôte la connoissance; dans sa fureur il tue Mégare, & ses trois enfans. Enfin il s'assoupit, & recouvre la raison à son réveil. Il demande le sujet de tant de meurtres, & veut se tuer, lorsqu'il reconnoit qu'il en est l'Auteur. Alceste & Thésée qu'il a retiré des Enfers, &

1638. Admede, employent leurs efforts pour lui faire oublier ce funeste accident.

ACTE I. SCENE. I.

MÉGARE.

Mais quelle utilité revient à mon époux,
D'une vertu qui rend les Dieux mêmes jaloux ?
L'on le travaille absent, sa maison délaissée,
Gémit sous les malheurs dont elle est oppressée,
Et l'ingrat Univers, tant de fois garanti,
Au besoin l'abandonne, & quitte son parti.

Voici encore quelques vers assez passables, pris du discours d'Alcandre, qui veut prouver à Mégare que Lycus n'est pas si criminel, & que c'est à tort qu'on lui impute des maux que la nécessité l'a obligé de permettre.

ALCANDRE.

Mais la discorde aussi n'a pas accoutumé
D'éteindre son flambeau lorsqu'il est allumé.
Mal-aisément de Mars la fureur se réprime,
Ce Dieu sur ses Autels veut plus d'une victime;
La chaleur du combat cause un aveuglement
Qui fait que la valeur agit sans jugement;
La victoire aux vaincus d'elle-même funeste,
Commet souvent des maux que le vainqueur déteste.

1638.

L'HERITIER DE NOUVELLON.

NICOLAS L'HÉRITIER seigneur de NOUVELLON & de VILLANDON, d'une noble & ancienne famille de Normandie, après avoir été quelque tems Mousquetaire, entra dans le Régiment des Gardes Françoises. Il fut blessé si considérablement dans une occasion, qu'il fut obligé de quitter le service: il acheta la charge de Trésorier du Régiment, qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée au mois d'Août 1680. Il laissa un fils & une fille. Le premier s'attacha beaucoup à l'histoire, mais il ne fit jamais rien paroître dans le Public, & mourut le 17 Janvier 1730. Sa sœur nommé *Marie-Jeanne l'Héritier*, a donné différens Ouvrages de Prose & de Poësie. Elle décéda le 24 Février 1734.

L'Auteur qui fait le sujet de cet Article, se fit connoître dans le monde étant Mousquetaire, par une Piece de Théatre intitulée HERCULE FURIEUX qui est imprimée, & LE GRAND CLOVIS, PREMIER ROY CHRÉTIEN, non imprimée. A l'égard de ses autres Ouvrages, on peut consulter le nouveau Supplément de Moreri, & le Parnasse François de M. Du Tillet.

1638.

L'AMOUR
TYRANNIQUE,
TRAGI-COME'DIE
DE M. SCUDERY.

Préface de sa Tragédie d'Arminius.

« L'*Amant libéral*, (dit l'Auteur,) » ne fut que médiocrement loué. » Il est vrai, (ajoute-t-il) que l'*A-* » *mour tyrannique* qui le suivit, me » consola bien pleinement de cette » petite disgrace, car toute la Cour, » & ensuite toute la France, dirent des » choses de cet Ouvrage, que je n'o- » serois redire, tant elles me sont glo- » rieuses ».

Quoique M. de Scudery fut sujet à se flatter, lorsqu'il s'agissoit du succès de ses Pieces, on peut dire qu'il a parlé ici avec assez de vérité : & voici la raison qui occasionna cette grande réussite de l'Amour tyrannique. Nous avons déja dit que le Cardinal de Richelieu, jaloux de la gloire du Cid, cherchoit les occasions de mortifier son Auteur; mais s'appercevant que tous ses efforts ne pouvoient diminuer la réputation

réputation de cet Ouvrage, il crut la partager, par un autre du même genre. Celui qui fait le sujet du présent article, lui parut propre à remplir ce dessein : il lui donna hautement son approbation, & ne craignit point de faire tort à son jugement, en mettant cette Piece au-dessus de celle de M. Corneille. Il ne faut pas demander si les Poëtes, & les beaux esprits du tems balancerent à suivre un tel exemple. L'envie & la flatterie étoient deux motifs trop puissans pour ne les y pas porter. Ils éleverent la nouvelle Tragi-Comédie fort au-dessus de ce qu'elle pouvoit valoir, & M. Sarrazin fut choisi pour en faire un pompeux éloge (*a*). Il s'en acquitta dans un discours assez ample, qu'il commence par des réflexions générales sur le génie, & les défauts des Poëtes Dramatiques qui avoient précédé le sieur Mayret, qui, selon lui, est le premier qui a ouvert le chemin aux Ouvrages réguliers. De-là il passe aux louanges de M. de

1638.

(*a*) Il n'est pas difficile de deviner la cause de cette préférence. M. Sarrazin étoit regardé comme un des beaux esprits du siecle, & ses décisions avoient d'autant plus de poids, que n'ayant point travaillé pour le Théatre, elles ne devoient pas être suspectes de jalousie.

1638. Scudery. « La mort de César de ce
» Poëte, dit-il, est un Ouvrage certai-
» nement incomparable en son espece,
» & qui, sans doute, le sera toujours.
» Quelques-uns de nos Auteurs ayant
» appris dans une lecture plus exacte de
» l'art Dramatique, combien la fable
» étoit importante, & absolument né-
» cessaire à la perfection de la Tragé-
» die, nous ont enfin donné plusieurs
» beaux Poëmes, & réparé heureuse-
» ment leurs premiers défauts ».

Ces dernieres paroles ne sont que pour préparer le Lecteur au Panégyrique de la Piece qu'il annonce comme le chef-d'œuvre du Théatre. « Tiri-
» date, » continue M. Sarrazin « ayant
» réduit Tigrane & Polixene dans Ama-
» sie, l'emporte d'assaut. Ce n'est pas
» assez, il faut qu'il ait cette femme &
» ce mari, qui sont les objets de sa hai-
» ne & de son amour, & les causes de
» la guerre. Au même instant le mal-
» heur de ces fidéles Amans les fait
» tomber entre ses mains; ce n'est pas
» encore assez pour sa félicité, s'il ne
» possede Polixene, & s'il ne fait mou-
» rir son mari; de sorte qu'il se résout
» à ces violences, & ces deux Amans à
» la mort. Tigrane demande du poison

1638.

» à sa femme. Elle lui en envoye. Tiridate le surprend, & par un billet mal expliqué, croyant que c'est à sa vie que l'on en veut, & changeant son amour en haine, il délibere de les faire mourir. Il s'y résout, il en prononce l'Arrêt. Voilà ce me semble le dernier période de l'action, au-deçà duquel elle ne devoit pas s'arrêter, & au-delà duquel elle ne pouvoit pas croître, sans être changée : & c'est-là aussi que le Poëte la termine, & que le frere de Polixene, qui surprend le Tyran, change le malheur de ces Amans, en un suprême bonheur, & la félicité de Tiridate en un malheur inespéré, d'où pourtant il sort par la reconnoissance de ses fautes, & par la bonté de ceux qu'il avoit injustement offensés. Certes, quand je considere la régularité avec laquelle cette action est portée jusqu'à son dernier période, il faut que je confesse que j'en suis ravi, & que je die qu'Aristote n'a pas mieux enseigné, que M. de Scudery a suivi exactement ses préceptes ».

« Si bien que par cette raison, nous jugeons que cette Tragédie est au-dessus des attaques de l'envie, & par

» son propre mérite, & par une protec-
1638. » tion qu'on feroit plus que sacrilege de » violer, puisque c'est celle d'*Armand*, » *le Dieu tutélaire des Lettres* ; c'est » de la voix de cet oracle, que sont » sorties ces propres paroles : *Que l'A-* » *mour tyrannique étoit un ouvrage qui* » *n'avoit pas besoin d'Apologie, & qui* » *se deffendoit assez de soi-même* ».

Un éloge si magnifique exige de nous un Extrait capable de faire juger si l'ouvrage le mérite, ou s'il lui est trop favorable.

Tiridate, Roy de Pont, & gendre d'Orosmane, Roy de Cappadoce, devient amoureux de Polixene, femme de Tigrane, fils de ce dernier. Emporté par son amour, qu'il voile du nom d'ambition, il fait en peu de tems la conquête de la Cappadoce. Rien ne s'oppose à ses desirs, Orosmane tombe dans ses fers, il ne reste plus que de se rendre maître de la Ville d'Amasie, dans laquelle l'infortuné Tigrane s'est renfermé avec le débris de ses Troupes, & sa chere Polixene, innocente cause de cette guerre. Voilà l'état où la Piece commence. Ormene, femme de Tiridate, en fait l'exposition à ses deux Confidentes.

ORMENE.

La flâme qui détruit la Cappadoce entiere
Vient de celle d'Amour qui lui sert de matiere.
Ne vous souvient-il pas que le Roy vint ici
Pour visiter mon pere, & que j'y vins aussi?
Il vit pour mon malheur, le sort m'étant contraire,
La belle Polixene, épouse de mon frere,
Et se laissa charmer à des attraits si doux.

CASSANDRE.

Elle est belle (il est vrai) mais non pas plus que vous.

HECUBE.

Et puis, quelques appas que l'on remarque en elle,
Etant sa belle sœur, sa flâme est criminelle.

Les réflexions des Confidentes pourront paroître très-naïves, mais c'est le défaut de M. de Scudery, de déparer souvent, par des vers ridicules, des endroits qni semblent promettre quelque chose. La Reine se retire à l'approche de Tiridate; ce Prince n'écoute que fort impatiemment les avis que lui veut donner Pharnabase. Ce fidéle sujet lui parle avec la hardiesse & la sincérité que lui permet la qualité de Gouverneur qu'il a exercée auprès de son Roy.

1638.

PHARNABASE.

Croyez-vous donc avoir la nature prospere,
Quand vous aurez détruit un innocent beau-
pere ?
Croyez-vous bien franchir un pas si dan-
gereux,
Et qu'une injuste guerre ait un succès heu-
reux ?

TIRIDATE.

Ne jugez point des Rois, ame vulgaire &
basse,
Ne les mesurez point avec une autre race ;
Pour les y comparer, ils sont trop différens.
Les Rois ont des sujets, & n'ont point de
parens.

Orosmane, conduit par deux Gardes devant Tiridate, soutient son caractere avec fermeté. L'Auteur a déployé tous ses talens pour le patétique dans la Scene suivante, qui se passe entre Tigrane, & son épouse. Cette derniere prie le Prince avec instance de lui accorder une mort qui fera cesser les rigoureuses poursuites de Tiridate.

POLIXENE.

Ha ! détournez ces yeux que je vois tous en
pleurs
Du visage fatal, qui cause vos malheurs.
. . . .

Je trouve que chacun a droit de me blâmer
Mes yeux ont fait un crime en me faisant
aimer.
N'écoutez point, Seigneur, notre amour qui
nous flatte,
Ne songez point à moy, songez à Tiridate,
Et pour vous garantir d'un monstre furieux
Veuillez hausser le bras, & détournez les
yeux.

TIGRANE.

Hé! changez de discours, ma chere Polixene,
Vous augmentez mes pleurs, vous irritez
ma peine;
Et songez que la votre est le plus grand malheur
Que l'on puisse ajouter à ma juste douleur.
Que l'Etat soit perdu, que ma perte le suive,
Qu'un autre soit heureux, que Polixene
vive,
Que de tous mes travaux Tiridate ait le fruit,
C'est ce que je demande aux Dieux qui m'ont
détruit.

La situation où Tigrane se trouve ensuite, n'est pas moins intéressante. Suivant les ordres du Roy de Pont, Phraarte vient sommer le Prince de Cappadoce de rendre la place, ajou-

1638. tant, que sur son refus, il a ordre de plonger un poignard dans le sein d'Orosmane, qui est présent. Cette vue fait frémir Tigrane : il veut consentir à toutes les conditions qu'on lui impose, mais le généreux vieillard lui deffend d'accepter un Traité si honteux.

ACTE II. Les empressemens d'Ormene, & les nouvelles remontrances de Pharnabase, ne peuvent toucher Tiridate, la peinture que ce sujet fait de la vie inquiéte & odieuse des Tyrans, est véhémente. M. de Scudéry avoit assez de talens pour faire ses portraits, mais il les chargeoit trop. Ensuite on vient annoncer à ce Roy que la Ville est prise, & qu'il ne reste que le Château. Polixene qui s'y est retirée avec son Epoux, le conjure une seconde fois de lui ôter la vie. Tigrane quitta la Scene irrésolu sur le parti qu'il doit prendre en cette extrémité.

ACTE III. Cependant on apprend de Polixene qui ouvre le troisiéme Acte, que ce Prince infortuné s'est trouvé forcé à lui enfoncer son poignard dans le sein, & la jetter dans la mer, de peur qu'elle ne tombe au pouvoir du Tyran. Tigrane n'a pas plutôt exécuté cette action, que le désespoir lui fait pren-

dre une résolution extraordinaire. Il se déguise en soldat, & demande à parler à Ormene. L'arrivée de Tiridate l'oblige à se retirer. 1638.

HÉCUBE.

Dieux ! entrez, le Roy vient.

TIGRANE.

Faut-il que je me cache,
Moi qui cherche par-tout un ennemy si lâche ?
Oui, sa garde le suit, & pour en approcher,
Souffre une fois honneur que je m'aille cacher.

Le Roy de Pont qui a appris que Polixene n'est plus au Château, employe les promesses les plus flatteuses pour engager Orosmane à lui découvrir la retraite de cette Princesse. La réponse fiere que ce Roy lui fait, le jette dans une fureur extrême : il ne dissimule plus sa passion, & les motifs qui l'ont fait agir jusqu'alors. La Reine aussi constante Epouse que tendre fille, veut lui représenter ce qu'il doit à sa gloire & à son amour.

OROSMANE *à Tiridate.*

Hélas ! à ce propos, qui doit t'être si cher,
Ton cœur se devroit fendre, & fut-il de rocher.

1638.

TIRIDATE.

Allez objets fâcheux, qui troublez mes plaisirs.

Après une réponse aussi dure, on amene Polixene, mais toujours fiere, & ne demandant qu'à mourir.

TIRIDATE.

Empêchez-là, Phraarte; ô femme inexorable!
O Démon plein d'appas; ô tigresse adorable!
Après que vainement mon cœur a combattu,
Je te devrois haïr.

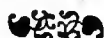
POLIXENE.

Pourquoi ne le fais-tu?

ACTE IV. Tiridate ignorant que son camp est prêt à se soulever, ne songe qu'à vaincre l'aversion de son inexorable Maîtresse.

TIRIDATE.

Raison, dont la voix importune
Veut s'opposer à ma fortune,
Cesse d'affliger mes esprits
En vain par tes discours, tu parois si subtile,
Je ne t'écoute plus, ta peine est inutile;
Raison, le conseil en est pris.



1638.

Les Rois sont au-dessus des crimes
Toutes choses sont légitimes,
Pour les Princes qui peuvent tout.
Et quelqu'aversion qu'ait la personne aimée,
Il y va de leur gloire, & de leur renommée
Si leur pouvoir n'en vient à bout.

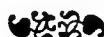


Pharnabase vient lui annoncer que les soldats murmurent beaucoup, & qu'on trame sourdement. A peine a-t-il quitté la Scene, qu'Ormene sacrifiant ses propres intérêts au salut public, exhorte Polixene à consentir aux desirs du Roy, qui veut l'épouser. Sa proposition n'est pas mieux reçue que celle que Tigrane vient ensuite faire à cette même Ormene, de lui faciliter les moyens de se venger de Tiridate. Ce Roy entre, reconnoît son rival, & le fait mettre aux fers.

ACTE V.

Le malheureux Prince de Cappadoce qui a appris que Polixene vit sous la puissance de son ennemi, lui fait tenir le billet suivant.

1638. Pour te ſauver l'honneur, ma main te fut
cruelle ;
Pour me ſauver l'honneur, & rompre ma
priſon,
Par une grace mutuelle,
Que la tienne aujourd'hui me donne du poi-
ſon.



Prête-moi ton ſecours pour terminer mes
peines ;
Trouve-moi ce poiſon qui me délivrera :
Si je n'étois chargé de chaînes,
J'irois baiſer la main qui me le donnera.



On peut imaginer la triſteſſe que la lecture de ce billet cauſe à la tendre Polixene : ce n'eſt pas aſſez, ſon Beaupere la preſſe d'accorder au Prince cette fatale ſatisfaction.

POLIXENE.

Hélas ! tout m'abandonne en ſi triſte avanture.

OROSMANE.

Votre amour y réſiſte, auſſi fait la nature.
Je ſuis Pere, ce mot dit aſſez ma douleur.

Le Roy lui donne ſon anneau, dans

lequel le poison est renfermé. Polixene remet en pleurant cet anneau à Cassandre ; Tiridate survient, & croyant qu'on veut attenter à sa vie, il se livre à la fureur & veut immoler son Rival, & sa cruelle maîtresse. Tigrane & Polixene ne répondent à ses menaces que par des mépris, & Ormene continue son rôle de Suppliante. Nous touchons au dénouement. Phraarte, Lieutenant Général de l'Armée de Tiridate se révolte, ses Troupes suivent son exemple, & livrent le passage à Troïle, Prince de Phrygie, frere de Polixene. Son arrivée fait changer la situation des personnages. Ormene craignant pour la vie de son infidéle époux, s'adresse à Orosmane pour obtenir sa grace. Tiridate touché de cette action, & croyant être indigne de tant de bontés, ne demande que la mort. Mais Orosmane aussi généreux dans la prospérité, que pendant sa mauvaise fortune, veut tout oublier, & lui rend ses états, & la liberté. Ensuite on fait entrer Phraarte avec ses soldats, qui viennent se jetter aux pieds de leur Prince. On leur accorde sans peine le pardon qu'ils demandent.

TIRIDATE.

1638. Plutôt pour les payer, que faut-il que je faſſe ?

Leur crime m'a ſauvé : ſans lui j'étois perdu.

Le Roi de Pont, & le Prince de Phrygie congédient leurs troupes, & l'on ne ſonge plus qu'à célébrer l'heureuſe paix, qui vient d'être rendue dans le moment qu'on s'y attendoit le moins.

Sans ôter au Lecteur le plaiſir d'apprécier le mérite de cette Piece, joignons une réflexion générale ſur celles du même Auteur. Il vouloit donner un fonds de vertu à tous ſes perſonnages : chez lui, les plus vicieux n'en ſont pas dépourvûs. Tiridate ſe livre ici aux actions les plus coupables : examinez ſa conduite, c'eſt l'amour dont la Piece porte le titre, qui le porte à tous ces excès : ſans cette fatale paſſion, il ſeroit le meilleur Roi, & le plus fidéle mari. Semblablement, Phraarte n'eſt à la vérité qu'un traître, mais s'il conſpire contre ſon Prince, c'eſt par un bon motif, & il n'eſt criminel, que par un prétendu ſentiment d'équité. Le même eſprit regne dans tous les

Ouvrages Dramatiques de M. de Scuderi, & il l'a conservé dans les Romans qu'il a donné depuis. 1638.

DOM QUIXOTE DE LA MANCHE,

PREMIERE PARTIE,

COMÉDIE

De M. Guerin de Bouscal.

Le Roman de Dom Quichotte est si généralement connu, qu'il nous paroît suffisant de dire que cette Comédie, dont la Scene se passe dans une Hotellerie, rassemble l'Histoire de Cardenio, de Lucinde, de Dorothée, & de Dom Fernand, jointe à celle de Dom Quichotte & de Sancho. L'avanture de la Reine Miconmicon, & celle de la Comtesse Trufaldine, & de ses Dames barbuës, entrent aussi dans l'intrigue de cette Piece qui est assez passable pour le tems qu'elle parut au Théatre.

La Reine Miconmicon vient se jetter aux genoux de Dom Quichotte,

1638. en le priant de délivrer elle & ses sujets de la tyrannie d'un Géant qui s'est emparé de ses états. Elle ajoute à cette priere l'offre de sa personne, & de son Royame.

ACTE II. SCENE II. D. QUIXOTE *à la Princesse Miconmicon.*

Levez-vous, oui, mon bras vous rendra la couronne,
Incomparable Reine, & remettra la paix
Dedans tous vos états, pour durer à jamais.
Cet orgueilleux Géant tombera sur la terre,
Son sang étouffera le flambeau de la guerre:
Et vos pauvres sujets posséderont sous vous
Un repos aussi long, comme il leur sera doux.

SANCHO.

Sans doute.

D. QUIXOTE.

Quant à moi je ne veux que la gloire
Que mérite le prix d'une telle victoire,
Recüeillez-en le fruit avec un autre Amant:
Je ne dois, ni ne puis vous parler autrement;
Mon cœur est engagé, je suis à Dulcinée,
C'est elle seulement qui fait ma destinée;
Et tant qu'elle voudra me souffrir sous ses loix
L'oiseau Phénix s'offrant, je le refuserois.

Ne

Ne vous offensez point d'un refus légitime, 1638.
Parmi les gens d'honneur, l'inconstance est un crime.
Et vous-même, sans doute, après ce changement
Craindriez de recevoir un pareil traitement;
Que si de mes vertus vous êtes enflammée,
Aimez-les seulement, aimez ma renommée,
Et ne desirez pas qu'une infidélité,
Témoigne ma foiblesse à la postérité.

LA REINE MICONMICON.

Ne vous contraignez point, mon desir est le vôtre.

SANCHO.

Enfin il faut parler, puisqu'il y va du nôtre.
Quoi, Monsieur, est-ce ainsi que vous devenez Roy ?
Vous refusez la Reine ! Et dites-nous pourquoi !
Alonce, ou Dulcinée a-t-elle plus de grace ?
Que le diable l'emporte avec toute sa race.
Elle en a cent fois moins, & ne mérite pas
Que la Reine l'employe à lui tirer les bas :
Ainsi je croupirai toujours dans la misere,
Et ne verrai jamais cette Isle que j'espere.
Si vous allez chercher des truffes dans la mer,
Et fuyez un parti qui vous doit couronner.

1638. Au diable, soyez-vous : prenez cette Princesse,
Et puis, si vous voulez, ayez une Maîtresse.
Qui peut vous empêcher d'aimer en deux endroits ?
Et qui voudroit choquer la volonté des Rois ?
Après faites-moy Comte, ou donnez-moy cette Isle.

D. QUIXOTE.

Misérable damné, voilà bien du haut style !
Ah ! n'étoit le respect de Madame.....

LA REINE MICONMICON.

Arrêtez

D. QUIXOTE.

Tu ne te rirois pas de tes méchancetés.

CARDENIO *à part*.

La piece est ravissante !

D. QUIXOTE.

Ame ingrate & grossiere,
Vous voyant élevé du fond de la poussiere,
Aux suprêmes grandeurs, vous payez ce bienfait
En déchirant l'honneur de ceux qui vous l'ont fait !
Qui peut avoir vaincu ce Geant indomptable,
Et remis cette Reine en son trône adorable ?
Qui peut l'avoir soumise à mon affection ?
Qui peut vous avoir mis en la possession

De l'Isle la plus belle, & la plus fortunée 1638.
Qui soit dans l'Univers ? Si ce n'est Dulcinée.
(Car je tiens tout cela pour fait, & pour passé)
Sans elle, au premier coup j'eusse été terrassé,
La Reine n'eut jamais remonté sur son trône,
Et vous seriez contraint à demander l'aumône.

SANCHO.

Ah ! Seigneur, pardonnez à ma simplicité,
Dans le ressentiment dont je suis emporté.
Aussi dorénavant je me coudrai la bouche,
Plûtôt que de parler de chose qui vous touche.
Je voulois seulement vous dire quatre mots,
Qui me sont importans, & sont fort à-propos.
Si vous n'épousez pas cette charmante Reine,
Vous ne serez pas Roy.

D. QUIXOTE.

Ne te mets point en peine,
C'est ma seule vertu qui doit me couronner.

SANCHO.

Et si vous n'êtes Roy, que pouvez-vous donner ?

LA REINE MICONMICON.

Sancho, ne presse plus ce miroir de constance,
J'approuve son refus, & sa persévérance ;
Qu'il adore toujours cette rare beauté :
Qui dedans le Toboso a pris sa liberté :

1638. Et que de leurs amours quelque jour puisse
naître
Un guerrier qui surpasse & son pere, & son
Maître.
Pour vous, espérez tout de mon affection,
Elle relevera votre condition,
Et vous aurez une Isle.

SANCHO.

Ah la bonne Princesse !
Que ne suis-je mon maître après cette promesse ?
Je suis plus satisfait que je ne fus jamais.

D. QUIXOTE.

Vous nous obligez trop, aussi je vous promets
De n'épargner pour vous ni mon sang, ni ma
vie.

LA REINE MICONMICON.

Pour accomplir l'effet d'une si noble envie,
Il faut bientôt partir.

D. QUIXOTE.

Partons tous à l'instant, &c.



1638.

LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

CEtte Tragédie est dédiée à la Princesse de Guimené : l'Auteur lui dit. « Ce fut à vos pieds que je trou-
» vai mon premier azile, & vous eûtes
» la bonté d'appuyer les commence-
» mens d'un jeune cadet, sortant des
» Gardes, encore chancelant, & foi-
» ble de sa famine d'Allemagne. Vous
» lui donnâtes un courage qu'il n'a-
» voit point reçû de son naturel, &
» le fîtes enhardir en des choses aus-
» quelles, s'il a mal réussi, à tout le
» moins a-t-il la gloire de vous avoir
» donné des marques de son obéissan-
» ce : permettez-moi de vous dire, que
» c'est tout le fruit que j'en ai recueilli,
» & qu'hormis l'honneur que j'ai de
» vous plaire, cet amusement m'a été
» nuisible en toutes façons ; je suis
» tombé dans les malheurs du siécle, &
» dans l'esprit même de ceux qui dis-
» pensent les bonnes & mauvaises for-

» tunes ; j'ai peut-être passé pour inca-
1638. » pable des choses ordinaires , parce
» que j'étois capable de quelque chose
» d'extraordinaire à ceux de ma pro-
» fession , &c. » L'Epître au Lecteur
mérite aussi un Extrait.

« Lecteur, je ne prétens point vous » donner bonne opinion de cet Ouvra- » ge: j'espere si peu de gloire de ceux » de cette nature , que je ne craindrai » point de vous dire que le jugement » que vous en ferez m'est indifférent , » & qu'hormis votre satisfaction , qui » m'est chere, je n'en veux point tirer » d'un amusement, que l'erreur du sié- » cle rend presque honteux à ceux de » ma profession. Je ne combattrai » point ici l'aveuglement de ceux qui » sont dans cette opinion, & je ferai » encore moins le fanfaron, étant d'un » païs qu'on soupçonne assez de ce vice: » mais je vous dirai franchement que » si je dois espérer quelque honneur » dans le monde, je le dois véritable- » ment tirer d'ailleurs. Je n'ai jamais » desiré que mon nom fut connu , » & si j'ai souffert qu'on l'ai mis au » bas de mon Epître, c'est parce qu'il » avoit été déja vû dans des Ouvra- » ges encore pires, &c ».

Voici le meilleur Ouvrage Dramatique de M. de la Calprenede ; le plan est heureux, & bien conduit, les caracteres sont soutenus, & la versification assez coulante. Dans cette Tragédie, le Comte d'Essex, quoiqu'aimé de la Reine Elisabeth, est amant de la femme de Cécile, le plus ardent de ses ennemis. Le Comte est possesseur de la moitié d'une bague, que la Reine lui a donnée comme un gage certain d'un pardon absolu, en cas de disgrace, en le lui remettant. Comme il se trouve accusé de conspiration par plusieurs Seigneurs Anglois, il céde aux prieres de ses amis, & donne la moitié de la bague à Madame Cécile. Celle-ci par un motif de jalousie, suspend sa commission, & les ennemis du Comte pressent si fort sa condamnation, qu'il perd la vie sur un échaffaut. Madame Cécile revenue d'un évanoüissement que cette nouvelle lui a causé, court chez la Reine, lui avoue son amour, & sa jalousie : la Reine pleure la perte du Comte, & plaint sa Rivale. Ce dénouement n'a pas été inutile à Thomas Corneille, dans sa Tragédie du même titre. On peut dire même, que la Duchesse d'Irton est d'après Mada- 1638.

1638. me Cécile. Nous finissons cet Extrait par un couplet de cette Piece. Le Comte d'Essex répond à Madame Cécile qui le presse d'avouer ses fautes, pour obtenir son pardon.

Oui, je suis prêt, Madame,
Devant Sa Majesté, je veux ouvrir mon ame,
Lui rendre des devoirs, & des soumissions,
Implorer sa merci par mes confessions :
Avouer à ses pieds mes actions plus noires,
Lui demander pardon de toutes mes victoires ;
Lui demander pardon du sang que j'ai perdu,
Du repos éternel que je vous ai rendu :
De mille beaux effets, de mille bons services,
De cent fameux combats, & de cent cicatrices ;
C'est de quoi je suis prêt à lui crier merci :
C'est tout ce que j'ai fait, je le confesse aussi.
Et je ne puis nier à toute l'Angleterre
Des crimes si connus presque à toute la terre.

Dans l'Extrait de la Tragédie du *Comte d'Essex* de M. Boyer, nous aurons occasion de parler encore de celle-ci.

Fin du Cinquiéme Volume.



TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre, dont les Extraits se trouvent dans ce Cinquiéme Volume.

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouve la Vie, & le Catalogue des Ouvrages, dans ce Cinquiéme Tome.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS,

ET

ACTRICES

Dont il est parlé dans ce Cinquième Volume.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Cinquiéme Volume de l'Histoire du Théatre François*. A Paris ce 26. May 1745.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année*; *Histoire du Théatre François*; *Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Presentes : DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires : foi soit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre

Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

